

Collection des

Œuvres Complètes

Emile Zola

Justification

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires sur Japon Impérial numérotés de 1 à 25

75 exemplaires sur Hollande Van Gelder numérotés de 26 à 100

225 exemplaires sur Vergé de Rives numérotés de 101 à 325

5.000 exemplaires sur Vergé d'alfa numérotés de 326 à 5.325

Il sera tiré, en outre, 10 % *de passe numérotée.*

N° du présent exemplaire : 2084

LES ŒUVRES COMPLETES

Emile Zola

Théâtre

I

Notes et Commentaires de Maurice Le Blond

Texte de l'édition Eugène Fasquelle



Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

Madeleine

Drame en 3 actes

Distribution

Francis Hubert	MM.	Antoine
Jacques Gauthier		H. Mayer
Joseph		Deligny
Madeleine	Mmes	Marie Defresnes
Mme Hubert		Barny
Véronique		Antonia Laurent
Laurence		Louise France

Avertissement

Madeleine, représentée pour la première fois, sur la scène du Théâtre-Libre, le 3 mai 1889, n'avait jamais été, jusqu'ici, publiée en librairie. Elle composait avec L'Ancien, drame en un acte, en vers, de Léon Cladel, et Les Inséparables, comédie en trois actes, en prose, de Georges Ancey, le seizième spectacle offert par la célèbre compagnie formée par Antoine.

Madeleine fut écrite en 1865, quelque temps après les Contes à Ninon. Chronologiquement, cette pièce est la deuxième œuvre de l'écrivain débutant qui devait devenir l'historien des Rougon-Macquart. C'est de Madeleine que fut tiré le roman de Madeleine Férat, contrairement à ce qui se passa pour Thérèse Raquin, où la publication du roman fut antérieure à la version dramatique.

Comment Zola put-il attendre vingt-quatre ans pour faire représenter cette pièce de jeunesse?

La vérité, c'est que le manuscrit en avait été totalement égaré. Toutes les recherches pour le retrouver avaient été vaines, lorsqu'un jour, le hasard, comme il arrive toujours en ces sortes d'aventures, permit à l'écrivain de remettre la main sur cet ancien cahier qu'il croyait irrémédiablement perdu.

Emile Zola tenait à donner publiquement une marque d'intérêt au Théâtre-Libre. Refusant les offres d'un directeur, qui proposait de la monter sur sa scène subventionnée, c'est au Théâtre-Libre qu'il donna le droit de représenter Madeleine. Il éprouvait l'illusion et le plaisir de redevenir débutant, avec ce drame de sa jeunesse, et de se trouver ainsi fraternellement mêlé aux jeunes auteurs dont André Antoine favorisait les expériences.

On verra dans les Notes et Commentaires qui figureront à la fin du tome II du Théâtre d'Emile Zola, quel fut l'accueil réservé à cet ouvrage par la critique.

Acte Premier

Un salon de province, par un soir d'hiver. Au dehors, le vent souffle; au dedans un grand calme. — Lorsque le rideau se lève, Madeleine brode près de la cheminée; Mme Hubert, penchée sur un berceau, en écarte les petits rideaux blancs; Véronique, assise devant la table, lit à voix haute une énorme Bible, sur laquelle un abat-jour jette toute la lumière de la lampe. — Un couvert est mis sur la table.

SCENE PREMIERE

MADELEINE, MADAME HUBERT, VÉRONIQUE.

VÉRONIQUE, *lisant*. — “ Et une femme de la ville, qui
“ avait été de mauvaise vie, ayant su qu'il était à table
“ dans la maison du pharisien, elle y apporta un vase
“ d'albâtre, plein d'une huile odoriférante.

“ Et se tenant derrière, aux pieds de Jésus, elle se
“ mit à pleurer; elle lui arrosait les pieds de ses larmes,
“ et les essuyait avec ses cheveux; elle lui baisait les
“ pieds, et elle les oignait avec cette huile... ”

Mme HUBERT, *penchée sur le berceau*. — Plus bas, Véronique, lisez plus bas. L'enfant dort. Voyez donc, Madeleine, elle respire avec une douceur de chérubin. Je

suis une heureuse grand'mère, chère fille... C'est tout le portrait de mon fils. (*Elle embrasse l'enfant et revient s'asseoir près de Madeleine.*)

MADELEINE. — Neuf heures, et Francis ne revient pas.

Mme HUBERT. — Cette pluie battante a défoncé les routes... Il se sera attardé chez quelque malade. Les médecins, mon enfant, mangent souvent leur dîner froid.

MADELEINE. — J'ai peur, lorsque j'entends souffler ainsi le vent... N'a-t-il pas dit l'heure à laquelle il rentrerait?

Mme HUBERT. — Il a dit que nous ne l'attendions pas pour dîner, voilà tout. Je pense qu'il est allé jusqu'à Montpellier... Véronique, portez le berceau dans la chambre.

VÉRONIQUE, *lisant à demi-voix.* — " Puis Jésus dit à " la femme : Tes péchés te sont pardonnés." (*Elle ferme la Bible et va prendre le berceau.*)

Mme HUBERT, *à Véronique.* — Voilà de grandes paroles. Je préfère cette histoire de pitié et de miséricorde aux pages cruelles que vous nous lisez parfois. Le pardon est doux à accorder.

VÉRONIQUE, *sur le seuil, emportant le berceau.* — Dieu le père n'aurait pas pardonné.

SCENE II

MADELEINE, MADAME HUBERT.

MADELEINE. — Cette femme m'effraye... Elle n'a pas la bonté de la vieillesse. Je tremble presque, chaque soir, lorsque je lui vois emporter ma fille.

Mme HUBERT. — Oh! Madeleine... Elle a élevé Francis, elle adore la petite.

MADELEINE. — Oui, mais elle ne se plaît que dans des pensées de châtiment. Son Dieu est sans pardon... Elle m'effraye.

Mme HUBERT. — Etes-vous enfant! Laissez-la donc rêver de justice, vous qui n'avez rien à vous faire pardonner... Véronique est une de ces vieilles protestantes, têtes fanatiques, âmes droites et cœurs dévoués. Elle est fille de ces campagnes, elle a du sang de martyr dans les veines... Voici près de quarante ans qu'elle nous sert. Aujourd'hui, elle est de la famille.

MADELEINE. — Le soir, tandis que nous attendons Francis et que nous travaillons, près de cette cheminée, je la regarde, je l'écoute avec un frisson lire sa grande Bible.

Mme HUBERT, *souriant*. — Allons, soyez franche. La vérité est que vous vous ennuyez ici.

MADELEINE, *avec étonnement*. — Je m'ennuie ici...

Mme HUBERT. — Ne dites pas non... A vingt-cinq ans, être enfermée au fond d'une maison de province, en tête à tête avec une vieille femme. Voici déjà une année que cela dure. La plus raisonnable en ferait une maladie.

MADELEINE. — Cette maison me plaît, chère mère.

Mme HUBERT. — A d'autres!... J'ai été jeune et j'ai rêvé les plaisirs. Vous que mon fils a ramenée de Paris, vous ne devez pouvoir vous habituer à cette vie morne dans laquelle vous n'êtes pas née... J'ai dit tout cela à Francis, et il m'a répondu que vous étiez une sage personne.

MADELEINE. — Je ne sais si je suis sage, mais j'ai besoin de tranquillité.

Mme HUBERT. — Lorsque Francis m'a écrit qu'il vous aimait et que vous étiez sans famille, je ne lui ai point fait de questions, je lui ai dit de vous amener bien vite pour que je pusse vous embrasser. Mon fils a dû choisir une femme digne de lui. Mais, je l'avoue, j'ai craint, plus tard, que notre tendresse ne vous lassât, et que vous n'en vinssiez, dans l'ennui de ce vieux logis silencieux, à regretter les plaisirs que vous aviez laissés.

MADELEINE. — Je n'ai laissé aucun plaisir. J'étais orpheline... J'aime ce logis, parce que pas un bruit du dehors n'y pénètre et que ne rien ne vient nous y troubler dans notre bonheur.

Mme HUBERT. — Ainsi, aucun regret, bien sûr?

MADELEINE. — Aucun. Si vous saviez comme c'est bon d'être là, tranquille, aimée de tous ceux qui vous entourent!

Mme HUBERT. — Vous êtes heureuse?

MADELEINE. — Heureuse, je vous le jure, heureuse de vous appeler ma mère, heureuse par mon mari et par ma fille, heureuse de ce silence et de cette ombre... Il me semble que je vole quelqu'un... Je désespérais de tout ce bonheur.

Mme HUBERT. — Et pourquoi?

MADELEINE. — Pourquoi?... parce que j'étais seule au monde. Vous ne pouvez savoir... J'aime tant, ici, ces longues soirées si uniformes, cette grande pièce si paisible, cette lampe qui sommeille... Je deviens meilleure.

Mme HUBERT. — Bon, bon, je m'étais trompée, vous ne vous ennuyez pas, voilà qui est entendu... Il ne vous reste qu'à aimer Véronique.

MADELEINE. — Ah! cela, plus tard, peut-être... Elle dit que Dieu ne pardonnait pas. Elle devrait avoir l'âme plus tendre, ayant vécu dans cette maison. Vous regardez la pendule. Neuf heures et quart, et Francis n'est point ici.

Mme HUBERT. — On dirait que le vent redouble.

MADELEINE. — Il va rentrer bien las... N'est-ce pas demain qu'il doit partir pour passer deux jours à Verneuil, au delà de Montpellier, chez votre frère qui le réclame depuis longtemps?

Mme HUBERT. — Oui, demain... Le cher enfant n'aura guère de repos.

MADELEINE. — Ecoutez, j'entends un bruit de roues... *(Elle va à la fenêtre.)* Ah! le voici enfin!

SCENE III

MADELEINE, FRANCIS, MADAME HUBERT.

FRANCIS. — Bonsoir, mère... Bonsoir, Madeleine. *(Il les embrasse.)*

MADELEINE. — Nous étions inquiètes. Tu nous reviens bien tard.

FRANCIS. — Le vent aveuglait le cheval, et les chemins sont si mauvais... Vous ne m'avez pas attendu pour dîner j'espère?

Mme HUBERT. — Non. Tu vas dîner tout seul. Assieds-toi là.

FRANCIS. — Ah bien, oui! J'ai mangé à Montpellier, mangé comme quatre... *(à Mme Hubert)* Devine avec qui j'ai dîné?

Mme HUBERT. — Avec qui...

FRANCIS. — Oui... cherche et tu ne trouveras pas... J'ai une grande et bonne nouvelle, là, dans mon cœur.

Mme Hubert. — Dis vite.
Francis. — J'ai mangé avec un mort.
Madeleine. — Avec un mort...
Francis. — Avec mon vieil ami, mon frère, Jacques Gauthier.
Madeleine, *d'une voix étranglée.* — Jacques! *(Elle s'assoit.)*
Mme Hubert. — Mais il est mort, les Autrichiens nous l'ont tué à Magenta.
Francis. — Eh non! C'est tout un roman... Jacques a été fait prisonnier, presque assassiné ensuite dans un hôpital de Vienne par un chirurgien ignorant. Mais c'est un corps de fer, et il s'en est tiré.
Mme Hubert. — Le cher enfant!
Francis. — Je le rencontre dans Montpellier : il venait ici. Je crois que j'ai eu peur de lui... Nous nous sommes embrassés en pleurant.
Mme Hubert. — Et nous le verrons demain?
Madeleine, *se relevant.* Demain! mais il est parti, n'est-ce pas? Il a vu Francis, c'est tout ce qu'il voulait... Il est parti.
Francis. — Ah! oui, parti! il est en bas. Je l'ai amené dans mon cabriolet... Il va monter.
Madeleine, *réprimant un cri d'effroi.* — Oh! *(Elle chancelle et se rassoit.)*
Mme Hubert. — Je cours préparer la chambre bleue.
Francis, *allant à Madeleine.* — Madeleine! qu'as tu donc?... Elle s'évanouit...*(à Mme Hubert)* Mère, donne-moi le flacon rouge là dans la petite pharmacie... Pas celui-ci, c'est de la strychnine... L'autre, à côté.
Madeleine. — Merci, ce n'est rien... Il fait très chaud ici, et je suis un peu lasse.
Mme Hubert. — Ce n'est rien?
Francis. — Bien vrai?
Madeleine. — Je vous assure... Je vais aller me coucher tout de suite.
Francis. — Attends Jacques, pour que je lui présente celle qu'il ne connaît pas et qu'il nomme déjà sa sœur.
Madeleine. — Non, j'ai besoin de repos, laisse-moi me retirer.
Mme Hubert. — Je cours préparer la chambre bleue.

SCENE IV

FRANCIS, puis JACQUES.

FRANCIS. — Je lui montrerai Madeleine demain matin. Il vaut mieux que je lui dise tout auparavant...*(à Jacques qui entre)* Te voilà. Tu reconnais la maison.

JACQUES. — Moi!... J'irais partout sans lumière. A dix ans, j'ai descendu un jour l'escalier, la tête en avant : Je connais chaque marche... Ta mère?

FRANCIS. — Tu vas la voir. Elle met des draps à ton lit.

JACQUES. — Ta femme?

FRANCIS. — Elle était lasse, elle s'est couchée. Tu la verras demain. Nous avons un quart d'heure devant nous. Allumons un cigare, et causons, causons comme autrefois, dans cette grande pièce, devant cette cheminée, toi ici et moi là...*(Ils allument des cigares et s'asseyent.)* Tu te rappelles les jours passés?

JACQUES. — Je ne puis regarder dans mes souvenirs, sans apercevoir ta jeune tête et la bonne figure de ta mère. Les jours de congé, maman Hubert, comme je l'appelais, venait te chercher au lycée de Montpellier. Au lieu d'un enfant, elle en emmenait toujours deux. J'étais de la partie, et quel bruit alors dans la maison muette!

FRANCIS. — Elle te nommait son fils, elle partageait ses caresses, pour te faire oublier les parents que tu n'avais plus.

JACQUES. — Nous étions deux frères.

FRANCIS. — Et nous sommes restés frères, Jacques... Voici trois ans bientôt que je ne t'ai vu.

JACQUES.— Trois ans... Oui, je suis arrivé à Paris un an avant toi, et huit à dix mois après, je partais pour l'Italie comme chirurgien... Environ deux ans là-bas... Trois ans en effet.

FRANCIS.— Moi, j'ai quitté la faculté de Montpellier, un an après toi... A Paris, je ne te trouvai plus. Je me hâtai de terminer mes études, et je revins ici. Le docteur Bernard me cède peu à peu la clientèle qu'il a dans ce pays. D'ailleurs, j'ai quelque fortune, et je ne travaille guère en ce moment qu'à mon bonheur... Et toi, Jacques, que vas-tu faire?

Jacques. — Je te l'ai dit, je vais vivre... Me voici riche. Mon oncle, le terrible homme qui ne venait jamais me voir au collège, est mort sans avoir eu le temps de me déshériter... Je vais vivre.

Francis. — Marie-toi et fixe-toi ici... c'est la seule façon de bien vivre.

Jacques. — Je viendrai mourir ici, mais je veux aller vivre à Paris, au moins pendant quelques années. Tu te souviens de nos grandes discussions d'autrefois sur les femmes et sur le mariage? J'avais les paradoxes et les appétits d'un amant romantique, tu avais toute la raison et toute la foi d'un mari.

Francis. — Nous étions des enfants.

Jacques. — Les enfants ont grandi, voilà tout... Je n'ai certes pas fait couler bien des larmes, mais je n'ai pas épousé, non plus, la première femme qui m'a aimé.

Francis. — C'est vrai, je suis faible devant la tendresse, je ne sais pas être aimé sans aimer, et je ne sais pas aimer sans aimer toujours.

Jacques. — Tiens! c'est là une de tes phrases de jadis. Je la reconnais... Veux-tu que je te rappelle une autre de tes pensées, qui m'exaspérait singulièrement, celle-là? Tu me disais : " J'aimerais une maîtresse, une femme dont je ne connaîtrais pas le passé; si cette femme m'aimait, je l'épouserais ." Et tu te hâtais d'ajouter: " Je ne ferais pas cela par un motif bête de rédemption, je ne chercherais pas à racheter une âme; je croirais simplement conclure une bonne affaire en m'attachant pour toujours une femme dont le cœur m'appartiendrait. " Et je me fâchais, et je te criais que ta femme te tromperait au bout de six mois, et que cela serait bien fait.

Francis. — Jacques!... Il ne peut y avoir de secret entre nous. J'avais un aveu à te faire, et tu facilites cet aveu. J'ai épousé ma maîtresse, mon ami. *(Ils se lèvent.)*

Jacques. — Tu as fait cela?

Francis. — J'étais seul à Paris. Tu n'étais plus là, j'avais froid dans cette grande ville où je ne connaissais personne. Je me mis à aimer, pour me réchauffer un peu le cœur, et je fus aimé. Alors, je ne voulus pas connaître les fautes commises, j'écrivis à ma mère et je vins épouser celle qui est ma femme depuis un an. Tu me blâmes?

Jacques. — Oui, je te blâme, Francis.

Francis. — Je m'attendais à ta réponse. Aussi ne voulais-je te faire cette confidence qu'après t'avoir montré ma femme. Tu aurais été touché de notre bonheur, tu aurais mieux compris ma décision en nous voyant réunis dans ce coin perdu, loin de Paris, nous reposant fermement dans un avenir de paix et d'affection.

Jacques. — Je n'ose t'enlever ta foi... Je ne discute plus maintenant, je regrette les paroles qui me sont échappées... mais, vois-tu, Francis, le passé d'une femme ne meurt jamais et revit tôt ou tard. Pardonne-moi mes craintes.

Francis. — Parle hardiment. Je me suis dit ces choses, et je n'ai point hésité... Parle.

Jacques. — Non, je n'ajoute rien... As-tu tout avoué à ta mère?

Francis. — Pas encore... J'ai voulu qu'elle connût auparavant le cœur que j'avais choisi. Je lui ai simplement dit que ma femme était une orpheline qui avait besoin d'être aimée, et ma mère l'a accueillie comme elle t'a accueilli toi-même autrefois, comme son enfant.

Jacques. — Tu le vois, tu as menti, tu as senti que tu agissais mal.

Francis. — J'ai menti pour lui faire accepter une fille dévouée... D'ailleurs, tu as raison, ce mensonge me pèse. L'épreuve a été assez longue, et je parlerai bientôt.

Jacques. — Tu me pardonnes?

Francis. — Je te pardonnerai demain, quand tu auras vu ma femme... *(Le conduisant à la porte.)* Et, maintenant, bonne nuit, mon vieil ami. Tu vas trouver ma mère dans ta chambre, la chambre bleue, tu sais?

Jacques. — Au fond du corridor... Nous y couchions ensemble, dans un grand lit à vieux rideaux de perse, et tu prenais toute la place... Bonne nuit, Francis... *(Revenant.)* Tu es heureux?

Francis, *souriant*. — Oui, je suis heureux, bien heureux. Tout le monde est heureux ici.

SCENE V

FRANCIS, MADELEINE.

Francis, *se retournant et voyant entrer Madeleine.* — Toi!... Qu'as-tu? Tu ne t'es donc pas couchée?

Madeleine. — Non... *(Indiquant la porte à gauche.)* J'étais là... M. Jacques Gauthier est ton ami, n'est-ce pas?

Francis. — Oui, nous avons été élevés ensemble.

Madeleine. — Tu l'appelles ton frère, n'est-ce pas? Tu voudrais qu'il vînt habiter ici pour l'avoir toujours à ton côté?

Francis. — C'est un de mes plus chers désirs. Enfants, nous ne pouvions faire un pas l'un sans l'autre. Je le retrouve et je voudrais le garder... Nous avions fait le rêve, autrefois, d'avoir tout en commun.

Madeleine, *amèrement.* — Tout en commun... Eh bien! à Paris, avant de te connaître, j'ai connu M. Jacques Gauthier.

Francis. — Tu as connu Jacques... Qu'importe! Je viens de lui conter notre mariage. Je ne rougis pas de toi, je puis dire qui tu es et qui je suis.

Madeleine. — Tu ne m'entends pas, Francis. J'ai connu M. Jacques Gauthier à Paris, avant toi.

Francis. — Eh bien?

Madeleine. — Ecoute, tu m'as priée de ne jamais parler du passé. J'ai gardé le silence et j'ai presque oublié. Mais voilà que le passé vient me trouver et me menacer, moi qui vis tranquille ici. Je ne puis pourtant pas me taire. Il faut que je te parle de cela, pour que tu empêches Jacques de me voir. Je l'ai connu... Comprends-tu?

Francis. — Lui!... Oh! malheureuse!

Madeleine, *à genoux, suppliant.* — Pardon, pardon!... Voilà ce que je craignais, ce qui me faisait pleurer parfois, dans mon bonheur. On dit : le passé est mort... Le passé, c'était cet homme qui avait reçu trois balles dans la poitrine, cet homme dont tout le monde m'avait affirmé la mort et que je croyais enterré avec ma honte dans le coin de quelque champ perdu. Eh bien! non, le voilà qui ressuscite, exprès pour me voler ma paix! Il était mort, il n'est plus mort. Comprends-tu cela, toi, Francis? Le passé ne meurt jamais.

Francis. — Malheureuse, malheureuse...

Madeleine. — Je te le disais, rappelle-toi : Ne m'épouse pas, aimons-nous comme cela, à quoi bon un autre lien? Et toi, tu me répondais que tu voulais m'emmener et m'aimer dans la maison de ta mère. Moi, je tremblais, je pensais qu'en restant ta maîtresse, si jamais je devenais indigne à tes yeux, tu pourrais me chasser et m'oublier. Et voilà qu'aujourd'hui je porte ton nom et que nous avons une petite fille. Tu ne peux plus me chasser... Ah! j'ai été lâche de te céder.

Francis. — C'est moi qui ai voulu cela.

Madeleine. — Non, j'ai été lâche, mais il faut tout comprendre. Si tu savais quel besoin j'avais d'être heureuse! Ici, j'ai vécu heureuse, je finissais par me persuader que j'y avais toujours vécu. Je me croyais honnête, quand j'embrassais notre fille; j'appelais ta mère : " Ma mère " sans rougir. Tout m'avait apaisé, au fond de cette vieille demeure. Et la maison croule... *(Prêtant l'oreille.)* Ecoute! Il peut descendre d'un moment à l'autre.

Francis. — Ignorais-tu qu'il fût mon ami, mon frère?

Madeleine. — Dans les commencements, oui, je te le jure. Lorsque je t'ai connu, il m'avait quitté depuis deux mois, il était parti pour l'Italie. J'avais cependant traversé avec lui Montpellier, où j'étais venue le rejoindre... Plus tard, j'ai su le hasard qui m'avait conduite de lui à toi. Mais tu m'aimais déjà, et je n'ai pas voulu te désespérer. Ah! je sentais bien que je volais quelqu'un!... *(Prêtant l'oreille.)* N'as-tu pas entendu du bruit dans l'escalier?

Francis. — Qu'il vienne... Il est homme d'honneur. Il faut que je lui parle une dernière fois.

Madeleine. — Je ne veux pas!... Je ne veux pas que tu aies cette souffrance de te rencontrer avec mon passé. Comment aborderais-tu ton frère, et que lui dirais-tu, pour lui expliquer que, moi, je lui ai pris sa place?

Francis. — Je t'assure qu'une explication immédiate vaudrait mieux. Ce serait fini.

Madeleine. — Non, non! Il ne doit pas nous revoir. C'en est fait de notre amour, si l'un de nous revoit cet homme. Il serait toujours là, entre nous.

FRANCIS. — Tu t'affoles, tu entres dans le cauchemar... Laisse-moi monter.

MADELEINE, *le retenant*. — Je te dis que je ne veux pas! Si je deviens folle, c'est à toi de ménager ma raison... Il ne doit pas nous revoir. Nous allons partir.

FRANCIS. — Partir...

MADELEINE. — Tout de suite... Demain tu devais nous quitter pour aller passer deux jours chez ton oncle. Eh bien! tu as reçu une dépêche, il est au plus mal, et tu m'emmènes.

FRANCIS. — Et ma mère?

MADELEINE. — Tu lui écriras demain. Nous reviendrons dans huit jours, dans quinze jours, nous faire pardonner par elle, quand nous nous serons calmés dans quelque coin perdu.

FRANCIS. — Et notre fille?

MADELEINE, *pleurant*. — Mon Dieu! mon Dieu! notre fille... Ta mère veillera sur notre fille, et c'est elle, au retour, qui la remettra dans nos bras.

FRANCIS. — Madeleine, je fais ce que tu veux, car il faut que tu oublies... Puisque tu crois que là est la guérison, partons, partons ensemble.

SCENE VI

FRANCIS, MADELEINE, MADAME HUBERT.

Mme HUBERT. — Vous partez, comment?

FRANCIS. — Oui, mère... Une dépêche de mon oncle... Il n'y a pas une minute à perdre.

Mme HUBERT. — Il est dix heures, les chemins sont atroces.

FRANCIS. — Jean nous conduira avec le cabriolet jusqu'à Montpellier... Il le faut.

Mme HUBERT. — Mais tes malades?

FRANCIS. — Je vais écrire au docteur Bernard qui reprendra mes visites pendant mon absence.

Mme HUBERT. — Et Jacques?

FRANCIS. — Jacques, Jacques... Tu lui diras que j'ai été appelé, et qu'il s'en aille, oui, qu'il s'en aille!

Mme HUBERT. — Voyons, mes enfants, qu'avez-vous, que se passe-t-il? Regardez-moi donc. Vous êtes bouleversés tous les deux... Je ne puis vous laisser partir ainsi. Je veux savoir...

FRANCIS. — Mère, mère, je t'en prie... Ne nous interroge pas, nous ne pouvons parler maintenant. Mais tu sauras tout, je t'écrirai demain. Soigne bien notre petite fille... Nous reviendrons calmes et guéris.

Mme HUBERT, *les embrassant*. — Allez donc, mes enfants. J'ai foi en vous. Mais vous me laissez bien inquiète, car vous semblez fuir devant quelqu'un.

(Francis et Madeleine se dirigent vers la porte.)

MADELEINE, *en s'en allant, à part*. — Ah! les souvenirs sont lâchés. Je les sens derrière moi qui me poursuivent.

Rideau

Acte Deuxième

Une chambre d'auberge. — Lit, commode, table de noyer, chaises de paille, rideaux en cotonnade rouge. Aux murs, est pendue, dans de petits cadres noirs, la suite d'images représentant l'histoire de Roméo et Juliette. — La chambre est grand, froide, banale.

Au lever du rideau, entrent Jacques et Joseph, celui-ci en tablier blanc, une bougie à la main.

SCENE PREMIERE

JACQUES, JOSEPH.

JOSEPH. — Vous préférez cette chambre, monsieur?... Celle que vous avez habitée, il y a trois ans, avec cette dame blonde si gaie.

JACQUES, *à lui-même*. — Oui, c'est vrai, je la laissai ici près d'une semaine, lors d'un séjour que je fis à Montpellier.

JOSEPH. — En voilà une qui donnait des pourboires!... Est-ce que monsieur attend madame?

JACQUES. — Non, Joseph, non, je n'attends personne... Je loge chez un ami, à quelques lieues d'ici, et comme cet ami a dû partir tout d'un coup, je m'amuse

à revoir le pays en l'attendant... Rien n'a été changé dans cette chambre?

JOSEPH. — Rien, monsieur.

JACQUES. — En effet, je reconnais les rideaux rouges... Voici l'histoire de Roméo et Juliette en huit tableaux... Et la table, vous n'avez pas gratté la table?

JOSEPH. — Non, monsieur.

JACQUES. — Donnez-moi la bougie... Ce doit être ici, dans ce coin... Eh! oui, l'écriture paraît encore fraîche... *(lisant)* " J'aime Jacques "... *(A lui-même, rêvant.)* C'était la veille de notre départ. J'écrivais, là. Elle s'ennuyait, elle trempa le bout de son petit doigt dans l'encre, et elle fit ces grosses lettres : " J'aime Jacques "... Pendant plusieurs jours, son ongle en garda une tache noire que je baisais avec dévotion.

JOSEPH. — Monsieur prend cette chambre?

JACQUES. — Non... Décidément, il y fait trop froid. Tout cela est mort, mon cœur gèle ici.

JOSEPH. — Je pourrais faire du feu.

JACQUES. — Merci, cela ne me réchaufferait pas... Je resterai au numéro 8... J'y trouverai du feu et de la lumière, n'est-ce pas?

JOSEPH. — Oui, monsieur, j'avais tout préparé.

JACQUES. — Bien. N'oubliez pas de m'éveiller de bonne heure.

SCENE II

JOSEPH, puis FRANCIS et MADELEINE.

JOSEPH. — Il ne sait pas ce qu'il veut, ce garçon. Il m'appelle, pour me dire qu'il préfère coucher dans cette chambre. Il entre, regarde, puis s'en va... *(Allant à la porte.)* Ah! voici les voyageurs qui descendent de voiture. Je vais les caser... *(A Francis et à Madeleine.)* Par ici, monsieur et madame.

FRANCIS, *entrant avec Madeleine.* — Cette chambre est libre?

JOSEPH. — Oui, monsieur... Je vais allumer le feu. *(Il allume le feu.)*

MADELEINE. — A quelle distance sommes-nous de Montpellier?

FRANCIS. — A trois lieues... Nous coucherons ici, puisque ce voyage dans les ténèbres t'inquiète... Ma mère doit avoir ma lettre, à cette heure.

MADELEINE. — Oui, elle sait tout. *(Elle ôte son manteau et son chapeau.)*

JOSEPH, *se retournant et la reconnaissant.* — Madame Madeleine! avec un autre!... En voilà une histoire! *(Il va pour sortir.)*

FRANCIS, *le rappelant.* — Ecoutez, je vais descendre commander notre dîner. Vous mettrez le tout dans une corbeille, que vous monterez. Nous nous servirons nous-mêmes.

JOSEPH. — Bien, monsieur.

SCENE III

FRANCIS, MADELEINE.

FRANCIS. — Nous sommes seuls... seuls, entends-tu, Madeleine, ignorés, perdus... Ta pensée est-elle plus calme, ton cœur est-il plus confiant?

MADELEINE, *sans l'entendre, regardant autour d'elle.* — Il me semble reconnaître cette chambre... Au bord de la route, dans la nuit, j'ai aperçu des arbres que j'ai déjà vus.

FRANCIS. — Tous les arbres se ressemblent, dans l'ombre. Tu es encore secouée, et tu rêves, les yeux ouverts... Apaise-toi. Je t'aime... Nous avons bien fait, de passer cette journée à Montpellier et d'écrire de cette ville à ma mère, avant de partir pour Nice... Nous voyagerons à petites étapes, couchant le soir où nous nous trouverons.

MADELEINE, *sans l'entendre.* — Quelle pouvait être cette femme qui suivait en courant notre voiture? Elle me regardait fixement aux lueurs de la lanterne.

FRANCIS. — Une mendiante à qui j'ai donné une aumône... Elle s'est éloignée.

MADELEINE. — Non, elle nous a suivis jusqu'ici. Je l'ai vue en bas.

FRANCIS. — Que nous fait cette femme!... Dis-toi que nous sommes seuls et que rien ne peut nous séparer

désormais... J'ai choisi cette maison isolée et comme oubliée au bord de la grand'route, parce que c'est la maison qu'il nous faut, ce soir... Quel silence, quelle paix profonde! Nous sommes en dehors du monde, en dehors de la vie, et nous pouvons nous appartenir, sans que personne se lève entre nous.

MADELEINE. — Oh! Francis, Francis... *(Elle pleure.)*

FRANCIS. — Tu pleures, Madeleine, tu n'as plus confiance en ma tendresse... Sais-tu que je ne veux que ton cœur! Que m'importe le reste!... Vois. Qui y a-t-il ici? Deux êtres qui s'aiment et dont personne ne s'occupe... Ici, il n'y a point de passé, il n'y a qu'un présent tranquille et bon.

MADELEINE. — Non, j'ai peur, j'ai froid.

FRANCIS, *la faisant asseoir.* — Assieds-toi là, devant le feu... *(Il s'assied à ses pieds.)* Dis-moi que tu espères. Moi, ce calme qui m'entoure, me fait du bien. Je suis heureux de pouvoir t'aimer ainsi, de penser que seuls nous existons et que seuls nous nous aimons... Imagine-toi que nous sommes plus loin et plus haut, au delà de tout... Nous nous aimons et nous nous reposons.

MADELEINE. — Tu es bon, Francis... Le monde n'est plus, tu as tué le monde, mais tu ne pourras tuer les souvenirs.

FRANCIS, *avec force.* — Si, je tuerai les souvenirs, je les tuerai dans ce voyage dont nous reviendrons guéris tous deux... Demain, nous partirons, nous irons le long des routes, partout où il y aura du soleil... Tu souris, chère enfant. Espère!

MADELEINE. — Eh bien! oui, j'espère... Je veux espérer, parce que je ne vois plus que toi et que tu m'empêches de me bien voir. Nous irons devant nous, toujours seuls.

FRANCIS. — D'abord, nous allons descendre jusqu'à Marseille. Là, nous prendrons la mer.

MADELEINE. — A Nice, nous chercherons un coin écarté... Il doit faire bon, sous ce large ciel. Je guérirai peut-être.

FRANCIS. — Et, lorsque nous nous sentirons plus calmes, j'écrirai de nouveau à ma mère, je lui dirai de venir nous rejoindre avec notre fille. Elle aura pardonné.

Nous serons quatre à nous aimer... *(Il se lève.)* On est bien dans cette chambre, nous y rêvons de bonheur. On a dû y aimer déjà, pour qu'elle soit si douce... J'ai toujours vécu gaîment dans ces grandes chambres d'auberge. Elles ont je ne sais quoi de naïf qui me rafraîchit. Tout le monde y passe et tout le monde y laisse un peu de ses larmes et un peu de ses rires.

MADELEINE. — C'est vrai. Je finis par m'y sentir plus courageuse... Mes craintes s'en vont une à une.

FRANCIS. — Chère Madeleine... Eh bien! nous allons vivre cette soirée comme autrefois, lorsque nous nous sauvions du monde pendant des journées entières... Tu n'as plus peur ici, tu ne pleureras pas toute seule?

MADELEINE. — Non.

FRANCIS. — Je puis descendre un instant?

MADELEINE. — Va. Je suis forte.

SCENE IV

MADELEINE, *seule.*

(Après un long silence, regardant autour d'elle.)

Je connais cette chambre... J'ai vu ces gravures, j'ai dormi sous des rideaux rouges pareils à ceux-ci... S'il faisait jour, j'aurai certainement reconnu cette maison. Les ténèbres déforment tout. Puis, j'ai la fièvre... J'étais en voyage, il y a quelques années... *(Se dressant brusquement.)* Seigneur Dieu! je me souviens!

SCENE V

MADELEINE, JACQUES.

JACQUES, *ouvrant la porte et restant sur le seuil.* — Eh oui! c'est bien Madeleine... *(Gaîment.)* Puis-je entrer?

MADELEINE, *étranglée.* — Lui!

JACQUES. — Monsieur n'est pas là, je l'ai entendu descendre. *(Il entre.)* Ce diable de Joseph a une mémoire! Il vient de me dire que tu étais ici, avec une personne... J'ai voulu te serrer la main.

MADELEINE, *reculant.* — Oh! non!

JACQUES. — Non? Pourquoi?... Comme tu voudras, ma fille. Je ne veux pas te faire du tort. J'ai attendu que la personne ne fût plus là, et je me sauverai avant qu'elle revienne... Est-ce le gros Gustave?

MADELEINE. — Je vous en prie... *(à part)* Si je lui disais tout.

JACQUES. — Traite-moi donc en ami, nous sommes de vieux camarades... Est-ce toi qui as choisi cette chambre? Et l'autre ne sait rien, n'est-ce pas? Un mauvais tour que tu lui joues là, ma fille.

MADELEINE, *à part*. — Je ne puis parler maintenant.

JACQUES. — Nous nous sommes donc quittés fâchés?

MADELEINE. — Non.

JACQUES. — Je te répète que tu peux être tranquille. Je parais et je disparais... Je loge à quelques lieues d'ici, chez un ami qui a eu le caprice de m'abandonner le soir même de mon arrivée. Je l'attends... Et toi, que fais-tu?

MADELEINE. — Rien.

JACQUES. — Ah!... Mais comme tu es froide! Moi qui croyais que tu allais me sauter au cou... Tu l'aimes donc?

MADELEINE. — Oui.

JACQUES. — Ce n'est pas le gros Gustave, bien sûr?... Georges peut-être? Non?... Ah! sans doute le petit blond, Julien Dupré? Pas davantage?... Bon! C'est alors quelqu'un que je ne connais pas... Et tu ne vois plus les garçons que je viens de nommer?

MADELEINE. — Non.

JACQUES. — C'étaient de braves enfants, des camarades d'un jour que j'ai regrettés plus d'une fois... Les joyeuses journées que nous avons passées avec eux! Te souviens-tu?... J'ai toujours pensé qu'un de ces amis avait pris ma place dans ton cœur.

MADELEINE. — Monsieur, par pitié!

JACQUES. — Allons, cela a dû être. Ne dis pas non... Mais qu'as-tu, ma pauvre Madeleine? Toi, si gaie et si insouciante! Et pourtant tu as encore embelli... Tu ne veux pas que je t'embrasse, avant de m'en aller?

MADELEINE. — Non, laissez-moi.

JACQUES. — Tiens! tu as raison. Je suis fou. Mais je crains bien que tu n'aies ni mémoire ni cœur, Madeleine. Si tu aimes cet homme, ne reste pas avec lui dans cette

chambre. Les murs te parleraient de moi et t'empêcheraient de l'entendre... Adieu.

SCENE VI

MADELEINE, *seule.*

Oui, les murs parlent, et je les entends maintenant... Je sais pourquoi j'avais peur. Francis m'assurait que nous étions seuls dans cette chambre. Il ne voyait pas le passé qui était là, autour de nous... Ah! je voudrais mourir!

SCENE VII

MADELEINE, JOSEPH, puis LAURENCE.

JOSEPH, *posant une corbeille sur la table.* — Voici le dîner, madame... Monsieur va monter.

MADELEINE. — Bien.

JOSEPH. — Ah! j'oubliais. Il y a là une femme qui insiste pour vous dire un mot.

LAURENCE, *entrant.* — C'est moi, Madeleine.

MADELEINE, *la reconnaissant.* — Laurence!... *(à Joseph)* Retirez-vous.

SCENE VIII

MADELEINE, LAURENCE.

LAURENCE. — Tu me reconnais, maintenant, je le vois. Oh! moi, j'étais sûre de ne pas me tromper, je t'avais reconnue tout de suite.

MADELEINE. — Que me voulez-vous?

LAURENCE. — Tu ne me tutoies plus, tu fais la fière... Est-ce parce que tu es bien nippée? Mais tu sais, ma fille, il y a des hauts et des bas dans l'existence.

MADELEINE. — Vous vous trompez, je ne suis, plus celle que vous avez connue. Je suis mariée. Laissez-moi.

LAURENCE. — Bah! tu es mariée, pour tout de bon?... Moi qui te croyais avec un Anglais ou un Russe, lorsque

je t'ai vue rouler carrosse... Alors, c'est ton mari, ce jeune homme qui m'a donné cent sous par la portière?

MADELEINE. — Oui... Laissez-moi.

LAURENCE. — Ah! dis donc, faut pas m'humilier... Cent sous, c'est toujours bon à prendre. D'ailleurs, je croyais que c'était un amant. Puisque ce monsieur est ton mari, je vas te les rendre tes cent sous.

MADELEINE. — Gardez-les... Que voulez-vous encore?

LAURENCE. — Mais je ne veux rien, ma fille... Je voulais t'embrasser, rire un peu ensemble... Tu me reçois comme un chien. Je vais m'en aller... Tu as toujours été si drôle. Moi ton aînée, ça me faisait rire, de voir une belle fille pleurer, des fois, parce que les hommes lui disaient dans la rue qu'elle était jolie. Tu te rappelles ce garçon qui, un jour...

MADELEINE. — Je vous en prie, allez-vous en. Je vous répète que je suis mariée, que j'ai une petite fille.

LAURENCE. — Moi aussi, j'ai eu une petite fille... Elle est morte... J'étais si malheureuse, à Paris, que j'ai préféré revenir dans ce pays, qui est le mien. Mon père m'a chassée et les enfants me jettent des pierres, quand je passe. J'aime mieux retourner là-bas, quitte à crever de faim sur le trottoir... Peut-être que quelqu'un voudra bien m'y ramasser... Tu as eu de la chance, toi!

MADELEINE, *pleurant*. — Mon Dieu, mon Dieu!

LAURENCE. — Ecoute donc, cela pouvait m'arriver comme à toi. Tu n'étais pas plus princesse qu'une autre... Dis-toi ça, ma fille, et tu ne chercheras plus à humilier le monde.

MADELEINE, *avec force*. — Vous avez raison. Voici mon mari qui monte. Restez!

LAURENCE. — Eh non! C'est qu'à la fin tu m'as mise en colère. Tu es trop fière, Madeleine... Je m'en vais. Je ne veux pas te faire arriver du mal.

(Francis entre. Laurence recule.)

SCENE IX

FRANCIS, MADELEINE, LAURENCE.

FRANCIS, *entrant*, *portant la nappe*, — Voici la nappe, que le garçon avait oubliée. Mettons vite la table, et

dînons. Comme aux premiers jours, nous nous enfermerons, pour manger dans la même assiette... *(Apercevant Laurence qui se tient au fond.)* Quelle est cette femme?

MADELEINE. — C'est une de mes amies, Francis. Elle va dîner avec nous... Je le veux.

FRANCIS. — Cette femme?

MADELEINE. — Oui... Elle nous parlera du passé. Elle te contera de bonnes histoires... Et nous rirons!

FRANCIS. — Madeleine!

LAURENCE. — Ne l'écoutez pas, monsieur. Si j'avais su, je ne serais pas montée. Je voulais causer un peu avec elle, simplement... Ne la maltraitez pas.

FRANCIS. — Vous avez connu Madeleine...

LAURENCE. — Bonsoir.

SCENE X

MADELEINE, FRANCIS.

FRANCIS. — Qu'est-il donc arrivé?... Oh! notre pauvre bonheur!

MADELEINE. — Tu avais raison. Nous avons eu tort de fuir. C'était lâche. Là-bas, nous aurions lutté. Maintenant, nous n'avons plus qu'à doubler le pas... On n'échappe point aux souvenirs.

FRANCIS. — Dis-moi tout.

MADELEINE. — Nous cherchions un coin perdu où nous puissions être seuls. Seuls! Jamais plus nous ne serons seuls, Francis... Le passé était ici, dans cette chambre à nous attendre.

FRANCIS. — Dans cette chambre...

MADELEINE. — Tu as vu cette femme. Elle a été mon amie, elle est un peu de ces jours d'autrefois que je voudrais oublier... Personne, disais-tu, ne devait ici se dresser entre nous; nous étions en dehors du monde, en dehors de la vie... Et cette femme t'a fait mentir.

FRANCIS. — Elle s'est trouvée là, c'est un hasard. Elle est partie, nous ne la verrons plus.

MADELEINE. — Ah! tu crois que je vais pouvoir me heurter à chaque pas et conserver ma tête froide et saine. Je ne me sens point cette force. Il me faut de la paix, ou

je ne réponds plus de ma raison... Sais-tu qui est là, dans une pièce voisine? Sais-tu qui je viens de voir, qui est entré, pendant ton absence?... Jacques! Jacques m'a tutoyée et m'a demandé un baiser en riant.

FRANCIS. — Jacques!

MADELEINE. — Je suis une pauvre fille, moi, une fille qu'il a le droit d'insulter. Il ne sait pas qu'on me respecte maintenant, il ne m'a pas vue à ton bras... Et veux-tu savoir pourquoi je l'ai laissé rire et me tutoyer ainsi?... J'avais reconnu cette chambre, je l'ai habitée huit jours avec lui.

FRANCIS. — Madeleine, calme-toi... Ne regarde pas ces murs, de ces yeux de folie!

MADELEINE. — Oh! je les connais va, je les connais bien... Ma pauvre tête éclate. Il faut me pardonner, vois-tu. Je ne puis m'empêcher de dire ces choses... C'est une effroyable souffrance que de penser. Oh! par pitié, tue, tue ma pensée!

FRANCIS. — Calme-toi, reviens à toi, Madeleine.

MADELEINE. — Non, je voudrais ne plus penser, car ce que je pense est horrible, et je pense tout haut... Ces images, il y en a six. Je montais sur une chaise pour les mieux voir... Celle-ci m'a fait pleurer. Jacques riait.

FRANCIS. — Tais-toi!

MADELEINE, *allant à la fenêtre*. — Par la fenêtre, on voit la cour. Je me souviens bien. Il y a, dans un coin, un vieil arbre, près d'une fontaine. En face est le pigeonnier... Jacques et moi, à la tombée du jour, nous regardions les pigeons qui rentraient un à un.

FRANCIS. — Par pitié, tais-toi!

MADELEINE, *devant le lit*. — C'était en été. Les nuits étaient étouffantes. Nous rejetions le soir les rideaux derrière le lit...

FRANCIS. — Oh!... je ne puis pourtant la tuer.

MADELEINE, *courant à la table*. — Là, j'ai écrit quelque chose. Oui, la veille de notre départ. J'ai trempé mon petit doigt dans l'encre et j'ai écrit : " J'aime Jacques ".

FRANCIS, *levant les deux poings*. — Misérable!

MADELEINE, *se retournant vers lui*. — C'est cela, tue-moi... Tu vois bien que je suis folle et que tu dois me tuer. Qu'attends-tu encore?

Francis, *s'abattant sur une chaise.* — Ah! que je souffre!

Madeleine, *à genoux, sanglotant.* — Tu souffres parce que tu m'aimes et que je ne puis plus être à toi. Je te dis des choses, n'est-ce pas? qui te font saigner le cœur. Je ne sais pourquoi je te conte tout cela. Ne me crois pas méchante... Tu te rappelles combien j'étais douce chez ta mère. Je vous aimais bien, j'avais oublié, je me croyais une créature pareille à vous. Jamais une image du passé ne s'éveillait... Ici, tout m'a repris à la gorge, et j'étoufferais, si je ne parlais.

Francis, *lentement.* — Il paraît qu'ils ont raison, les autres, ceux qui n'ont ni foi ni espoir. *(Il se lève.)* Allons, c'est la destinée. Partons.

Madeleine. — Fuir encore... Pourquoi? tout n'est-il pas fini?

Francis. — Tout ne peut être fini entre nous.

Madeleine. — Sois franc. T'ai-je épargné, moi, dans ma folie?... Il y a désormais quelqu'un qui nous sépare. Est-ce que tu oserais m'embrasser, Francis?... Tu vois bien, tu ne réponds pas?

Francis. — Nous irons devant nous, toujours devant nous, jusqu'à ce que nous nous endormions de lassitude.

Madeleine. — Aller plus loin... Pour habiter des chambres qui me rendraient folle, pour rencontrer sur les routes des femmes en loques qui me tutoieraient!... Non, j'aime mieux m'arrêter ici. A chaque relais, j'aurais peur de trébucher contre des fantômes.

Francis. — Alors, que veux-tu faire?

Madeleine. — Mourir!

Francis. — Tu oublies ta fille, Madeleine.

Madeleine. — Je ne l'oublie pas. Il vaudrait mieux que cette enfant ne me connût jamais.

Francis. — Ecoute, allons passer la nuit à Montpellier, et demain retournons dans cette maison que nous n'aurions pas dû quitter, retournons près de ma mère. Elle sait tout, elle seule peut nous pardonner et nous calmer.

Madeleine. — Attendre, souffrir encore!... Et s'il n'y a plus de refuge, si ta mère me repousse, diras-tu comme moi que tout est bien fini?

Francis. — Oui.

Madeleine, *remettant son manteau.* — Allons!... C'est le dernier espoir.

Rideau

Acte Troisième

Même décor qu'au premier acte. Huit heures du soir.

SCENE I

MADAME HUBERT, *assise devant la cheminée.*

Que les soirées d'hiver sont longues, à mon âge, quand on est seule! Huit heures à peine... Cette femme m'a volé mon fils. Et je suis seule. *(Véronique entre lentement. Elle va s'asseoir devant la table où est la Bible et se met à tricoter.)*

SCENE II

MADAME HUBERT, VERONIQUE.

VÉRONIQUE. — La petite ne voulait pas s'endormir.
Mme HUBERT. — Elle dort?
VÉRONIQUE. — Oui. J'ai dû la bercer longtemps.
Mme HUBERT. — M. Jacques Gauthier est-il rentré?
VÉRONIQUE. — Pas encore... Il reviendra certainement ce soir.
Mme HUBERT. — Je veux lui parler.

VÉRONIQUE. — J'ai dit à Jean de le faire monter, dès qu'il sera de retour.

Mme HUBERT. — Il ne peut rester ici une heure de plus... Je ne sais comment lui dire cela.

VÉRONIQUE. — La honte n'est pas pour vous, elle est pour ceux qui ont commis la faute.

Mme HUBERT. — Ah! Véronique, vous avez la main rude, vous ne fléchissez jamais.

VÉRONIQUE. — Voulez-vous que ce soit moi qui lui parle?

Mme HUBERT. — Non, je trouverai les paroles nécessaires... Je suis bien lasse, ma pauvre Véronique, bien triste. *(Elle pleure.)*

VÉRONIQUE. — Vous êtes faible... *(Posant la main sur la Bible.)* Voulez-vous que nous consultions Dieu pour qu'il vous enseigne votre devoir?

Mme HUBERT. — Croyez-vous donc qu'il ne faut pas pardonner?

VÉRONIQUE. — Pardonner, c'est encourager le mal.

Mme HUBERT. — Pardonner, Véronique, c'est tuer le mal.

VÉRONIQUE. — Vous êtes faible, vous dis-je. Il faudra chasser cette femme, si elle ose jamais remettre les pieds dans cette maison. Elle n'a pas droit au bonheur. Que penseraient les méchants, s'ils apprenaient qu'une pécheresse a été récompensée ici du bien qu'elle n'a pas fait?

Mme HUBERT. — Cette pécheresse est aimée de mon fils, et cela désormais la rend nécessaire à notre paix à tous... Vous vivez en dehors du monde, Véronique.

VÉRONIQUE. — Je ne sais pas, moi... Les coupables doivent toujours être condamnés.

Mme HUBERT. — Lisez-moi, si vous voulez, cette douce histoire de Jésus pardonnant à la femme de mauvaise vie.

VÉRONIQUE. — Oui, Jésus pardonna. Mais la femme s'était repentie... Je n'ai pas lu un seul mot de remords dans la lettre de Francis. Ils se sont enfuis devant le châtiment, et vous voilà seule à pleurer... Comprenez-vous que vous êtes punie, vous aussi, punie de votre aveuglement?

Mme Hubert. — Ah! mon pauvre cœur éclate de chagrin et de doute.

Véronique. *se levant.* — Si vous pardonnez, c'est Dieu qui punira.

Mme Hubert. — Taisez-vous... Voici, je crois, Jacques qui revient. J'entends du bruit dans la cour. Voyez donc.

(Véronique va à la fenêtre.)

Véronique. — Ce sont eux!

Mme Hubert. — Qui, eux?

Véronique. — Francis et Madeleine.

Mme Hubert, *se levant.* — Oh! déjà!

Véronique. — Francis est entré dans l'écurie, Madeleine monte.

Mme Hubert. — Non, non, je ne puis la voir en ce moment, je ne puis encore l'embrasser... Dans un instant, tout à l'heure.

(Elle sort, Madeleine entre, ôte son chapeau et son manteau. Véronique la regarde faire en silence.)

SCENE III

MADELEINE, VERONIQUE.

Madeleine. — Pourquoi me regardez-vous de la sorte?... Vous savez tout, n'est-ce pas? Vous êtes de la famille... Je suis donc bien étrange à voir?

Véronique. — Je regarde si vous baissez les yeux.

Madeleine. — Ah! c'est vrai, vous allez m'insulter, vous. Cela doit être, car vous êtes une honnête femme... A quoi me condamnez-vous?

Véronique. — Vous n'avez pas droit à la colère. Humiliez-vous, n'irritez pas le ciel davantage.

Madeleine. — J'ai assez de souffrance... Si j'avais songé que je vous retrouverais dans cette maison, je n'y serais pas revenue, car je savais que vous deviez m'être impitoyable.

Véronique. — Ecoutez... J'avais dix ans, lorsque je perdis mon père et ma mère...

Madeleine. — C'est cela, contez-moi votre vie, je vous conterai la mienne... A dix ans, j'étais heureuse.

J'avais des jouets plein une chambre. Ma mère ne m'envoyait pas à l'école, pour ne point me faire pleurer.

VÉRONIQUE, *posant la main sur la Bible.* — Dieu déjà m'enseignait la vie... Je me fis servante, je vécus humble et tranquille.

MADELEINE. — J'avais de petites mains blanches qui faisaient mon orgueil... Plus tard, à seize ans, j'aimais le soleil. Un matin, je sortis et je ne rentrai pas... Il faisait beau dehors.

VÉRONIQUE. — Mon aïeul est mort pour la foi, et c'est le sang de ce martyr qui m'a protégée... Vous voyez bien que j'ai le droit de vous parler d'humilité.

MADELEINE. — Puisque vous n'avez pas vécu, comment osez-vous juger la vie?... Pouvez-vous me consoler?

VÉRONIQUE. — Non, il faut que vos larmes coulent, il faut que vous baisiez la main qui vous châtie.

MADELEINE. — Pouvez-vous faire que mon cœur se calme, que je rende à Francis la paix et la foi?

VÉRONIQUE. — Non, plus vous vous déchirerez, plus vous souffrirez, et plus vous monterez vers le pardon.

MADELEINE. — Pouvez-vous défaire ce qui a été fait, me promettre que je souffrirai seule?

VÉRONIQUE. — Non, si les autres souffrent, c'est qu'ils sont coupables. Dieu ne frappe pas en aveugle.

MADELEINE, *avec force.* — Eh bien! alors, si vous ne pouvez rien, que faites-vous là, pourquoi me torturez-vous?... Vous êtes une honnête femme, c'est bon, laissez-moi!... Et tenez! votre Dieu n'est pas plus puissant que vous. Lui non plus ne peut rien.

VÉRONIQUE. — Malheureuse, vous blasphémez, vous ne méritez aucune pitié.

MADELEINE. — Laissez-moi... Où est Mme Hubert?

VÉRONIQUE, *rudement.* — Elle est partie.

MADELEINE. — Pourquoi partie?

VÉRONIQUE. — Pour ne pas vous voir.

MADELEINE. — Ah!... Et ma fille? Donnez-moi ma fille que je m'en aille.

VÉRONIQUE. — Mme Hubert a emmené votre fille.

MADELEINE. — C'est bien, je comprends... J'ai rencontré sur le grand chemin mon passé de vice qui m'a rendue folle, et je trouve ici la vertu qui m'achève...

Mais vous n'aviez pas besoin de m'insulter. Vous n'aviez qu'à me dire tout de suite que je n'ai plus de mère et que je n'ai plus de fille... Allez-vous en.

SCENE IV

MADELEINE, FRANCIS.

MADELEINE. — Viens ici, Francis... N'est-ce pas? je suis calme et j'ai toute ma raison... Je veux causer avec toi.

FRANCIS. — Voyons ma mère avant tout.

MADELEINE. — Ta mère est partie. Elle a fui devant moi.

FRANCIS. — Et notre fille?

MADELEINE. — Ta mère a emmené notre fille... La maison est vide.

FRANCIS, *accablé*. — Ah! c'est la fin de tout!

MADELEINE. — L'espérance est morte, n'est-ce pas?

FRANCIS. — Oui.

MADELEINE. — Tu ne me diras plus de tenter l'oubli?

FRANCIS. — Non.

MADELEINE. — Tu vois où nous en sommes, liés l'un à l'autre, traqués, enfermés, nous blessant, nous faisant saigner le cœur... Est-ce que je puis t'appartenir maintenant? Est-ce que tu peux m'aimer encore? Nous aurions beau nous aveugler : par instants, nous verrions clair, et nos bras se glaceraient, nous aurions peut-être de la haine... A moins que tu ne consentes à vivre séparés, toi ici et moi là, comme ces ménages qui s'acceptent uniquement devant le monde, pour sauver les apparences.

FRANCIS. — Non, je t'aime. Je te veux, toi ou rien.

MADELEINE. — Alors, tout est bien fini, tu en es convaincu, n'est-ce pas? Car j'entends ne rien faire contre la raison... Rappelle-toi, je voulais mourir là-bas, dans l'auberge. Tu m'as dit d'attendre, tu désirais que ta mère décidât de mon sort. Et elle a décidé, elle est partie... La maison est vide, je veux mourir.

FRANCIS. — Je mourrai avec toi.

MADELEINE. — Que dis-tu là?... Tu ne dois pas mourir, toi, Francis. Ce serait une mort inutile.

Francis. — Tu n'as pas compté que je resterais seul à souffrir?

Madeleine. — Qui te parle de souffrance! Est-ce que tu aurais peur de souffrir? s'il ne s'agissait que de souffrir, je resterais, je lutterais... Je meurs parce que je suis de trop.

Francis. — Tu ne mourras pas seule.

Madeleine. — Epargne-moi, ne me rends pas plus coupable... Nous ne sommes plus dans les choses ordinaires de la vie. Nous sommes loin, vois-tu, bien loin du monde.

Francis. — Que me fait le monde. C'est mon cœur qui me dit de te suivre.

Madeleine. — Impose silence à ton cœur... Il faut que je meure, il faut que tu vives.

Francis. — Madeleine...

Madeleine. — Ah! Francis, reste pour que je m'en aille avec la pensée que quelqu'un me pleurera... Et il y a encore ta mère, il y a notre fille. Tu leur parleras de moi, elles me pardonneront, et vous serez ainsi trois à m'aimer... Veux-tu?

Francis. — Non, non, cherchons encore.

Madeleine. — Pourquoi tes lèvres disent-elles cela? Je lis dans ton regard que tu me donnes raison.

Francis. — Mais tu ne peux mourir ainsi, je t'aime, je ne laisserai pas accomplir ce meurtre devant moi.

Madeleine. — Il faut que cela soit... Laisse-moi faire. *(Elle va prendre le flacon dans la petite pharmacie qui est sur le buffet.)*

Francis, *courant à elle.* — Je ne peux pas, je ne veux pas.

Madeleine, *tenant le flacon.* — Ce flacon contient de la strychnine... Tu me l'as appris l'autre soir.

Francis, *lui prenant les mains.* — Je te briserai plutôt les poignets... S'il faut que je vive, je veux que tu vives.

Madeleine, *le regardant en face.* — Tu sais bien que c'est impossible.

Francis. — Rends-moi le flacon.

Madeleine. — Tu fais l'enfant... Lâche-moi!

Francis, *la tenant toujours.* — Non, je t'aime.

Madeleine. — Tu ne te rappelles pas la chambre

d'auberge, les gravures qui m'ont fait pleurer, les rideaux rouges que j'écartais pendant les nuits étouffantes?

Francis. — Non, je t'aime.

Madeleine. — Tu ne te souviens pas de la table et de l'aveu qui s'y trouve?... "J'aime Jacques!"

Francis. — Ah! misère!

(Il la repousse, tombe dans un fauteuil et sanglote, pendant qu'elle vide le petit flacon d'un trait.)

Madeleine. — Maintenant, Francis, je puis t'embrasser... Je vais mourir. *(Elle se penche vers lui, il la prend dans ses bras et l'assoit sur le fauteuil.)*

Francis. — Oh! malheureux! qu'avons-nous fait, que viens-tu de faire? Et ce poison qu'on ne peut combattre... Mais c'est abominable, je suis un assassin, moi, d'avoir permis ce meurtre!

Madeleine. — Non, c'est une expiation... Oh! je souffre, ma poitrine brûle!... Ecoute, lorsque je serai morte, tu me couvriras la face. Si Jacques vient, il ne pourra me reconnaître... Oh! je souffre, je souffre!

SCENE V

MADELEINE, FRANCIS, MADAME HUBERT, JACQUES, puis VERONIQUE.

Jacques, *entrant, la main tendue.* — J'arrive. Qu'y a-t-il donc?

Francis. — Sortez, sortez, par pitié! *(Il recule à mesure que Jacques approche et découvre ainsi Madeleine.)*

Jacques, *la reconnaissant.* — Madeleine!

Madeleine. — Cache-moi, cache-moi. Ah!... *(Elle meurt.)*

Véronique, *sur le seuil de la porte au fond.* — Dieu le père n'a pas pardonné.

FIN

Thérèse Raquin

Drame en 4 actes

Préface

J'estime qu'il est toujours dangereux de tirer un drame d'un roman. Une des deux œuvres est fatalement inférieure à l'autre, et souvent cela suffit pour les rapetisser toutes deux. Le théâtre et le livre ont des conditions d'existence si absolument différentes, que l'écrivain se trouve forcé de pratiquer sur sa propre pensée de véritables amputations, d'en montrer les longueurs et les lacunes, de la brutaliser et de la défigurer, pour la faire entrer dans un nouveau moule. C'est le lit de Procuste, le lit de torture, où l'on obtient des monstres à coups de hache. Puis, je ne sais, un artiste doit avoir la pudeur et le respect de ses filles aimées, belles ou laides ; quand elles sont venues au monde avec sa ressemblance, il n'a plus le droit de rêver pour elles les hasards d'une seconde naissance.

Vis-à-vis de moi-même, j'ai donc commis une vilaine action, en portant Thérèse Raquin *au théâtre. La vérité est que j'ai longtemps hésité ; et, si j'ai fini par céder, c'est en obéissant à des questions particulières, qui me serviront tout au moins de circonstances atténuantes. D'abord, des critiques, qui s'étaient montrés terriblement sévères pour le roman, lors de son apparition, m'avaient formellement mis au défi d'en tirer un drame ; le livre, pour eux, était une ordure, ils le traînaient galamment dans le ruisseau, ils déclaraient que le jour où de pareilles infamies s'étaleraient sur les planches, les spectateurs éteindraient la rampe de leurs sifflets. Je suis très curieux de ma nature. Je ne déteste pas les belles batailles, et, dès ce moment, je me promis de voir ça. Il y avait provocation. Mais il m'eût semblé puéril d'obéir seulement à cette envie de mettre la critique dans son tort. J'étais sollicité par un intérêt plus haut. Il me semblait que* Thérèse Raquin *offrait un excel-*

lent sujet de drame, pour risquer à la scène une tentative, dont je rêvais parfois. Je trouvais là un milieu comme j'en cherchais un, des personnages qui me satisfaisaient pleinement, en un mot des éléments tels que je les demandais et tout prêts à être employés. Cela me décida.

Certes, je n'ai point l'ambition de planter mon drame comme un drapeau. Il a de gros défauts, et je suis plus sévère pour lui que personne ; si j'en faisais la critique, il ne resterait qu'une chose debout, la volonté bien nette d'aider au théâtre le large mouvement de vérité et de science expérimentale, qui, depuis le siècle dernier, se propage et grandit dans tous les actes de l'intelligence humaine. Le branle a été donné par les nouvelles méthodes scientifiques. De là, le naturalisme a renouvelé la critique et l'histoire, en soumettant l'homme et ses œuvres à une analyse exacte, soucieuse des circonstances, des milieux, des cas organiques. Puis, les arts et les lettres ont subi à leur tour l'influence de ce grand courant ; la peinture est devenue toute réelle, notre école de paysage a tué l'école historique ; le roman, cette étude sociale et individuelle, d'un cadre si souple, sans cesse élargi, a pris la place entière, absorbant peu à peu les genres littéraires classés par les rhétoriques d'autrefois. Ce sont là des faits que personne ne saurait nier. Dans l'enfantement continu de l'humanité, nous en sommes à l'accouchement du vrai. Et là est la seule force du siècle. Tout marche de front dans une époque. Quiconque voudrait retourner en arrière ou s'échapper de côté, serait écrasé sous la poussée générale. C'est pourquoi je suis absolument convaincu de voir prochainement le mouvement naturaliste s'imposer au théâtre, et y apporter la puissance de la réalité, la vie nouvelle de l'art moderne.

Au théâtre, toute innovation est délicate. Les révolutions littéraires sont lentes à s'y faire sentir. Il est logique que là soit la dernière citadelle du mensonge, dont le vrai ait à faire le siège. Le public, pris en masse, n'aime pas à être dérangé dans ses habitudes, et les jugements qu'il porte ont la brutalité d'un arrêt de mort. Seulement, il arrive un moment où le public devient à son insu complice des novateurs ; ce moment est celui où, pénétré lui-même par le souffle nouveau, las des éternelles histoires qu'on lui conte, il éprouve un impérieux besoin de jeunesse et d'originalité.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le public en est là, aujourd'hui. Le drame agonise, si une nouvelle sève ne le rajeunit. Il faut du sang à ce cadavre. On dit que l'opérette et la féerie ont tué le drame. Cela est faux, le drame meurt de sa belle mort, il meurt d'extravagances, de mensonges et de platitudes. Si la comédie reste debout, dans cet effondrement de notre scène, c'est qu'elle tient davantage à la vie réelle, c'est qu'elle est vraie souvent. Je défie les derniers des romantiques de mettre à la scène un drame à panaches ; la ferraille du moyen âge, les portes secrètes, les vins empoisonnés et le reste, feraient hausser les épaules. Le mélodrame, ce fils bourgeois du drame romantique, est encore plus mort que lui dans les tendresses du peuple ; ses sensibleries fausses, ses complications d'enfants volés et de papiers retrouvés, ses gasconnades impudentes, l'ont fait prendre en mépris à la longue, à ce point qu'on se tient les côtes, lorsqu'il tente de ressusciter. Les grandes œuvres de 1830 resteront comme des œuvres de combat, des dates littéraires, des efforts superbes, qui ont jeté bas le vieil échafaudage clas-

sique. Mais, maintenant que tout est par terre, les capes et les épées sont inutiles ; il est temps de faire des œuvres de vérité. Remplacer la tradition classique par la tradition romantique, ce ne serait pas savoir profiter de la liberté que nos aînés ont conquise. Il ne doit plus y avoir d'école, plus de formule, plus de pontife d'aucune sorte ; il n'y a que la vie, un champ immense où chacun peut étudier et créer à sa guise.

Je ne fais pas ici une thèse pour ma cause. J'ai la conviction profonde, — et j'insiste sur ce point, — que l'esprit expérimental et scientifique du siècle va gagner le théâtre, et que là est le seul renouvellement possible de notre scène. Que la critique regarde autour d'elle, et qu'elle me dise de quel côté elle attend un secours quelconque, un souffle de vie qui remette le drame debout. Certes, le passé est mort. Il faut aller à l'avenir ; et l'avenir, c'est le problème humain étudié dans le cadre de la réalité, c'est l'abandon de toutes les fables, c'est le drame vivant de la double vie des personnages et des milieux, dégagé des contes de nourrice, des guenilles historiques, des grands mots bêtes, des niaiseries et des fanfaronnades de convention. Les charpentes pourries du drame d'hier tombent d'elles-mêmes. La place doit être nette. Les recettes connues pour nouer et dénouer une intrigue ont fait leur temps ; il faut, à cette heure, une large et simple peinture des hommes et des choses, un drame que Molière aurait pu écrire. En dehors de certaines nécessités scéniques, ce que l'on nomme aujourd'hui la science du théâtre, n'est que l'amas des petites habiletés des faiseurs, une sorte de tradition étroite qui rapetisse la scène, un code de langage convenu et de situations notées à l'avance, que tout esprit original refusera énergiquement d'appliquer.

Et, d'ailleurs, le naturalisme balbutie déjà au théâtre. Je ne veux citer aucune œuvre ; mais, parmi les drames représentés pendant ces dernières années, il en est beaucoup qui contiennent en germe le mouvement dont je signale l'approche. Je laisse de côté les pièces des débutants ; je parle surtout de certains drames écrits par des auteurs dramatiques, vieillis dans le métier et assez habiles pour pressentir la transformation littéraire qui s'opère. Ou le drame mourra, ou le drame sera moderne et réel.

C'est sous l'influence de ces idées que j'ai tiré un drame de Thérèse Raquin. *Comme je l'ai dit, il y avait là un sujet, des personnages et un milieu, qui constituaient, selon moi, des éléments excellents pour la tentative que je rêvais. J'allais pouvoir faire une étude purement humaine, dégagée de tout intérêt étranger, allant droit à son but ; l'action n'était plus dans une histoire quelconque, mais dans les combats intérieurs des personnages ; il n'y avait plus une logique de faits, mais une logique de sensations et de sentiments ; et le dénoûment devenait un résultat arithmétique du problème posé. Alors, j'ai suivi le roman pas à pas ; j'ai enfermé le drame dans la même chambre, humide et noire, afin de ne rien lui ôter de son relief, ni de sa fatalité ; j'ai choisi des comparses sots et inutiles, pour mettre, sous les angoisses atroces de mes héros, la banalité de la vie de tous les jours ; j'ai tenté de ramener continuellement la mise en scène aux occupations ordinaires de mes personnages, de façon à ce qu'ils ne " jouent " pas, mais à ce qu'ils " vivent " devant le public. Je le confesse, je comptais, et avec quelque raison, sur le côté poignant du drame, pour faire accepter aux spectateurs ce vide de l'intrigue et cette minutie des détails. La tentative a réussi, et*

j'en suis plus heureux pour mes drames futurs que pour Thérèse Raquin; *car je publie celui-ci avec un vague regret, avec une envie folle de changer des scènes entières.*

La critique a été passionnée; elle a discuté mon œuvre violemment. Je ne m'en plains pas, et je l'en remercie. J'y ai gagné d'entendre l'éloge du roman dont la pièce est tirée, ce roman que la presse a si maltraité à son apparition; aujourd'hui, le roman est bon, et c'est le drame qui ne vaut rien; espérons que le drame vaudrait quelque chose, si je pouvais en tirer une nouvelle œuvre qu'il s'agirait de déclarer détestable. Puis, en matière de critique, il faut savoir lire entre les lignes. Comment voulez-vous, par exemple, que les vieux champions de 1830 *soient tendres pour* Thérèse Raquin? *Passe encore si ma mercière était une reine et si mon assassin portait un justaucorps abricot; il faudrait aussi qu'au dénoûment Thérèse et Laurent pussent s'empoisonner à l'aide d'une coupe d'or pleine de vin de Syracuse. Mais fi de cette arrière-boutique! fi de ces petites gens qui se permettent d'avoir un drame chez eux, à leur table couverte d'une toile cirée! Il est certain que les derniers des romantiques, même s'ils avaient trouvé quelque talent dans mon œuvre, l'auraient nié absolument, avec la belle injustice des passions littéraires. Il y a eu ensuite les critiques de croyances opposées aux miennes; ceux-là, très loyalement, ont essayé de me prouver que j'avais tort de me fourvoyer dans un sentier qui n'est pas le leur; je les ai lus avec attention, ils ont dit d'excellentes choses, et je tâcherai de profiter des observations justes qui m'ont particulièrement frappé. Enfin, j'ai à remercier les critiques tout sympathiques, ceux qui ont mon âge et mes espérances; car, cela est triste à dire, on ne trouve que rarement des appuis parmi ses aînés; il faut grandir avec sa génération, être poussé par celle qui vous suit, arriver avec l'idée et la forme de son temps. En somme, voici le bilan de la critique sur* Thérèse Raquin: *on a parlé de Shakespeare et de Paul de Kock, et il y a, entre ces deux noms, une assez large place pour que je puisse m'y loger à l'aise.*

Il me reste à témoigner publiquement toute ma reconnaissance à M. Hippolyte Hostein, qui a bien voulu donner à mon œuvre son hospitalité tout artistique. J'ai trouvé en lui, non pas un entrepreneur de spectacles, mais un ami, un confrère d'esprit large et original. Sans lui, Thérèse Raquin *restait longtemps encore au fond de mes tiroirs. Il fallait, pour l'en faire sortir, cette rencontre inespérée d'un directeur croyant, comme moi, à la nécessité de renouveler le drame, en s'adressant aux réalités du monde moderne. Pendant qu'une opérette enrichissait un de ses voisins, il a été vraiment beau de voir M. Hippolyte Hostein, en plein été, vouloir perdre de l'argent avec mon drame. Je lui en garderai une éternelle gratitude.*

Quant aux artistes qui ont interprété mon œuvre, ils ont eu un des plus vifs succès qu'on ait constaté depuis longtemps au théâtre. J'ai même goûté là une grande joie, heureux de les voir réaliser ma pensée avec cette ampleur, et de leur avoir donné l'occasion de déployer toutes les ressources de leur beau talent. Mme Marie Laurent a véritablement créé le rôle de Mme Raquin; j'y suis personnellement pour peu de chose, et c'est elle qui a trouvé tout cet admirable personnage du quatrième acte, cette haute figure du châtiment implacable et muet, ces deux yeux vivants cloués sur les coupables et les poursuivant jusque dans l'agonie. La

bonhomie du premier acte, la douleur maternelle du second, l'effroyable crise du troisième, elle a tout rendu en très grande artiste, et ce rôle restera comme une de ses créations les plus surprenantes. Mlle Dica-Petit a été une Thérèse telle que je désespérais d'en trouver une; elle s'est fait un talent nouveau, elle a surpris ses admirateurs eux-mêmes en jouant ce personnage complexe, cette nature de femme ardente qui est un monde, qui va de l'amour fou à la haine farouche, en passant par l'hypocrisie, le dégoût, la terreur, toutes les secousses des passions et des sentiments humains. Elle a eu des cris de vérité qui ont enlevé la salle. Désormais, elle est au premier rang, au rang des actrices originales et puissantes. Un rôle terrible restait à jouer, celui de Laurent, et M. Maurice Desrieux a su en porter le poids en artiste hors ligne; il a été tour à tour ce gros garçon fainéant et prudent qui aime Thérèse " parce qu'elle ne lui coûte rien ", cet amant que sa maîtresse rend fou jusqu'à faire de lui un meurtrier, et plus tard ce misérable affiné par la souffrance, devenu poltron, se détraquant de plus en plus, roulant jusqu'à l'hallucination et jusqu'à un second crime qui doit le guérir du premier. Il a particulièrement eu, au troisième acte et au quatrième, des hébétements effroyables, des rugissements de bête blessée, toute la mimique de la folie naissante, battant le crâne d'un homme. Et ce n'est pas seulement ce terrible trio, la mère et les deux meurtriers, qui ont tenu hautement la scène; l'ensemble de l'interprétation était tel, que les rôles épisodiques ont pris un relief sur lequel je n'osais compter. M. Grivot a composé avec une rare intelligence le bout du rôle de Camille, de cet être chétif, gâté et entêté, et il en a merveilleusement accusé les mesquineries bourgeoises, la pauvreté physiologique; M. Montrouge a fait du vieil employé Grivet un type inoubliable de vérité comique, cela avec une mesure, un tact, une finesse s'arrêtant juste à la limite de la caricature, qui témoigne d'un véritable esprit littéraire, et dont je le remercie infiniment; M. Reykers s'est mis réellement dans la peau d'un commissaire de police en retraite, à ce point qu'il en avait la tête, la démarche, la voix, jusqu'aux tics et à la bonhomie brusque de la profession; enfin, Mlle Blanche Dunoyer a été l'espiègle sourire de ce drame noir, la chanson de la seizième année alternant avec les sanglots déchirants de Thérèse, et c'est d'une façon exquise qu'elle a conté l'histoire de son prince bleu.

Je dis ce qu'un capitaine devrait dire à ses soldats au lendemain d'une bataille: — Merci à tous ces grands artistes, c'est par eux seuls que j'ai vaincu.

Paris, 25 juillet 1873.

Distribution

Laurent	MM.	Maurice Desrieux
Camille		Grivot
Grivet		Montrouge
Michaud		Reykers
Madame Raquin	Mmes	Marie Laurent
Thérèse Raquin		Dica-Petit
Suzanne		Dunoyer

Une grande chambre à coucher, passage du Pont-Neuf, servant en même temps de salon et de salle à manger. Elle est haute, noire, délabrée, tendue d'un papier gris déteint, garnie de pauvres meubles dépareillés, encombrée de cartons de marchandises. — Au fond, une porte flanquée d'un buffet, à gauche, et d'une armoire, à droite. — A gauche, au second plan, en pan coupé, un lit dans une alcôve et une fenêtre donnant sur un mur nu; au premier plan, une petite porte, et, sur le devant de la scène, une table à ouvrage. — A droite, au second plan, la rampe d'un escalier tournant descendant dans une boutique; au premier plan, une cheminée garnie d'une pendule à colonnes et de deux bouquets de fleurs artificielles sous verre; des photographies sont pendues des deux côtés de la glace. — Au milieu de la chambre, une table ronde couverte d'une toile cirée. — Deux feuteuils, l'un bleu, l'autre vert; des chaises.

Le décor reste le même pendant les quatre actes.

Acte Premier

Huit heures. — Une soirée d'été, après le souper. — La table est encore mise ; la fenêtre entr'ouverte. Une grande paix, une grande douceur bourgeoise.

SCENE PREMIERE

LAURENT, THERESE, MADAME RAQUIN, CAMILLE.

Camille pose, assis dans un fauteuil, à droite. Il est en habit, se tient avec la roideur d'un bourgeois endimanché. — Laurent peint, debout à son chevalet, devant la fenêtre. — Sur une chaise basse, à côté de Laurent, Thérèse accroupie, rêve, le menton dans la main. — Madame Raquin achève de desservir la table.

CAMILLE, *après un silence.* — Puis-je parler? Ça ne te dérange pas?

LAURENT. — Pas du tout, pourvu que tu te tiennes tranquille.

CAMILLE. — Après le souper, si je ne parle pas, je m'endors... Tu es heureux de te bien porter. Tu peux manger de tout... Je n'aurais pas dû reprendre de la

crème. Elle me fait du mal. J'ai un estomac de quatre sous... Tu aimes beaucoup la crème?

LAURENT. — Mais oui, c'est doux, c'est très bon.

CAMILLE. — On connaît tes goûts, ici. On a fait de la crème exprès pour toi, bien qu'on sache qu'elle m'est contraire. Maman te gâte... N'est-ce pas, Thérèse, que maman gâte Laurent?

THÉRÈSE, *sans lever la tête.* — Oui.

Mme RAQUIN, *emportant une pile d'assiettes.* — Ne les écoutez pas, Laurent. C'est Camille qui m'a révélé que vous préfériez la crème à la vanille, et c'est Thérèse qui a voulu la glacer avec du sucre en poudre.

CAMILLE. — Tu es une égoïste, maman.

Mme RAQUIN. — Comment! je suis une égoïste...

CAMILLE, *à Mme Raquin qui sort en souriant.* — Oui, oui... *(A Laurent.)* Elle t'aime, parce que tu es de Vernon, comme elle. Tu te rappelles, quand nous étions petits, les sous qu'elle nous donnait...

LAURENT. — Tu achetais des tas de pommes.

CAMILLE. — Et toi, tu achetais des petits couteaux... C'est une heureuse chance de nous être retrouvés à Paris. Ça m'empêche de m'ennuyer. Oh! je m'ennuyais, je m'ennuyais à mourir. Le soir, quand je rentrais du bureau, c'était d'un triste, ici!... Est-ce que tu y vois encore clair?

LAURENT. — Pas beaucoup, mais je veux finir.

CAMILLE. — Il est près de huit heures. Ces soirées d'été sont d'un long!... J'aurais voulu être représenté avec du soleil. Ç'aurait été plus joli. A la place de ce fond gris que tu copies, tu aurais mis un paysage. Mais c'est à peine, le matin, si nous avons le temps d'avaler notre café au lait, avant de nous rendre à notre administration... Dis donc, ça ne doit pas être bon pour la digestion, de rester assis, sans remuer, après le repas?

LAURENT. — Tu vas être délivré, c'est la dernière séance. *(Mme Raquin rentre et débarrasse complètement la table, qu'elle essuie.)*

CAMILLE. — Puis, le matin, tu aurais eu un jour beaucoup plus beau. Nous n'avons pas le soleil, mais il donne sur la muraille d'en face. Ça éclaire la chambre... Maman a eu une drôle d'idée de venir louer dans le passage du

Pont-Neuf. C'est humide. Les jours de pluie, on dirait une cave.

LAURENT. — Bah! pour faire du commerce, on est bien partout.

CAMILLE. — Je ne dis pas. Elles ont, en bas, la boutique de mercerie qui les distrait. Seulement, moi, je ne m'amuse pas dans la boutique.

LAURENT. — L'appartement est commode.

CAMILLE. — Pas tant que ça! Nous n'avons qu'une chambre pour maman, outre cette pièce où nous mangeons et où nous couchons. Je ne parle pas de la cuisine, un trou noir, grand comme un placard. Rien ne ferme, on gèle. La nuit, il vient un courant d'air abominable par cette petite porte qui donne sur l'escalier. *(Il montre la petite porte, à gauche.)*

Mme RAQUIN, *qui a achevé son ménage.* — Mon pauvre Camille, tu n'es jamais content. J'ai fait pour le mieux. C'est toi qui as voulu venir être commis à Paris. J'aurais repris, à Vernon, mon commerce de mercière. Quand tu as épousé ta cousine Thérèse, il fallait bien se remettre au travail pour les enfants qui pouvaient arriver.

CAMILLE. — Eh! moi, je comptais habiter une rue où il passerait beaucoup de monde. Je me serais mis à la fenêtre, j'aurais regardé les voitures. C'est très amusant... Tandis que, lorsque j'ouvre la croisée, ici, je n'aperçois que la grande muraille d'en face et le vitrage du passage, au-dessous de moi; la muraille est noire, le vitrage est tout sale de poussière et de toiles d'araignées... J'aime encore mieux nos fenêtres de Vernon, d'où l'on voyait la Seine qui coulait toujours, ce qui n'était pourtant pas drôle.

Mme RAQUIN. — Je t'ai offert de retourner là-bas.

CAMILLE. — Ma foi, non! maintenant que j'ai retrouvé Laurent à l'administration... Je ne rentre que le soir, après tout; ça m'est bien égal que le passage soit humide, si vous vous y plaisez.

Mme RAQUIN. — Alors, ne me taquine plus sur ce logement. *(On entend le tintement d'une sonnette.)* Il y a du monde à la boutique, Thérèse; tu ne descends pas?... *(Thérèse paraît ne pas entendre et reste immobile.)* Attends, je vais aller voir. *(Elle descend par l'escalier tournant.)*

SCENE II

LAURENT, THERESE, CAMILLE.

Camille. — Je ne veux pas la contrarier, mais le passage est très malsain. J'ai peur d'une bonne fluxion de poitrine qui m'emporterait. Je ne suis pas fort comme vous autres, moi... *(Un silence.)* Dis donc, est-ce que je ne pourrais pas me reposer? Je ne sens plus mon bras gauche.

Laurent. — Si tu veux... Je n'ai que quelques coups de pinceau à donner.

Camille. — Tant pis! je ne peux plus tenir, je vais marcher un peu... *(Il se lève, remonte, descend la scène et s'approche de Thérèse.)* Je n'ai jamais compris comment fait ma femme pour rester si tranquille, sans bouger un doigt, pendant des heures. C'est énervant, quelqu'un qui est toujours dans la lune. Ça ne t'agace pas, toi, Laurent, de la sentir comme ça, à côté de toi... Voyons, Thérèse, remue-toi donc! Est-ce que tu t'amuses, là?

Thérèse, *sans bouger*. — Oui.

Camille. — Je te souhaite bien du plaisir. Il n'y a que les bêtes qui s'amusent ainsi... Quand son père, le capitaine Degans, l'a laissée chez maman, elle avait déjà des yeux noirs tout grands ouverts, qui me faisaient peur... Et le capitaine donc! c'était un homme terrible. Il est mort en Afrique, sans avoir remis les pieds à Vernon... N'est-ce pas, Thérèse?

Thérèse, *sans bouger*. — Oui.

Camille. — Si tu crois qu'elle s'écorchera la langue!... *(Il l'embrasse.)* Tu es une bonne femme tout de même. Depuis que maman nous a mariés, nous n'avons pas eu une querelle... Tu ne m'en veux pas?

Thérèse. — Non.

Laurent, *frappant sur l'épaule de Camille avec son appui-main*. — Allons, Camille, je ne te demande plus que dix minutes... *(Camille s'asseoit.)* Tourne la tête à gauche... Bien, ne remue plus.

Camille, *après un silence*. — Et ton père, pas de nouvelles?

Laurent. — Non, il m'a oublié. D'ailleurs, je ne lui écris jamais.

CAMILLE. — C'est drôle, tout de même, entre un père et un fils. Moi, je ne pourrais pas.

LAURENT. — Bah! le père Laurent avait des idées à lui; il voulait que je fusse avocat, pour plaider les continuels procès qu'il a avec ses voisins. Quand il a su que je mangeais l'argent des inscriptions à courir les ateliers, il m'a coupé les vivres... Ce n'est pas si amusant d'être avocat.

CAMILLE. — C'est une belle position pourtant. Il faut avoir du talent, et l'on est bien payé.

LAURENT. — J'avais rencontré un de mes anciens camarades de collège qui est peintre. Je m'étais mis à faire de la peinture comme lui.

CAMILLE. — Il fallait continuer; tu aurais peut-être la décoration aujourd'hui.

LAURENT. — Je n'ai pas pu. Je crevais la faim. Alors, j'ai envoyé la peinture à tous les diables, et j'ai cherché un emploi.

CAMILLE. — Enfin, tu sais toujours dessiner.

LAURENT. — Je ne suis pas fort... Ce qui me plaisait, dans la peinture, c'est que le métier est drôle et pas fatigant... Ah! que je l'ai regretté, ce diable d'atelier, dans les premiers temps, lorsque j'allais à mon bureau! Il y avait un divan, où j'ai dormi de grasses après-midi. Nous avons fait de jolies noces, va!

CAMILLE. — Est-ce que vous preniez des modèles?

LAURENT. — Certainement. Il venait une blonde superbe... *(Thérèse se lève lentement et descend à la boutique.)* Nous avons effarouché ta femme.

CAMILLE. — Ah! bien, si tu t'imagines qu'elle écoutait!... C'est une pauvre tête. Mais elle me soigne à la perfection, quand je suis malade. Maman lui a appris à faire des tisanes.

LAURENT. — Je crois qu'elle ne m'aime guère.

CAMILLE. — Oh! tu sais, les femmes... Est-ce que tu n'as pas fini?

LAURENT. — Si, tu peux te lever.

CAMILLE, *se levant et venant regarder le portrait*. — Fini, tout à fait fini?

LAURENT. — Il n'y a plus que le cadre à mettre.

CAMILLE. — Il est très réussi, n'est-ce pas? *(Il va se*

pencher au-dessus de l'escalier tournant.) Maman! Thérèse! venez donc voir, Laurent a fini!

SCENE III

LAURENT, CAMILLE, MADAME RAQUIN, THERESE.

Mme RAQUIN. — Comment, il a fini?

CAMILLE, *tenant le portrait devant lui.* — Mais oui... venez donc!

Mme RAQUIN, *regardant le portrait.* — Ah! c'est ça! La bouche surtout, la bouche est frappante... Tu ne trouves pas, Thérèse?

THÉRÈSE, *sans s'approcher.* — Si. *(Elle va à la fenêtre, où elle s'oublie, le front contre la boiserie.)*

CAMILLE. — Et l'habit donc! mon habit de noces que je n'ai mis que quatre fois!... Le collet a l'air d'être du vrai drap.

Mme RAQUIN. — Et le coin du fauteuil!

CAMILLE. — Etonnant! du vrai bois!... C'est mon fauteuil, nous l'avons apporté de Vernon; il n'y a que moi qui m'en serve. *(Montrant l'autre fauteuil.)* Celui de maman est bleu.

Mme RAQUIN[1], *à Laurent qui a rangé son chevalet et sa boîte à couleurs, et qui est passé à droite.* — Pourquoi avez-vous mis du noir sous l'œil gauche?

LAURENT. — C'est l'ombre.

CAMILLE, *posant le portrait sur le chevalet, appuyé au mur, entre l'alcôve et la fenêtre.* — Ce serait peut-être plus joli sans ombre; mais n'importe, j'ai l'air distingué; on dirait que je suis en visite.

Mme RAQUIN. — Mon cher Laurent, comment vous remercier? Vous n'avez pas même accepté que Camille payât les couleurs.

LAURENT. — Eh! c'est moi qui le remercie d'avoir bien voulu poser.

CAMILLE. — Non, non, ça ne peut pas se passer comme cela... Je vais aller chercher une bouteille de quelque chose. Que diable! nous arroserons ton œuvre.

LAURENT. — Oh! ça, si tu veux... Moi, je vais prendre le cadre. C'est aujourd'hui jeudi, il faut que M. Grivet

et les Michaud trouvent le portrait pendu à sa place. *(Il sort. Camille ôte son habit, change de cravate, met un paletot que lui donne sa mère, et fait mine de suivre Laurent.)*

SCENE IV

THERESE, MADAME RAQUIN, CAMILLE.

CAMILLE, *revenant.* — Quelle liqueur pourrais-je bien prendre?

Mme RAQUIN. — Il faudrait quelque chose que Laurent aimât. Ce cher enfant est si bon! Il me semble qu'il est de la famille maintenant.

CAMILLE. — Oui, c'est un frère... Si je prenais une bouteille d'anisette?

Mme RAQUIN. — Crois-tu qu'il aime l'anisette? Un vin fin vaudrait peut-être mieux, avec des gâteaux.

CAMILLE, *à Thérèse.* — Tu ne dis rien, toi... Te rappelles-tu s'il aime le malaga?

THÉRÈSE, *quittant la fenêtre et descendant la scène.* — Non, mais je sais qu'il aime tout. Il mange et il boit comme un ogre.

Mme RAQUIN. — Mon enfant...

CAMILLE. — Gronde-la. Elle ne peut pas le souffrir. Il s'en est bien aperçu, il me l'a dit; c'est désagréable... *(A Thérèse.)* Je n'entends pas que tu te mettes en travers de mes amitiés. Qu'as-tu donc à lui reprocher?

THÉRÈSE. — Rien... Il est toujours ici. Il déjeune, il dîne. Vous lui passez les meilleurs morceaux. Laurent parci, Laurent par-là. Ça m'agace, voilà tout... Il n'est pas si drôle, c'est un gourmand et un paresseux.

Mme RAQUIN. — Sois bonne, Thérèse... Laurent n'est pas heureux. Il habite sous les toits, il mange très mal à sa crèmerie. Je suis satisfaite, quand je le vois bien dîner et bien se chauffer chez nous. Il se met à l'aise, il fume, et ça me fait plaisir... Il est seul au monde, le pauvre garçon.

THÉRÈSE. — Faites ce que vous voudrez, après tout. Dorlotez-le, cajolez-le... Vous savez que je suis toujours contente.

Camille. — J'ai une idée, je vais prendre une bouteille de champagne; ce sera tout à fait bien.

Mme Raquin. — Oui, une bouteille de champagne payera convenablement le portrait... N'oublie pas les gâteaux.

Camille. — Il n'est pas huit heures et demie. Nos amis ne viennent qu'à neuf heures... Ils seront joliment surpris de trouver du champagne! *(Il sort.)*

Mme Raquin, *à Thérèse.* — Tu vas allumer la lampe, n'est-ce pas? Je descends à la boutique.

SCENE V

THERESE, puis LAURENT.

Laurent. — Thérèse...

Thérèse. — Toi, mon Laurent... Je sentais que tu allais venir, mon cher amour. *(Elle lui prend les mains, et l'amène sur le devant de la scène.)* Il y a huit jours que je ne t'ai vu. Je t'ai attendu toutes les après-midi. J'espérais que tu t'échapperais de ton bureau... Si tu n'étais pas venu, j'aurais fait quelque sottise... Dis, pourquoi es-tu resté huit jours? Je ne veux plus. Nos poignées de main, le soir, devant les autres, sont si froides.

Laurent. — Je t'expliquerai...

Thérèse. — Tu as peur ici, tu es bien enfant, va! Nulle part nous ne serions aussi cachés. *(Elle élève la voix et fait quelques pas.)* Est-ce qu'on peut supposer que nous nous aimons? est-ce qu'on viendrait jamais nous chercher dans cette chambre?

Laurent, *la ramenant et la prenant dans ses bras.* — Sois raisonnable... Non, je n'ai pas peur de venir ici.

Thérèse. — Alors, tu as peur de moi, avoue-le... Tu crains que je ne t'aime trop, que je ne dérange ta vie.

Laurent. — Pourquoi doutes-tu de moi? Ne sais-tu pas que tu m'as pris jusqu'à mon sommeil? Je deviens fou, moi qui me moquais des femmes... Ce qui m'inquiète, Thérèse, c'est que tu as éveillé, au fond de mon être, un homme que je ne connaissais pas. Alors, parfois, c'est vrai, je ne suis pas tranquille, je trouve que ce n'est pas

naturel d'aimer comme je t'aime, et j'ai peur que cela ne nous mène plus loin que nous ne voudrions.

Thérèse, *la tête appuyée à son épaule.* — Ce sera une joie sans fin, une longue promenade au soleil.

Laurent, *se dégageant vivement.* — N'as-tu pas entendu un pas dans l'escalier? *(Ils écoutent tous les deux.)*

Thérèse. — C'est l'humidité qui fait craquer les marches. *(Ils se rapprochent.)* Va, aimons-nous sans crainte, sans remords. Si tu savais... Ah! quelle enfance! J'ai été élevée dans les tiédeurs de la chambre d'un malade...

Laurent. — Ma pauvre Thérèse!

Thérèse. — Oh! oui, j'étais malheureuse... Je restais des heures entières accroupie devant le feu, à regarder stupidement bouillir des tisanes. Si je bougeais, ma tante grondait. Tu comprends, il ne fallait pas réveiller Camille... J'avais des paroles bégayées, des gestes tremblants de petite vieille; je semblais si maladroite, que Camille se moquait de moi. Et je me sentais robuste, mes poings d'enfant se serraient parfois, j'aurais voulu tout casser... On m'a dit que ma mère était fille d'un chef de tribu en Afrique. Ça doit être vrai; j'ai rêvé trop souvent de m'en aller par les chemins, de me sauver et de courir les routes, pieds nus dans la poussière. J'aurais demandé l'aumône comme une bohémienne... Vois-tu, je préférais l'abandon à leur hospitalité. *(Elle a élevé la voix; Laurent, effrayé, traverse la scène et prête de nouveau l'oreille.)*

Laurent[2] — Parle plus bas, tu vas faire monter ta tante.

Thérèse. — Eh! qu'elle monte! Tant pis pour eux, si je mens!... *(Elle s'assoit à demi sur la table, les bras croisés.)* Je ne sais plus pourquoi j'ai consenti à épouser Camille. C'était un mariage prévu, arrêté. Ma tante attendait que nous eussions l'âge. J'avais douze ans qu'elle me disait déjà: “ Tu l'aimeras bien, tu le soigneras bien, ton cousin. ” Elle voulait lui donner une garde-malade, une faiseuse de tisanes. Elle adorait cet enfant chétif qu'elle avait vingt fois disputé à la mort, et elle m'avait dressée à être sa servante... Moi, je ne protestais pas. Ils m'avaient rendue lâche. L'enfant me

faisait pitié. Lorsque je jouais avec lui, mes doigts enfonçaient dans ses poignets comme dans de l'argile... Le soir du mariage, au lieu d'entrer dans ma chambre, qui était à gauche de l'escalier, j'entrai dans celle de Camille, qui était à droite. Et ce fut tout... Mais toi, toi, mon Laurent...

LAURENT. — Tu m'aimes?... *(Il la prend dans ses bras et la fait lentement asseoir sur une chaise, à droite de la table.)*

THÉRÈSE. — Je t'aime, je t'ai aimé le jour où Camille t'a poussé dans la boutique, tu te souviens, lorsque vous vous êtes reconnus à votre administration... Je ne sais comment cela est arrivé. Je suis fière, je suis emportée. J'ignore de quelle façon je t'aimais, je te haïssais plutôt. Ta vue m'irritait, me faisait souffrir. Dès que tu entrais, mes nerfs se tendaient à se rompre, et je cherchais cette souffrance, j'attendais ta venue. Quand tu peignais, malgré mes sourdes révoltes, j'étais clouée là, à tes pieds, sur ce tabouret.

LAURENT. — Je t'adore... *(Il s'agenouille devant elle.)*

THÉRÈSE. — Pour tout plaisir, chaque jeudi, cet innocent de Grivet venait régulièrement, suivi du vieux Michaud. Tu les connais, ces soirées du jeudi, avec leurs éternelles parties de dominos; elles ont failli me rendre folle. Et les jeudis se succédaient sans fin, avec le même écrasement imbécile... Mais, maintenant, je suis orgueilleuse et vengée. Je goûte des joies mauvaises, lorsque nous sommes autour de cette table, après le repas, à échanger des paroles amicales; je brode, de mon air revêche, tandis que vous jouez aux dominos; et, au milieu de cette paix bourgeoise, j'évoque mes chers souvenirs... C'est une volupté de plus, mon Laurent.

LAURENT, *croyant entendre du bruit, et se levant, effrayé.* — Je t'assure, tu parles trop haut, tu nous feras surprendre. Je te dis que ta tante va monter... *(Il écoute au-dessus de l'escalier tournant, et traverse la scène.)* Où est mon chapeau?

THÉRÈSE[3], *se levant tranquillement.* — Bah! tu crois qu'elle va monter? *(Elle va jusqu'à l'escalier, et revient en baissant la voix.)* Oui, tu as raison, il est prudent que

tu t'en ailles. Mais je désirais m'entendre avec toi pour demain... Tu viendras, n'est-ce pas? à deux heures.

LAURENT. — Non, ne m'attends pas, ce n'est pas possible.

THÉRÈSE. — Pas possible... pourquoi?

LAURENT. — Mon chef s'est aperçu de mes sorties continuelles; il m'a menacé de me faire renvoyer, si je m'absentais encore.

THÉRÈSE. — Alors nous ne nous verrons plus... Tu romps avec moi. C'est à cela qu'aboutit ta prudence... Ah! misère! tu est lâche, vois-tu.

LAURENT, *la prenant entre ses bras.* — Non, nous pouvons nous faire une existence tranquille. Il ne s'agit que de chercher, que d'attendre les circonstances... Souvent j'ai fait le rêve de t'avoir à moi toute une journée; puis, mon désir grandissait, je voulais un mois de bonheur, une année, la vie entière... Ecoute, la vie entière à nous aimer, la vie entière à être ensemble. Je quitterais mon emploi, je me remettrais à faire de la peinture. Toi, tu t'occuperais à ce que tu voudrais. Nous nous adorerions toujours, toujours... N'est-ce pas que tu serais heureuse?

THÉRÈSE, *souriante, pâmée sur sa poitrine.* — Oh! oui, bien heureuse.

LAURENT, *se séparant d'elle, d'une voix plus basse.* — Si tu étais veuve pourtant...

THÉRÈSE, *rêveuse.* — Nous nous marierions, nous ne craindrions plus rien, nous réaliserions notre rêve.

LAURENT. — Je ne vois plus dans l'ombre que tes yeux qui luisent, que tes yeux qui me rendraient fou, si je n'avais de la sagesse pour deux... Et il faut nous dire adieu, Thérèse.

THÉRÈSE. — Tu ne viendras pas demain?

LAURENT. — Non, aie confiance. Si nous restons quelque temps sans nous voir, dis-toi que nous travaillons à notre bonheur. *(Il l'embrasse et sort vivement par la petite porte.)*

THÉRÈSE, *seule, après un instant de rêverie.* — Veuve.

SCENE VI

THERESE, MADAME RAQUIN, puis CAMILLE.

Mme Raquin.—Comment, tu es encore sans lumière!... Ah! la rêveuse!... Attends, la lampe est prête, je vais l'allumer. *(Elle sort par la porte du fond.)*

Camille, *arrivant avec une bouteille de champagne et un paquet de gâteaux.* — Où êtes-vous donc?... Pourquoi n'avez vous pas de lumière?

Thérèse. — Ma tante est allée chercher la lampe.

Camille, *tressaillant.* — Tu es là, tu m'as fait peur Tu pouvais bien me dire cela d'une voix plus naturelle... Tu sais bien que je n'aime pas qu'on plaisante dans l'obscurité.

Thérèse. — Je ne plaisante pas.

Camille. — Je venais justement de t'apercevoir, toute blanche comme un fantôme... C'est bête, ces farces là... Maintenant, si je m'éveille, cette nuit, je vais croire qu'un femme blanche se promène autour du lit pour m'étrangler... Tu as beau rire.

Thérèse. — Je ne ris pas.

Mme Raquin, *entrant avec la lampe.* — Qu'est-ce qu'il y a donc? *(La scène s'éclaire.)*

Camille. — C'est Thérèse qui s'amuse à me faire peur... Un peu plus je laissais tomber la bouteille de champagne... Ç'aurait été trois francs de perdus.

Mme Raquin. — Tu ne l'as payée que trois francs? *(Elle prend la bouteille de champagne.)*

Camille. — Oui, je suis allé jusqu'au boulevard Saint-Michel, où j'en avais vu affiché à ce prix-là, chez un épicier... Il est aussi bon que celui à huit francs. On sait bien maintenant que ces marchands sont un tas de farceurs, et qu'il y a que l'étiquette qui change... Voici les gâteaux.

Mme Raquin. — Donne, je vais tout metre sur la table pour que M. Grivet et les Michaud en aient la surprise en entrant... Passe-moi deux assiettes, Thérèse. *(Elles disposent la bouteille de champagne entre deux assiettes de gâteaux. Thérèse va ensuite s'asseoir devant sa table à ouvrage et se met à broder.)*

Camille. — M. Grivet est l'exactitude même.

Dans un quart d'heure, à neuf heures sonnant, il sera ici... Soyez aimable avec lui, n'est-ce pas? Il n'est que sous-chef, mais il peut, à l'occasion, me donner un bon coup d'épaule... C'est un homme très fort, sans qu'on sans doute. Les anciens de l'administration affirment que, depuis vingt ans il n'a pas été en retard d'une minute... Laurent a tort de de dire qu'il n'a pas inventé la poudre.

Mme Raquin. — Notre ami Michaud est aussi très exact. A Vernon, quand il était commissaire de police, et qu'il montait le soir, à huit heures précises, vous vous souvenez? nous le complimentions toujours.

Camille. — Oui, mais depuis qu'il a sa retraite, et qu'il s'est retiré à Paris, avec sa nièce, il se dérange. Cette petite Suzanne le mène par le bout du nez... C'est tout de même agréable, d'avoir des amis et de les recevoir une fois par semaine. Plus souvent, ça coûterait trop cher... Ah! je voulais vous dire, avant qu'ils arrivent: j'ai fait un projet, en chemin.

Mme Raquin. — Quel projet?

Camille. — Tu sais, maman, que j'ai promis à Thérèse de la mener passer un dimanche à Saint-Ouen, avant les mauvais temps... Elle ne veut pas sortir dans les rues avec moi. Les rues, c'est pourtant plus amusant que la campagne. Elle dit que je la fatigue, que je ne sais pas marcher... Enfin, j'ai pensé que nous ferions peut-être bien d'aller dimanche à Saint-Ouen, et d'emmener Laurent avec nous.

Mme Raquin. — C'est cela, mes enfants, allez à Saint-Ouen. Je n'ai plus d'assez bonnes jambes pour vous accompagner; mais l'idée est excellente... Cela t'acquittera tout à fait pour le portrait envers Laurent.

Camille. — Il est drôle, Laurent, à la campagne!... Tu te rappelles? Thérèse quand il est venu avec nous, à Suresnes Il est fort comme un Turc, ce farceur-là; il saute les fossés pleins d'eau, il lance des grosses pierres à des hauteurs étonnantes... A Suresnes, aux chevaux de bois, imitait le postillon qui galope, les claquements du fouet, les coups d'éperon; si bien que toute une noce qui était là, riait aux larmes. La mariée en a été malade, positivement... N'est-ce pas, Thérèse?

THÉRÈSE. — Il avait assez bu au diner pour être drôle.

CAMILLE. — Oh! toi, tu ne comprends pas qu'on s'amuse... S'il n'y avait que toi pour me faire rire, ce serait une rude corvée que d'aller à Saint-Ouen... Elle s'assoit par terre, elle regarde couler l'eau... Après tout, si j'emmène Laurent, c'est que ça me distrait... Où diable est-il allé chercher son cadre? *(On entend la sonnette de la boutique.)* C'est lui. Monsieur Grivet a encore sept minutes.

SCENE VII

LES MEMES, LAURENT (1).

LAURENT, *tenant un cadre à la main.* — Ils n'en finissent plus dans cette boutique... *(Regardant Camille et Mme Raquin qui causent bas.)* Je parie que vous complotez encore quelque douceur.

CAMILLE. — Devine.

LAURENT. — Vous m'invitez à dîner pour demain, et il y aura une poule au riz.

Mme RAQUIN. — Gourmand!

CAMILLE. — Mieux que cela... Je mène, dimanche, Thérèse à Saint-Ouen, et tu viens avec nous... Veux-tu?

LAURENT. — Comment, si je veux! *(Il prend le portrait sur le chevalet, et se fait donner un marteau par Mme Raquin.)*

Mme RAQUIN. — Surtout, vous serez prudents... Laurent, je vous confie Camille. Vous êtes fort, je suis plus tranquille, quand je le sais avec vous.

CAMILLE. — Elle m'ennuie, maman, avec ses continuelles terreurs. Figure-toi que je ne puis aller au bout de la rue, sans qu'elle s'imagine des choses atroces... C'est désagréable d'être toujours traité en petit garçon... Nous irons en fiacre jusqu'aux fortifications; comme ça, nous n'aurons qu'une course à payer. Puis, nous suivrons la route, nous passerons l'après-midi dans l'île, et nous mangerons le soir une matelote au bord de l'eau... Hein? est-ce convenu?

LAURENT, *sur le devant de la scène, fixant la toile dans*

le cadre. — Oui... Mais on pourrait compléter le programme.

CAMILLE. — Comment?

LAURENT, *en jetant un regard à Thérèse.* — En ajoutant une promenade en canot.

Mme RAQUIN. — Non, non, pas de canot. Je ne serais pas tranquille.

THÉRÈSE. — Si vous croyez que Camille se hasardera sur l'eau.. Il a bien trop peur.

CAMILLE. — Moi, j'ai peur!

LAURENT. — C'est vrai, j'oubliais que tu as peur de l'eau. A Vernon, quand nous barbotions, en pleine Seine, tu restais sur le bord, frissonnant... Allons, nous supprimons le canot.

CAMILLE. — Mais ce n'est pas vrai! mais je n'ai pas peur!... Nous irons en canot. Que diable! vous finiriez par me faire passer pour un imbécile. Nous verrons qui sera le moins crâne de nous trois... C'est Thérèse qui a peur.

THÉRÈSE. — Eh! mon pauvre ami, tu es déjà tout blême.

CAMILLE. — Moque-toi de moi... Nous verrons, nous verrons.

Mme RAQUIN. — Camille, mon bon Camille, renonce à cette idée, fais cela pour moi.

CAMILLE. — Maman, je t'en prie, ne me tourmente pas... Tu sais bien que cela me rend malade.

LAURENT. — Eh bien! ta femme décidera.

THÉRÈSE. — Il arrive des accidents partout.

LAURENT. — C'est vrai... Dans la rue, le pied peut glisser, une tuile peut tomber.

THÉRÈSE. — D'ailleurs, vous savez, moi, j'adore la Seine.

LAURENT, *à Camille.* — Alors, c'est convenu, tu as gain de cause... Nous irons en canot.

Mme RAQUIN, *à part, à Laurent.* — Mon Dieu! je ne puis dire combien cette promenade m'inquiète... Camille est d'une exigence... Vous avez vu comme il s'emportait.

LAURENT. — N'ayez donc pas peur, je serai là... Ah! je vais accrocher le portrait. *(Il accroche le portrait au-dessus du buffet.)*

CAMILLE. — Il sera dans un bon jour, n'est-ce pas? *(On entend la sonnette de la boutique. La pendule sonne neuf heures.)* Neuf heures, voilà M. Grivet.

SCENE VIII

LES MEMES, GRIVET.

GRIVET. — J'arrive le premier... Bonsoir, mesdames et la compagnie.

Mme RAQUIN. — Bonsoir, monsieur Grivet... Voulez-vous que je vous débarrasse de votre parapluie? *(Elle prend le parapluie.)* Est-ce qu'il pleut?

GRIVET. — Le temps menace. *(Elle va pour poser le parapluie à gauche de la cheminée.)* Pas dans ce coin, pas dans ce coin; vous savez, mes petites habitudes... Dans l'autre coin. Là, merci.

Mme RAQUIN. — Donnez-moi vos caoutchoucs.

GRIVET. — Non, non, je les rangerai moi-même. *(Il s'assoit sur une chaise qu'elle lui avance.)* Je fais mon petit ménage, hé! hé! J'aime que tout soit à sa place, vous comprenez... *(Il pose ses caoutchoucs à côté du parapluie.)* De cette façon, je ne suis pas inquiet.

CAMILLE. — Et vous ne dites rien de neuf, monsieur Grivet?

GRIVET [5], *se levant et venant au milieu.* — Je suis sorti à quatre heures et demie du bureau; j'ai mangé à six heures à la crèmerie d'Orléans; j'ai lu mon journal à sept heures au café Saturnin; et, comme c'était jeudi aujourd'hui, au lieu d'aller me coucher à neuf heures, selon mon habitude, je suis venu ici... *(Réfléchissant.)* C'est bien tout, je crois.

LAURENT. — Et vous n'avez rien vu en venant ici?

GRIVET. — Si fait, pardonnez-moi... Il y avait beaucoup de monde dans la rue Saint-André-des-Arts. J'ai dû changer de trottoir... Ça m'a contrarié... Vous comprenez, le matin, je vais au bureau par le trottoir de de gauche, et le soir, je reviens par l'autre trottoir...

Mme RAQUIN. — Le trottoir de droite.

GRIVET. — Non, permettez... *(Mimant l'action.)* Le matin, je vais comme ça, et le soir, quand je reviens...

LAURENT. — Ah! très bien.

GRIVET. — Toujours le trottoir de gauche, n'est-ce pas? Je tiens ma gauche, vous savez, comme les chemins de fer... C'est très commode pour ne pas se tromper dans les rues.

LAURENT. — Mais que faisait-il, ce monde, sur le trottoir?

GRIVET. — Je ne sais pas, comment voulez-vous que je sache?

Mme RAQUIN. — Quelque accident, sans doute.

GRIVET. — Tiens! c'est vrai, ça devait être un accident... Cette idée ne m'était pas venue... Ma foi! vous me tranquillisez, en me disant que c'était un accident. *(Il s'assoit devant la table, à gauche.)*

Mme RAQUIN. — Ah! voilà M. Michaud.

SCENE IX

LES MEMES, MICHAUD, SUZANNE.

Suzanne se débarrasse de son châle et de son chapeau et va causer bas avec Thérèse, toujours assise devant la table à ouvrage. Michaud donne des poignées de main à tout le monde.

MICHAUD. — Je crois que je suis en retard... *(Il s'arrête devant Grivet qui a tiré sa montre et qui la lui présente d'un air triomphant.)* Je sais, neuf heures six... C'est la faute de cette petite. *(Il montre Suzanne.)* Il faut s'arrêter à toutes les boutiques. *(Il va pour mettre sa canne à côté du parapluie de Grivet.)*

GRIVET. — Non, pardon, c'est la place de mon parapluie. Vous savez bien que je n'aime pas ça... Je vous ai laissé, pour votre canne, l'autre coin de la cheminée.

MICHAUD. — Bien, bien, ne nous fâchons pas.

CAMILLE, *bas à Laurent.* — Dis donc, je crois que M. Grivet est vexé, parce qu'il y a du champagne. Il a regardé trois fois la bouteille, et il n'a rien dit. C'est étonnant qu'il ne soit pas plus surpris que ça.

MICHAUD, *se retournant et apercevant le champagne.* —

Ah! fichtre!... Vous voulez donc nous renvoyer sur la la tête. Des gâteaux et du champagne!

GRIVET. — Tiens! c'est du champagne... j'en ai bu quatre fois dans ma vie.

MICHAUD. — Quel saint fêtez-vous donc?

Mme RAQUIN. — Nous fêtons le portrait de Camille que Laurent a terminé ce soir... *(Elle prend la lampe et va éclairer le portrait.)* Regardez. *(Tous la suivent, sauf Thérèse qui reste à sa table à ouvrage et Laurent qui s'appuie à la cheminée.)*

CAMILLE. — Il est frappant, n'est-ce pas? j'ai l'air d'être en visite.

MICHAUD. — Oui, oui.

Mme RAQUIN. — C'est encore tout frais, on sent la peinture.

GRIVET. — C'est donc ça... Je sentais une odeur... La photographie a l'avantage de ne pas avoir d'odeur.

CAMILLE. — Oui, mais quand la peinture est sèche...

GRIVET. — Ah! certainement, quand la peinture est sèche... Ça sèche encore assez vite... Il y a pourtant une boutique, rue de la Harpe, qui a mis cinq jours à sécher.

Mme RAQUIN. — Alors, monsieur Michaud, vous le trouvez bien?

MICHAUD. — Il est très bien, tout à fait bien. *(Tous reviennent, et Mme Raquin remet la lampe sur la table.)*

CAMILLE. — Si tu nous donnais le thé, maman... Nous boirons le champagne après la partie de domino.

GRIVET, *se rasseyant.* — Neuf heures un quart... Nous aurons à peine le temps de faire la belle.

Mme RAQUIN. — Je ne vous demande que cinq minutes... Reste, Thérèse, puisque tu es souffrante.

SUZANNE, *gaîment.* — Je me porte bien, moi. Je vais vous aider, madame Raquin. Ça m'amuse de faire la femme de ménage. *(Elles sortent par la porte du fond.)*

SCENE X

THERESE, GRIVET, CAMILLE, MICHAUD, LAURENT.

CAMILLE. — Et vous ne savez rien de neuf, monsieur Michaud?

Michaud. — Non, rien... J'ai mené ma nièce broder au Luxembourg... Ah! si, ma foi, il y a du neuf! il y a le drame de la rue Saint-André-des-Arts.

Camille. — Quel drame?... M. Grivet, en venant, a vu beaucoup de monde dans cette rue.

Michaud. — Ça ne désemplit pas depuis ce matin... *(A Grivet.)* La foule regardait en l'air, n'est-ce pas?

Grivet. — Je ne pourrais pas dire, j'ai changé de trottoir... Alors, c'était bien un accident? *(Il met une calotte et des bouts de manche qu'il sort de sa poche.)*

Michaud. — Oui, on a trouvé à l'hôtel de Bourgogne, dans la malle d'un voyageur qui a disparu, une femme coupée en quatre morceaux.

Grivet. — Est-ce possible! en quatre morceaux! Comment peut-on couper une femme en quatre morceaux!

Camille. — C'est épouvantable!

Grivet.— Et moi qui passe par là!... je me souviens, maintenant; on regardait en l'air... Est-ce qu'on voyait quelque chose, en l'air?

Michaud. — On voyait la fenêtre de la chambre où la foule prétend qu'on a trouvé la malle... Mais le fait est faux; la fenêtre de la chambre en question donne sur la cour.

Laurent. — L'assassin est arrêté?

Michaud. — Non. Un de mes anciens collègues, qui conduit l'instruction, me disait ce matin qu'il marchait en pleine obscurité. *(Grivet ricane en hochant la tête.)* La justice aura beaucoup de mal.

Laurent. — Mais l'identité de la victime a été établie?

Michaud. — Non. Le cadavre était nu, et la tête ne se trouvait pas dans la malle.

Grivet. — On l'aura sans doute égarée.

Camille. — Grâce, cher monsieur! Elle me donne la chair de poule, votre femme coupée en quatre morceaux.

Grivet. — Eh! non, c'est amusant d'avoir peur, quand on est parfaitement sûr qu'on ne court aucun danger. Les histoires de M. Michaud, du temps qu'il était commissaire de police, sont très drôles... Vous vous rappelez le gendarme enterré, dont les mains passaient, dans un plant de carottes? Il nous a raconté ce crime-là, l'automne dernier... Ça m'a beaucoup intéressé.

Que diable! ici, nous savons bien qu'il n'y a pas des assassins derrière notre dos. C'est la maison du bon Dieu... Dans un bois, je ne dis pas. Si je traversais un bois avec M. Michaud, je le prierais de se taire.

LAURENT, *à Michaud.* — Vous pensez donc que beaucoup de crimes restent impunis?

MICHAUD. — Oui, malheureusement; les disparitions, les morts lentes, des étouffements, des écrasements sinistres, sans un cri, sans une tache de sang. La justice passe et ne voit rien... Il y a plus d'un meurtrier qui se promène tranquillement au soleil, allez!

GRIVET, *ricanant plus haut.* — Vous voulez rire... Et on ne les arrête pas?

MICHAUD. — Si on ne les arrête pas, mon cher monsieur Grivet, c'est qu'on ne sait pas qu'ils ont tué.

CAMILLE. — Alors, la police n'est pas bien faite?

MICHAUD. — Eh! si, la police est bien faite; mais elle n'est pas tenue à l'impossible... Je vous répète qu'il y a des assassins fort heureux, vivant grassement, aimés et respectés... Vous avez tort de branler la tête, monsieur Grivet...

GRIVET. — Je branle la tête, je branle la tête, laissez-moi donc tranquille!

MICHAUD. — Peut-être avez-vous un de ces hommes dans vos connaissances et peut-être lui serrez-vous la main tous les jours.

GRIVET. — Ah! non, par exemple, ne dites pas cela. Ce n'est pas vrai, vous savez bien que ce n'est pas vrai... Si je voulais, je vous raconterais aussi une histoire...

MICHAUD. — Racontez-la, votre histoire.

GRIVET. — Certainement... Celle de la pie voleuse. *(Michaud hausse les épaules.)* Vous la connaissez peut-être, vous connaissez tout... Il était une fois une servante qui fut mise en prison pour avoir volé un couvert d'argent. Deux mois plus tard, on retrouva le couvert dans un nid de pie, en abattant un peuplier. C'était une pie qui était la voleuse. On relâcha la servante... Vous voyez bien que les coupables sont toujours punis.

MICHAUD, *ricanant.* — Alors on a mis la pie en prison?

GRIVET, *se fâchant.* — La pie en prison! la pie en prison!... Est-il bête, ce Michaud!

Camille. — Eh! non, ce n'est pas ce que M. Grivet a voulu dire. Vous le troublez.

Grivet. — La police est mal faite, voilà tout... C'est immoral.

Camille. — Est-ce que tu crois que l'on tue comme ça, sans qu'on le sache, toi, Laurent?

Laurent. — Moi?... *(Il traverse la scène, en se dirigeant lentement vers Thérèse.)* Vous ne voyez pas que M. Michaud se moque de vous. Il veut vous effrayer, avec ses histoires. Comment pourrait-il savoir ce qu'il dit n'être su par personne... Et, s'il y a des gens adroits, tant mieux pour eux, après tout!... *(Près de Thérèse.)* Tenez, madame est moins crédule que vous.

Thérèse. — Certes, ce qu'on ne sait pas n'existe pas.

Camille. — N'importe, j'aurais mieux aimé qu'on causât d'autre chose. Voulez-vous? causons d'autre chose.

Grivet. — Moi, je veux bien; causons d'autre chose.

Camille. — Tiens, on n'a pas monté les chaises de la boutique... Venez donc m'aider. *(Il descend.)*

Grivet, *se levant en grommelant.* — Il appelle ça causer d'autre chose, aller chercher des chaises.

Michaud. — Venez-vous, monsieur Grivet?

Grivet. — Passez le premier... La pie en prison! La pie en prison! a-t-on jamais vu!... Pour un ancien commissaire de police, vous venez de vous donner là un bien grand ridicule, monsieur Michaud. *(Ils descendent tous les deux.)*

Laurent, *prenant brusquement les mains de Thérèse, baissant la voix.* — Tu jures de m'obéir?

Thérèse, *de même.* — Oui, je t'appartiens, fais de moi ce qu'il te plaira.

Camille, *d'en bas.* — Eh! Laurent, grand fainéant, tu ne pouvais donc pas venir chercher ta chaise, au lieu de laisser descendre ces messieurs.

Laurent, *haussant la voix.* — Je suis resté pour faire la cour à ta femme. *(A Thérèse, doucement.)* Espère. Nous vivrons heureux à jamais l'un et l'autre.

Camille, *d'en bas, riant.* — Oh! ça, je te le permets... Tâche de plaire à Thérèse.

Laurent, *à Thérèse.* — Et souviens-toi de ce que tu as dit : ce qu'on ne sait pas n'existe pas... *(On entend des*

pas dans l'escalier.) Prends garde! *(Ils se séparent vivement. Thérèse reprend son attitude rechignée devant sa table à ouvrage. Laurent passe à droite. Les autres personnages remontent, chacun avec une chaise, en riant aux éclats.)*

CAMILLE, *à Laurent.* — Farceur, va! Est-il drôle, cet animal!... Tout ça, c'était pour ne pas se donner la peine de descendre,

GRIVET. — Enfin, voici le thé.

SCENE XI

LES MEMES, MADAME RAQUIN, SUZANNE, *entrant avec le thé.*

Mme RAQUIN, *à qui Grivet tire sa montre.* — Oui, j'ai pris un quart d'heure... Asseyez-vous, nous allons rattraper le temps perdu. *(Grivet s'assoit à gauche, sur le devant; derrière lui, se place Laurent. Le fauteuil de Mme Raquin est à droite; Michaud se met derrière elle. Enfin, au fond, au milieu, Camille s'installe dans son fauteuil. — Thérèse ne quitte pas sa table à ouvrage. Suzanne va la rejoindre, quand le thé est servi.)*

CAMILLE, *s'asseyant.* — Là, me voilà dans mon fauteuil... Donne la boîte de dominos, maman.

GRIVET, *avec béatitude.* — C'est un plaisir... Le jeudi, quand je m'éveille, je me dis : " Tiens! j'irai ce soir jouer aux dominos chez les Raquin. " Eh bien! vous ne sauriez croire...

SUZANNE, *l'interrompant.* — Voulez-vous que je vous sucre, monsieur Grivet?

GRIVET. — Avec plaisir, mademoiselle, vous êtes charmante. Deux morceaux, n'est-ce pas?... *(Reprenant.)* Eh bien! vous ne sauriez croire...

CAMILLE, *l'interrompant.* — Est-ce que tu ne viens pas, Thérèse?

Mme RAQUIN, *lui donnant la boîte de dominos.* — Laisse-la. Tu sais qu'elle est souffrante... Elle n'aime pas jouer aux dominos... S'il vient quelqu'un à la boutique, elle descendra.

CAMILLE. — C'est contrariant, quand tout le monde s'amuse, d'avoir devant soi quelqu'un qui ne s'amuse

pas... *(A Mme Raquin.)* Voyons, t'assoiras-tu, maman?
Mme RAQUIN, *s'asseyant.* — Oui, oui, me voilà.
CAMILLE. — Vous y êtes bien tous?
MICHAUD. — Certainement, et je vais, ce soir, vous battre à plates coutures... Madame Raquin, votre thé est un peu plus fort que celui de jeudi dernier... Mais M. Grivet disait quelque chose.
GRIVET. — Moi, je disais quelque chose?
MICHAUD. — Oui, vous aviez commencé une phrase.
GRIVET. — Une phrase, vous croyez... C'est bien surprenant.
MICHAUD. — Je vous assure, n'est-ce pas? madame Raquin. M. Grivet disait : " Eh bien, vous ne sauriez croire..."
GRIVET. — " Eh bien! vous ne sauriez croire... " Non, je ne me souviens plus, plus du tout... Si c'est une plaisanterie que vous faites, monsieur Michaud, vous savez que je la trouve médiocre.
CAMILLE. — Vous y êtes bien tous?... Alors, commençons. *(Il vide bruyamment la boîte de dominos. Un silence, pendant lequel les joueurs mêlent les dés et se les partagent.)*
GRIVET. — Monsieur Laurent n'en est pas, et il lui est défendu de donner des conseils... Là, on en prend sept... On ne fouille pas, on ne fouille pas, entendez-vous, monsieur Michaud?... *(Un silence.)* Ah! c'est à moi la pose, j'ai le double-six!

Rideau

Acte Deuxième

Dix heures. — La lampe est allumée. Une année s'est écoulée, sans rien changer à la chambre. Même paix, même intimité. Mme Raquin et Thérèse sont en deuil.

SCENE PREMIERE

THERESE, GRIVET, LAURENT, MICHAUD, MADAME RAQUIN, SUZANNE.

Les personnages sont assis comme à la fin de l'acte précédent : Thérèse, devant la table à ouvrage, l'air rêveur et souffrant, sa broderie sur les genoux ; Grivet, Laurent et Michaud, à leur place, devant la table ronde. Seul, le fauteuil de Camille est vide. — Un silence, pendant lequel Mme Raquin et Suzanne servent le thé, en répétant exactement leurs jeux de scène du 1er acte.

LAURENT. — Il faut vous distraire, madame Raquin... Donnez-moi la boîte de dominos.

SUZANNE. — Voulez-vous que je vous sucre, monsieur Grivet?

GRIVET. — Avec plaisir, mademoiselle. Vous êtes charmante. Deux morceaux, n'est-ce pas? .. Il n'y a que vous pour me sucrer.

LAURENT, *tenant la boîte de dominos.* — Ah! voici les dominos... Asseyez-vous, madame Raquin. *(Mme Raquin s'assoit.)* Vous y êtes bien tous?

MICHAUD. — Certainement, et je vais, ce soir, vous battre à plates coutures... Laissez-moi mettre un peu de rhum dans mon thé. *(Il se verse du rhum.)*

LAURENT. — Vous y êtes bien tous?... Alors, commençons. *(Il vide bruyamment la boîte de dominos. Les joueurs mêlent le jeu et se le partagent.)*

GRIVET. — C'est un plaisir... Là, on en prend sept... On ne fouille pas, on ne fouille pas, entendez-vous, monsieur Michaud?... *(Un silence.)* Non, aujourd'hui, ce n'est pas à moi la pose!

Mme RAQUIN, *éclatant brusquement en sangtots.* — Je ne puis pas, je ne puis pas... *(Laurent et Michaud se lèvent, et Suzanne vient s'adosser au fauteuil de Mme Raquin.)* Quand je vous vois tous, comme autrefois, autour de cette table, je me souviens, mon cœur se fend... Mon pauvre Camille était là.

MICHAUD [6]. — Sacrebleu! madame Raquin, soyez donc raisonnable!

Mme RAQUIN. — Pardonnez-moi, mon vieil ami, je ne puis pas... Vous vous rappelez comme il aimait à jouer aux dominos. C'est lui qui renversait la boîte. Laurent vient de faire son geste... Et quand je ne m'asseyais pas assez vite, il me grondait. Moi, j'avais peur de le contrarier, ça le rendait malade. Ah! nos bonnes soirées... Et, maintenant, son fauteuil est vide, voyez-vous!

MICHAUD. — Chère dame, vous manquez de courage. Vous finirez par vous mettre au lit.

SUZANNE, *embrassant Mme Raquin.* — Je vous en prie, ne pleurez pas. Ça nous fait tant de peine!

Mme RAQUIN. — Vous avez raison, je dois être forte. *(Elle pleure.)*

GRIVET, *repoussant son jeu.* — Alors, il vaut mieux ne pas jouer. C'est malheureux que ça vous fasse cet effet-là... Vos larmes ne vous rendront pas votre fils.

MICHAUD. — Nous sommes tous mortels.

Mme RAQUIN. — Hélas!

GRIVET. — Si nous venons chez vous, c'est dans l'intention de vous donner quelque distraction.

MICHAUD. — Il faut oublier, ma pauvre amie.

GRIVET. — Certainement. Que diable! ne nous attristons pas... Nous jouons à deux sous la partie, hein! voulez-vous?

LAURENT. — Tout à l'heure. Laissez à Mme Raquin le temps de se remettre... Nous pleurons tous notre cher Camille.

SUZANNE. — Entendez-vous, chère dame? nous le pleurons tous, nous le pleurons avec vous. *(Elle s'assoit à ses genoux.)*

Mme RAQUIN. — Oui, vous êtes bons... Ne m'en voulez pas, si j'ai troublé la partie.

MICHAUD. — On ne vous en veut pas. Seulement, depuis un an que l'affreux accident est arrivé, vous devriez vous être fait une raison.

Mme RAQUIN. — Je n'ai pas compté les jours. Je pleure parce que les larmes me montent aux yeux. Excusez-moi... Je vois toujours mon pauvre enfant roulé dans les eaux troubles de la Seine, et je le vois tout petit, quand je l'endormais entre deux couvertures. Quelle affreuse mort! Comme il a dû souffrir!... J'avais un pressentiment sinistre, je le suppliais d'abandonner cette idée de promenade sur l'eau. Il a voulu faire le brave... Si vous saviez comme je l'ai soigné, au berceau! Pour le sauver d'une fièvre typhoïde, je l'ai tenu trois semaines sur mes genoux, sans dormir.

MICHAUD. — Votre nièce vous reste. Ne la désolez pas, ne désolez pas l'ami généreux qui l'a sauvée, et dont l'éternel désespoir sera de n'avoir pu également ramener Camille sur la rive... Votre douleur est égoïste, vous mettez des larmes dans les yeux de Laurent.

LAURENT. — Ces souvenirs sont cruels.

MICHAUD. — Eh! vous avez fait ce que vous avez pu. Quand le canot a chaviré, en rencontrant un pieu, je crois... un de ces pieux qui servent à tendre les filets pour les anguilles, n'est-ce pas?...

LAURENT. — C'est ce que j'ai pensé. La secousse nous a jetés à l'eau tous les trois.

MICHAUD. — Enfin, quand vous êtes tombés, vous avez pu saisir Thérèse...

LAURENT. — Je ramais, elle était à côté de moi, je

n'ai eu qu'à la prendre par ses vêtements. Lorsque j'ai replongé, Camille avait disparu... Il était à l'avant du canot, il trempait ses mains dans la rivière, il plaisantait, il disait que le bouillon était froid...

MICHAUD. — Ne remuez pas ces souvenirs qui vous font frissonner... Vous vous êtes conduit comme un héros, vous avez plongé à trois reprises.

GRIVET. — Je crois bien... Il y avait, le lendemain, un article superbe dans mon journal. On y disait que M. Laurent méritait une médaille. Ça donnait la chair de poule, rien qu'à lire comment les trois personnes étaient tombées dans la rivière, pendant que leur dîner les attendait au restaurant... Et, huit jours plus tard, quand on a retrouvé ce pauvre M. Camille, il y a encore eu un article... *(A Michaud.)* Vous vous souvenez, c'est M. Laurent qui est venu vous chercher pour reconnaître le corps avec lui. *(Mme Raquin éclate de nouveau en sanglots.)*

MICHAUD, *d'un ton fâché, baissant la voix.* — Vraiment, monsieur Grivet, vous auriez bien pu vous taire. Mme Raquin se calmait. Vous donnez là des détails...

GRIVET, *piqué, baissant la voix.* — Mille pardons, c'est vous qui avez commencé à raconter l'accident... Puisqu'on ne joue pas, il faut bien dire quelque chose.

MICHAUD, *élevant la voix peu à peu.* — Eh! vous avez cent fois cité l'article de votre journal! C'est désagréable, vous comprenez... Maintenant, Mme Raquin en a encore pour un bon quart d'heure à pleurer.

GRIVET, *se levant et criant.* — C'est vous qui avez commencé.

MICHAUD, *de même.* — Eh! non, morbleu! c'est vous!

GRIVET, *de même.* — Dites tout de suite que je suis ridicule!

Mme RAQUIN. — Mes bons amis, ne vous disputez pas...*(Ils remontent la scène en mâchant de sourdes paroles.)* Je vais être sage, je ne pleure plus... Ces conversations me soulagent. J'aime à parler de mon mal, et cela me rappelle ce que je vous dois à tous... Mon cher Laurent, donnez-moi votre main. Vous êtes fâché?

LAURENT, *s'approchant.* — Oui, contre moi, qui n'ai pu vous les rendre tous les deux.

Mme RAQUIN, *tenant la main de Laurent.* — Vous

êtes mon enfant, et je vous aime. Je prie chaque soir pour vous, qui avez voulu sauver mon fils. Je demande au ciel de veiller sur votre chère existence... Allez, mon fils est là-haut, il m'entendra, et c'est à lui que vous devrez votre bonheur. Chaque fois que vous aurez quelque joie, dites-vous que c'est moi qui ai prié et que c'est Camille qui m'a exaucée.

LAURENT. — Chère madame Raquin!

MICHAUD. — C'est bien, cela, c'est très bien!

Mme RAQUIN, *à Suzanne.* — Et maintenant, petite, retourne à ta place, vois, je le fais pour toi, je souris.

SUZANNE. — Merci. *(Elle se relève et l'embrasse.)*

Mme RAQUIN, *se remettant lentement au jeu.* — A qui la pose?

GRIVET. — Vous voulez bien, ah! c'est gentil!... *(Grivet, Laurent et Michaud se rassoient à leurs places.)* A qui la pose?

MICHAUD. — A moi... Voilà. *(Il pose un domino.)*

SUZANNE, *qui s'est approchée de Thérèse.* — Bonne amie, voulez-vous que je vous parle du prince bleu?

THÉRÈSE. — Le prince bleu?

SUZANNE, *prenant un tabouret et s'asseyant près de Thérèse.* — C'est toute une histoire!... Je vais vous la conter à l'oreille; mon oncle n'a pas besoin de savoir. Imaginez-vous que ce jeune homme... C'est un jeune homme. Il a un habit bleu et des moustaches très fines, châtaines, qui lui vont tout à fait bien.

THÉRÈSE. — Fais attention, ton oncle t'écoute. *(Suzanne se lève à demi et regarde les joueurs.)*

MICHAUD, *avec colère, à Grivet.* — Mais vous avez boudé au cinq, tout à l'heure, et maintenant vous mettez cinq partout.

GRIVET. — J'ai boudé au cinq... Faites excuse, vous vous trompez. *(Michaud proteste, la partie continue.)*

SUZANNE, *se rasseyant, reprenant à demi-voix.* — Je me moque bien de mon oncle, quand il joue aux dominos!... Ce jeune homme venait tous les jours au Luxembourg. Vous savez, mon oncle a l'habitude de s'asseoir sur la terrasse, au troisième arbre à gauche, près du kiosque des journaux... Le prince bleu s'asseyait au quatrième arbre. Il mettait un livre sur ses genoux, et il me regardait, en

tournant les pages... *(Elle s'arrête de temps à autre, en jetant des regards furtifs sur les joueurs.)*

THÉRÈSE. — C'est tout?

SUZANNE. — Oui, c'est tout ce qui s'est passé au Luxembourg... Ah! j'oubliais. Un jour il m'a sauvée d'un cerceau qu'une petite fille lançait vers moi à fond de train. Il a donné une grande tape au cerceau pour le diriger d'un autre côté. Ça m'a fait sourire, j'ai songé aux amoureux qui se jettent à la tête de chevaux emportés. Le prince bleu a dû avoir la même idée: il s'est mis à sourire aussi, en me saluant.

THÉRÈSE. — Et le roman s'arrête là?

SUZANNE. — Mais non, il commence là... Avant-hier, mon oncle était sorti, je m'ennuyais beaucoup, parce que notre bonne est très bête. Pour m'amuser, j'avais monté la grande lunette d'approche; vous la connaissez, celle que mon oncle avait à Vernon. On voit à plus de deux lieues... Vous savez qu'on aperçoit de notre terrasse tout un bout de Paris. Je regardais du côté de Saint-Sulpice... Il y a de très belles statues, au pied de la grande tour.

MICHAUD, *se fâchant, à Grivet.* — Eh bien! quoi! c'est du six, marchez donc.

GRIVET. — C'est du six, c'est du six, je le vois bien, parbleu! mais il faut que je calcule. *(La partie continue.)*

THÉRÈSE. — Et le prince bleu?

SUZANNE. — Attendez donc!... Je voyais des cheminées, oh! des cheminées, des champs, des océans de cheminées! Quand je tournais un peu la lunette, toutes les cheminées marchaient, se précipitaient les unes sur les autres, défilaient au pas de course, comme des soldats. La lunette en était toute pleine... Tout d'un coup, voilà que j'aperçois, entre deux cheminées, devinez qui?... le prince bleu!

THÉRÈSE. — C'est donc un fumiste, ton prince?

SUZANNE, *se levant.* — Eh! non... Il était sur une terrasse comme moi, et le plus drôle, c'est qu'il regardait comme moi dans une lunette. Je l'ai bien reconnu; il avait son habit bleu, avec ses moustaches.

THÉRÈSE. — Et il demeure?

SUZANNE. — Mais je ne sais pas. Je ne l'ai vu que dans la lunette d'approche, vous comprenez. C'était sans

doute très loin, très loin, du côté de Saint-Sulpice. Quand je regardais avec mes yeux, je ne distinguais que du gris, avec les taches bleues des toits d'ardoises... J'ai même failli le perdre. La lunette a bougé, il m'a fallu refaire un voyage épouvantable sur la mer des cheminées... Maintenant, j'ai un point de repère, la girouette d'une maison voisine de la nôtre.

THÉRÈSE. — Tu l'as revu?

SUZANNE. — Oui, hier, aujourd'hui, tous les jours... Est-ce que je fais mal? Si vous saviez comme il est petit et mignon dans la lunette d'approche! Il est à peine haut comme ça; on dirait une image; je n'en ai pas peur du tout... Puis, je ne sais pas où il est, moi; je ne sais même pas si c'est bien vrai, ce qu'on aperçoit dans la lunette. C'est tout là-bas... Quand il fait comme ça *(elle fait le signe d'envoyer un baiser)*, je me redresse, et je ne vois plus que du gris. Je puis croire, n'est-ce pas? que le prince bleu n'a pas fait ça *(elle répète le geste)*, puisqu'il n'est plus là, puisque j'ai beau écarquiller les yeux...

THÉRÈSE, *souriant.* — Tu me fais du bien... *(Regardant Laurent.)* Aime ton prince bleu toujours en rêve.

SUZANNE. — Ah! mais non!... Chut! la partie est finie.

MICHAUD. — Allons, à nous deux. La belle, monsieur Grivet.

GRIVET. — A vos ordres, monsieur Michaud. *(Ils mêlent le jeu.)*

Mme RAQUIN, *poussant son fauteuil à droite.* — Laurent, puisque vous êtes debout, auriez-vous l'obligeance d'aller me chercher la corbeille où je mets ma laine? Elle doit être sur la commode de ma chambre... Prenez une lumière.

LAURENT. — C'est inutile. *(Il sort par la porte du fond.)*

MICHAUD [7]. — Vous avez là un véritable fils. Il est d'une complaisance...

Mme RAQUIN. — Oui, il est très bon pour nous. Je le charge de nos petites commissions; et, le soir, il nous aide à fermer la boutique.

GRIVET. — L'autre jour, je l'ai vu qui vendait des aiguilles, comme une demoiselle de magasin... Eh! eh! une demoiselle de magasin avec de la barbe! *(Il rit. Lau-*

rent rentre vivement, l'œil hagard, comme s'il était poursuivi ; il s'appuie un instant contre l'armoire.)

Mme RAQUIN. — Eh bien! qu'avez-vous?

MICHAUD, *se levant.* — Vous êtes malade?

GRIVET. — Vous vous êtes cogné?

LAURENT [8]. — Non, rien, merci... Un éblouissement. *(Il descend la scène d'un pas mal assuré.)*

Mme RAQUIN. — Et la corbeille?

LAURENT. — La corbeille... Je ne sais pas... Je ne l'ai pas.

SUZANNE. — Comment! vous, un homme, vous avez eu peur!

LAURENT, *essayant de rire.* — Peur? peur de quoi?... Je n'ai pas trouvé la corbeille.

SUZANNE. — Attendez, je la trouverai, moi! Et si je rencontre votre revenant, je vous l'amène. *(Elle sort.)*

LAURENT, *se remettant peu à peu.* — Vous voyez, ça se passe.

GRIVET. — Vous vous portez trop bien. C'est le sang qui vous tourmente.

LAURENT, *tressaillant.* — Oui, le sang me tourmente.

MICHAUD, *se rasseyant.* — Il vous faudrait des tisanes rafraîchissantes.

Mme RAQUIN. — En effet, je vous vois agité depuis quelque temps; je vous ferai un peu de vigne rouge... *(A Suzanne qui rentre et qui lui donne la corbeille.)* Ah! tu l'as trouvée.

SUZANNE [9]. — Elle était sur la commode... *(A Laurent qui est lentement passé à gauche.)* Monsieur Laurent, je n'ai pas vu votre revenant. Je lui aurai fait peur.

GRIVET. — Elle est d'un esprit, cette petite! *(On entend la sonnette de la boutique.)*

SUZANNE. — Ne vous dérangez pas. Je vais servir. *(Elle descend.)*

GRIVET. — Un trésor, un vrai trésor... *(A Michaud.)* Nous disons que j'en ai trente-deux et que vous en avez vingt-huit.

Mme RAQUIN, *après avoir cherché dans la corbeille qu'elle a posée sur la cheminée.* — Non, je ne trouve pas la laine dont j'ai besoin... Il faut que je descende. *(Elle descend.)*

SCENE II

THERESE, LAURENT, GRIVET, MICHAUD.

GRIVET, *se levant à demi, baissant la voix.* — Eh! la partie a failli être compromise tout à l'heure. Ce n'est plus aussi gai qu'autrefois, ici.

MICHAUD, *de même.* — Que voulez-vous? quand la mort passe dans une maison... Mais rassurez-vous, j'ai trouvé un moyen de ramener nos bons jeudis d'autrefois. *(Ils jouent.)*

THÉRÈSE, *bas à Laurent qui s'est rapproché d'elle.* — Tu as peur, n'est-ce pas?

LAURENT, *de même.* — Oui... Veux-tu que je vienne, ce soir?

THÉRÈSE. — Attendons, attendons encore. Ayons de la prudence jusqu'au bout.

LAURENT. — Il y a un an que nous sommes prudents, un an que je ne t'ai revue. Ce serait si facile. Je rentrerais par la petite porte. Nous sommes libres, maintenant. Nous n'aurions pas peur, ensemble, dans ta chambre.

THÉRÈSE. — Non, ne gâtons pas l'avenir... Nous avons besoin de beaucoup de bonheur, Laurent. En trouverons-nous jamais assez!

LAURENT. — Aie confiance. Nous nous calmerons aux bras l'un de l'autre, lorsque nous serons deux contre l'effroi... Quand viendrai-je?

THÉRÈSE. — La nuit de nos noces. Et elle ne tardera pas, vois-tu. Le dénoûment est proche... Prends garde, voici ma tante.

Mme RAQUIN, *qui est remontée.* — Thérèse, descends donc, ma fille. On a besoin de toi en bas. *(Thérèse sort d'un air accablé. Tous la suivent des yeux.)*

SCENE III

LAURENT, GRIVET, MICHAUD, MADAME RAQUIN.

MICHAUD. — Avez-vous observé Thérèse, tout à l'heure? Elle baissait la tête, elle était très pâle.

Mme RAQUIN. — Je l'étudie chaque jour, ses yeux

se cernent, ses mains sont agitées de tremblements fébriles.

LAURENT. — Oui, elle a aux joues cette flamme rose des poitrinaires.

Mme RAQUIN. — Vous m'avez fait remarquer ces symptômes alarmants, mon cher Laurent, et maintenant je les vois qui grandissent... Aucune douleur ne me sera donc épargnée!

MICHAUD. — Bah! vous vous inquiétez à tort. C'est nerveux. Elle se remettra.

LAURENT. — Non, elle est frappée au cœur. Il y a comme un adieu dans ses longs silences, dans ses sourires pâles... Ce sera une lente agonie.

GRIVET. — Vous n'êtes guère consolant, mon cher. On devrait l'égayer, cette bonne Thérèse, au lieu de la promener dans des idées funèbres.

Mme RAQUIN[10]. — Hélas! mon ami, Laurent dit vrai, la blessure est au cœur. Et elle ne veut pas être consolée. Chaque fois que j'essaye de lui faire entendre raison, elle est prise d'impatience, de colère même. Elle se réfugie dans sa douleur comme un animal blessé.

LAURENT. — Il faut nous résigner.

Mme RAQUIN. — Ce sera le dernier coup... Je n'ai plus qu'elle, je comptais sur elle pour me fermer les yeux. Si elle s'en allait, je resterais seule au fond de cette boutique, je mourrais dans un coin... Ah! tenez! je suis bien malheureuse, je ne sais quel vent de malheur est entré chez nous. *(Elle pleure.)*

GRIVET, *timidement*. — Alors, on ne joue plus?

MICHAUD. — Attendez donc, fichtre!... *(Il se lève.)* Voyons, je veux chercher un remède. A l'âge de Thérèse, que diable! on n'est pas inconsolable... A-t-elle beaucoup pleuré, après l'affreuse catastrophe de Saint-Ouen?

Mme RAQUIN. — Non, elle pleure très difficilement... Elle avait une douleur sourde, un accablement d'esprit et de corps, comme lorsqu'on a beaucoup marché. Elle semblait étourdie... Elle était devenue très peureuse.

LAURENT, *tressaillant*. — Très peureuse!

Mme RAQUIN. — Oui... Une nuit, je l'entendis pousser des cris étouffés, j'accourus... Elle ne me reconnaissait pas, elle balbutiait...

Laurent. — Quelque cauchemar... Et elle parlait? que disait-elle?

Mme Raquin. — Je n'ai pu comprendre. Elle appelait Camille... Le soir, elle n'ose plus monter ici sans lumière. Le matin, elle est toute lasse, elle se traîne, elle a des gestes fatigués, des regards vides qui me navrent... Je sais bien qu'elle s'en va, qu'elle veut rejoindre mon autre pauvre enfant.

Michaud. — Eh bien! chère dame, ma petite enquête est faite, je vous dirai tout net ce que je pense... Mais d'abord, qu'on nous laisse.

Laurent. — Vous voulez rester seul avec Mme Raquin?

Michaud. — Oui.

Grivet, *se levant*. — Bien, nous vous laissons... *(Revenant.)* Vous savez que vous m'en devez deux, monsieur Michaud... Vous m'appellerez. Je suis à vos ordres. *(Laurent et Grivet sortent par la porte du fond.)*

SCENE IV

MICHAUD, MADAME RAQUIN.

Michaud. — Allons, ma vieille amie... Je suis un peu brutal...

Mme Raquin. — Que me conseillez-vous?... Si nous pouvions la sauver!

Michaud, *baissant la voix*. — Il faut marier Thérèse.

Mme Raquin. — La marier!... Ah! vous êtes cruel!... Je croirais perdre mon pauvre Camille une seconde fois.

Michaud. — Dame! je ne fais pas du sentiment, moi!... Je suis un médecin, si vous voulez.

Mme Raquin. — Non, c'est impossible... Vous voyez ses larmes. Elle repousserait une pareille pensée avec indignation. Mon fils n'est pas oublié; vous me feriez douter de votre délicatesse, Michaud... Thérèse ne peut se marier avec Camille dans le cœur. Ce serait une profanation.

Michaud. — Si vous dites de grands mots!... Une femme qui a peur, le soir, de monter toute seule dans sa chambre, a besoin d'un mari, que diable!

Mme Raquin. — Et cet étranger que nous introdui-

rions dans notre intérieur! Toute ma vieillesse en serait troublée. Nous pourrions faire un mauvais choix, déranger le peu de paix qui nous reste... Non, non, qu'on me laisse mourir avec mon deuil autour de moi. *(Elle s'assoit dans son fauteuil, à droite.)*

MICHAUD. — Sans doute, il faudrait chercher un brave cœur qui fût à la fois un bon mari pour Thérèse et un bon fils pour vous, qui remplaçât tout à fait Camille, en un mot... Enfin, tenez... Laurent!

Mme RAQUIN. — Lui!

MICHAUD. — Eh oui! quel joli couple ça ferait!... Ma vieille amie, tel est le conseil que je vous donne: il faut les marier ensemble.

Mme RAQUIN. — Eux, Michaud!

MICHAUD. — J'étais sûr que vous alliez vous récrier... C'est un projet que je caresse depuis longtemps. Réfléchissez, croyez-en ma vieille expérience. Si, pour mettre une joie dernière dans votre vieillesse, vous vous décidiez à marier Thérèse, à la sauver de ce lent chagrin qui la tue, où trouveriez-vous pour elle un meilleur mari que Laurent?

Mme RAQUIN. — Il me semblait qu'ils étaient frère et sœur.

MICHAUD. — Eh! songez à vous! Je vous veux tous contents, moi! Le bon temps reviendra. Vous aurez encore deux enfants pour vous fermer les yeux.

Mme RAQUIN. — Ne me tentez pas... Vous avez raison, j'ai bien besoin d'un peu de consolation. Mais j'ai peur que nous ne fassions le mal... Mon pauvre Camille nous punirait de l'oublier si tôt.

MICHAUD. — Qui parle de l'oublier? Laurent a toujours son nom à la bouche... Ça ne sort pas de la famille, que diable!

Mme RAQUIN. — Je suis bien vieille; mes jambes ne vont plus; je ne voudrais pourtant que mourir tranquille.

MICHAUD. — Allons, vous êtes convaincue... C'est la seule façon de ne pas introduire un étranger dans votre intérieur. Vous ne faites que resserrer des liens d'amitié. Et je vous veux grand'mère, avec des bambins qui grimperont sur vos genoux... Vous souriez, je savais bien que je vous ferais sourire.

Mme RAQUIN. — Oh! c'est mal, c'est mal de sourire.

J'ai l'âme pleine de trouble, mon ami... Mais eux, ils ne voudront jamais. Ils ne pensent guère à ces choses.

MICHAUD. — Bah! nous allons mener l'affaire rondement. Ils sont trop raisonnables pour ne pas comprendre que leur mariage est nécessaire au bonheur de cette maison. C'est dans ce sens qu'il faut leur parler... Je me charge de Laurent. Je le déciderai, en fermant la boutique avec lui. Pendant ce temps, vous direz la chose à Thérèse. Et nous les fiançons ce soir même.

Mme RAQUIN, *se levant.* — Je suis toute tremblante.

MICHAUD. — Tenez, la voici, je vous laisse.

SCENE V

MADAME RAQUIN, THERESE.

Mme RAQUIN, *à Thérèse, qui entre l'air abattu.* — Qu'as-tu encore, mon enfant? De la soirée, tu n'as dit un mot. Je t'en supplie, tâche d'être un peu moins triste. Fais cela pour ces messieurs... *(Thérèse a un geste vague.)* Je le sais, on ne commande pas à sa tristesse... Est-ce que tu souffres?

THÉRÈSE. — Non... Je suis bien lasse.

Mme RAQUIN. — Si tu souffrais, il faudrait le dire. Ce serait mal, de te laisser aller, sans vouloir qu'on te soignât... Tu as des palpitations, peut-être? des élancements dans la poitrine, n'est-ce pas?

THÉRÈSE. — Non. Je ne sais. Je n'ai rien... Il me semble que tout s'endort en moi.

Mme RAQUIN. — Chère enfant... Tu me causes bien du chagrin, avec tes silences, tes abattements. Je n'ai plus que toi.

THÉRÈSE. — C'est vous qui me conseillez d'oublier?

Mme RAQUIN. — Je n'ai pas dit cela, je ne puis dire cela... Mais j'ai le devoir de t'interroger, de ne pas t'imposer mon deuil, de savoir s'il est pour toi une consolation. Réponds-moi avec franchise.

THÉRÈSE. — Je suis bien lasse.

Mme RAQUIN. — Je veux que tu me répondes... Tu vis trop seule, tu t'ennuies, n'est-ce pas? A ton âge, on ne peut pleurer éternellement.

THÉRÈSE. — Je ne sais ce que vous voulez dire.

Mme RAQUIN. — Je ne dis rien, je t'interroge, je cherche où est ton mal... Vivre toujours avec une femme en larmes, ce n'est pas gai, je le comprends. Puis, cette chambre est bien grande, bien noire, et peut-être désires-tu...

THÉRÈSE. — Je ne désire rien.

Mme RAQUIN. — Ecoute, ne te fâche pas, c'est une vilaine idée, qui nous est venue... Nous avons songé à te remarier.

THÉRÈSE. — Moi! jamais, jamais! Pourquoi doutez-vous de moi?

Mme RAQUIN, *très émue.* — Je le leur disais bien, elle ne peut l'avoir oublié, il est toujours dans son cœur... C'est eux qui m'ont poussée... Et ils ont raison, vois-tu, mon enfant. La maison est trop triste. Tout le monde nous fuirait... Va, tu ferais bien de les écouter.

THÉRÈSE. — Jamais!

Mme RAQUIN. — Si, remarie-toi... Je ne me rappelle plus les choses convaincantes qu'ils m'ont dites. J'étais de leur avis. Je me suis chargée de te décider... Je vais appeler Michaud, si tu veux. Il saura mieux parler que moi.

THÉRÈSE. — Mon cœur est fermé, il n'entendrait pas. Qu'on me laisse tranquille, je vous en prie...*(Elle passe à gauche.)* Me remarier, grand Dieu, et avec qui?

Mme RAQUIN. — Ils ont eu une bonne idée, ils ont trouvé quelqu'un... Michaud est en train, en bas, de parler à Laurent.

THÉRÈSE. — Laurent! C'est à Laurent que vous avez songé!... Mais je ne l'aime pas, je ne veux pas l'aimer!

Mme RAQUIN. — Je t'assure, ils ont raison. J'étais de leur avis... Laurent est presque de la famille. Tu sais combien il est bon, combien il nous est utile. Au premier moment, j'ai été blessée comme toi, il me semblait que c'était mal. Puis, en réfléchissant, j'ai pensé que tu serais moins infidèle à la mémoire de celui qui n'est plus, en épousant son ami, ton sauveur.

THÉRÈSE. — Mais moi qui pleure! moi qui veux pleurer!

Mme RAQUIN. — Je plaide contre tes larmes et les miennes... Vois-tu, ils désirent que nous soyons heu-

reuses. Ils m'ont dit encore que j'aurais deux enfants, que cela mettrait autour de moi quelque chose de doux et de gai qui m'aiderait à attendre paisiblement la mort... Je suis égoïste, j'ai besoin de te voir sourire... Consens, fais cela pour moi.

THÉRÈSE. — Ma chère souffrance... Vous savez que j'ai toujours été résignée, que je n'ai jamais voulu que vous satisfaire.

Mme RAQUIN. — Oui, tu es une bonne fille... *(Essayant de sourire.)* Ce sera mon dernier printemps. Nous nous arrangerons une existence, et l'on aura moins froid chez nous. Laurent nous aimera bien... Tu sais que je l'épouse un peu, moi aussi. Tu me le prêteras pour mes petites commissions, pour mes lubies de vieille femme.

THÉRÈSE. — Chère tante... J'avais bien compté pourtant que vous me laisseriez pleurer en paix.

Mme RAQUIN. — Tu consens, n'est-ce pas?

THÉRÈSE. — Oui.

Mme RAQUIN, *très émue.* — Merci, ma fille, tu me rends bien heureuse. *(Allant tomber sur une chaise, à droite de la table.)* O mon pauvre enfant, mon pauvre mort, c'est moi qui t'ai trahi la première.

SCENE VI

THERESE, MADAME RAQUIN, MICHAUD, puis SUZANNE, GRIVET, LAURENT.

MICHAUD, *bas à Mme Raquin.* — Je l'ai décidé; mais, fichtre! ça n'a pas été sans peine. Il fait cela pour vous, vous comprenez; j'ai plaidé votre cause... Il va monter, il met les clavettes aux boulons de la devanture... Et Thérèse?

Mme RAQUIN, *bas.* — Elle consent aussi. *(Michaud va rejoindre Thérèse, à gauche, au fond, et cause bas avec elle.)*

SUZANNE, *arrivant, suivie de Grivet, et continuant une conversation commencée.* — Non, non, monsieur Grivet, vous êtes un égoïste, je ne danserai pas avec vous à la noce... Comment, vous ne vous êtes pas marié pour ne pas déranger vos petites habitudes?

GRIVET. — Certainement, mademoiselle.

Suzanne. — Fi! le vilain homme!... Vous entendez, pas un bout de contredanse, pas grand comme ça. *(Elle va rejoindre Thérèse et Michaud.)*

Grivet. — Toutes ces petites filles croient que c'est amusant de se marier. J'ai essayé cinq fois... *(A Mme Raquin.)* Vous vous souvenez, la dernière fois, c'était avec cette grande demoiselle sèche qui donnait des leçons. Les bans étaient publiés, tout allait pour le mieux, lorsqu'elle m'a avoué qu'elle prenait du café au lait le matin. Moi, je déteste le café au lait, je prends du chocolat depuis trente ans. Cela aurait bouleversé mon existence, et j'ai rompu... J'ai bien fait, n'est-ce pas?

Mme Raquin, *souriant.* — Sans doute.

Grivet.— Ah! lorsque l'on s'entend, c'est un plaisir... Ainsi Michaud a vu tout de suite que Thérèse et Laurent étaient faits l'un pour l'autre.

Mme Raquin, *gravement.* — Vous avez raison, mon ami. *(Elle se lève.)*

Grivet. — Comme dit la chanson:

Il faut des époux assortis
Dans les liens du mariage...

(Regardant sa montre.) Diable! onze heures moins cinq... *(Il s'assoit à droite, met ses caoutchoucs et prend son parapluie.)*

Laurent [11], *qui vient de remonter, s'approchant de Mme Raquin.* — Je viens de causer de votre bonheur avec M. Michaud. Vos enfants désirent vous rendre heureuse... chère mère...

Mme Raquin, *très émue.* — Oui, appelez-moi votre mère, mon bon Laurent.

Laurent. — Thérèse, voulez-vous que nous fassions à notre mère une existence douce et paisible?

Thérèse. — Je le veux. Nous avons une tâche à remplir.

Mme Raquin. — O mes enfants!... *(Prenant les mains de Thérèse et de Laurent, et les gardant dans les siennes.)* Epousez-la, Laurent; faites qu'elle ne soit plus si triste, et mon fils vous remerciera... Vous me donnez bien de la joie. Je demanderai au ciel qu'il ne nous en punisse pas.

Rideau



Acte Troisième

Trois heures du matin. — La chambre est parée, toute blanche. Grand feu clair. Une lampe allumée. Rideaux blancs au lit, couvre-pieds garni de dentelles, carrés de guipure sur les sièges. De gros bouquets de roses partout, sur le buffet, sur la cheminée, sur la table.

SCENE PREMIERE

THERESE, MADAME RAQUIN, SUZANNE, MICHAUD, GRIVET.

Thérèse, Mme Raquin et Suzanne, en toilette de noce, entrent par la porte du fond. Mme Raquin et Suzanne n'ont plus leurs châles ni leurs chapeaux. Thérèse est en soie grise; elle va s'asseoir à gauche, d'un air las. Suzanne reste à la porte et se débat un instant contre Grivet et Michaud, en habit noir, qui veulent suivre les dames.

SUZANNE. — Mais non, mon oncle! mais non, monsieur Grivet! On n'entre pas dans la chambre de la mariée! C'est inconvenant, ce que vous faites là. *(Michaud et Grivet entrent quand même.)*

MICHAUD, *bas à Suzanne.* — Tais-toi donc, c'est une farce... *(De même à Grivet.)* Vous avez le paquet d'orties, monsieur Grivet?

Grivet. — Certainement, depuis ce matin, dans la poche de mon habit... Ça m'a même beaucoup gêné à l'église et au restaurant. *(Il s'approche sournoisement du lit.)*

Mme Raquin, *avec un sourire.* — Allons, messieurs, vous ne pouvez assister à la toilette de la mariée.

Michaud. — La toilette de la mariée! Ah! chère dame, quelle charmante chose!... Si vous aviez besoin de nous pour les épingles, nous vous aiderions. *(Il rejoint Grivet.)*

Suzanne, *à Mme Raquin.* — Jamais je n'ai vu mon oncle si gai. Il était rouge, rouge, au dessert.

Mme Raquin. — Laisse-les rire. Un soir de noces, il est permis de s'amuser. A Vernon, on en fait bien d'autres. Les mariés ne peuvent fermer l'œil de la nuit.

Grivet, *devant le lit.* — Fichtre! ce lit est d'un moelleux!... Touchez donc, monsieur Michaud.

Michaud. — Bigre! il y a au moins trois matelas... *(Bas.)* Vous avez fourré les orties dedans?

Grivet, *de même.* — Juste au beau milieu.

Michaud, *éclatant de rire.* — Ha! ha! vous êtes trop farce, positivement.

Grivet, *riant également.* — Ha! ha! elle est réussie, celle-là, n'est-ce pas?

Mme Raquin, *souriant.*— Messieurs, la mariée attend.

Suzanne. — Voyons, vous en irez-vous? Vous êtes agaçants, à la fin!

Michaud. — Bien, bien, nous partons.

Grivet, *à Thérèse.* — Madame, nos compliments, et une bonne nuit.

Thérèse, *se levant et se rasseyant.* — Merci, messieurs.

Grivet, *serrant la main de Mme Raquin en se retirant.* — Vous ne nous en voulez pas, chère dame?

Mme Raquin. — Comment donc, mon vieil ami, un soir de noces! *(Michaud et Grivet s'en vont lentement en pouffant de rire.)*

Suzanne, *fermant la porte derrière eux.* — Ne revenez plus surtout... Il n'y a que le mari qui ait le droit de venir, et encore, lorsque nous le lui permettrons.

SCENE II

THERESE, MADAME RAQUIN, SUZANNE.

Mme Raquin. — Tu devrais te déshabiller, Thérèse; trois heures vont sonner.

Thérèse. — Je suis brisée de fatigue... Cette cérémonie, cette promenade en voiture, ce repas qui n'en finissait plus... Laissez-moi un instant, je vous prie.

Suzanne. — Oui, il faisait une chaleur dans ce restaurant! J'avais mal à la tête, mais ça s'est dissipé dans le fiacre... *(A Mme Raquin.)* C'est vous qui devez être lasse, avec vos mauvaises jambes! Le médecin vous a pourtant bien défendu de tant vous fatiguer.

Mme Raquin. — Une émotion terrible pourrait seule m'être fatale, et, aujourd'hui, je n'ai que des émotions douces à avoir... Les choses se sont bien passées, n'est-ce pas? C'était convenable.

Suzanne. — Le maire avait l'air tout à fait comme il faut. Quand il s'est mis à lire dans son petit livre rouge, le marié a baissé la tête... Monsieur Grivet a fait une signature superbe sur le registre.

Mme Raquin. — A l'église, le prêtre a été bien touchant.

Suzanne. — Oh! tout le monde pleurait. Je guettais Thérèse; elle n'avait pas envie de rire, Thérèse, je vous assure... Et, l'après-midi, que de monde sur les boulevards! Nous sommes bien allés deux fois de la Madeleine à la Bastille. Les gens nous regardaient d'un air drôle... La moitié de la noce dormait en arrivant à ce restaurant des Batignolles. *(Elle rit.)*

Mme Raquin. — Thérèse, tu devrais te déshabiller, mon enfant.

Thérèse. — Encore un instant, causez encore un instant.

Suzanne [12]. — Voulez-vous que je vous serve de femme de chambre?... Attendez... Maintenant, laissez-moi faire. Comme ça, vous ne vous fatiguerez pas.

Mme Raquin. — Donne-moi son chapeau.

Suzanne, *ôtant le chapeau et le donnant à Mme Raquin qui va le serrer dans l'armoire.* — Là, vous voyez que vous n'avez pas besoin de vous remuer... Ah! pourtant

il faut que vous vous leviez, si vous voulez que je retire la robe.

Thérèse, *se levant.* — Comme tu me tourmentes!

Mme Raquin. — Il est tard, ma fille.

Suzanne, *dégrafant la robe, ôtant les épingles.* — Un mari, ça doit être terrible. Une de mes amies qui s'est mariée, pleurait, pleurait... Vous ne vous serrez presque pas, et votre taille est très mince. Vous avez raison de porter des corsages un peu longs... Ah! voilà une épingle, par exemple! qui tient joliment. J'ai envie d'aller chercher M. Grivet. *(Elle rit.)*

Thérèse. — Le frisson me prend. Dépêche-toi, ma chère.

Suzanne. — Nous allons nous mettre devant le feu... *(Elles traversent toutes deux.*[13]*)* Tiens! vous avez un accroc dans votre volant. Elle est magnifique, votre soie; elle se tient debout... Ah! que vous êtes nerveuse, bonne amie! Vous frémissez comme Thisbé, sous mes doigts. Thisbé, c'est une chatte que mon oncle m'a donnée. Je prends bien garde pourtant de ne pas vous faire de chatouilles.

Thérèse. — J'ai un peu de fièvre.

Suzanne. — J'en suis à la dernière agrafe, allez!... *(Elle enlève la robe et la remet à Mme Raquin.)* J'ai fini... Je vais vous coiffer pour la nuit, maintenant, voulez-vous?

Mme Raquin. — C'est cela. *(Elle sort par le fond en emportant la robe.)*

Suzanne, *après avoir fait asseoir Thérèse devant le feu.* — Vous voilà déjà toute rouge. Vous étiez tantôt pâle comme une morte.

Thérèse. — C'est le feu qui me saisit.

Suzanne, *derrière elle, la décoiffant.* — Baissez un peu la tête... Vous avez des cheveux superbes... Dites, bonne amie, je voudrais vous questionner; je suis très curieuse, vous savez; les petites filles aiment à se renseigner... Votre cœur bat bien fort, et c'est pour cela que vous tremblez, n'est-ce pas?

Thérèse. — Mon cœur n'a pas dix-sept ans comme le tien, ma chère.

Suzanne. — Je ne vous fâche pas, au moins?... Toute la journée, j'ai pensé que si j'étais à votre place, je serais bien sotte, et alors je me suis promis de voir com-

ment vous vous y prendriez pour votre toilette de nuit, afin de ne pas avoir l'air gauche, quand viendra mon tour... Vous êtes un peu triste, mais vous avez du courage. Moi, j'ai peur de sangloter comme une bête.

THÉRÈSE. — Le prince bleu est donc un prince terrible?

SUZANNE. — Ne vous moquez pas... Cela vous va bien d'être décoiffée; vous ressemblez à ces reines qu'on voit sur les images... Pas de nattes, n'est-ce pas? rien qu'un chignon.

THÉRÈSE. — Oui, noue simplement les cheveux. *(Mme Raquin rentre et prend un peignoir blanc dans l'armoire.)*

SUZANNE, *la recoiffant.* — Si vous me promettiez de ne pas rire, je vous dirais ce que j'éprouverais à votre place... Je serais contente, oh! mais contente comme je ne l'ai jamais été. Et, avec cela, j'aurais une peur atroce. Il me semblerait marcher sur des nuages, entrer dans quelque chose d'inconnu, de doux et de terrifiant, avec une musique très douce, des parfums très suaves. Et j'avancerais dans une lumière blanche, poussée malgré moi par une joie si frissonnante, que je croirais en mourir... N'est-ce pas ce que vous ressentez?

THÉRÈSE. — Si. *(D'un ton plus bas.)* De la musique, des parfums, une grande lumière, tout le printemps de la jeunesse et de l'amour.

SUZANNE. — Mais vous grelottez encore.

THÉRÈSE. — J'ai pris froid, je ne puis me réchauffer.

Mme RAQUIN, *venant s'asseoir au coin de la cheminée.* — Je vais faire tiédir ton peignoir *(Elle présente le peignoir au feu.)*

SUZANNE, *reprenant.* — Et quand le prince bleu attendrait, comme attend M. Laurent, je mettrais quelque malice à le laisser s'impatienter. Puis, lorsqu'il serait à la porte, oh! alors, je deviendrais stupide, je me ferais toute petite, toute petite, et je tâcherais qu'il ne me trouve plus... Je ne sais plus ensuite, j'ai des douleurs quand j'y songe.

Mme RAQUIN, *retournant le peignoir, souriant.* — Il ne faut pas y songer, Suzanne. Les enfants n'ont donc que les poupées, les fleurs et les maris en tête!

THÉRÈSE. — La vie est plus rude.

SUZANNE, *à Thérèse.* — Est-ce que ce n'est pas ce que vous éprouvez?

THÉRÈSE. — Si... *(D'un ton plus bas.)* J'aurais voulu ne pas me marier, l'hiver, dans cette chambre. A Vernon, en mai, les acacias sont en fleurs, les nuits sont tièdes.

SUZANNE. — Vous voilà coiffée. *(Thérèse et Mme Raquin se lèvent.)* Vous allez mettre votre peignoir tout chaud.

Mme RAQUIN, *aidant Thérèse à mettre le peignoir.* — Il me brûle les mains.

SUZANNE. — Vous n'avez plus froid, j'espère?

THÉRÈSE. — Merci.

SUZANNE, *la regardant.* — Ah! vous êtes gentille, vous avez l'air d'une vraie mariée dans ces dentelles.

Mme RAQUIN. — Maintenant, nous allons te laisser seule, mon enfant.

THÉRÈSE[14]. — Seule, seule... Attendez... Il me semble que j'ai encore quelque chose à vous dire.

Mme RAQUIN. — Non, ne parle pas; j'évite de parler, moi, tu vois bien. Je ne veux pas te mettre en larmes. Si tu savais quel effort j'ai dû faire, depuis ce matin! J'ai le cœur serré, et pourtant je dois être, je suis heureuse... Tout est fini. Tu as vu comme notre vieil ami Michaud est gai. Il faut être gaie.

THÉRÈSE. — Vous avez raison, j'ai la tête malade. Au revoir.

Mme RAQUIN. — Au revoir... *(Revenant.)* Dis-moi, tu n'as pas de chagrin, tu ne me caches pas quelque souffrance?... Ce qui me soutient, c'est la pensée que nous avons fait ton bonheur... Tu aimeras ton mari, qui mérite notre tendresse à toutes deux. Tu l'aimeras comme tu as aimé... Non, je n'ai rien à te dire, je ne veux rien te dire. Nous avons fait de notre mieux, et je te souhaite beaucoup de joie, ma fille, pour toutes les consoltaions que tu me donnes.

SUZANNE. — On dirait que vous la laissez avec une bande de loups, cette pauvre Thérèse, au fond d'une caverne. La caverne sent bon. Il y a des roses partout. C'est doux et gentil comme dans un nid.

THÉRÈSE. — Ces fleurs ont coûté cher, vous avez fait des folies.

Mme RAQUIN. — Je sais que tu aimes le printemps; j'ai voulu en mettre un petit coin dans ta chambre, la nuit de tes noces. Tu pourras y faire le rêve de Suzanne, croire que tu visites les jardins du paradis... Tu souris, vois-tu. Sois heureuse, au milieu de tes roses. Au revoir, ma fille. *(Elle l'embrasse.)*

SUZANNE. — Et moi, vous ne m'embrassez pas, bonne amie? *(Thérèse l'embrasse.)* Vous voilà redevenue toute pâle. C'est le prince bleu qui approche... *(Regardant autour d'elle avant de sortir.)* Oh! c'est terrible, une chambre comme ça, pleine de roses.

SCENE III

LAURENT, THERESE.

Thérèse, restée seule, revient avec lenteur s'asseoir près du feu. Un silence. Laurent, encore en toilette de noces, entre doucement, ferme la porte et s'avance d'un air gêné.

LAURENT. — Thérèse, mon cher amour...

THÉRÈSE, *le repoussant.* — Non, attends, j'ai froid.

LAURENT, *après un silence.* — Enfin, nous voilà seuls, ma Thérèse, loin des autres, libres de nous aimer... La vie est à nous, cette chambre est à nous, et tu es à moi, chère femme, parce que je t'ai conquise, et que tu as bien voulu te donner. *(Il cherche à l'embrasser.)*

THÉRÈSE, *le repoussant.* — Non, tout à l'heure, je suis toute frissonnante.

LAURENT. — Pauvre ange!... Donne tes pieds, que je les réchauffe dans mes mains. *(Il s'agenouille devant elle et essaye de lui prendre les pieds, qu'elle retire.)* C'est que l'heure est venue, vois-tu. Rappelle-toi. Il y a un an que nous attendons, un an que nous travaillons à cette nuit d'amour. Il nous la faut, n'est-ce pas? pour nous payer toute notre prudence et tout ce que tu sais, nos souffrances, nos angoisses...

THÉRÈSE. — Je me rappelle... Ne reste pas là. Assieds-toi un instant. Nous causerons.

LAURENT, *se relevant.* — Pourquoi trembles-tu? J'ai fermé la porte, et je suis ton mari... Jadis, quand je

venais, tu ne tremblais pas, tu riais, tu parlais haut, au risque de nous faire surprendre. Maintenant, tu parles à voix basse, comme si quelqu'un nous écoutait derrière ces murs... Va, nous pouvons élever la voix, et rire, et nous aimer. C'est notre nuit de noces, personne ne viendra.

THÉRÈSE, *avec épouvante.* — Ne dis pas cela, ne dis pas cela... Tu es plus pâle que moi, Laurent, et ta langue balbutie à dire ces choses. Ne fais pas le brave. Attends que nous osions, pour nous embrasser... Tu as peur d'avoir l'air d'un imbécile, n'est-ce pas? en ne me prenant pas un baiser. Tu es un enfant. Nous ne sommes pas des mariés comme les autres... Assieds-toi. Causons. *(Il passe derrière elle, s'accoude à la cheminée, pendant qu'elle reprend d'un autre ton de voix, familier et indifférent.)* Il a fait beaucoup de vent aujourd'hui.

LAURENT. — Un vent très froid. Il s'est un peu calmé, l'après-midi.

THÉRÈSE. — Oui, il y avait des toilettes sur les boulevards... N'importe, les abricotiers feront bien de ne pas se presser de fleurir.

LAURENT. — Les coups de gelée, en mars, sont très mauvais pour les arbres fruitiers. A Vernon, tu dois te souvenir... *(Il s'arrête. Tous deux rêvent un instant.)*

THÉRÈSE, *à voix basse.* — A Vernon, c'était l'enfance... *(Reprenant son ton de voix familier et indifférent.)* Mets donc une bûche au feu. Il commence à faire bon, ici... Crois-tu qu'il soit quatre heures?

LAURENT, *regardant la pendule.* — Non, pas encore. *(Il passe à gauche et va s'asseoir à l'autre bout de la pièce.)*

THÉRÈSE. — C'est étonnant, la nuit est longue... Est-ce que tu es comme moi? je n'aime guère aller en fiacre. Rien n'est plus stupide que de rouler pendant des heures. Ça m'endort... Je déteste aussi manger au restaurant.

LAURENT. — On n'y est jamais aussi bien que chez soi.

THÉRÈSE. — A la campagne, je ne dis pas.

LAURENT. — On mange d'excellentes choses, à la campagne... Tu te rappelles, les guinguettes, au bord de l'eau... *(Il se lève.)*

Thérèse, *se levant brusquement, d'une voix rude.* — Tais-toi! Pourquoi lâches-tu les souvenirs? Je les écoute malgré moi battre dans ta tête et dans la mienne, et la cruelle histoire se déroule... Non, ne disons plus rien, ne pensons plus. Sous les mots que tu prononces, j'en entends d'autres; j'entends ce que tu penses et ce que u ne dis pas... N'est-ce pas? tu en étais à l'accident? Tais-toi! *(Un silence.)*

Laurent. — Thérèse, parle, je t'en conjure. Ce silence est trop lourd. Parle-moi...

Thérèse, *allant s'asseoir à droite, les mains serrées aux tempes.* — Ferme les yeux, tâche de t'anéantir.

Laurent. — Non, j'ai besoin d'entendre le son de ta voix. Dis-moi quelque chose, ce que tu voudras, comme tout à l'heure, que le temps est mauvais, que la nuit est longue...

Thérèse. — Je pense quand même, je ne puis pas ne pas penser. Tu as raison, le silence est mauvais, et les mots me jailliraient des lèvres... *(Essayant de sourire, d'une voix gaie.)* La mairie était toute froide, ce matin. J'avais les pieds glacés. Mais je me les suis réchauffés sur un calorifère, à l'église. Tu l'as vu, le calorifère? Il était près de l'endroit où nous nous sommes mis à genoux.

Laurent. — Parfaitement... Grivet est resté planté dessus pendant toute la cérémonie. Il avait un air de jubilation, ce diable de Grivet! il était fort drôle, n'est-ce pas? *(Ils se forcent tous les deux pour rire.)*

Thérèse. — L'église était un peu noire, à cause du temps. As-tu remarqué la dentelle de la nappe de l'autel? C'est de la dentelle à dix francs le mètre, au moins. Je n'en ai pas de si belle dans mon magasin... Des odeurs d'encens traînaient, si douces qu'elles me faisaient mal... J'ai cru d'abord que nous étions seuls, au fond de cette grande église vide, et cela me plaisait. *(Sa voix s'assombrit peu à peu.)* Puis, des voix ont chanté. Tu as dû remarquer, dans une chapelle, de l'autre côté de la nef...?

Laurent, *hésitant.* — J'ai aperçu du monde avec des cierges, je crois.

Thérèse, *prise d'une terreur croissante.* — C'était un enterrement. Quand je levais les yeux, j'avais en face de moi le drap noir, avec la grande croix blanche... *(Elle se*

lève et recule lentement.) La bière a passé près de nous. Je l'ai regardée. Une pauvre bière, courte, étroite, toute mesquine; quelque misérable mort, souffreteux et malingre... *(Elle est arrivée près de Laurent et se heurte à son épaule. Ils tressaillent tous les deux. Puis, elle reprend, d'une voix basse et ardente.)* Tu l'as vu à la Morgue, toi, Laurent?

LAURENT. — Oui.

THÉRÈSE. — Paraissait-il avoir beaucoup souffert?

LAURENT. — Horriblement.

THÉRÈSE. — Il avait les yeux ouverts, et il te regardait, n'est-ce pas?

LAURENT. — Oui... Il était atroce, bleui et gonflé par l'eau. Et il riait, le coin de la bouche tordu.

THÉRÈSE. — Il riait, tu crois... Dis-moi, dis-moi tout, dis-moi comment il était... Dans mes nuits d'insomnie, je ne l'ai jamais vu nettement, et j'ai une rage, une rage de le voir.

LAURENT, *d'une voix terrible, secouant Thérèse.* — Tais-toi! réveille-toi!... Nous nous endormons tous les deux. De quoi me parles-tu? Et si j'ai répondu, j'ai menti. Je n'ai rien vu, rien, rien... Quel jeu imbécile jouons-nous donc là, nous autres!

THÉRÈSE. — Ah! je sentais que les mots monteraient malgré nous à nos lèvres. Tout nous a ramenés à lui, les abricotiers en fleurs, les guinguettes du bord de l'eau, les bières mesquines qui passent... Va, il n'est plus pour nous de causerie indifférente. Il est au bout de toutes nos pensées.

LAURENT. — Embrasse-moi.

THÉRÈSE. — J'entendais bien que tu ne me parlais que de lui et que je ne te répondais que sur lui. Ce n'est pas notre faute, si l'affreux récit s'est déroulé en nous, et si nous l'avons achevé à voix haute.

LAURENT, *cherchant à la prendre dans ses bras.* — Embrasse-moi, Thérèse. Nos baisers nous guériront. Nous nous sommes mariés pour nous calmer aux bras l'un de l'autre... Embrasse-moi, et oublions, chère femme.

THÉRÈSE, *le repoussant.* — Ne me tourmente pas, je t'en supplie. Un moment encore... Rassure-moi, sois

bon et gai comme autrefois. *(Un silence. Laurent fait quelques pas ; puis il sort vivement par la porte du fond, comme pris d'une idée subite.)*

SCENE IV

THÉRÈSE, *seule*. — Il me laisse seule... Ne me quitte pas, Laurent, je suis à toi... Il n'est plus là, et me voilà seule, maintenant... La lampe baisse, je crois. Si elle allait s'éteindre, si j'allais rester dans le noir... Je ne veux pas être seule, je ne veux pas qu'il fasse nuit... Aussi pourquoi lui ai-je refusé ce baiser? Je ne sais ce que j'avais, mes lèvres étaient froides comme de la glace, et il me semblait que ce baiser me tuerait... Où peut-il s'en être allé?... *(On frappe à la petite porte.)* Grand Dieu! voilà l'autre qui revient, à présent! qui revient pour ma nuit de noces! L'avez-vous entendu? Il frappe contre le bois de lit, il m'appelle sur l'oreiller... Va-t'en, j'ai peur... *(Elle reste frissonnante, les mains sur les yeux. On frappe de nouveau, et peu à peu elle se calme, elle sourit.)* Non, ce n'est pas l'autre, c'est mon cher amour, c'est mon cher passé... Merci pour ta bonne pensée, Laurent. Je reconnais ton appel. *(Elle va ouvrir, Laurent entre.)*

SCENE V

LAURENT, THERESE.

Ils répètent exactement les mêmes jeux de scène qu'au commencement de la scène V de l'acte I.

THÉRÈSE. — Toi, mon Laurent!... *(Elle se pend à son cou.)* Je sentais que tu allais venir, mon cher amour, je songeais à toi. Il y a longtemps que je n'ai pu te tenir comme cela, à moi toute seule.

LAURENT. — Souviens-toi, tu m'avais pris jusqu'à mon sommeil. Et je rêvais comment ne nous séparer jamais... Cette nuit, ce beau songe est réalisé, Thérèse : tu es là, pour toujours, sur ma poitrine...

THÉRÈSE. — Ce sera une joie sans fin, une longue promenade au soleil.

LAURENT. — Embrasse-moi donc, chère femme.

THÉRÈSE, *se dégageant brusquement des bras de Laurent, avec éclat.* — Eh bien! non, eh bien! non... A quoi bon jouer cette comédie du passé? Nous ne nous aimons plus, c'est clair. Nous avons tué l'amour. Est-ce que tu crois que je ne te sens pas glacé entre mes bras? Tenons-nous tranquilles. Ce serait cruel et ignoble.

LAURENT. — Tu es à moi, je t'aurai, je te guérirai malgré toi de tes peurs nerveuses... Ce qui serait cruel, ce serait de ne plus nous aimer, de ne trouver qu'un cauchemar à la place du bonheur rêvé... Viens, mets encore tes bras à mon cou.

THÉRÈSE. — Non, il ne faut pas tenter la souffrance.

LAURENT. — Comprends donc combien il est ridicule, après nous être aimés si hardiment ici, d'y passer une nuit pareille... Personne ne viendra.

THÉRÈSE, *avec effroi.* — Tu as déjà dit cela, ne le répète pas, je t'en supplie... Il viendrait peut-être.

LAURENT. — Veux-tu donc me rendre fou?... *(Elle passe à gauche, et il marche vers elle.)* Je t'ai achetée assez cher, pour que tu ne te refuses pas.

THÉRÈSE, *se débattant.* — Grâce!... Le bruit de nos baisers l'appellerait... J'ai peur, vois-tu, j'ai peur!... *(Laurent va l'étreindre dans ses bras, lorsqu'il aperçoit le portrait de Camille, pendu au-dessus du buffet.)*

LAURENT, *terrifié, reculant, montrant du doigt le portrait.* — Là, là... Camille...

THÉRÈSE, *revenant d'un bond se placer derrière lui.* — Je te disais bien... J'ai senti un souffle froid derrière mon dos... Où le vois-tu?

LAURENT. — Là, dans l'ombre.

THÉRÈSE. — Derrière le lit?

LAURENT. — Non, à droite... Il ne bouge pas, il nous regarde longuement, longuement... Il est comme je l'ai vu, blafard, boueux, avec son sourire à un coin de la bouche.

THÉRÈSE, *regardant.* — Mais c'est son portrait que tu vois!

LAURENT. — Son portrait...

THÉRÈSE. — Oui, la peinture que tu as faite, tu sais bien?

LAURENT. — Non, je ne sais plus... C'est son portrait, tu crois... J'avais vu ses yeux remuer. Tiens! je les vois remuer encore... Son portrait, eh bien! va le décrocher. Il nous gêne, à nous regarder si fixement.

THÉRÈSE. — Non, je n'ose pas.

LAURENT. — Je t'en prie, va.

THÉRÈSE. — Non.

LAURENT. — Nous le retournerons contre le mur, nous n'aurons plus peur, nous pourrons nous embrasser peut-être.

THÉRÈSE. — Non... Pourquoi n'y vas-tu pas toi-même?

LAURENT. — C'est qu'il ne me quitte pas des yeux... Je te dis que ses yeux remuent! Ils me suivent, ils m'écrasent... *(Il s'approche lentement.)* Je baisserai la tête, et quand je ne le verrai plus... *(Il décroche le portrait dans un mouvement de rage.)*

SCENE VI

LAURENT, MADAME RAQUIN, THERESE.

Mme RAQUIN, *sur le seuil de la porte.* — Qu'ont-ils donc? J'ai entendu des cris.

LAURENT, *tenant toujours le portrait, le contemplant malgré lui.* — Il est affreux... Il est là, comme lorsque nous l'avons jeté à l'eau.

Mme RAQUIN, *s'avançant en trébuchant.* — Dieu juste! ils ont tué mon enfant!... *(Thérèse, éperdue, pousse un cri de terreur. Laurent, épouvanté, jette le portrait sur le lit, et recule devant Mme Raquin qui balbutie :)* Assassin, assassin!... *(Elle est prise de spasmes, chancelle jusqu'au lit, veut se retenir à un des rideaux qu'elle arrache, et reste un instant adossée au mur, haletante et terrible. — Laurent, poursuivi par ses regards, passe à droite et se réfugie auprès de Thérèse.)*

LAURENT. — C'est la crise dont elle était menacée. La paralysie monte et la prend à la gorge.

Mme RAQUIN, *s'avançant de nouveau, faisant un effort suprême.* — Mon pauvre enfant... Les misérables, les misérables!

THÉRÈSE. — L'horrible chose!... Elle est tordue comme dans un étau. Je n'ose lui porter secours.

Mme RAQUIN, *rejetée en arrière, terrassée, s'affaissant sur une chaise, à gauche.* — Misère!... je ne peux... je ne peux plus... *(Elle reste roide et muette, les yeux ardemment fixés sur Thérèse et Laurent qui frissonnent.)*

THÉRÈSE. — Elle se meurt.

LAURENT. — Non, ses yeux vivent, ses yeux nous menacent... Ah! que ses lèvres et ses membres soient de pierre!

Rideau

Acte Quatrième

Cinq heures. — La chambre a repris son humidité noire. Rideaux sales. Ménage abandonné, torchons oubliés sur les sièges, vaisselle traînant sur les meubles. Un matelas roulé est jeté derrière un rideau du lit.

SCENE PREMIERE

THERESE, SUZANNE.

Elles travaillent, assises devant la table à ouvrage, à droite.

Thérèse, *gaîment.* — Alors, tu as appris enfin où demeure le prince bleu... L'amour ne rend donc pas sotte comme on dit.

Suzanne. — Je ne sais pas, je suis très futée, moi... Vous comprenez, à la longue, ça ne m'amusait plus du tout, de voir mon prince d'une demi-lieue, toujours sage comme une image... Entre nous, il était trop sage, beaucoup trop sage.

Thérèse, *riant.* — Tu aimes donc les amoureux méchants?

Suzanne. — Je ne sais pas... Il me semble qu'un amoureux dont on n'a pas peur, n'est pas un amoureux sérieux. Quand j'apercevais mon prince tout là-bas, je

ne sais où, dans le ciel, au milieu des cheminées, je croyais voir un de ces angesde mon livre de messe qui ont des nuages sous les pieds. C'est gentil, mais ça finit par être bien ennuyeux, allez!... Alors, le jour de ma fête, je me suis fait donner un plan de Paris par mon oncle.

THÉRÈSE. — Un plan de Paris!

SUZANNE. — Oui... Mon oncle a été un peu étonné... Quand j'ai eu le plan, oh! j'ai fait des travaux, des travaux considérables! J'ai tiré des lignes avec une règle, j'ai pris des distances avec un compas, j'ai additionné, j'ai multiplié. Et, lorsque je croyais avoir trouvé la terrasse du prince, je plantais une épingle dans le plan; puis, le lendemain, je forçais mon oncle à prendre la rue où devait se trouver la maison.

THÉRÈSE, *gaîment.* — Ma chère, elle est jolie, ton histoire. *(Regardant la pendule et devenant brusquement très sombre.)* Cinq heures déjà... Laurent va rentrer.

SUZANNE. — Qu'avez-vous? Vous étiez si gaie tout à l'heure!

THÉRÈSE, *reprenant.* — Et c'est ton plan qui t'a donné l'adresse du prince bleu?

SUZANNE. — Ah! bien oui, il ne m'a rien donné du tout, mon plan! Si vous saviez où mon plan m'a menée!... Un jour, il m'a conduite devant une grande vilaine maison où l'on fabrique du cirage; un autre jour, devant un atelier de photographie; un autre jour, en face d'un séminaire ou d'une prison, je ne sais plus... Vous ne riez pas? C'est drôle pourtant... Est-ce que vous êtes malade?

THÉRÈSE. — Non... Mon mari va rentrer, je songeais... Quand tu seras mariée, tu le feras encadrer, ce bienheureux plan!

SUZANNE [15], *se levant et venant à droite, en passant derrière Thérèse.* — Mais, puisque je vous dis qu'il ne m'a servi à rien!... Vous ne m'écoutez donc pas?... Une après-midi, j'étais allée au marché aux fleurs de Saint-Sulpice; je voulais des capucines pour notre terrasse... *(Sur le devant de la scène.)* Savez-vous qui je vois au milieu du marché?... le prince bleu, chargé de fleurs, avec des pots dans ses poches, des pots sous ses bras, des pots dans ses mains. Il a eu l'air très bête, avec ses pots, lorsqu'il m'a aperçue... Puis, il m'a suivie: il ne savait

comment se débarrasser de ses pots, il m'a dit que tous ces pots-là étaient pour sa terrasse. Puis, il est devenu l'ami de mon oncle, il lui a demandé ma main, et je l'épouse, voilà... J'ai fait des cocottes avec le plan, et je ne regarde plus que la lune, le soir, avec la lunette... M'avez-vous écoutée, bonne amie?

THÉRÈSE. — Oui, et ton histoire est un beau conte... Tu es donc toujours dans le ciel, toujours dans les fleurs, toujours dans le rire. Ah! chère fille, avec ton bel oiseau bleu, si tu savais... *(Regardant la pendule.)* Cinq heures, il est bien cinq heures, n'est-ce pas? Il faut que je mette la table.

SUZANNE. — Je vais vous aider... *(Thérèse se lève. Suzanne l'aide à mettre la table; trois couverts*[16]*.)* Je suis une sans-cœur d'être si gaie chez vous, lorsque je sais que votre bonheur est attristé par la cruelle situation de cette pauvre Mme Raquin... Comment va-t-elle aujourd'hui?

THÉRÈSE. — Elle est toujours muette, toujours immobile, mais elle ne paraît pas souffrir.

SUZANNE. — Le médecin l'avait prévenue, elle se fatiguait trop... La paralysie a été impitoyable. C'est comme un coup de foudre qui l'a changée en pierre, cette chère dame... Quand elle est là, roide dans son fauteuil, la tête droite et blanche, les mains pâles sur les genoux, je crois voir une de ces statues de terreur et de deuil, qui sont assises au pied des tombeaux, dans les églises; et j'ai le cœur tout épouvanté, je ne sais pourquoi... Elle ne peut lever les mains, n'est-ce pas?

THÉRÈSE. — Les mains sont mortes comme les jambes.

SUZANNE. — Ah! Seigneur! c'est une pitié!... Mon oncle croit qu'elle n'entend plus, qu'elle ne comprend plus. Il dit que ce serait un grand bienfait pour elle que de perdre l'intelligence.

THÉRÈSE. — Il se trompe, elle entend, elle comprend tout. L'intelligence est restée lucide, les yeux vivent.

SUZANNE. — Oui, il m'a semblé que ses yeux avaient grandi. Ils sont énormes maintenant; ils sont devenus noirs et terribles, dans ce visage mort... Je ne suis pas peureuse, et, la nuit, j'ai des frissons, en pensant à cette pauvre dame. Vous savez, ces histoires de gens enterrés

vivants? Je m'imagine qu'on l'a enterrée toute vive, et qu'elle est là, au fond d'une fosse, avec un gros tas de terre sur la poitrine, qui l'empêche de crier... A quoi peut-elle songer tout le long de la journée? C'est affreux, d'être comme cela, et de penser toujours, toujours... Mais vous êtes si bons pour elle!

THÉRÈSE. — Nous ne faisons que notre devoir.

SUZANNE. — Et il n'y a que vous, n'est-ce pas? qui compreniez le langage de ses yeux. Moi, je n'y entends rien; M. Grivet, qui se pique de saisir ses moindres souhaits, répond tout de travers. C'est encore heureux, qu'elle vous ait à côté d'elle; elle ne manque de rien... Ah! mon oncle le dit bien souvent : " Les Raquin, mais c'est la maison du bon Dieu! " La joie reviendra, vous verrez. Le médecin a quelque espoir?

THÉRÈSE. — Bien peu.

SUZANNE. — La dernière fois, j'étais là, et il a pourtant dit que la pauvre dame pouvait recouvrer la voix et l'usage de ses membres.

THÉRÈSE. — Il n'y faut pas compter... Nous n'osons y compter.

SUZANNE. — Si, si, espérez... *(Elles ont achevé de mettre la table, et elles viennent sur le devant de la scène.)* Et M. Laurent, on ne le voit plus ici?

THÉRÈSE[17]. — Depuis qu'il a quitté son administration et qu'il s'est remis à la peinture, il part le matin et ne rentre souvent que le soir... Il travaille beaucoup, il veut envoyer un grand tableau, au prochain Salon.

SUZANNE. — M. Laurent est devenu bien comme il faut. Il ne rit plus si haut, il a l'air distingué... Vous ne vous fâcherez pas, au moins? Eh bien! autrefois, je ne l'aurais pas voulu pour mari, tandis que, maintenant, il me plairait... Si vous me promettiez le secret, je vous dirais quelque chose.

THÉRÈSE. — Je ne suis guère bavarde.

SUZANNE. — Ça, c'est vrai, vous gardez tout en vous... Sachez donc qu'hier, comme nous passions rue Mazarine, devant l'atelier de votre mari, mon oncle a eu l'idée de monter. Vous savez que M. Laurent ne veut pas qu'on aille le déranger. Il ne nous a pourtant pas trop

mal reçus... Mais vous ne vous imagineriez jamais à quoi il travaille.

THÉRÈSE. — Il travaille à un grand tableau.

SUZANNE. — Non, la toile du grand tableau est encore toute blanche. Nous l'avons trouvé entouré de petites toiles sur lesquelles il a fait des ébauches, des esquisses de figures. Il y avait là des têtes d'enfants, des têtes de femmes, des têtes de vieillards... Mon oncle, qui s'y connaît, a été frappé d'admiration; il prétend que votre mari est, tout d'un coup, devenu un grand peintre; et il ne doit pas le flatter, car autrefois il se montrait bien sévère pour sa peinture... Moi, ce qui m'a surprise, c'est que toutes les têtes ont un air de ressemblance. Elles ressemblent...

THÉRÈSE. — A qui ressemblent-elles?

SUZANNE, *hésitant*. — J'ai peur de vous faire de la peine... Elles ressemblent à ce pauvre M. Camille.

THÉRÈSE, *tressaillant*. — Ah! non... Vous vous êtes imaginé cela.

SUZANNE. — Je vous assure... Les têtes d'enfants, les têtes de femmes, les têtes de vieillards, toutes ont quelque chose qui rappelle la personne que je viens de nommer. Mon oncle les voudrait plus colorées. Elles sont un peu blafardes, et elles ont un rire, à un coin de la bouche... *(On entend Laurent à la porte.)* Voici votre mari, ne dites rien. Je crois qu'il veut vous faire une surprise, avec toutes ces têtes.

SCENE II

LAURENT, SUZANNE, THERESE.

LAURENT. — Bonsoir, Suzanne... Vous avez bien travaillé toutes les deux?

THÉRÈSE. — Oui.

LAURENT. — Je suis harassé. *(Il s'assoit lourdement sur une chaise, à gauche.)*

SUZANNE. — Ça doit vous fatiguer de peindre tout debout?

LAURENT. — Je n'ai pas travaillé aujourd'hui. Je suis allé jusqu'à Saint-Cloud à pied, et je suis revenu de

même. Ça me fait du bien... Est-ce que le dîner est prêt, Thérèse?

THÉRÈSE. — Oui.

SUZANNE. — Je vais m'en aller.

THÉRÈSE. — Ton oncle a promis de venir te chercher; il faut l'attendre... Tu ne nous gênes pas.

SUZANNE. — Eh bien! je descends à la boutique; je veux vous voler des aiguilles à tapisserie, dont j'ai besoin... *(Au moment où elle va descendre, la sonnette tinte.)* Tiens! une cliente! Ah bien! elle va être servie, celle-là! *(Elle descend.)*

SCENE III

LAURENT, THERESE.

LAURENT, *montrant le matelas laissé au pied du lit.* — Pourquoi n'as-tu pas caché ce matelas dans le petit cabinet? Les imbéciles n'ont pas besoin de savoir que nous faisons deux lits. *(Il se lève.)*

THÉRÈSE. — Tu n'avais qu'à le cacher ce matin. Je fais ce qui me plaît.

LAURENT, *d'une voix rude.* — Femme, ne commençons pas à nous quereller. La nuit n'est pas encore venue.

THÉRÈSE. — Eh! si tu te distrais dehors, si tu te lasses à marcher des journées entières, tant mieux! Je suis paisible, vois-tu, lorsque tu n'es pas là. Dès que tu arrives, l'enfer se rouvre... Laisse-moi, au moins, sommeiller le jour, puisque la nuit ne nous appartient plus.

LAURENT, *d'une voix plus douce.* — Tu as la voix plus rude que moi, Thérèse.

THÉRÈSE, *après un silence.* — Est-ce que tu vas amener ma tante pour le dîner?... Tu ferais bien d'attendre que les Michaud fussent partis; je tremble toujours, quand elle est là, devant eux... Depuis quelque temps surtout, je lis dans ses yeux une pensée implacable. Tu verras qu'elle trouvera quelque moyen de bavarder.

LAURENT. — Bah! Michaud voudrait voir sa vieille amie. Je suis moins tranquille encore lorsqu'il va dans sa chambre... Que veux-tu qu'elle lui conte? Elle ne peut lever le petit doigt. *(Il sort par la porte du fond.)*

SCENE IV

THERESE, MICHAUD, SUZANNE, puis LAURENT et MADAME RAQUIN, *dans son fauteuil, rigide et muette, les cheveux blanchis, toute vêtue de noir.*

MICHAUD. — Eh! eh! le couvert est mis.

THÉRÈSE. — Mais oui, monsieur Michaud. *(Elle prend dans le buffet un torchon, un saladier et une romaine; elle s'assoit à gauche, étale le torchon sur ses genoux, et épluche la romaine, pendant la fin de cette scène et le commencement de la suivante.)*

MICHAUD. — Vous êtes toujours bons là, hein! vous autres? Ces amoureux ont un appétit d'enfer... Mets ton chapeau, Suzanne... *(Regardant autour de lui.)* Et cette bonne Mme Raquin, comment va-t-elle? *(Laurent entre, poussant Mme Raquin dans son fauteuil; il la roule jusqu'à la table, devant un couvert, à droite.)* Ah! la voici, la chère dame!

SUZANNE [18], *embrassant l'impotente.* — Nous vous aimons tous bien, il faut prendre courage.

MICHAUD. — Ses yeux brillent, elle est contente de nous voir... *(A Mme Raquin.)* Nous sommes de vieilles connaissances tous les deux, n'est-ce pas? Vous vous souvenez, quand j'étais commissaire de police... C'est à l'époque du crime de la Gorge-aux-Loups, je crois, que nous nous sommes connus. Vous devez vous rappeler, cette femme et cet homme qui avaient assassiné un roulier, et que je suis allé arrêter moi-même dans leur taudis... On les a, pardieu! guillotinés à Rouen.

SCENE V

THERESE, LAURENT, MICHAUD, SUZANNE, MADAME RAQUIN, GRIVET.

GRIVET, *qui a entendu les derniers mots de Michaud.* — Ah! ah! c'est l'histoire du roulier, je la connais. Vous me l'avez racontée, et elle m'a beaucoup intéressé... M. Michaud a un flair pour découvrir les coquins!... Bien le bonsoir, mesdames et la compagnie.

MICHAUD. — Comment! vous, à cette heure, monsieur Grivet?

GRIVET. — Oui, je passais, et je me permets une petite débauche; je viens faire un bout de causette avec cette chère Mme Raquin... Vous alliez vous mettre à table, je ne vous dérange pas?

LAURENT. — Nullement.

GRIVET. — C'est que nous nous entendons si bien tous les deux!... Un seul regard, et je comprends.

MICHAUD. — Alors, vous devriez bien me dire ce qu'elle veut, à me regarder toujours fixement.

GRIVET. — Attendez, je lis dans ses yeux comme dans un livre... *(Il s'assied devant Mme Raquin, lui touche le bras et attend qu'elle ait lentement tourné la tête.)* Là! causons ainsi que deux bons amis... Vous avez quelque chose à demander à M. Michaud? Non, n'est-ce pas? Rien du tout, c'est ce que je pensais... *(A Michaud.)* Vous vous donnez une importance! Elle n'a pas besoin de vous, vous l'entendez; c'est à moi qu'elle s'adresse... *(Se retournant vers Mme Raquin.)* Hein! que dites-vous? Bien, bien, je comprends : vous avez faim.

SUZANNE, *penchée sur le dossier du fauteuil.* — Vous voulez que nous nous retirions, chère dame?

GRIVET. — Pardieu! oui, elle a faim... Et elle m'invite à faire une partie ce soir... Mille pardons, madame Raquin, mais je ne puis accepter, vous savez mes petites habitudes. Ce sera pour jeudi, je vous le promets.

MICHAUD. — Eh! elle ne vous a rien dit, monsieur Grivet; où prenez-vous qu'elle vous a dit quelque chose?... Laissez-moi la questionner à mon tour.

LAURENT, *à Thérèse qui se lève.* — Surveille ta tante. Tu avais raison, elle a dans les yeux une lueur terrible. *(Il prend le saladier dans lequel Thérèse a épluché la salade, et va le poser sur le buffet, ainsi que le torchon.)*

MICHAUD. — Voyons, ma vieille amie, vous savez que je suis tout à votre disposition. Qu'avez-vous à me regarder de la sorte? Si vous pouviez trouver un moyen d'exprimer ce que vous souhaitez...

SUZANNE. — Vous entendez ce que dit mon oncle, vos désirs seraient sacrés pour nous.

GRIVET. — Eh! je l'ai expliqué, ce qu'elle veut. C'est clair.

MICHAUD, *insistant*. — Ainsi, vous ne pouvez vous faire entendre?... *(A Laurent qui s'est approché de la table.)* Voyez donc, Laurent, de quelle étrange façon elle continue à me regarder.

LAURENT. — Non, je ne vois rien d'extraordinaire dans ses yeux.

SUZANNE. — Et vous, Thérèse, qui saisissez ses moindres volontés?

MICHAUD. — Oui, aidez-la, je vous en prie. Interrogez-la pour nous.

THÉRÈSE. — Vous vous trompez. Elle ne désire rien, elle est comme à l'ordinaire... *(Elle s'approche, s'appuie à la table, en face de Mme Raquin, et ne peut supporter l'éclat de ses yeux.)* N'est-ce pas? vous ne désirez rien... Non, rien, je vous assure. *(Elle recule, elle revient à gauche.)*

MICHAUD. — Allons, peut-être M. Grivet a-t-il raison.

GRIVET. — Pardieu! je vous laisse aller, moi; mais je sais ce qu'elle dit : elle a faim et elle m'invite à faire une partie.

LAURENT. — Pourquoi n'acceptez-vous pas?... Monsieur Michaud, vous ne seriez pas de trop.

MICHAUD. — Merci, je suis occupé ce soir.

THÉRÈSE, *bas à Laurent*. — Par grâce, ne le retiens pas une minute de plus.

MICHAUD. — Au revoir, mes amis. *(Il va pour sortir.)*

GRIVET. — Au revoir, au revoir. *(Il se lève et suit Michaud.)*

SUZANNE, *qui est restée près de Mme Raquin*. — Ah! voyez donc!

MICHAUD, *de la rampe de l'escalier*. — Quoi?

SUZANNE. — Voyez donc, elle remue les doigts. *(Michaud et Grivet poussent un cri d'étonnement et viennent entourer le fauteuil de la paralytique.)*

THÉRÈSE[19], *bas à Laurent*. — Malheur à nous! Elle a fait un effort surhumain... C'est le châtiment. *(Ils restent à gauche, côte à côte, terrifiés.)*

MICHAUD, *à Mme Raquin*. — Mais vous redevenez

jeune fille. Voilà vos doigts qui dansent la gavotte maintenant... *(Un silence pendant lequel Mme Raquin continue son jeu de scène, en fixant sur Thérèse et Laurent des yeux terribles.)* Eh! regardez, elle a réussi à soulever sa main et à la poser sur la table.

GRIVET. — Oh! oh! nous sommes donc une coureuse, nous avons des mains qui se promènent partout.

THÉRÈSE, *bas.* — Elle ressuscite, grand Dieu! La vie remonte dans cette statue de pierre.

LAURENT, *de même.* — Sois forte... Les mains ne parlent pas.

SUZANNE. — On dirait qu'elle trace des signes du bout du doigt.

GRIVET. — Oui, que fait-elle là, sur la toile cirée?

MICHAUD. — Elle écrit, vous le voyez bien. Elle vient de faire un T majuscule.

THÉRÈSE, *bas.* — Les mains parlent, Laurent!

GRIVET. — Elle écrit, c'est pardieu vrai... *(A Mme Raquin.)* Non, recommencez, je n'ai pas suivi... *(Après un nouveau silence.)* C'est étonnant, je lis : " Théière ". Elle veut sans doute du thé.

SUZANNE. — Mais non, monsieur Grivet, elle a écrit le nom de ma bonne amie Thérèse.

MICHAUD. — Vraiment, monsieur Grivet, vous ne savez donc pas lire... *(Lisant.)* " Thérèse et... " Continuez, madame Raquin.

LAURENT, *bas.* — Main vengeresse, main déjà morte qui sort du cercueil, et dont chaque doigt devient une bouche... Elle n'achèvera pas, je la clouerai là, avant qu'elle achève! *(Il fait le geste de prendre un couteau dans sa poche.)*

THÉRÈSE, *le retenant bas.* — Par pitié, tu nous perds!

MICHAUD. — C'est parfait, je comprends. " Thérèse et Laurent... " Elle écrit vos noms, mes amis.

GRIVET. — Vos deux noms, parole d'honneur! C'est surprenant.

MICHAUD, *lisant.* — " Thérèse et Laurent ont... " Qu'ont-ils donc, ces chers enfants?

GRIVET. — Eh bien! elle s'arrête... Allez donc, allez donc!

MICHAUD. — Finissez la phrase, encore un petit ef-

fort... *(Mme Raquin regarde longuement Thérèse et Laurent ; puis elle tourne la tête avec lenteur.)* Vous nous regardez tous. Oui, nous voulons connaître la fin de la phrase... *(Elle reste un instant immobile, jouissant de l'effroi des deux meurtriers ; puis elle laisse glisser sa main.)* Ah! vous avez laissé retomber votre main!

SUZANNE, *touchant la main.* — Elle est de nouveau collée au genou comme une main de pierre. *(Tous trois forment un groupe derrière le fauteuil et causent vivement.)*

THÉRÈSE, *bas.* — J'ai cru voir le châtiment... La main se tait, nous sommes sauvés, n'est-ce pas?

LAURENT, *de même.* — Prends garde, ne tombe pas, appuie-toi à mon épaule... J'étouffais.

GRIVET, *continuant la conversation à voix haute.* — C'est fâcheux qu'elle n'ait pas fini la phrase.

MICHAUD. — Oui... Je lisais couramment. Que pouvait-elle vouloir dire?

SUZANNE. — Qu'elle est heureuse des soins que Thérèse et son mari lui prodiguent.

MICHAUD. — Cette petite a plus d'esprit que nous. « Thérèse et Laurent ont un cœur excellent... Thérèse et Laurent ont toutes mes bénédictions. » C'est pardieu là la phrase entière! N'est-ce pas? madame Raquin, vous leur rendez justice, à vos enfants... *(A Thérèse et Laurent.)* Vous êtes deux braves cœurs, vous méritez une fière récompense dans ce monde ou dans l'autre.

LAURENT. — Vous feriez comme nous.

GRIVET. — Ils sont tout récompensés. Savez-vous qu'on les appelle les tourtereaux dans le quartier?

MICHAUD. — Eh! c'est nous qui les avons mariés... Venez-vous, monsieur Grivet? Il faut les laisser dîner, à la fin... *(Revenant près de Mme Raquin.)* Prenez patience, chère dame; elles ressusciteront, ces menottes, et les jambes aussi. C'est un bon signe d'avoir pu remuer les doigts; la guérison est proche... Au revoir!

SUZANNE, *à Thérèse.* — A demain, bonne amie.

GRIVET, *à Mme Raquin.* — Là! je le disais bien que nous nous entendions à merveille... Ayez bon courage, nous reprendrons nos parties du jeudi, et nous battrons M. Michaud, à nous deux, oui, nous le battrons... *(En s'en allant, à Thérèse et à Laurent.)* Au revoir, tourte-

reaux... Vous êtes deux tourtereaux. *(Pendant que Michaud, Suzanne et Grivet s'en vont par l'escalier tournant, Thérèse sort un instant par le fond et rentre avec une soupière.)*

SCENE VI

THERESE, LAURENT, MADAME RAQUIN.

Pendant cette scène, le visage de Mme Raquin reflète les sentiments qui l'agitent : la colère, l'horreur, la joie cruelle, la vengeance implacable. Elle suit de ses yeux ardents les meurtriers, elle est de tous leurs emportements, et de tous leurs sanglots.

LAURENT. — Elle nous aurait livrés.

THÉRÈSE. — Tais-toi, laisse-la tranquille. *(Elle sert de la soupe dans l'assiette de Laurent et dans la sienne.)*

LAURENT, *s'asseyant à la table, au fond.* — Est-ce qu'elle nous épargnerait, si elle pouvait parler?... Michaud et Grivet souriaient d'un air singulier, en parlant de notre bonheur. Tu verras qu'ils finiront par savoir... Grivet avait son chapeau sur l'oreille, n'est-ce pas?

THÉRÈSE, *allant poser la soupière devant la cheminée.* — Oui, je crois.

LAURENT. — Il a boutonné sa redingote, et il a mis une main dans sa poche, en s'en allant. A l'administration, il boutonnait ainsi sa redingote, lorsqu'il voulait se donner de l'importance... Et de quel air il a dit : "Au revoir, tourtereaux..." Il est terrible et sinistre, cet imbécile.

THÉRÈSE, *revenant.* — Tais-toi, ne le grandis pas, ne le mets pas dans nos cauchemars.

LAURENT. — Quand il tourne la bouche, tu sais, de son air stupide, ça doit être pour se moquer de nous... Je me méfie de ces gens qui font les bêtes... Je t'assure qu'ils savent tout.

THÉRÈSE. — Ils sont bien trop innocents... Ce serait une fin, s'ils nous livraient; mais ils ne verront rien, ils continueront à traverser notre vie atroce de leur pas tranquille de bourgeois satisfaits... *(Elle s'assoit à la table, à gauche.)* Causons d'autre chose. Quelle rage as-tu

de revenir toujours sur ce sujet, quand elle est avec nous?

LAURENT. — Je n'ai pas de cuiller... *(Thérèse va chercher une cuiller dans le buffet, la lui donne et se rassoit.)* Tu ne la fais pas manger, elle?

THÉRÈSE. — Si, quand j'aurai fini ma soupe.

LAURENT, *goûtant la soupe.* — Elle ne vaut rien, ta soupe, elle est trop salée... *(Il repousse son couvert.)* C'est une de tes méchancetés, tu sais que je n'aime pas le sel.

THÉRÈSE. — Laurent, je t'en prie, ne me cherche pas querelle... Je suis très lasse, vois-tu. Tout à l'heure, l'émotion m'a brisée.

LAURENT. — Oui, fais-toi languissante... Tu me tortures à coups d'épingle.

THÉRÈSE. — Tu veux que nous nous querellions, n'est-ce pas?

LAURENT. — Je veux que tu ne me parles pas sur ce ton.

THÉRÈSE. — Ah! vraiment... *(D'une voix rude, repoussant à son tour son couvert.)* Eh bien! à ton aise, nous ne mangerons pas encore ce soir, nous nous déchirerons, et ma tante nous entendra. C'est une fête que nous lui donnons tous les jours, maintenant.

LAURENT. — Est-ce que tu ne calcules pas tes coups?... Tu m'épies, tu tâches de me toucher au vif de mes plaies, et tu es heureuse quand la douleur me rend fou.

THÉRÈSE. — Ce n'est pas moi qui ai trouvé la soupe trop salée, peut-être. Le plus ridicule prétexte te suffit, la moindre impatience en toi est grosse de rage... Dis la vérité, tu es heureux de te disputer toute la soirée, d'hébéter tes nerfs pour pouvoir dormir un peu la nuit.

LAURENT. — Tu ne dors pas plus que moi.

THÉRÈSE. — Oh! tu m'as fait une existence affreuse. Dès que le jour baisse, nous frissonnons. Celui que tu sais est là, entre nous... Quelles agonies dans cette chambre!

LAURENT. — C'est ta faute.

THÉRÈSE. — Ma faute!... Est-ce ma faute si, au lieu de la grasse vie que tu rêvais, tu ne t'es préparé qu'une vie intolérable, pleine de frissons et de dégoûts?

LAURENT. — Oui, c'est ta faute.

THÉRÈSE. — Laisse donc! je ne suis pas une imbécile! Crois-tu que je ne te connaisse pas? Tu as toujours spéculé. Quand tu m'as prise pour maîtresse, c'était que je ne te coûtais rien... Tu n'oses me démentir... Oh! vois-tu, je te hais!

LAURENT. — Est-ce moi ou toi, en ce moment, qui cherche une querelle?

THÉRÈSE. — Je te hais!... Tu as tué Camille!

LAURENT, *se levant et se rasseyant.* — Tais-toi!... *(Montrant Mme Raquin.)* Tout à l'heure, tu me disais de me taire devant elle. Ne me force pas à te rappeler les faits, à raconter une fois de plus toute la vérité en sa présence.

THÉRÈSE. — Eh! qu'elle entende, qu'elle souffre! Est-ce que je ne souffre pas, moi?... La vérité est que tu as tué Camille.

LAURENT. — Tu mens, avoue que tu mens... Si je l'ai jeté à la rivière, c'est que tu m'as poussé à ce meurtre.

THÉRÈSE. — Moi, moi!

LAURENT. — Oui, toi; ne fais pas l'ignorante, ne me force pas à te faire confesser les choses de force... J'ai besoin que tu avoues ton crime, que tu acceptes ta part de complicité. Cela me tranquillise et me soulage.

THÉRÈSE. — Mais ce n'est pas moi qui ai tué Camille.

LAURENT. — Si, mille fois si!... Tu étais au bord de l'eau, et je t'ai dit tout bas : « Je vais le jeter à la rivière. » Alors, tu as consenti, tu es entrée dans la barque... Tu vois bien que tu l'as tué avec moi.

THÉRÈSE. — Ce n'est pas vrai... J'étais folle, je ne sais plus ce que j'ai fait, je n'ai jamais voulu le tuer.

LAURENT. — Et, au milieu de la Seine, quand j'ai fait chavirer la barque, est-ce que je ne t'ai pas avertie?... Tu t'es cramponnée à mon cou, tu l'as laissé se noyer comme un chien.

THÉRÈSE. — Ce n'est pas vrai, c'est toi qui l'as tué!

LAURENT. — Et, dans le fiacre, quand nous sommes revenus, est-ce que tu n'as pas mis ta main dans la mienne? Ta main me brûlait jusqu'au cœur.

THÉRÈSE. — C'est toi qui l'as tué!

LAURENT. — Elle ne se souvient plus, elle fait exprès

de ne plus se souvenir... Tu m'as grisé de tes caresses, ici, dans cette chambre. Tu m'as poussé contre ton mari, tu voulais qu'on t'en débarrassât. Il te déplaisait, il grelottait la fièvre, disais-tu... Il y a trois ans, est-ce que je pensais à tout cela, moi? Est-ce que j'étais un coquin? Je vivais en honnête homme, je ne faisais de mal à personne... Je n'aurais pas écrasé une mouche.

THÉRÈSE. — C'est toi qui l'as tué!

LAURENT. — Deux fois tu as fait de moi une brute cruelle... J'étais prudent, j'étais paisible. Et vois, maintenant, je tremble devant un trou d'ombre comme un enfant poltron. J'ai les nerfs aussi détraqués que les tiens, moi que le sang étouffait... Tu m'as mené à l'adultère, au meurtre, sans que je m'en aperçusse; et, aujourd'hui encore, quand je me retourne, je reste stupide devant ce que j'ai fait; je vois, avec un frisson, passer dans un rêve les gendarmes, la cour d'assises, la guillotine... *(Il se lève.)* Va, tu as beau te défendre, la nuit, tes dents claquent de terreur. Tu sais bien que, si le spectre venait, il t'étranglerait la première.

THÉRÈSE, *se levant.* — Ne dis pas cela... C'est toi qui l'as tué! *(Tous deux quittent la table.)*

LAURENT[20]. — Ecoute, il y a de la lâcheté à refuser ta part du crime. Tu veux rendre ma charge plus lourde, n'est-ce pas? Puisque tu me pousses à bout, je préfère en finir... Je suis tout à fait calme, tu vois... *(Il prend son chapeau.)* Je vais aller tout conter chez le commissaire du quartier.

THÉRÈSE, *raillant.* — C'est une bonne idée.

LAURENT. — Nous serons arrêtés tous les deux, nous verrons ce que les juges penseront de ton innocence.

THÉRÈSE, *avec éclat.* — Crois-tu me faire peur? je suis plus lasse que toi... C'est moi qui vais aller chez le magistrat, si tu n'y vas pas.

LAURENT. — Je n'ai pas besoin que tu m'accompagnes, je saurai tout dire.

THÉRÈSE. — Non, non... A chaque querelle, lorsque tu ne trouves plus de bonnes raisons, tu as cette menace à la bouche. Aujourd'hui, je veux que ce soit sérieux... Ah! bien, je n'ai pas ta lâcheté, je suis prête à te suivre

sur l'échafaud... Allons, marche, je t'accompagne. *(Elle va avec lui jusqu'au petit escalier.)*

LAURENT, *balbutiant.* — Comme tu voudras, allons ensemble chez le commissaire. *(Il descend. Thérèse reste appuyée à la rampe, immobile, écoutant ; elle est prise peu à peu d'un frisson d'épouvante. — Mme Raquin a tourné la tête, la face éclairée d'un sourire farouche.)*

THÉRÈSE. — Il est descendu, il est en bas... Est-ce qu'il aurait le courage de nous livrer... Je ne veux pas, je vais courir derrière lui, le prendre par le bras, le ramener ici... Et s'il crie dans la rue, s'il dit tout aux passants... J'ai eu tort, mon Dieu! de le pousser à bout. J'aurais dû être plus raisonnable... *(Ecoutant.)* Il s'est arrêté dans la boutique, la sonnette se tait. Que peut-il faire?... Il remonte, ah! je l'entends qui remonte. Je savais bien qu'il était trop lâche... *(Avec éclat.)* Le lâche! le lâche!

LAURENT, *venant s'asseoir, à droite, devant la table à ouvrage, brisé, le front dans ses mains.* — Je ne puis pas... je ne puis pas...

THÉRÈSE, *s'approchant, d'une voix railleuse.* — Eh! te voilà déjà de retour? Que t'a-t-on dit?... Tiens, tu n'as pas de sang dans les veines, tu me fais pitié. *(Elle passe entre la cheminée et Laurent, et vient se placer en face de lui, les poings appuyés à la table à ouvrage.)*

LAURENT[21], *à voix plus basse.* — Je ne puis pas...

THÉRÈSE. — Tu devrais m'aider à porter l'affreux souvenir, et tu es plus faible que moi... Comment veux-tu que nous puissions oublier?

LAURENT. — Tu acceptes donc maintenant ta part du crime?

THÉRÈSE. — Eh! oui, je suis coupable, si tu veux, je suis plus coupable que toi. J'aurais dû sauver mon mari de tes mains... Camille était bon.

LAURENT. — Ne recommençons pas, je t'en supplie... Quand le délire me prend, tu jouis de ton œuvre. Ne me regarde pas, ne souris pas. Je t'échapperai lorsque je voudrai... *(Il sort une petite bouteille de sa poche.)* J'ai là le pardon, le sommeil paisible. Deux gouttes d'acide prussique suffisent pour me guérir.

THÉRÈSE. — Du poison!... Ah! bien, tu es trop lâche,

je te défie de boire... Bois donc, Laurent, bois donc un peu, pour voir...

LAURENT. — Tais-toi! Ne me pousse pas davantage.

THÉRÈSE. — Je suis tranquille, tu ne boiras pas... Camille était bon, entends-tu, et je voudrais que tu fusses à sa place dans la terre. *(Elle passe à gauche.)*

LAURENT [22]. — Tais-toi!

THÉRÈSE. — Tiens, tu ne connais pas le cœur des femmes. Comment veux-tu que je ne te haïsse pas, maintenant que te voilà couvert du sang de Camille?

LAURENT, *allant et venant, comme pris d'hallucination.* — Te tairas-tu!... J'entends des coups de marteau dans ma tête. Elle me brisera le crâne... Quelle est encore cette infernale invention, d'avoir des remords, maintenant, et de pleurer l'autre tout haut! Je vis éternellement avec l'autre, à cette heure. Il faisait ceci, il faisait cela, il était bon, il était généreux. Ah! misère, je deviens fou... L'autre habite avec nous. Il s'assoit sur ma chaise, se met à table près de moi, se sert des meubles. Il a mangé dans mon assiette, il y mange encore... Je ne sais plus, je suis lui, je suis Camille... J'ai sa femme, j'ai son couvert, j'ai ses draps, je suis Camille, Camille, Camille...

THÉRÈSE. — Tu joues bien le jeu cruel de le peindre dans tes tableaux.

LAURENT. — Ah! tu sais cela, toi... *(Baissant la voix.)* Parle bas, c'est une terrible chose, mes mains ne sont plus à moi. Je ne puis plus peindre, toujours l'autre renaît sous mes mains... Non, ces mains-là, ces deux mains-là, ne sont plus à moi. Elles finiront par me livrer, si je ne les coupe. Elles sont à lui, il me les a prises.

THÉRÈSE. — C'est le châtiment.

LAURENT. — Dis-moi, est-ce que je n'ai pas la bouche de Camille?... Tiens, as-tu entendu? je viens de dire cette phrase comme Camille l'aurait prononcée. Ecoute : « J'ai sa bouche, j'ai sa bouche... » Hein! c'est bien cela. Je parle comme lui, je ris comme lui. Et il est là, toujours là, dans ma tête, qui tape de ses poings fermés...

THÉRÈSE. — C'est le châtiment.

LAURENT, *avec éclat.* — Va-t'en femme, tu me rends fou. Va-t'en, ou je te... *(Il la jette à genoux devant la table et lève le poing.)*

THÉRÈSE, *agenouillée.* — Tue-moi comme l'autre, va jusqu'au bout... Camille n'a jamais levé la main sur moi. Toi, tu es un monstre... Mais tue-moi donc comme l'autre!... *(Laurent, affolé, recule et remonte au fond ; il s'assoit près de l'alcôve, la tête entre les mains. Pendant ce temps, Mme Raquin parvient à faire glisser de la table un couteau, qui va tomber devant Thérèse. Au bruit, celle-ci, occupée à suivre Laurent des yeux, tourne lentement la tête ; elle regarde tour à tour le couteau et Mme Raquin.)* C'est vous qui l'avez fait tomber. Vos yeux s'allument comme deux trous de l'enfer... Je sais bien ce que vous voulez dire... Vous avez raison, cet homme me rend l'existence intolérable. S'il n'était pas toujours là à me rappeler ce que je veux oublier, je serais paisible, je m'arrangerais une vie douce... *(A Mme Raquin, en ramassant le couteau.)* Vous regardez le couteau, n'est-ce pas? oui, je tiens le couteau et je ne veux pas que cet homme me torture davantage... Il a bien tué Camille qui le gênait... Il me gêne, moi! *(Elle se lève, gardant le couteau au poing.)*

LAURENT[23], *qui redescend du fond en cachant dans sa main la petite bouteille de poison.* — Faisons la paix, finissons de manger, veux-tu?

THÉRÈSE. — Comme tu voudras... *(A part.)* Jamais je n'aurai la patience d'attendre la nuit. Ce couteau me brûle la main.

LAURENT. — A quoi songes-tu? Mets-toi à table... Attends, je vais te servir à boire. *(Il verse de l'eau dans un verre.)*

THÉRÈSE, *à part.* — J'aime mieux en finir tout de suite. *(Elle s'approche, le couteau levé. Mais elle voit Laurent verser le poison dans le verre, et elle lui prend le bras.)* Que verses-tu donc là, Laurent?

LAURENT, *voyant à son tour le couteau.* — Pourquoi levais-tu le bras?... *(Un silence.)* Lâche le couteau.

THÉRÈSE. — Lâche d'abord le poison. *(Ils se regardent d'un air terrible ; puis ils laissent tomber le couteau et la bouteille.)*

LAURENT, *s'affaissant sur une chaise.* — Au même moment, chez tous les deux, la même pensée, l'horrible pensée...

THÉRÈSE, *même jeu.* — Souviens-toi, Laurent, de

quels ardents baisers nous sommes partis. Et nous voilà face à face, avec du poison, avec un couteau!... *(Elle jette les yeux sur Mme Raquin, et se lève en poussant un cri.)* Vois donc, Laurent.

LAURENT, *se levant, se tournant vers Mme Raquin avec épouvante.* — Elle était là, à nous regarder mourir.

THÉRÈSE. — Mais ne la vois-tu pas remuer les lèvres! Elle sourit... Ah! quel terrible sourire!

LAURENT. — Et voilà qu'un frisson l'anime maintenant.

THÉRÈSE. — Elle va parler, je t'assure qu'elle va parler.

LAURENT. — Je saurai l'en empêcher. *(Il va s'élancer sur Mme Raquin, lorsque celle-ci se met lentement debout. Il recule, il passe à droite, en tournant sur lui-même.)*

Mme RAQUIN[24], *debout, d'une voix basse et profonde.* — Assassin de l'enfant, ose donc frapper la mère!

THÉRÈSE. — Oh! grâce! ne nous livrez pas à la justice!

Mme RAQUIN. — Vous livrer! non, non... J'ai eu l'idée de le faire, tout à l'heure, lorsque mes forces me sont revenues. Je commençais à écrire, sur cette table, votre acte d'accusation; mais je me suis arrêtée, j'ai pensé que la justice humaine serait trop prompte. Et je veux assister à votre lente expiation, ici, dans cette chambre, où vous m'avez pris tout mon bonheur.

THÉRÈSE, *sanglotant, se jetant aux pieds de Mme Raquin.* — Pardonnez-moi... Les larmes m'étouffent... Je suis une misérable... Si vous vouliez lever votre talon, je vous livrerais ma tête, là, sur le carreau, pour que vous l'écrasiez... Pitié, ayez pitié!

Mme RAQUIN, *s'appuyant à la table, haussant peu à peu la voix.* — De la pitié! en avez-vous eu pour ce pauvre enfant que j'adorais?... Ne m'en demandez pas pour vous; je n'ai plus de pitié, car vous m'avez arraché le cœur... *(Laurent tombe à genoux, à droite.)* Non, je ne vous sauverai pas de vous-mêmes. Je laisserai les remords vous heurter l'un contre l'autre, comme des bêtes affolées... Non, je ne vous livrerai pas à la justice. Vous êtes à moi, à moi seule, et je vous garde.

THÉRÈSE. — L'impunité est trop lourde... Nous nous jugeons et nous nous condamnons. *(Elle ramasse le flacon d'acide prussique, boit avidement et tombe foudroyée, aux pieds mêmes de Mme Raquin. Laurent, qui lui a arraché le flacon, boit à son tour, et va tomber à droite, derrière la table à ouvrage et les chaises.)*

Mme RAQUIN, *se rasseyant lentement.* — Ils sont morts bien vite!

FIN

Notes

(1) Thérèse, Camille, Madame Raquin, Laurent.
(2) Thérèse, Laurent.
(3) Laurent, Thérèse.
(4) Thérèse, Laurent, Madame Raquin, Camille.
(5) Thérèse, Laurent, Grivet, Madame Raquin, Camille.
(6) Thérèse, Laurent, Grivet, Madame Raquin, Suzanne, Michaud.
(7) Thérèse, Suzanne, Grivet, Michaud, Madame Raquin.
(8) Thérèse, Suzanne, Grivet, Michaud, Laurent, Madame Raquin.
(9) Thérèse, Laurent Grivet, Michaud, Suzanne, Madame Raquin.
(10) Laurent, Grivet, Madame Raquin, Michaud.
(11) Suzanne, Michaud, Thérèse, Madame Raquin, Laurent, Grivet.
(12) Thérèse, Suzanne, Madame Raquin.
(13) Madame Raquin, Suzanne, Thérèse.
(14) Madame Raquin, Thérèse, Suzanne.
(15) Suzanne, Thérèse.
(16) Thérèse, Suzanne.
(17) Suzanne, Thérèse.
(18) Thérèse. Laurent, Michaud, Suzanne, Madame Raquin.
(19) Thérèse, Laurent, Michaud, Madame Raquin, Suzanne, Grivet.
(20) Thérèse, Madame Raquin, Laurent.
(21) Madame Raquin, Laurent, Thérèse.
(22) Thérèse, Madame Raquin, Laurent.
(23) Thérèse, Laurent, Madame Raquin.
(24) Thérèse, Madame Raquin, Laurent.

Les Héritiers Rabourdin

Comédie en 3 actes

Préface

J'ai lu soigneusement tout ce que la critique a écrit sur Les Héritiers Rabourdin. *J'avais le désir de m'instruire. J'étais prêt à me corriger des erreurs qu'on allait me signaler. Je désirais une leçon profitable, des conseils dictés par l'expérience, une étude de mon cas dramatique, complète, raisonnée, magistrale. Et voilà que j'ai reçu la plus abominable " râclée " qu'on puisse rêver. Pas de raisons, des coups de bâton. L'un m'a mordu, l'autre m'a jeté sa plume entre les jambes pour me faire tomber, tandis qu'un troisième me fendait le crâne à coups de poing, par derrière. Les critiques du bon sens criaient: " Tue! " et les critiques romantiques répondaient: " Assomme! " Ah! tu veux savoir ce que nous pensons de toi, tu souhaites qu'on te juge, tu attends de nous une opinion motivée! Eh bien! voici un croc-en-jambes, et voici une pluie de taloches, et voici encore quelques coups de pied dans les reins. C'est parfait, je suis à cette heure suffisamment éclairé.*

J'avoue que, d'abord, cet accueil m'a émotionné. Ce n'était plus de la discussion, c'était du massacre. Un débutant, tout neuf de sa province, qui débarquerait au théâtre avec quelque monstre dramatique, ne serait certainement pas accueilli par de telles huées. On lui accorderait au moins un coin de talent quelconque, on lui laisserait une espérance. Moi, j'étais appréhendé au collet, jugé, fusillé; je n'avais plus qu'à me coucher sur les morceaux de ma pièce et à faire le mort. Cette grande critique théâtrale, que l'étranger nous envie, comme chacun le sait, cette école qui maintient si haut le goût public, et qui, par son rôle de bonne conseillère, a déjà doté la France de plusieurs dramaturges de génie, cette institution littéraire, en un mot, me chassait de la scène d'un seul coup de sa férule impeccable. Pendant vingt-quatre heures, j'en

suis resté meurtri, la tête basse, très honteux de moi, me demandant si j'oserais jamais reparaître en public.

Cependant, malgré mon respect religieux pour la critique, des besoins de comprendre se sont bientôt éveillés en moi. J'étais écrasé, pulvérisé, fini, anéanti, cela était certain; je n'avais ni style, ni idées, ni talent d'aucune sorte, je le comprenais le premier; mais enfin j'aurais voulu quelque chose de moins sommaire, un mot d'explication, une parole pour l'avenir. La critique a-t-elle entendu me fermer le théâtre à jamais? J'en ai peur. J'ai relu les articles, j'ai réfléchi, et je confesse qu'il me faudra faire preuve d'un entêtement déplorable pour tenter de nouveau la fortune des planches. On n'a pas mis en avant une seule circonstance atténuante. Je n'ai pas eu les consolations que l'on accorde au dernier des vaudevillistes sifflés. Une bousculade, rien de plus. Vous nous gênez, ôtez-vous de là. Et surtout ne revenez plus. Il y a des poëtes de mirlitons, des fabricants de pièces à tant la scène, des auteurs suspects, qui sont nés, paraît-il, pour faire du théâtre. Moi, pas. Quand j'essaye, je commets une action si monstrueuse, qu'on parle de me conduire au poste de police voisin. Si tout ce qu'on a écrit sur Les Héritiers Rabourdin *veut dire quelque chose, ce quelque chose est un congé formel, une menace de prendre des triques, le jour où j'aurais l'audace de récidiver.*

Je crois que la critique, cette fois, a vraiment dépassé le but. Elle a frappé trop fort pour frapper juste. Je parle de la critique dans son ensemble, car il est des poëtes et des écrivains de talent, égarés dans l'ingrat métier de critique, qui ont eu la bonne grâce de me tendre amicalement la main, au milieu de la bagarre. Je les en remercie. Mes autres juges avaient tous sorti leurs gourdins des grands jours. Certes, ce n'est pas la passion qui me déplaît. J'admets très bien les gourmades littéraires. Seulement, ce qui me plonge dans une stupéfaction profonde, c'est la parfaite innocence de ces messieurs en face de mon œuvre et de ma personnalité. On les aurait placés en présence d'un Mohican ou d'un Lapon, apportant de son pays quelque joujou barbare, qu'ils n'auraient pas ouvert des yeux plus ignorants, ni émis sur le mécanisme du joujou des jugements plus extraordinaires. Pas un d'eux n'a paru se douter un instant que j'avais fait, dans Les Héritiers Rabourdin, *une tentative dramatique d'un genre particulier. Ils n'ont pas même essayé de se rendre compte pourquoi ma pièce est ce qu'elle est, et non ce qu'ils voudraient qu'elle fût. Le comble est qu'ils sont allés jusqu'à découvrir que j'avais imité tout le monde. Là seulement ils se sont arrêtés, sans se demander quelles raisons avaient pu m'entêter dans le parti-pris d'imiter tout le monde. M'ont-ils cru réellement assez naïf et assez ignare pour ne pas savoir quel sujet je choisissais? Ai-je l'habitude de détrousser mes confrères? Ne me connaît-on pas, suis-je un débutant d'hier, et la franchise de mes emprunts à Molière et à un autre poëte comique, que je nommerai plus loin, ne devait-elle pas mettre la critique sur ses gardes? La pièce est telle que je l'ai voulue, qu'on en soit certain. Œuvre bonne ou mauvaise, peu importe; mais œuvre raisonnée, avant tout.*

Puisque la critique a, volontairement ou non, passé à côté des Héritiers Rabourdin, *sans discuter le point de vue auquel je m'étais placé, je suis réduit à expliquer ici ce que j'ai entendu faire. Certes, j'aurais beau jeu, si je voulais simplement me défendre d'avoir pris pour sujet*

l'éternelle cupidité humaine, la comédie d'un groupe d'héritiers attendant l'ouverture d'un testament. Dans toutes les littératures, à toutes les époques, chez tous les auteurs comiques, cette comédie a été écrite, est écrite et sera écrite. Je n'ai fait que continuer une tradition que bien d'autres continueront après moi. Le drame de l'adultère n'est-il pas autrement usé, et n'y a-t-il pas des écrivains qui ne vivent absolument que sur ce drame, étudié dans toutes ses données, sans qu'on songe à leur reprocher leur pauvreté d'invention?

Mais je n'ai aucun besoin de cet argument. J'avoue que mon intention très arrêtée a été d'écrire un pastiche; j'entends un pastiche particulier, et fait dans un certain but d'expériences. J'ai voulu, en un mot, remonter aux sources de notre théâtre, ressusciter la vieille farce littéraire, telle que nos auteurs du XVII[e] *siècle l'ont empruntée aux Italiens. Afin que nul n'en ignore, j'ai pris à Molière des tournures de phrases, des coupes de scènes. Je me suis surveillé à chaque ligne pour que ma pièce restât simple, primitive, naïve même, si l'on veut. Une intrigue ténue comme un fil, pas un seul des coups de scène à la mode de nos jours, des peintures de caractères, une situation se développant avec ses péripéties jusqu'au dénoûment, et ce dénoûment amené par la logique même des faits sans expédients d'aucune sorte. Le seul rajeunissement que je me sois permis a été d'habiller les personnages comme nous et de les mettre dans notre milieu. J'ai entendu faire du réel contemporain avec le réel humain qui est de tous les temps.*

J'insiste sur ce point de départ. Il n'est pas une scène dans la pièce, je le répète, qui n'aurait dû ouvrir les yeux de la critique et lui inspirer le soupçon qu'elle avait devant elle une protestation contre la façon dont nos auteurs comiques gaspillent l'héritage de Molière. Qu'a-t-on fait de ce beau rire, si simple, si profond dans sa franchise, de ce rire vivant où il y a des sanglots? Nous avons, à cette heure, la comédie d'intrigue, un jeu de patience, un joujou donné au public. Elle règne comme type parfait, elle a imposé un code dramatique d'après lequel tout devient longueur. Vous posez un personnage, longueur; vous développez une situation, longueur; vous cédez à une fantaisie littéraire, longueur. Et le pis est qu'elle a habitué le public à de telles histoires compliquées, que le public s'ennuie, en effet, lorsqu'on ne complique pas assez les histoires. Aujourd'hui, on conseillerait certainement à Molière de mettre Le Misanthrope *en un acte. Nous avons encore la comédie sentimentale, une larme niaise entre deux couplets de vaudeville, un genre bâtard qui fait la joie des âmes sensibles. Mais nous avons surtout la comédie à idées, le sermon mis au théâtre, l'art dramatique consacré à l'amélioration de l'espèce. C'est là le triomphe de l'époque. Nos auteurs ont abandonné le côté humain pour ne voir que le côté social. Ils étudient des cas sociaux particuliers, de façon que leurs pièces, au bout de dix ans, sont démodées, incompréhensibles pour les nouveaux spectateurs. Ils se bornent à la petite guerre des préjugés du moment, ils ne tentent pas l'absolu, ils ne cherchent que les vérités relatives sans éprouver le tourment de ces traits éternels de vérité qui éclatent chez les maîtres. Jamais les maîtres n'ont prêché, jamais ils n'ont voulu prouver quelque chose. Ils ont vécu, et cela suffit à faire de leurs œuvres d'éternelles leçons.*

Voilà où en est l'héritage de Molière, et voilà pourquoi j'ai rêvé de

remonter jusqu'à ce modèle glorieux. Je suis indigne, je le sais. Mon essai n'a, si l'on veut, que le mérite d'avoir été tenté. Il n'en méritait pas moins, je crois, l'estime de la critique. J'espérais un examen, sinon sympathique, du moins poli et sérieux. Et j'ai dit avec quelle brutalité la critique s'est jetée sur moi et sur ma pièce. Maintenant, on peut s'imaginer sans peine quelle a dû être ma stupeur.

D'ailleurs, plusieurs de mes amis eux-mêmes ont hésité à m'applaudir. Une farce! j'avais écrit une farce! Eh! oui, une farce, pourquoi pas? Je ne me sens pas compromis, je vous jure. Les tréteaux sont plus larges et plus épiques que nos misérables scènes où la vie étouffe. Les tréteaux en plein air, les tréteaux sous le ciel, avec une farce franche, une farce violemment enluminée, une farce donnant un rire à la laide grimace humaine, se permettant tout, " blaguant " la mort! Tel a été mon rêve. J'aurais voulu pour ma farce la place publique, une tente de toile, avec une grosse caisse et un trombone à la porte. Je la voyais jouée par des pitres, au milieu de culbutes, dans le tohu-bohu d'une foule se tenant le ventre. Alors on l'aurait comprise, peut-être; on ne m'aurait pas fait l'injure de la comparer à un vaudeville. La farce n'est-elle pas immense? Elle est la liberté illimitée de la satire. Sous le masque que le rire fend, on voit l'humanité pleurer. Aussi la farce a-t-elle toujours tenté les hommes aux fortes épaules: Aristophane, Shakespeare, Rabelais, Molière. Ceux-là sont des farceurs.

Je sais bien que notre temps sifflerait ces génies, s'ils se produisaient un beau soir sur une de nos scènes parisiennes. Que Molière donne demain Le Malade imaginaire *ou* Georges Dandin, *il sera conspué par la critique entière; on lui reprochera, dans le premier de ces chefs-d'œuvre, de n'avoir mis que des tisanes, et de n'avoir peint, dans le second, que des gredins et des gredines. Même dernièrement, à une reprise de* Georges Dandin, *le beau monde de la Comédie-Française a failli se révolter. Il faut tout le respect de la tradition pour imposer ce rire superbe qui n'a peur de rien. En province, on ne peut jouer Molière. Je connais des avoués et des huissiers de petite ville, qui, lorsqu'ils viennent l'été à Paris en villégiature, ont bien soin de consulter l'affiche, avant de mener leurs épouses à la Comédie-Française, afin que ces dames ne s'y rencontrent pas avec l'auteur de* Tartufe. *Molière reste suspect. Et ce qui m'exaspère, dans tout cela, c'est le respect hypocrite pour les maîtres. Oh! les maîtres! il n'y a que les maîtres! imitez les maîtres! Avisez-vous un jour d'écouter ce conseil-là, faites une tentative, et vous verrez de quelle façon on vous arrangera. La vérité est que les maîtres épouvantent. Un jeune homme arrive à Paris; il rêve la gloire d'auteur dramatique; il va frapper à la porte d'un de nos critiques les plus consciencieux; et il lui dit: " Je suis plein de bonne volonté. Indiquez-moi quel théâtre je dois étudier. Dès demain, je me mets au travail. " Vous croyez, peut-être, que notre critique répondra: " Etudiez le théâtre de Molière. " Ah bien! oui. Il dira, avec la conviction de donner un conseil excellent et pratique: " Etudiez le théâtre de Scribe. " Voilà où nous en sommes.*

Je ne voudrais pas mêler ma querelle personnelle aux réflexions que m'inspire l'état actuel de notre théâtre. Certes, je comprends à merveille qu'il faut des spectacles à la foule; je comprends également qu'il serait injuste de se montrer sévère à l'égard des hommes qui consentent à

fabriquer au jour le jour les quelques douzaines de pièces dont Paris a besoin pour passer son hiver. Cela rentre dans ce qu'on appelle l'article Paris. On taille, on colle, on coud, on vernit, et l'on a des babioles charmantes qui durent une saison. Pour confectionner ces pièces-là, un atelier est nécessaire. Il est indispensable d'avoir des patrons communs, de pénétrer le fin du métier, de savoir ce qui plaît aux clients. Dès lors, il y a tout un manuel à consulter. On doit connaître Scribe par cœur. Il vous enseignera dans quelle proportion l'amour doit entrer dans une comédie ; ce qu'on peut y risquer de scélératesse ; de quelle façon on escamote un dénoûment et de quelle autre on modifie un personnage d'un seul coup de baguette. Il vous apprendra, en un mot, ce " métier " du théâtre que Molière ignorait, mais que la critique déclare aujourd'hui de toute nécessité, si l'on aspire à l'honneur de faire rire ou de faire pleurer ses contemporains. Tout cela est parfait, utile, je le veux bien. Le public, en effet, ne peut plus supporter que les pièces d'une digestion immédiate. Il repousse tout ce qui ne sort pas de l'atelier dont je parle plus haut. Mais il y a de braves garçons qui ne peuvent s'astreindre au travail en commun. Ceux-là ont la folie de rêver des œuvres personnelles ; ils ne fabriquent pas pour une mode, ils tâchent de créer pour des siècles. Sans doute, leur présomption est grande ; sans doute encore, ils n'arrivent jamais à se satisfaire. Seulement je les estime dignes de respect, et je trouve odieuse la critique qui s'égaye de leur chute et qui a le besoin mauvais de les envoyer au bagne de la fabrication courante.

Et voyez quel manque de logique, dans les reproches qu'on m'a faits, à propos des Héritiers Rabourdin. *A entendre certains critiques, je suis un esprit détraqué qui n'accepte aucune règle ; je rêve de mettre le feu aux Œuvres de Scribe, je méprise ouvertement les conventions, je mûris je ne sais quel plan d'un théâtre abominable. Or, d'autres critiques m'ont accusé de m'enfoncer dans la convention jusqu'au cou, d'être en retard de deux cents ans sur le mouvement dramatique, d'avoir ressuscité une comédie mangée aux vers. Et ces derniers ont failli comprendre ce que j'ai voulu faire. Que conclure, en face de deux affirmations si opposées? D'abord, que les critiques ne sont pas toujours d'accord entre eux. Ensuite que, si je suis un révolutionnaire en présence des œuvres imbéciles, je m'incline avec le plus profond respect devant les œuvres des maîtres. J'aime les maîtres, comme il faut les aimer, pour leur vérité. Je les aime, jusqu'à vouloir qu'on remonte droit à eux, en passant par-dessus la tête des nains dont les cabrioles amusent la foule. En cette matière, je nie le relatif du talent, je n'accepte que l'absolu du génie.*

Je n'écris point cette préface pour défendre mon œuvre. Si elle a quelque force en elle, elle se défendra toute seule, plus tard. Aussi ne chercherai-je pas à répondre point par point aux violences qu'elle a soulevées. Je n'ai qu'une préoccupation : examiner mon cas, afin d'en tirer une leçon, s'il est possible, pour les jeunes écrivains qui tenteraient comme moi la vérité au théâtre. Parmi les reproches qu'on m'a adressés, il en est trois qui suffiront à caractériser l'esprit général contre lequel je me suis heurté. Ces trois reproches sont ceux-ci : ma comédie manque de gaîté ; on n'y rencontre aucun personnage sympathique ; la situation reste la même pendant les trois actes. J'admets qu'il y ait là trois gros défauts, au point de vue dramatique moderne. Il est évident que si l'on

compare la pièce, ainsi qu'on l'a fait, à certains vaudevilles contemporains, on la trouvera naïve, trop simple et trop rude à la fois. Mais je n'accepte pas cette comparaison. Mon but a été autre, je le répète une fois encore. Je nie que dans Molière il y ait de la gaîté, j'entends de la gaîté telle qu'on en demande aujourd'hui. Dandin à genoux devant sa femme fait saigner le cœur ; Arnolphe aux petits soins pour Agnès mouille les yeux de pitié ; Alceste inquiète et Scapin donne peur. Sous le rire, il y a des gouffres. Je nie également que Molière se soit jamais inquiété de tempérer ses cruautés d'analyse, en peuplant ses pièces de personnages sympathiques ; à part son éternel couple d'amoureux, qui est une concession à la mode du temps, tous les types qu'il a créés sont humains, c'est-à-dire plutôt mauvais que bons. Dans L'Avare, *d'un bout à l'autre, on se trahit et on se vole. Dans* Le Misanthrope, *tous les personnages sont louches, si bien qu'on dispute encore pour savoir où est le véritable honnête homme de la pièce. Je ne parle pas des farces, où il n'y a que des sots et des sacripants. Enfin, je nie que Molière ait jamais soupçonné le besoin de compliquer une comédie pour la rendre plus intéressante ; son théâtre est d'une nudité magistrale ; une intrigue unique s'y développe largement, logiquement, en épuisant le long du chemin toutes les vérités humaines qu'elles rencontre. Je sais bien que, de nos jours, les faiseurs de vaudevilles déclarent que Molière ne savait pas un mot de théâtre. On devrait pousser la franchise jusqu'au bout et confesser nettement que Molière attriste, effraye et ennuie. Ce serait la stricte vérité.*

On dira que nous ne sommes plus au XVIIe *siècle, que notre civilisation s'est compliquée, et que le théâtre, aujourd'hui, ne peut avoir la même formule qu'il a y deux cents ans. Cela est hors de doute. Il ne s'agit point d'un décalque. Il s'agit simplement de retourner à la source même du génie comique en France. Ce qu'il est bon de ressusciter, ce sont ces peintures larges de caractères, dans lesquelles les maîtres de notre scène ont mis l'intérêt dominant de leurs œuvres. Ayons leur beau dédain pour les histoires ingénieuses ; tâchons de créer, comme eux, des hommes vivants, des types éternels de vérité. Et restons dans la réalité contemporaine, avec nos mœurs, nos vêtements, notre milieu. Il y a certainement là une formule à trouver. Ce serait, à mon avis, cette formule naturaliste que j'indiquais dans ma préface de* Thérèse Raquin. *Certes, le problème n'est point facile. C'est même parce que la formule m'échappe encore, que j'ai songé, en attendant, à tenter un décalque,* Les Héritiers Rabourdin, *avec l'espoir que le commerce des maîtres me mettrait sur la voie du vrai. Pour moi, ma comédie n'est qu'une étude, une expérience. A part quelques bouts de scène, elle est en dehors de la formule que je cherche.*

Maintenant, il est temps de dire où j'ai pris Les Héritiers Rabourdin. *La critique, qui connaît sur le bout du doigt les répertoires des petits théâtres, m'a jeté à la figure des poignées de vaudevilles. Elle en a exhumé de stupéfiants, dont j'ignorais jusqu'aux titres ; je dois confesser que je suis d'une grosse ignorance en cette matière. J'ai tout simplement pris l'idée première de ma pièce dans* Volpone, *comédie de Ben Jonson, un contemporain de Shakespeare. Pas un critique ne s'est avisé de cela. Il est vrai que la chose demandait quelque érudition, quelque souci des littératures étrangères. A présent que j'ai indiqué la source, je conseille*

aux critiques consciencieux de lire Volpone. *Ils y verront ce que pouvait être une comédie au temps de la renaissance anglaise. Je ne connais pas de théâtre plus largement audacieux. C'est une crudité splendide, une violence continue dans le vrai, une rage admirable de satire. Imaginez la bête humaine lâchée, avec tous ses appétits. Et quand on songe au public qui applaudissait ce rire terrible! Certes, il n'avait rien de commun, ni les nerfs, ni les muscles, avec nos petits bourgeois qui viennent, gantés de blanc, digérer à l'aise dans un fauteuil d'orchestre. Vous pensez bien que j'ai expurgé Ben Jonson. Ma comédie, pour laquelle on a épuisé les expressions de dégoût, est une berquinade à côté de* Volpone. *Il y a surtout, dans ce dernier, une scène belle jusqu'à l'épouvante, que je signale aux délicats: un des héritiers vient offrir au faux moribond sa femme, sa propre femme, les médecins ayant décidé qu'une jolie fille était nécessaire pour guérir le malade. Dans aucune littérature, on ne trouverait un pareil soufflet donné aux passions. Sans doute, il faut accepter les affinements de son époque; mais quel artiste n'a pas éprouvé un regret, au souvenir de ces beaux siècles libres et naïfs, qui ont vu croître toutes les floraisons hardies de l'esprit?*

Il me reste à réclamer hautement mon titre de romancier. Quand la critique dramatique a dit d'un débutant: " C'est un romancier ", elle a tout dit. Cette phrase, sous sa plume, signifie que les romanciers sont incapables d'écrire pour le théâtre. Je trouve le dédain de la critique singulier. Les romanciers ont fait la gloire littéraire de ce siècle. Lorsqu'un d'eux veut bien tenter de porter ses facultés au théâtre, la critique ne devrait avoir pour lui que des encouragements. Certes, si le théâtre, à notre époque, jetait un vif éclat; si les œuvres représentées étaient des chefs-d'œuvre; si les auteurs dramatiques donnaient à l'art qu'ils représentent tout le resplendissement désirable; enfin, s'il n'y avait pas place pour une renaissance, je comprendrais qu'on nous repoussât. Mais les planches sont vides, mais, quelles que soient nos chutes, elles n'égaleront jamais celles des hommes de métier! Nous ne saurions faire tomber le théâtre plus bas qu'il ne l'est actuellement. Alors pourquoi ne pas autoriser tous nos essais? Ce que nous voulons, en somme, c'est l'art agrandi. Nous tâchons d'apporter un sang nouveau, une langue correcte, un souci de la vérité. Les romanciers, qui sont les princes littéraires de l'époque, honorent nos scènes encanaillées, lorsqu'ils daignent y mettre les pieds.

Je le répète, ma cause n'est pas isolée. J'ai plaidé ici pour tout un groupe d'écrivains. Je n'ai pas l'orgueil de croire que ma mince personnalité a suffi pour soulever tant de colères. Je suis un bouc émissaire, rien de plus. On a frappé en moi une formule plutôt qu'un homme. La critique voit grandir devant elle un groupe qui s'agite fort et qui finira par s'imposer. Elle ne veut pas de ce groupe, elle le nie; car, le jour où elle lui reconnaîtrait du talent, elle serait perdue. Il lui faudrait accepter l'idée de vérité qu'il apporte avec lui, ce qui la forcerait à changer son criterium. Ce n'est pas ma pièce, je le dis encore, qu'on a exécutée: c'est la formule naturaliste dont elle paraît procéder. Et je ne veux pour preuve du parti-pris de la critique, que sa mauvaise foi dans le compte-rendu de la première représentation. Pas un critique n'a confessé que Les Héritiers Rabourdin *avaient été vigoureusement applaudis. A ce propos, je citerai un mot profond que me disait, à la sortie du théâtre,*

un illustre écrivain; il me serrait la main, il ajoutait pour tout compliment: " Demain, vous serez un grand romancier. " Le lendemain, en effet, des gens qui, depuis dix années, me refusent tout talent, exaltaient mes romans pour mieux assommer ma pièce. Je rapporterai ici un autre mot, terrible celui-là, prononcé par un romantique impénitent qui a entre les mains une feuille de grande publicité, dont il a fait une boutique politique et littéraire; il endoctrinait son critique dramatique, il me désignait à ses foudres, en répétant tranquillement, à haute voix, sans se gêner: " Il a trop de talent, il est dangereux; il faut l'enrayer. " Je n'ai rien mis dans ma pièce de plus abominablement cru, de plus sanglant contre la vilenie humaine.

D'ailleurs, qu'importait le succès? Jamais moins qu'aujourd'hui le succès n'a été une preuve du mérite des œuvres. Une seule chose m'a touché. Un dimanche soir, je suis allé me mettre au beau milieu de la salle, pleine du public illettré des jours de fête. Le quartier Saint-Jacques était là. Les trois actes n'ont été qu'un long éclat de rire. Chaque mot était souligné, rien n'échappait à ce grand enfant de public pour lequel la pièce, primitive et naïve de parti-pris, semblait avoir été faite. Les enluminures un peu fortes le ravissaient, la simplicité des moyens le mettait de plain-pied avec les personnages. Le dirai-je? j'ai goûté là la première heure d'orgueil de ma vie.

En finissant, je tiens à remercier M. Camille Weinschenk de sa courageuse hospitalité. Peu de directeurs auraient osé mettre ma pièce à la scène. Il fallait pour tenter l'aventure un esprit littéraire, enclin aux batailles de l'esprit, très décidé à chercher et à trouver du nouveau. Je tiens également à remercier les artistes qui ont mis tout leur talent et toute leur bonne volonté à interpréter mon œuvre. Et j'ai surtout à dire un grand merci à Mlle Reynard, dont la belle humeur pleine de finesse a certainement sauvé les côtés périlleux de la pièce, le premier soir. Elle a su rendre le personnage de Charlotte avec une grâce infinie; elle n'est pas l'effrontée Dorine classique, elle est l'enfant que j'ai rêvée, moitié paysanne, moitié demoiselle, d'une humeur espiègle, vive, légère, ailée. Quant à M. Mercier, il a interprété avec une bonhomie rusée d'un grand effet ce rôle difficile de Rabourdin, qui est tout de nuances; son expérience de la scène et son autorité sur le public ont grandement contribué au succès.

Et voilà l'aventure terminée. Un auteur dramatique qui connaît bien son public, me disait: " Estimez-vous heureux que votre pièce soit allée jusqu'au bout. Il y a cinq ans, jamais le public n'aurait consenti tant de vérités à la fois. " Je m'estime donc très heureux, si j'ai réellement fait faire un progrès à la patience des spectateurs. Je n'ai plus qu'à répondre à un critique, tout sympathique d'ailleurs, qui, parlant de Thérèse Raquin *et des* Héritiers Rabourdin, *concluait en disant que cette dernière pièce était un pas en arrière; et je réponds qu'à mon âge, dans la période de travail où je suis, il n'y a point de pas en arrière; il y a seulement des pas dans tous les sens, des pas tentés à droite, à gauche, partout où il peut être curieux d'aller.*

Maintenant, je fais un gros paquet de tous les articles qui ont paru sur Les Héritiers Rabourdin. *Je noue le paquet avec une ficelle et je le monte à mon grenier. Je ne saurais tirer aucun profit de ce paquet d'injures. Plus tard, il pourra être curieux d'y opérer des fouilles. Pour*

le moment, il ne me reste qu'à me laver les mains. Je suis habitué à n'attendre aucune récompense immédiate de mes travaux. Depuis dix ans, je publie des romans que je lance derrière moi, sans écouter le bruit qu'ils font en tombant dans la foule. Quand il y en aura un tas, les passants seront bien forcés de s'arrêter. Aujourd'hui, je m'aperçois que le combat est le même au théâtre. Ma pièce est massacrée, niée, noyée au milieu du tapage de la critique courante. Peu importe. Je pousse mes verrous, je m'exile de nouveau dans le travail.

1er décembre 1874.

Distribution

Rabourdin	MM.	Mercier
Chapuzot		Olona
Le Docteur Mourgue		Jacquier
Dominique		Bourgeotte
Isaac		Lecœur
Ledoux		Numas
Charlotte	Mmes	Charlotte Reynard
Madame Fiquet		Bovery
Madame Vaussard		V. Aublanc
Eugénie		Julia Clerc

La scène est à Senlis

La mise en scène est prise de la salle. — Le premier personnage inscrit tient la gauche du spectateur.

Acte Premier

Une salle à manger bourgeoise de petite ville. — Au fond, par une large porte vitrée, on aperçoit un jardin clos de murs. Dans le coin, à gauche, un poêle de faïence, à côté duquel se trouve un petit guéridon. Au milieu du panneau, à droite, un buffet à étagère. — A gauche, au second plan, une porte menant à la chambre à coucher de Rabourdin ; au premier plan, un coffre-fort scellé au mur. — A droite, au second plan, une porte menant à la cuisine. — Une table ronde au milieu ; un fauteuil devant la table, faisant face au public ; une chaise à gauche ; un canapé d'osier, garni de deux coussins de tapisserie, à droite ; une petite jardinière montée sur un pied, près du coffre-fort ; un baromètre pendu à côté du buffet, sur lequel se trouvent une cave à liqueurs, un plateau, une timbale, des tasses etc.; plusieurs chaises, dont une marquetée, près du poêle ; un coucou accroché au premier plan, à droite.

Dix heures du matin, au printemps.

SCENE PREMIERE

CHARLOTTE, RABOURDIN.

Rabourdin. — Alors, tu es sûre, Charlotte, la caisse est vide?

Charlotte, *devant la caisse ouverte.* — Vide, mon parrain, tout à fait vide. *(Elle passe à droite, pendant que Rabourdin va regarder à son tour dans la caisse.)*

Rabourdin. — C'est bien singulier.

Charlotte. — Quoi? qu'il n'y ait plus d'argent?... *(Riant.)* Vous êtes drôle, mon parrain! Il n'y en a pas souvent, de l'argent, dans la caisse. *(Ils descendent tous deux à l'avant-scène.)*

Rabourdin. — Ne ris pas, Charlotte... Il faut absolument que je paye à ce juif d'Isaac son ancienne note, cette armoire Louis XIII qu'il m'a vendue.

Charlotte. — Il attendra. Il n'a pas peur pour son argent, peut-être!... Si je voulais, quand je sors, je vous rapporterais tout Senlis dans mon panier. Eh oui! vous êtes le père aux écus. M. Rabourdin, l'ancien drapier de la place du Marché, à l'enseigne du *Grand Saint-Martin ;* diantre! il a dû se retirer avec dix mille francs de rentes... Les braves gens! ils ne savent pas que la caisse est vide.

Rabourdin, *effrayé, regardant derrière lui.* — Chut! bavarde!... *(Confidentiellement.)* Mes neveux et mes nièces me paraissent moins tendres depuis quelques jours?

Charlqtte. — C'est grave.

Rabourdin. — Ils me laisseraient crever comme un chien, vois-tu. Eux, que j'ai nourris pendant dix ans, et qui m'ont grugé jusqu'au dernier sou.

Charlotte. — Eh! ils vous rendent, aujourd'hui. Vous serez bientôt quittes... Il faut être juste, mon parrain, vos héritiers sont gentils. Ils se disputent votre héritage à coups de cadeaux, gros et petits... Vous êtes comme un coq en pâte, dorloté, baisé, chatouillé, adoré.

Rabourdin. — Les gredins! ils ont tout pris, et ils veulent le reste!... Si, au dernier écu, je n'avais joué l'avarice, je n'aurais pas eu d'eux un morceau de pain, ni un verre d'eau... Ah! s'ils se doutaient! plus de petits plats, ma pauvre Charlotte, plus de cajoleries, plus de vieillesse heureuse! Je serais " ce vieux filou de Rabourdin"

Charlotte. — Il faut trouver l'argent du brocanteur alors.

Rabourdin. — Trouver l'argent! tu ne doutes de rien, toi! Où diable veux-tu que je le trouve?... Si j'emprunte, tout Senlis le saura. Ma pauvre maison croule déjà sous les hypothèques.

Charlotte. — Eh! vos héritiers sont là.

Rabourdin. — Hein! tu crois que je pourrais... Ils ont beaucoup donné, dans ces derniers temps... Enfin,

voyons toujours où nous en sommes. Prends le registre... *(Charlotte passe à gauche et va chercher un registre, dans la caisse, pendant que Rabourdin remonte s'asseoir devant la table, sur le fauteuil qu'il a tiré à lui.)* Peut-être qu'en demandant vingt francs à l'un, vingt francs à l'autre... Le tout est de ne pas les égorger.

CHARLOTTE, *apportant la chaise placée à gauche, sur laquelle elle s'assoit, en face de Rabourdin.* — Ce que vous avez reçu depuis le premier du mois, n'est-ce pas, mon parrain?

RABOURDIN. — Oui.

CHARLOTTE, *ouvrant le registre sur la table.* — Voyons... *(lisant.)* " Boucharain, le 2, un petit ballot contenant " douze paires de chaussettes, six pains de savon, une " paire de rasoirs, quatre foulards et trois mètres de drap " pour faire une redingote. "

RABOURDIN. — Bien, bien... Rien n'est précieux comme ces commissionnaires en marchandises... Mais je le ménage celui-là. Continue.

CHARLOTTE, *lisant.* — " Veuve Guérard, le 7, un gigot."

RABOURDIN. — Ensuite.

CHARLOTTE. — Ensuite, rien?

RABOURDIN, *se levant.* — Comment, rien! Est-ce que ma nièce Guérard se moque du monde? Un gigot, le 7, et nous sommes au 18! A ce prix-là, j'aurai des nièces tant que je voudrai... Etre une nièce Rabourdin, mais cela pose tout de suite une femme dans Senlis! C'est cent mille francs d'espérances sur la planche.

CHARLOTTE, *continuant.* — " Lehudier, le 9... "

RABOURDIN, *l'interrompant.* — Non, saute les fournisseurs, arrive aux héritiers sérieux, à ceux que je vois tous les jours. *(Il va s'asseoir sur le canapé.)*

CHARLOTTE, *lisant.* — " Le docteur Mourgue... "

RABOURDIN, *l'interrompant.* — Ce bon docteur! Voilà un homme qui entend les malades! Et qu'a-t-il donné?

CHARLOTTE. — Trois pots de confitures, le 7, et deux litres de sirop, le 13.

RABOURDIN. — Eh bien, mais, c'est gentil, c'est convenable, n'est-ce pas, Charlotte? Il n'est pas de la famille, on ne peut exiger davantage.

CHARLOTTE, *continuant.* — " Chapuzot... " *(S'in-*

terrompant.) Votre ancien associé; il n'est pas de la famille non plus, celui-là.

Rabourdin, *baissant la voix, d'un air effrayé.* — Oh! celui-là... Un cadavre qui tousse à rendre l'âme, qui a toutes sortes de maux incurables... Chapuzot a quatre-vingts ans. Je n'en ai que soixante, Dieu merci! Et il veut ma maison; il y a trente ans qu'il attend ma maison.

Charlotte. — Il a donné une haie de framboisiers pour le jardin, trois poiriers, des plants de fleurs et de légumes.

Rabourdin. — Parbleu! il arrange son jardin, il se croit déjà chez lui.

Charlotte, *lisant.* — " Madame Vaussard... "

Rabourdin. — Ah! ma bonne Olympe... Qu'a-t-elle donné?

Charlotte, *lisant.* — " Le 5, un rond de serviette en argent; le 15, une timbale. "

Rabourdin. — C'est juste, j'avais oublié la timbale... Je joue de malheur... Cette chère Olympe dépense gros en chiffons. Impossible de rien demander au mari, un grand bêta d'architecte qui se tue au travail et qui n'a jamais un sou... Autrefois, je leur ai prêté des sommes énormes.

Charlotte. — Reste Mme Fiquet qui a donné deux cents francs le 6.

Rabourdin, *se levant.* — Cette pauvre Lisbeth! elle seule sait trouver de l'argent.

Charlotte, *se levant.* — Bon! la veuve d'un huissier! Elle vous en a mangé aussi de beaux billets de mille francs, celle-là.

Rabourdin. — Elle veut trop entreprendre à la fois. Mais c'est une femme d'expédient, qui ferait pousser des pièces de cent sous sur les pavés... Et c'est tout, Charlotte? Pas un neveu, pas une nièce, dans un coin?

Charlotte, *qui a pris le registre sur la table.* — Il n'y a plus que M. Ledoux, ce jeune homme qui doit épouser votre petite nièce Eugénie. *(Montrant le registre à Rabourdin.)* Ledoux... un bouquet... un bouquet... et un bouquet.

Rabourdin. — Oui, des bouquets, toujours des bouquets! *(Il passe à gauche.)* Alors, personne! Que faire,

mon Dieu! Isaac va venir justement à l'heure du déjeuner, lorsqu'ils seront tous là. Je suis un homme ruiné, s'ils ont le moindre soupçon.

CHARLOTTE. — Ne vous tourmentez pas ainsi. Combien vous faut-il?

RABOURDIN. — Deux cents soixante-douze francs.

CHARLOTTE. — Eh bien! prenez cet argent sur les trois mille francs que ma tante vous a confiés.

RABOURDIN, *inquiet*. — Sur ta dot! Jamais, jamais! J'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles.

CHARLOTTE. — Comme vous vous défendez! Hein! pas de bêtises, n'est-ce pas, mon parrain?

RABOURDIN, *avec un rire forcé*. — Tu me fais rire... Les titres sont dans un petit coin. Veux-tu les voir?... Non, n'insiste pas, c'est inutile. Cet argent est sacré... Bast! je trouverai... Est-ce que le déjeuner n'est pas prêt?

CHARLOTTE. — Si, je vais mettre la table. *(Elle monte prendre dans le buffet une nappe, qu'elle met sur la table.)*

RABOURDIN, *allant regarder l'heure au coucou, à droite.* — Bientôt dix heures. Ils vont arriver... *(Il se retourne et aperçoit la caisse.)* Diantre! c'est imprudent de laisser la caisse ouverte. *(Il prend en passant le registre sur la table; il le cache au fond de la caisse, qu'il referme, et dont il glisse la clé dans la poche de son gilet; puis il redescend à l'avant-scène.)* Deux cents soixante-douze francs. Ce sera dur. Je vais passer ma robe de chambre jaune; elle me donne une mine de déterré... *(Il se dirige vers la porte de sa chambre et revient vers Charlotte.)* Est-ce que j'ai bonne mine, ce matin?

CHARLOTTE. — Une mine superbe.

RABOURDIN. — Tant pis!... Et les yeux?

CHARLOTTE. — Excellents, les yeux! Ils rient et flambent comme braise.

RABOURDIN. — Tant pis, tant pis!... Alors, je n'ai pas l'air d'un homme à l'agonie?

CHARLOTTE. — Vous!... On ne vous donnerait pas vingt ans.

RABOURDIN. — C'est épouvantable. Tu me nourris trop bien, Charlotte. Je rajeunis, je me mets sur la paille... Et j'ai faim, je suis capable de manger comme un ogre

devant eux!... Je n'aurai rien, pas un sou, pas un sou! *(Il sort par la porte de gauche. Charlotte remet le fauteuil en place et reporte la chaise à gauche. Dominique est entré doucement. Il tient un petit paquet au bout d'un bâton, qu'il laisse tomber derrière le canapé. Au bruit, Charlotte se retourne et se jette dans ses bras.)*

SCENE II

CHARLOTTE, DOMINIQUE.

CHARLOTTE, *poussant un cri étouffé.* — Dominique!... *(Ils s'embrassent.)* Toi, à Senlis!

DOMINIQUE, *lui tenant les mains.* — Hein! c'est une fière surprise! Je n'ai pas voulu t'écrire... *(Ils se séparent et se regardent émerveillés.)* Comme te voilà belle, et grande, et forte!

CHARLOTTE. — Comme te voilà beau, et grand, et fort!

DOMINIQUE. — Cinq ans sans nous voir. Je pensais à toi.

CHARLOTTE. — Oui, cinq ans. Moi, je t'attendais.

DOMINIQUE. — Va, c'est fini. Je suis un homme, maintenant. J'ai dit là-bas que je rentrais au pays. Et je viens te chercher, ma chère femme. *(Il lui a donné le bras, ils vont lentement à droite, et reviennent au milieu de la scène pendant que Charlotte parle.)*

CHARLOTTE. — Mon cher mari... Tu te souviens du moulin de ma tante Nanon... La bonne vieille, Dieu ait son âme!... Quand je descendais, toute blanche de farine, je te trouvais au bord de l'écluse. Tu faisais une lieue pour venir m'aider à dénicher des nids de pies. Ah! ces gueuses de pies! Elles étaient tout en haut des peupliers. J'attachais mes jupes avec des ficelles pour monter. Je n'avais pas peur, je montais aussi haut que toi; et, d'un arbre à l'autre, nous nous disions bonjour, en plein ciel... En bas, au fond du grand trou, le moulin faisait tic-tac.

DOMINIQUE, *lui embrassant la main.* — Oui, je me souviens, je me souviens.

CHARLOTTE. — Et le jour où nous avons emmené la Noiraude, la jument du moulin. Nous sommes allés sur la grand'route, tout loin. A la montée, tu te rappelles,

quand tu m'as laissée seule sur la Noiraude, voilà que je lui donne des coups de talon dans le ventre et qu'elle part comme une dératée. Tu criais, tu avais peur qu'elle ne me jetât au fossé. Et ça me faisait tant rire, que j'avais pris la jument par le cou, pour rire à mon aise... Il était nuit, quand nous avons entendu, au bout des herbages, le tic-tac du moulin... *(Dominique, qui l'a prise dans ses bras, lui baise le cou.)* Tu te souviens, tu te souviens!

DOMINIQUE. — Oui, tu étais un garnement... La tante Nanon criait: " C'est un garçon, cette fille-là! " Et moi, je t'aimais, parce que tu grimpais aux arbres et que tu n'avais pas peur de la Noiraude... Tu es une femme gaillarde, à présent.

CHARLOTTE. — Tu n'as pas l'air peureux, toi non plus.

DOMINIQUE. — Et savante, avec cela! Tu me jetais des pierres, lorsque je voulais te faire manquer l'école. Si tu avais voulu devenir une demoiselle, tu serais devenue une demoiselle, tout comme une autre.

CHARLOTTE. — Ça m'aurait ennuyée, bien sûr... J'aime mieux être ta femme. C'est juré, d'abord.

DOMINIQUE. — Oui, c'est juré. Nous avons juré ça, un matin, par un beau soleil, derrière une haie... Quand tu voudras, maintenant?

CHARLOTTE. — Eh! tout de suite dès que le curé pourra... La tante Nanon m'a laissé trois mille francs en mourant. Je vais redemander ma dot à mon parrain, et nous nous marierons.

DOMINIQUE. — Trois mille francs! Tu es riche, toi, Charlotte... Je revenais tout fier. Mais je n'ose plus te dire...

CHARLOTTE. — Quoi donc?

DOMINIQUE. — J'ai fait des économies... Trois cents francs, trois pauvres cents francs amassés sou à sou. Je les ai là, dans ma poche.

CHARLOTTE. — Mon cher Dominique! Ce sera pour la chaîne et pour l'alliance... Mon Dieu, qu'il fait beau aujourd'hui, et que la vie est bonne!... *(Elle lui prend le bras.)* Ecoute, voici ce que j'ai rêvé. Je crois que le moulin de ma tante Nanon est à louer. Lorsque nous serons mariés. nous irons voir, nous mettrons notre argent là, et je serai heureuse d'être meunière, d'être toute blanche

de farine, comme au temps où je te retrouvais, près de l'écluse. Nous aurons une jument, nos galopins dénicheront des nids de pies... Veux-tu? Nous nous aimerons toujours, toujours, au tic-tac du moulin.

DOMINIQUE, *l'embrassant de nouveau sur le cou.* — Si je veux.

CHARLOTTE, *lui échappant et remontant vers le buffet.* — Finis donc, tu m'empêches de mettre la table... Les nièces de mon parrain vont arriver.

DOMINIQUE. — Je reste, tant pis!

CHARLOTTE, *redescendant avec une assiette qu'elle essuie.* — C'est que ces commères bavarderont. J'aurais voulu ne dire qui tu es que plus tard, lorsque les choses seront terminées... *(Elle pose l'assiette sur la table.)* Il y a un moyen. Ecoute. Quand ils seront tous là, tu arriveras carrément, et tu diras à mon parrain, qui ne t'a jamais vu: " Bonjour, mon oncle. "

DOMINIQUE. — Mais il n'est pas mon oncle.

CHARLOTTE. — Ça ne fait rien.

DOMINIQUE. — Il me demandera d'où je sors, quel est mon père, ce que je viens faire à Senlis.

CHARLOTTE. — S'il te demande cela, tu répondras ce que tu voudras, ce qui te passera par la tête.

DOMINIQUE. — Et cette histoire suffira?

CHARLOTTE. — Parfaitement... Vite, va-t'en par la cuisine, et reviens dans quelques minutes... Voici la clique. *(Elle le fait passer par la porte de droite et continue de mettre la table. Les héritiers arrivent successivement.)*

SCENE III

CHARLOTTE, CHAPUZOT, LE DOCTEUR MOURGUE, puis MADAME VAUSSARD, MADAME FIQUET, EUGENIE, LEDOUX.

CHAPUZOT, *entrant au bras du docteur et descendant à droite.* — Vous dites, docteur, que la variole fait beaucoup de victimes dans Senlis?

MOURGUE. — Sur trente malades, j'en ai une vingtaine atteints par le fléau.

CHAPUZOT. — C'est un joli chiffre... Et les décès, dans quelle proportion?

MOURGUE. — Mais quinze sur vingt, à peu près... Est-ce que vous êtes vacciné, Chapuzot?

CHAPUZOT. — Moi, non. Je n'ai pas besoin de ça... On a voulu me vacciner. Ça n'a pas pris. Je suis trop fort. *(Il est pris d'un accès de toux qui le renverse sur un canapé.)*

MOURGUE. — Vous avez tort de négliger cette toux-là.

CHAPUZOT, *se relevant, furieux.* — Je ne tousse pas. J'ai quelque chose dans la gorge... Je n'ai jamais avalé une drogue de ma vie, docteur, tel que vous me voyez. Et solide! Je vous enterrerai tous... Eh! Eh! *(Il passe à gauche.)* J'en ai déjà vu partir pas mal. Senlis se nettoie.

MOURGUE. — Bah! vous mourrez comme les autres, mon ami. On meurt pour un rien, sans y penser.

CHAPUZOT, *baissant la voix et montrant la porte de gauche.* — Chut! Si ce pauvre Rabourdin vous entendait!

CHARLOTTE. — La nuit a été mauvaise... Il s'est levé tard, il s'habille. *(Elle entre dans la chambre de Rabourdin.)*

CHAPUZOT. — Mauvais symptômes, à son âge, lorsqu'on se lève tard. Enfin, il faut nous faire une raison... *(Il s'assoit sur la chaise à gauche.)* Il serait beaucoup plus heureux, s'il était mort.

MOURGUE, *qui est remonté au fond, près de la porte, pour poser son chapeau sur une chaise.* — Eh! c'est la belle madame Vaussard.

Mme VAUSSARD, *entrant.* — Toujours galant, docteur. *(Elle ôte son chapeau qu'elle accroche près du poêle.)*

MOURGUE. — Et vous, madame, toujours jeune, toujours superbe, la reine de Senlis! *(Il lui baise la main.)* Et cet excellent M. Vaussard?

Mme VAUSSARD. — Merci, il est à la maison, il travaille... *(Elle descend.)* Je vous annonce ma cousine Fiquet et son pensionnat.

MOURGUE. — Comment, son pensionnat?

Mme VAUSSARD, *riant, passant à droite.* — Oui, sa fille Eugénie et le jeune Ledoux. *(Le docteur va s'asseoir sur le canapé, tire un journal de sa poche, et le lit attentivement.)*

Mme FIQUET[1], *entrant vivement, un panier au bras, ôtant son châle et son chapeau, qu'elle pose sur une chaise,*

près du buffet. — Eh bien! et notre oncle, il n'est pas encore à table?

CHAPUZOT. — Mais il paraît que Rabourdin n'a pas fermé l'œil de la nuit.

Mme FIQUET, *descendant.* — C'est que la goutte l'aura travaillé. *(Posant son panier sur la table et allant à Mme Vaussard.)* Bonjour, ma cousine, je vous demande pardon. Je suis tout émotionnée. Je cours depuis ce matin pour une de mes amies; un procès en séparation, dont je m'occupe un peu; la pauvre femme n'a pas la tête à elle. J'ai les pièces dans mon panier... Tiens, vous avez là une jolie robe, ma cousine. Combien avez-vous payé ça?

Mme VAUSSARD. — L'étoffe, je ne sais pas au juste.

Mme FIQUET. — J'aurais été curieuse de comparer. J'ai là des échantillons. *(Elle montre son papier.)* Ça vient d'une faillite. Je place des coupons, par complaisance. *(Elle va s'asseoir sur le fauteuil, derrière la table.)* Ah! mes bons amis, si vous saviez, que de peine pour mener à bien la moindre petite affaire!

Mme VAUSSARD, *s'asseyant sur une chaise, près du canapé.* — Et n'aurai-je pas le plaisir d'embrasser notre chère Eugénie?

Mme FIQUET, *surprise.* — Hein! Eugénie ?

CHAPUZOT. — Oui, votre fille, je la croyais avec vous.

Mme FIQUET. — Ma fille... C'est vrai, elle était avec moi... *(Se levant et appelant.)* Minette! Minette!

EUGÉNIE, *entrant avec Ledoux.* — Nous voici, maman. Nous étions sous le berceau, au frais. Bonjour, ma tante. *(Elle descend embrasser Mme Vaussard qui s'est levée.)*

CHAPUZOT [2], *à Ledoux, qui est venu lui donner une poignée de mains.* — Ah! la jeunesse!... Ménagez-vous.

LEDOUX. — Je me porte bien, je vous assure.

CHAPUZOT. — On ne sait pas, on ne sait pas.

Mme FIQUET. — Allons, mes enfants, retournez au jardin. Faites des bouquets pour votre oncle. *(Eugénie et Ledoux sortent. Mme Fiquet et Mme Vaussard s'assoient de nouveau, l'une sur le fauteuil, l'autre sur la chaise.)*

SCENE IV

MADAME FIQUET, MADAME VAUSSARD, MOURGUE.

MOURGUE, *toujours assis sur le canapé, lisant son journal.* — Tiens, l'ottoman est en baisse d'un franc.

Mme FIQUET. — Je crois que notre oncle a de l'argent dans ces fonds-là.

Mme VAUSSARD. — Monsieur Chapuzot, savez-vous si notre oncle a de l'ottoman.

CHAPUZOT. — Oui, il doit en avoir... *(Il se lève et prend le milieu.)* Rabourdin n'a jamais eu de flair pour ses placements. Il n'est pas fort. *(Les deux femmes se sont levées, prises d'inquiétude.)*

Mme VAUSSARD[3]. — Il a fait une jolie fortune, pourtant.

CHAPUZOT. — Sans doute, je ne dis pas.

Mme VAUSSARD. — Une des belles fortunes de Senlis.

CHAPUZOT. — Oui, oui.

Mme FIQUET. — Pourquoi branlez-vous la tête? Expliquez-vous. Alors, il est ruiné?

CHAPUZOT. — Eh! non; il n'est pas fort, voilà tout! Je dis qu'il n'est pas fort!... Quand nous étions associés, ça me faisait hausser les épaules. La maison aurait été propre sans moi. Pas deux sous d'affaires. J'ai tout gagné. Allez, Rabourdin me doit un beau cierge... *(Il remonte et passe à gauche.)* Tenez, c'est comme cette caisse. Eh bien! elle n'est pas à sa place. Il ne l'a gardée et mise là que pour me vexer..

Mme VAUSSARD, *s'approchant.* — Elle est respectable, cette caisse.

Mme FIQUET, *examinant la serrure.* — Un bon système.

Mme VAUSSARD, *riant.* — Que peut-il y avoir là-dedans?... Tout en pièces de cent sous, je parie. *(Elle remonte et va s'asseoir sur le fauteuil.)*

Mme FIQUET. — Bah! notre oncle a raison d'aimer l'argent, et la caisse est bien là. *(Elle lui donne de petites tapes.)* C'est une bonne caisse, une caisse heureuse, une caisse fidèle.

CHAPUZOT, *qui est resté au fond, ricanant, marchant à petits pas.* — Pour le plaisir que Rabourdin tirera de son argent maintenant... N'est-ce pas, docteur?

MOURGUE, *sans lever les yeux de son journal.* — Certes.

Mme FIQUET. — Je craignais quelque perte qui l'aurait affecté... *(Elle vient fouiller dans son panier, y prend un petit paquet, puis se dirige vers la cuisine.)* Ah! j'oubliais, j'ai apporté pour lui une semoule digestive. Je vais lui en préparer un potage. Elle est très rafraîchissante et d'un goût exquis... *(Sur le seuil de la porte, se retournant.)* Vous devriez en manger une assiettée chaque matin, ma cousine, vous qui tenez à avoir le teint clair.

SCENE V

CHAPUZOT, MADAME VAUSSARD, MOURGUE.

Mme VAUSSARD, *se levant brusquement et regardant sortir Mme Fiquet.* — L'intrigante!... Elle finira par laver la vaisselle, ici!

CHAPUZOT, *toujours dans le fond, furetant.* — Eh! eh!

Mme VAUSSARD, *passant à droite.* — Elle étoufferait notre oncle, si elle pouvait, avec sa semoule. D'ailleurs, le laitage ne vaut rien pour les vieillards. N'est-ce pas, docteur?

MOURGUE, *lisant toujours le journal.* — Certainement.

Mme VAUSSARD, *revenant à gauche.* — Une femme de rien, qui vit d'on ne sait quoi! Toujours en robe fripée; pas peignée, à peine débarbouillée.

CHAPUZOT [4], *qui est descendu près de la table, à droite.* — Cette brave dame, elle a un panier inépuisable. *(Soulevant le panier.)* Diable! il n'est pas léger. *(Fouillant dans le panier.)* Des pots de pommade, des protêts, des billets échus, des échantillons de vins...

Mme VAUSSARD, *fouillant à son tour.* — Des photographies, un prospectus de dentiste, un paquet de vieilles dentelles, des lettres ficelées avec une faveur rose, une adresse de sage-femme, un bracelet en or...

CHAPUZOT, *continuant.* — Et le spécimen du corset en caoutchouc dont elle parle depuis huit jours... Elle peut ouvrir un bazar. *(Il passe à gauche.)*

Mme VAUSSARD [5]. — C'est une honte! Si l'on voulait parler. *(A Chapuzot.)* Enfin, c'est elle qui a fâché le percepteur avec sa femme. *(A Mourgue.)* C'est encore elle

qui a marié cette pauvre Mlle Reverchon avec ce brutal de pharmacien, qu'elle a été obligée de quitter il y a huit jours. *(Entre Chapuzot et Mourgue.)* Elle bouleverserait Senlis, si on la laissait faire... Il n'est pas possible que notre oncle avantage cette malheureuse, malgré la bassesse de ses cajoleries.

CHAPUZOT. — Moi, je crois, au contraire, qu'il lui laissera tout... Elle compte bien là-dessus pour marier sa fille. La petite est très recherchée.

Mme VAUSSARD. — Allons donc! jamais notre oncle ne sera assez fou... N'est-ce pas, docteur?

MOURGUE, *lisant toujours le journal.* — Sans doute. *(Chapuzot retourne en ricanant s'asseoir sur la chaise, à gauche.)*

Mme VAUSSARD. — Ah! tout le monde n'est pas comme moi! Je suis bien trop fière. Je tiens mon rang. Ce n'est pas moi qu'on verra jamais à genoux. J'aimerais mieux ne pas avoir le moindre souvenir de mon oncle, que de m'abaisser à un de ces petits services intéressés qui dégradent la main qui les rend.

Mme FIQUET, *rentrant et prenant une assiette sur le buffet.* — Maintenant, je vais cueillir des fraises.

Mme VAUSSARD, *montant brusquement et lui arrachant l'assiette.* — Laissez! je vais les cueillir, les fraises! *(Elle sort par le fond.)*

SCENE VI

CHAPUZOT, MADAME FIQUET, MOURGUE.

Mme FIQUET, *stupéfaite, suivant des yeux Mme Vaussard.* — Hein! Que lui prend-il?... Je les cueille aussi bien qu'elle, les fraises!... L'intrigante! *(Elle descend.)*

CHAPUZOT, *ricanant.* — Dame! elle se rend utile.

Mme FIQUET. — Une femme comme il faut qui en fait voir de toutes les couleurs à son grand innocent de mari!... La belle madame Vaussard! Elle a trente-cinq ans, et elle est mûre comme une poire tombée.

CHAPUZOT, *se levant et venant à elle.* — Non, soyez juste, elle est encore très bien et faite pour donner beaucoup d'agrément à un homme.

Mme FIQUET. — A un homme! Dites donc à une ville entière. C'est connu. Elle a des jeunes gens dans toutes ses armoires... Je vous dis qu'elle porte des faux cheveux et qu'elle se peint la figure!... N'est-ce pas, docteur, qu'elle se peint la figure.

MOURGUE, *lisant toujours le journal*. — Oui, oui, elle se peint la figure.

Mme FIQUET. — Et vous lui indiquez des huiles et des onguents?

MOURGUE. — Parfaitement, des huiles, des onguents.

Mme FIQUET. — D'ailleurs, avec des toilettes comme elle en porte, on a toujours l'air de quelque chose. Elles lui coûtent bon, ses toilettes... Tant mieux! tant mieux! Nous verrons sur quoi la belle madame Vaussard finira... Ah! madame donne des dîners, mange aussi bien que le sous-préfet, promène chaque semaine une robe neuve, offre du thé aux jolis jeunes gens! C'est parfait! Elle n'aura pas toujours du pain à manger.

CHAPUZOT. — A moins que Rabourdin ne lui laisse sa fortune.

Mme FIQUET. — Vous voulez rire!

CHAPUZOT. — Dame! Ses créanciers patientent. Elle a du crédit. Il lui suffit de parler de son oncle pour trouver des prêteurs.

Mme FIQUET. — C'est cela, de l'escroquerie pure!... Elle a je ne sais quels tripotages avec cet usurier d'Isaac, ce brocanteur qui prête à la petite semaine, et qui bat la contrée pour acheter toutes les vieilleries... Allez, allez, la belle madame Vaussard ne m'inquiète guère.

CHAPUZOT. — Comme vous voudrez... Du moment que vous ne voulez pas voir clair...

Mme FIQUET. — Vous savez donc quelque chose?

CHAPUZOT. — Eh! vous ne devinez pas qu'elle veut empêcher le mariage de votre fille avec M. Ledoux... Elle était au mieux avec M. Ledoux, l'hiver dernier. Elle le nourrissait de petits fours, dans son cabinet de toilette.

Mme FIQUET. — Si cela était vrai!

CHAPUZOT, *remontant*. — Tellement vrai, qu'elle est là-bas, en train de cueillir des fraises avec le jeune homme.

Mme FIQUET, *remontant*. — Merci, monsieur Chapuzot. Prendre M. Ledoux à ma pauvre Minette!... *(Re-*

gardant dans le jardin.) Je crois qu'elle lui fait embrasse sa main. Attendez, je vais les guetter par la fenêtre de la cuisine. *(Elle sort vivement par la droite.)*

SCENE VII

CHAPUZOT, MOURGUE.

MOURGUE, *à Chapuzot qui rit en se rasseyant sur la chaise, à gauche.* — Vous finirez par les faire prendre aux cheveux. *(Il plie son journal et se lève.)*
CHAPUZOT. — Tiens! ça m'amuse... Elles sont drôles, quand elles sont en colère. Il faut bien rire un peu.
MOURGUE. — En somme, laquelle des deux héritera, selon vous?
CHAPUZOT, *se levant.* — Laquelle des deux?... Ni l'une ni l'autre donc! Comment! vous êtes encore à croire que Rabourdin laissera son argent à ces deux commères! Il est bien bête, mais pas à ce point-là!
MOURGUE. — Elles sont ses nièces.
CHAPUZOT. — Une grosse femme qui a des appétits d'ogresse, qui deviendrait insupportable de prétentions, si elle avait de l'argent dans sa poche!
MOURGUE. — Elle est sa nièce.
CHAPUZOT. — Une vieille suspecte qui promène dans son panier toutes les affaires véreuses de Senlis, qui engloutirait dix fortunes, sans qu'on entendît seulement tomber un écu!
MOURGUE. — Elle est sa nièce, que diable!
CHAPUZOT, *exaspéré, passant à droite.* — Sa nièce! sa nièce! qu'est-ce que ça fait? Est-ce qu'on laisse son bien à des nièces!... *(Baissant la voix.)* A quoi bon des nièces, quand Rabourdin a autour de lui des amis dévoués, des amis de cœur, qui ne manquent pas un jour de lui tenir compagnie?
MOURGUE, *confidentiellement.* — Vous comptez alors que notre pauvre Rabourdin?...
CHAPUZOT. — C'est une affaire convenue depuis longtemps. Pensez donc! il y a quarante ans que nous nous connaissons... J'aurai la maison... Je pense m'installer à

l'automne. *(Il est pris d'un accès de toux qui le renverse sur le canapé.)*

MOURGUE, *à part.* — Oui, à la chute des feuilles... *(Haut.)* Soignez ça, entendez-vous. Ça vous jouera quelque mauvais tour.

CHAPUZOT, *furieux, se relevant.* — Laissez donc! une simple démangeaison.

MOURGUE, *baissant la voix.* — Ecoutez, entre nous, je dois vous prévenir que Mme Fiquet a une promesse de son oncle.

CHAPUZOT. — Une promesse?... Ce Rabourdin promet donc à tout le monde?

MOURGUE. — Dame! il se fait dorloter, c'est son droit. La maison sera au plus tendre, au plus aimant... Soyez tendre, Chapuzot.

CHAPUZOT. — Vous vous moquez! Je n'irai pas tourner un potage, ni cueillir des fraises, peut-être! Ah! non, docteur, j'ai plus de dignité que cela... *(Changeant peu à peu de ton.)* La vérité est que je n'ai jamais pu voir souffrir personne. Rabourdin serait déjà mort sans moi. Voyez, la table n'est seulement pas mise! Il manque le sel, le poivre, le pain, la serviette... *(Il enlève le panier de Mme Fiquet et achève de mettre la table.)*

MOURGUE, *à part, riant.* — Ils sont tous grotesques, ma parole d'honneur!... *(Il s'assied sur la chaise à gauche.)* Moi, je ne bouge pas. J'ai une promesse formelle de Rabourdin. Ce n'est pas moi que l'on surprendra à quelque vilenie. *(Il aperçoit Charlotte qui est entrée prendre un des coussins du canapé ; il se lève et le lui arrache des mains.)* Donnez, ceci est l'affaire du médecin. Vous le mettez toujours trop bas. *(Il arrange le coussin dans le fauteuil.)* Là, un vrai dodo. *(A ce moment, Rabourdin paraît à la porte de gauche, voûté, cassé, l'air agonisant. Mourgue donne de petites tapes sur le coussin. Chapuzot coupe du pain. Les autres personnages se présentent de la façon suivante : Mme Fiquet, à droite, avec un potage ; Mme Vaussard, au fond, avec une assiette de fraises ; Eugénie et Ledoux également au fond, avec des bouquets.)*

SCENE VIII

RABOURDIN, CHARLOTTE, MOURGUE, EUGENIE, MADAME VAUSSARD, LEDOUX, CHAPUZOT, MADAME FIQUET.

TOUS. — Ah! le voici.

Mme VAUSSARD ET Mme FIQUET. — Notre cher oncle!

CHAPUZOT ET MOURGUE. — Ce cher ami!

RABOURDIN. — Merci, merci, mes enfants.

MOURGUE, *allant le chercher.* — Là, venez vous asseoir, j'ai arrangé les coussins, vous allez être comme dans votre lit. *(Il l'assoit dans le fauteuil.)*

Mme FIQUET, *s'approchant, à droite de la table.* — Et vous mangerez votre potage, une semoule au lait et au sucre, une vraie confiture... C'est moi qui l'ai préparée. *(Elle pose le potage sur la table.)*

Mme VAUSSARD, *s'approchant, à gauche de la table.* — Je les ai cueillies pour vous... Elles embaument. *(Elle pose les fraises sur la table.)*

CHAPUZOT, *s'approchant, en face de la table.* — Moi, je vous coupais du pain, le croûton, le bout le plus cuit.

RABOURDIN. — Merci, merci, mes enfants.

EUGÉNIE[6], *descendant avec Ledoux, pendant que Mme Vaussard et Mme Fiquet s'écartent un peu.* — Si vous voulez nous permettre de vous offrir ces fleurs?

RABOURDIN, *se mettant debout.* — Oh! des fleurs!... *(Il jette un cri étouffé.)* Aïe! j'ai les reins coupés en quatre.

MOURGUE, *se précipitant, écartant Eugénie et Ledoux.* — Vous le fatiguez... *(A Rabourdin.)* Je tiens les oreillers, n'ayez pas peur.

Mme FIQUET, *le soutenant, à droite.* — Appuyez-vous sur mon bras.

Mme VAUSSARD, *le soutenant, à gauche.* — Et doucement, doucement.

CHAPUZOT, *qui est remonté derrière le fauteuil.* — Laissez-le glisser peu à peu, sans secousse. Il y est... *(Rabourdin s'assoit.)*

TOUS. — Ah! le voilà assis!

Mme FIQUET ET Mme VAUSSARD. — Notre cher oncle!

CHAPUZOT ET MOURGUE. — Ce cher ami! *(Eugénie et Ledoux retournent sournoisement dans le jardin. Mme Vaussard passe les bouquets à Charlotte qui va les poser sur le poêle, et qui se retire ensuite par la porte de droite.)*

SCENE IX

MADAME VAUSSARD, MOURGUE, RABOURDIN, MADAME FIQUET, CHAPUZOT.

RABOURDIN, *assis.* — Je respire. J'ai les jambes si lourdes.

MOURGUE. — Diable! nous avons une mauvaise mine, ce matin. *(Il lui prend le pouls.)*

RABOURDIN. — N'est-ce pas, docteur? une bien mauvaise mine. J'ai passé une nuit atroce.

MOURGUE. — Le pouls ne dit rien... Voyons la langue... Elle ne dit rien non plus... Je n'aime pas cette absence de symptômes. C'est toujours très grave.

RABOURDIN. — N'est-ce pas, docteur?

MOURGUE. — Je vais faire une petite ordonnance. *(Il remonte au fond et écrit l'ordonnance sur le guéridon, près du poêle.)*

Mme FIQUET, *debout près de Rabourdin.* — Bah! notre oncle vivra cent ans.

CHAPUZOT, *assis sur le canapé.* — Cent ans, c'est beaucoup.

Mme VAUSSARD, *assise sur la chaise, à gauche.* — Les Rabourdin ont l'âme chevillée au corps.

CHAPUZOT, *s'échauffant et se levant.* — Eh! c'est ridicule! Il connaît son état aussi bien que vous... N'est-ce pas, Rabourdin?

RABOURDIN, *d'une voix dolente.* — Oui, oui, mon ami.

CHAPUZOT. — Enfin, il traîne toujours, il est toujours dans les tisanes... Je crois qu'il y a en lui un vice du sang.

RABOURDIN, *inquiet.* — Mon ami, mon ami...

CHAPUZOT. — Ce que j'en dis, ce n'est pas pour vous effrayer. Là, vous n'êtes pas fort. Le moindre bobo vous flanquerait par terre. Vous savez ce qui vous attend, que diable!

RABOURDIN, *se fâchant.* — Permettez, Chapuzot, je ne suis pas encore mort... Vous êtes insupportable! *(Chapuzot retourne s'asseoir sur le canapé.)*

Mme FIQUET. — Eh! notre oncle se porte à merveille.

Mme VAUSSARD. — Il nous enterrera tous.

RABOURDIN, *reprenant sa voix d'agonisant.* — Non, non, Chapuzot a raison; je suis bien faible... Ah! mes pauvres enfants, vous ne me garderez pas longtemps au milieu de vous.

MOURGUE, *qui a achevé son ordonnance, redescendant.* — Voilà... Vous prendrez, d'heure en heure, une cuillerée de la potion; puis, après chaque repas, un des petits paquets; puis, le matin, trois des pilules; puis, tous les deux jours, un grand bain alcalin... Si le mal empirait, envoyez-moi chercher cet après-midi. *(Il va prendre son chapeau près de la porte.)*

RABOURDIN, *haussant la voix.* — Docteur, je puis manger, n'est-ce pas?

MOURGUE, *revenant.* — Légèrement, mon ami, très légèrement... Au revoir. *(Il sort. Mme Vaussard approche la chaise à quelque distance de la table, et se met à éplucher les fraises. Mme Fiquet attache la serviette au cou de son oncle. Chapuzot est toujours assis sur le canapé.)*

SCENE X

MADAME VAUSSARD, RABOURDIN, MADAME FIQUET, CHAPUZOT, puis CHARLOTTE.

Mme FIQUET. — Le potage va être froid... Voyons, mon oncle, forcez-vous un peu.

CHAPUZOT. — Il ferait mieux de ne pas manger... Hein! mon pauvre Rabourdin, ça ne va guère, l'appétit?

RABOURDIN. — Heu! heu!

Mme FIQUET. — Rien qu'une cuiller, mon oncle, pour nous faire plaisir.

CHAPUZOT, *se levant.* — Eh! non, laissez-le tranquille, puisqu'il n'a pas faim.

RABOURDIN. — Cependant...

CHAPUZOT. — Il n'a besoin que de son lit, c'est visible.

RABOURDIN. — Permettez!... Je n'ai pas faim. Seu-

lement je sens là, dans l'estomac, un creux... *(Chapuzot se rassoit.)*

Mme FIQUET. — Oui, oui, faites un effort. Vous mangerez ce que vous mangerez.

RABOURDIN, *mangeant.* — Si peu, si peu... C'est fini, cette fois. Bientôt, je ne vous dérangerai plus, je vous laisserai la place.

Mme VAUSSARD. — Oh! mon oncle, s'il est permis de dire des choses pareilles! *(Elle lui verse à boire.)*

RABOURDIN, *mangeant gloutonnement.* — Non, ne vous abusez pas... Je sens que je m'en vais.

CHAPUZOT, *se précipitant pour lui enlever la tasse.* — Rabourdin, vous allez vous faire du mal. Je vous surveille, moi!... *(Rabourdin l'écarte et boit le restant du potage.)* Voyez donc, il a vidé la tasse. *(Il retourne s'asseoir.)*

Mme FIQUET. — C'est qu'il a trouvé ma semoule bonne... Mais plus une bouchée... Buvez-moi ces deux doigts de vin, et je vais appeler Charlotte pour qu'elle enlève le couvert.

Mme VAUSSARD, *se levant brusquement, tenant l'assiette de fraises.* — Ah! pardon, je veux que mon oncle goûte mes fraises.

Mme FIQUET, *aigrement.* — Il ne peut cependant pas s'étouffer pour vous faire plaisir.

Mme VAUSSARD, *se fâchant.* — Je l'ai bien laissé se bourrer de votre potage, moi! C'est très indigeste, cette pâtée!... N'est-ce pas, mon oncle, que vous allez manger des fraises?

Mme FIQUET, *bousculant l'assiette.* — C'est ce que nous verrons. Je ne permettrai pas qu'on l'oblige à se faire du mal.

RABOURDIN. — Lisbeth! Olympe! je vous en prie... *(Mme Vaussard pose devant lui l'assiette de fraises.)* Il me semblait qu'avant les fraises...

Mme VAUSSARD. — Avant les fraises...

RABOURDIN. — Oui, Charlotte m'avait promis...

Mme FIQUET. — Quoi donc?

RABOURDIN. — Une petite côtelette.

CHAPUZOT. — Une côtelette! mais il va se donner une indigestion!

RABOURDIN. — Oh! toute petite, la noix seulement, rien que pour sucer... J'ai là ce creux dans l'estomac, vous savez; pas la moindre faim, mais un creux atroce.

CHARLOTTE[7], *entrant à droite, avec la côtelette.* — Mon parrain, voici votre côtelette, bien saignante.

RABOURDIN. — Donne, ma fille... Encore un morceau de pain, Chapuzot.

CHAPUZOT, *prenant le pain qu'il a posé debout contre le canapé, et coupant un énorme morceau, à part.* — Tiens! si celui-là ne t'étouffe pas! *(Il se rassoit.)*

CHARLOTTE, *passant le morceau de pain à Rabourdin.* — Et maintenant, mon parrain, faut-il vous mettre deux œufs sur le plat?

TOUS. — Ah! non, non, par exemple!

RABOURDIN. — Hein? des œufs sur le plat, pourtant... pas trop cuits, avec une pointe de poivre, c'est léger, ça se digère facilement!

TOUS, *énergiquement.* — Non!

RABOURDIN, *résigné.* — Eh bien! non, Charlotte... Ils m'aiment bien, ils sentent que ça ne passerait pas. *(Attaquant sa côtelette.)* Ça ne pourrait pas passer. Je suis si faible, si faible! *(Charlotte sort par le fond. Mme Vaussard va s'asseoir sur la chaise, à gauche. Mme Fiquet s'assoit sur la chaise, près du canapé.)*

CHAPUZOT[8], *à part.* — Ça va l'achever.

RABOURDIN. — C'est de vous voir là, mes enfants. Je m'oublie, en causant; je mange sans y penser... Est-ce qu'Eugénie n'est pas venue, ce matin? Je croyais l'avoir vue.

Mme FIQUET, *surprise.* — Hein? Eugénie?

RABOURDIN. — Votre fille?

Mme FIQUET, *se levant.* — Ah! oui, ma fille... Elle était là. Où a-t-elle pu passer? *(Elle va au fond.)* Minette! Minette!

CHAPUZOT, *ricanant.* — Il y a longtemps que Minette est retournée sous le berceau avec M. Ledoux.

RABOURDIN. — Laissez-la, Lisbeth. *(Mme Fiquet revient s'adosser à son fauteuil.)* Je suis content que cette petite vienne se faire embrasser le bout des doigts dans mon jardin!... Ah! la famille, la famille! On ne vit bien que par la famille!

CHARLOTTE[9], *entrant par la droite.* — Mon parrain, il y a là un jeune homme qui vous demande.

RABOURDIN. — Tu le connais?

CHARLOTTE. — Je ne l'ai jamais tant vu... Il a un panier.

RABOURDIN. — Un panier... Fais-le entrer.

(Charlotte appelle du geste Dominique, qui entre par la droite, et qui marche droit à Rabourdin, la main tendue. Charlotte traverse au fond, et descend à gauche, riant et attendant.)

SCENE XI

LES PRECEDENTS, DOMINIQUE.

DOMINIQUE. — Bonjour, mon oncle. *(Mme Vaussard se lève brusquement et accourt près de son oncle, que Mme Fiquet couvre de son corps. Chapuzot s'est également levé, très inquiet.)*

RABOURDIN[10], *surpris.* — Hein!... *(Se laissant prendre la main.)* Bonjour, mon garçon.

Mme FIQUET, *écartant Dominique.* — Vous êtes chez M. Rabourdin.

DOMINIQUE, *posant son panier à l'avant-scène.* — Pardi! mon oncle Rabourdin, un des hommes les plus respectables de Senlis... *(Ecartant à son tour Mme Fiquet.)* Et vous allez bien, mon oncle?

RABOURDIN, *toujours surpris, hésitant.* — Très bien, mon garçon... Je veux dire doucement, très doucement.

Mme VAUSSARD, *se penchant, bas.* — Quelque intrigant!... Est-ce que vous le connaissez?

RABOURDIN, *bas.* — Pas précisément... Je cherche à me rappeler sa figure.

DOMINIQUE. — Je suis Dominique, le fils du grand Lucas.

RABOURDIN. — Dominique, le grand Lucas... Certes!

DOMINIQUE. — Vous savez, le grand Lucas, de la ferme de Pressac.

RABOURDIN. — La ferme de Pressac... Oui, oui.

DOMINIQUE. — Et je vais à Paris pour acheter des semences. Alors, mon père m'a dit : "Donne donc le bonjour à l'oncle Rabourdin, en passant à Senlis. Tu

lui porteras une paire de canards. " Attendez, les canards sont dans mon panier. *(Il les prend et les pose sur la table.)* Des canards joliment gras, mon oncle.

RABOURDIN, *se frappant le front.* — Parfait! le grand Lucas, de la ferme de Pressac, qui avait épousé...

DOMINIQUE. — Mathurine Taillandier, la fille à Jérôme Bonnardel.

RABOURDIN. — C'est cela!... *(Il se lève et donne une poignée de main à Dominique. Charlotte retient un rire et sort par le fond.)* Ah! mon neveu, que je suis donc heureux de te voir!... Je me disais aussi: Je connais cette figure-là. Tu ressembles comme deux gouttes d'eau à une de mes pauvres tantes... Tout le monde est gaillard à la ferme?

DOMINIQUE. — Merci. Ils vous disent tous bien des choses. *(Il prend son panier et va s'installer sur le canapé, à côté de Chapuzot.)*

RABOURDIN. — Tu es chez toi, mets-toi à ton aise... Nous sommes en famille, tous parents, tous amis. Je ne suis content que lorsque la maison est pleine. *(Il retourne s'asseoir à la table et reprend sa voix de malade.)* J'ai bien des consolations à mes derniers moments... Chapuzot, un morceau de pain, je vous prie. Je vais manger mes fraises.

CHAPUZOT, *se levant.* — Avec plaisir... *(Il coupe un gros morceau de pain. A part.)* Crève, crève, mon bon. *(Il se rassoit.)*

Mme FIQUET[11], *qui a pris à part Mme Vaussard, au fond.* — Mathurine Taillandier, Jérôme Bonnardel, est-ce que vous connaissez ces noms-là?

Mme VAUSSARD, *bas.* — Pas du tout... Le jeune homme a des yeux qui luisent comme des charbons.

Mme FIQUET, *bas.* — Il faudra le surveiller.

CHARLOTTE, *entrant par le fond.* — Mon parrain, voici M. Isaac qui entre dans le jardin.

RABOURDIN, *très inquiet.* — C'est désagréable! Nous étions si bien, là, en famille!

CHARLOTTE. — Le voici. *(Elle sort par la porte à droite. Mme Fiquet dessert la table.)*

SCENE XII

MADAME VAUSSARD, RABOURDIN, MADAME FIQUET, ISAAC, CHAPUZOT, DOMINIQUE.

RABOURDIN, *pendant que Mme Fiquet lui enlève sa serviette du cou.* — Eh! c'est cet excellent monsieur Isaac! Ça ne va pas, ça ne va pas, mon pauvre monsieur Isaac... Vous êtes fort comme un Turc, vous!

ISAAC. — Vous êtes bien bon. Je ne me porte pas mal. Je venais pour une petite note.

RABOURDIN. — Une petite note...

ISAAC. — Un ancien compte, deux cent soixante-douze francs, pour une armoire...

RABOURDIN. — Quoi! l'armoire ne vous a pas encore été payée. Vraiment, si vous ne me connaissiez pas...

ISAAC. — Oh! je n'étais pas en peine, monsieur Rabourdin. On sait ce qu'on sait. Je voudrais que vous me dussiez cent fois davantage. *(Il lui remet la note.)*

RABOURDIN. — Deux cent soixante-douze francs... *(Il se lève. Mme Vaussard est montée s'asseoir devant le guéridon, où elle feuillette un album ; Mme Fiquet achève de desservir la table. Chapuzot cause avec Dominique.)* Je ne sais pas si je vais avoir de la monnaie... *(Il fouille dans ses poches en se dirigeant vers la caisse.)* Je suis pourtant bien sûr d'avoir pris la clé de la caisse sous mon oreiller. *(Se fâchant.)* Aussi c'est cette écervelée de Charlotte! On ne retrouve rien dans la maison... *(Appelant.)* Charlotte! Charlotte!

Mme FIQUET, *s'approchant, allongeant la main pour tâter la poche du gilet.* — La clé est peut-être dans votre gilet.

RABOURDIN, *fermant étroitement sa robe de chambre.* — Ah! non, non, je me souviens... Elle sera tombée hier de ma poche. Et j'ai une peur: on l'aura balayée et jetée à la rue... *(Appelant.)* Charlotte! Charlotte! *(Se fouillant de nouveau.)* Mon Dieu, mon Dieu, que c'est contrariant!... *(A Isaac.)* Vous n'êtes pas pressé? Autrement je vous aurais envoyé ça cet après-midi.

ISAAC. — J'ai le temps. *(Les héritiers, flairant un emprunt, tournent tous le dos à Rabourdin. Mme Fiquet,*

qui a porté la table derrière le canapé, est remontée devant le buffet. Mme Vaussard met les bouquets dans des vases, sur le poêle. Chapuzot cause toujours avec Dominique, côte à côte, sur le canapé.)

RABOURDIN 12. — Tant mieux! tant mieux!... Quand on ne trouve pas, vous savez, on perd la tête. *(Réfléchissant.)* Pas le moindre souvenir. Tout se brouille. Va te faire lanlaire!... Chapuzot?

CHAPUZOT, *se tournant à regret.* — Quoi, mon ami?

RABOURDIN. — Vous n'auriez pas la somme sur vous, par hasard?

CHAPUZOT. — Non... *(Regardant dans son porte-monnaie.)* J'ai trente-sept sous. Je ne prends jamais d'argent sur moi. Ça embarrasse. *(Il reprend sa causerie avec Dominique.)*

RABOURDIN. — Vous avez bien raison. Je vous demandais cela, en l'air, pour en finir... Asseyez-vous donc, monsieur Isaac. Ce sera peut-être long.

ISAAC. — Merci... Ne vous inquiétez pas de moi.

RABOURDIN. — Nous allons tâcher de trouver la somme, que diable!... Vous dites trente-sept sous, Chapuzot? *(Chapuzot gonfle le dos sans se retourner.)* Ce ne serait pas trente-sept francs? Non. Tant pis!... Ma bonne Olympe, vous avez bien quelques louis?

Mme VAUSSARD, *descendant, d'un air contrarié.* — Mais non, mon oncle, pas dix francs seulement. J'ai payé ma modiste en venant ici, de sorte que je suis à sec. *(Elle remonte.)*

RABOURDIN. — Deux cent soixante-douze francs... Nous n'y arriverons jamais... Et vous, Lisbeth?

Mme FIQUET, *descendant avec son panier.* — Attendez... Je regardais justement... Quelquefois, j'ai de l'argent qui traîne. L'argent, ça tombe toujours au fond, dans les miettes... Non, voilà trois pièces de quatre sous, avec des centimes, que la boulangère m'a rendus... *(Elle remonte.)*

ISAAC, *s'avançant.* — Je ne vous cacherai pas que j'ai, ce matin, un petit payement à faire.

RABOURDIN. — Un petit payement! Je sais ce que c'est qu'un petit payement! Il faut absolument que je retrouve cette clé... Mon Dieu! mon Dieu! *(Il remonte, la tête entre les mains.)*

DOMINIQUE, *à part.* — Il me fait de la peine, le bonhomme!... *(Haut, quittant le canapé.)* Vous dites deux cent soixante-douze francs, mon oncle?

RABOURDIN, *surpris.* — Oui, mon garçon.

DOMINIQUE, *lui remettant trois billets de banque.* — Voici trois cents francs. *(Tous les héritiers descendent, stupéfaits.)*

RABOURDIN[13], *tenant les billets.* — Ah! ce cher neveu! ce brave neveu!... Il a trois cents francs, à son âge! C'est bien, cela, c'est très bien! Ça fait honte aux grandes personnes... Embrassez-moi, petit. Tu es un vrai Rabourdin! Payez-vous, monsieur Isaac.

CHAPUZOT, *ricanant, à demi voix.* — Est-ce bête, la jeunesse!

Mme VAUSSARD, *à Mme Fiquet, bas.* — Décidément, il me déplaît, ce gamin.

Mme FIQUET, *bas.* — Quelque fripon.

ISAAC. — Eh! eh! les bons comptes font les bons amis... Voici vingt-huit francs, monsieur Rabourdin.

RABOURDIN. — Bien, bien... *(Il serre la main que tend Dominique pour prendre la monnaie, et met cette monnaie dans sa poche.)* Nous compterons, mon garçon. J'ai la mémoire du cœur. La famille, c'est ma vie. *(S'attendrissant.)* Mes pauvres enfants, vous retrouverez tout après ma mort. *(Les héritiers, qui se sont rapprochés, baissent la tête et reculent.)*

ISAAC. — Je ne suis pas venu pour cette misère... Je voulais vous proposer des pendules... Vous en désiriez une pour votre chambre à coucher.

RABOURDIN. — Oh! un caprice.

ISAAC, *lui remettant des photographies.* — J'ai là des reproductions...

RABOURDIN. — Voyons... *(Tenant les photographies.)* En effet, voilà de belles pendules... Nous pouvons toujours donner un coup d'œil à la cheminée... Venez tous, vous me direz votre avis. *(Il sort au bras de Dominique. Tous le suivent. Au moment où Isaac va rentrer dans la chambre, il est arrêté par Mme Vaussard.)*

SCENE XIII

MADAME VAUSSARD, ISAAC.

Mme VAUSSARD, *arrêtant Isaac.* — Pardon, monsieur Isaac... Etes-vous aussi méchant qu'hier? Vous ne pouvez me refuser le renouvellement de ces billets.

ISAAC. — Je suis désolé, vraiment désolé. Vous avez déjà renouvelé les billets cinq fois... Pourquoi ne me faites-vous pas payer par votre oncle, qui vous aime tant?

Mme VAUSSARD, *vivement.* — Pas un mot de tout ceci à notre oncle!... *(D'une voix pénétrée.)* Si je vous ai reparlé des billets, c'est que je pensais qu'après avoir vu notre pauvre oncle...

ISAAC. — Eh! eh! il est encore gaillard.

Mme VAUSSARD. — Oh! gaillard.

ISAAC. — Mon Dieu, si l'on était sûr, je renouvellerais bien encore. Je vous avancerais même les trois mille francs que vous m'avez demandés hier... Vous savez que je ne suis pas un méchant homme... *(Il passe à gauche.)* Seulement, le père Rabourdin, eh! eh! je crois qu'on devra le tuer à coups de bonnet de coton, comme on dit. C'est un malade solide... *(Voix de Rabourdin, dans la coulisse : Monsieur Isaac! Monsieur Isaac!)* Pardon, il m'appelle. *(Il entre à gauche.)*

Mme VAUSSARD, *le suivant.* — Quel misérable, cet Isaac! Attendre ainsi le dernier soupir d'un vieillard.

SCENE XIV

MADAME FIQUET, LEDOUX.

Mme FIQUET, *à la cantonade.* — Reste sous le berceau, Minette. *(Entrant, poussant Ledoux devant elle.)* Il est inutile que la pauvre chérie entende... *(A Ledoux.)* Oui, ma cousine vous faisait embrasser sa main.

LEDOUX. — Je vous assure, madame...

Mme FIQUET. — Vous êtes ridicule, voilà que vous rougissez maintenant! Je vous parle de cela uniquement au point de vue de notre affaire... Oui ou non, épousez-vous toujours ma fille Eugénie?

Ledoux. — J'aime Mlle Eugénie, et si les espérances que vous m'avez fait entrevoir se réalisent...

Mme Fiquet. — Oh! pas de phrases... Je donne à Eugénie cent mille francs de dot. En outre, si vous êtes gentils tous les deux, je vous laisserai la maison... Vous seriez bien, ici.

Ledoux. — Je me permettrai de vous faire remarquer, madame, que nous n'y sommes pas encore. M. Rabourdin...

Mme Fiquet. — Il est au plus mal, mon cher... D'ailleurs, cette pauvre Minette ne saurait attendre davantage. Son oncle comprendra... Voici deux mariages déjà qu'il lui fait manquer, et elle aura bientôt vingt-deux ans.

Ledoux. — Enfin, je crois qu'il serait bon d'attendre.

Mme Fiquet. — Le mariage aura lieu en septembre, au plus tard. Voyez, si cela vous arrange... Nous valons cent mille francs, au bas mot. Le dernier épouseur de Senlis sait cela... Oh! rompons, si vous voulez. Nous y gagnerions, monsieur... *(Remontant et désignant son panier.)* J'ai là, en note, des partis: un de cent quatre-vingt mille, un de deux cent vingt mille, un de deux cent mille...

Ledoux. — Eh! non! non! j'épouse. L'affaire est conclue.

Mme Fiquet. — Vous épousez! L'affaire est conclue! Touchez là... Vous pouvez aller retrouver Eugénie sous le berceau. *(Ledoux sort.)* Mon Dieu! que ces enfants me donnent du mal! *(Elle s'assoit sur le canapé.)*

SCENE XV

CHAPUZOT, RABOURDIN, MADAME FIQUET, DOMINIQUE, puis ISAAC et MADAME VAUSSARD.

Rabourdin, *entrant avec Chapuzot, regardant les photographies pendant que Dominique traverse au fond et descend à droite.* — Je trouve la pendule Empire un peu grande... Quel est votre avis, Chapuzot?

Chapuzot. — Eh! eh! j'aimerais à avoir la pendule Louis XVI sur ma cheminée. Prenez la pendule Louis XVI, Rabourdin.

Mme Fiquet, *se levant.* — Non, par exemple! Je choisis la pendule Louis XV, moi! Un vrai bijou pour la chambre d'une mariée, si vous voulez jamais en faire cadeau à une de vos petites-nièces. *(Elle remonte à droite, et met son châle et son chapeau.)*

Isaac, *entrant avec Mme Vaussard, qui reste au fond, à gauche, occupée à mettre son chapeau.* — La garniture Louis XV est la plus chère... Douze cents francs.

Rabourdin [14]. — Bon Dieu!... *(Il rend les photographies à Isaac.)* Douze cents francs! Si je faisais une pareille folie, je croirais ruiner mes héritiers.

Mme Fiquet et Mme Vaussard. — Oh! mon oncle!

Rabourdin, *gagnant la porte avec Isaac.* — Et votre dernier prix est vraiment douze cents francs? *(Ils disparaissent dans le jardin.)*

Chapuzot [15], *près de la porte, bas.* — Il en a une envie folle.

Mme Fiquet, *bas.* — Non, non, il deviendrait d'une exigence!... Il faut nous jurer de ne pas courir la lui acheter en sortant d'ici.

Mme Vaussard, *bas.* — Jurons, je le veux bien.

Chapuzot, *bas.* — Oh! moi, je n'ai pas besoin de jurer... Méfiez-vous du petit neveu.

Rabourdin, *du jardin.* — Venez-vous, mes enfants? *(Ils sortent tous les trois. Au moment où Dominique va les suivre, il est arrêté par Charlotte, qui entre à droite.)*

SCENE XVI

DOMINIQUE, CHARLOTTE.

Charlotte. — Bonjour, mon oncle! Bonjour, mon neveu!... Hein! que te disais-je? Vous étiez joliment drôles, tous les deux.

Dominique. — Eh! ton parrain me plaît. Ce pauvre vieux a l'air d'être si innocemment la proie de ces gens... Il a été bien embarrassé tout à l'heure, quand cet Isaac est venu. Il avait perdu la clé de sa caisse.

Charlotte. — Ah! il avait perdu la clé de sa caisse?

Dominique. — Il fallait voir la figure des autres! Ils

n'avaient pas un sou sur eux... Alors, moi, j'ai fait le crâne, j'ai sorti mes trois cents francs.

CHARLOTTE. — Tu as prêté tes trois cents francs à mon parrain?

DOMINIQUE. — Mais oui... Il m'a dit que nous compterions.

CHARLOTTE, *éclatant.* — Ah! non, non, mon parrain! je ne vous permets pas ça!... *(A Dominique.)* Aussi, tu es bien godiche, toi!

DOMINIQUE. — Puisqu'il avait perdu la clé de sa caisse!

CHARLOTTE. — La clé, la clé... Tais-toi, tiens! ça me jette hors de moi.

DOMINIQUE. — Il me le rendra, cet argent. Je suis bien tranquille.

CHARLOTTE, *exaspérée.* — Tu es volé, là, comprends-tu?... C'est ma faute. J'aurais dû t'expliquer tout de suite... Mais il faudra qu'il retrouve les trois cents francs, jour de ma vie! Et je veux ma dot, mes trois mille francs, dès ce soir!

DOMINIQUE. — Chut!... Pas devant le monde.

RABOURDIN, *à la cantonade.* — Non, décidément, monsieur Isaac, ne comptez pas sur moi...

CHARLOTTE, *qui est allée le chercher et qui le ramène violemment par le poignet.* — A nous deux, maintenant, mon parrain!

Rideau

Acte Deuxième

La chambre à coucher de Rabourdin. — Porte au fond, donnant sur la salle à manger ; elle est flanquée d'une armoire, à gauche, et d'un lit tendu de rideaux, à droite. — A gauche, au second plan, une fenêtre donnant sur le jardin ; au premier plan, une porte. — A droite, au premier plan, une cheminée garnie seulement de deux flambeaux. — Meubles de chambre à coucher, table de nuit à la tête de lit, chaises, etc. Sur le devant de la scène : à gauche, un fauteuil, près d'un guéridon ; à droite, un autre fauteuil.

SCENE PREMIERE

RABOURDIN, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *ouvrant la porte du fond et amenant violemment Rabourdin par le poignet.* — Vous n'avez pas honte, mon parrain! Prendre les trois cents francs de ce pauvre garçon!

RABOURDIN. — Est-ce que je savais?... Mets-toi à ma place. Il entre, il me dit : " Bonjour, mon oncle. " Naturellement, j'ai cru qu'il était mon neveu.

CHARLOTTE. — Et vous avez accepté les trois cents francs?

RABOURDIN. — Tiens! puisqu'il était mon neveu!

CHARLOTTE. — Vous avez même gardé la monnaie.

RABOURDIN. — Sans doute, puisqu'il était mon neveu!

CHARLOTTE. — Vous saviez pourtant que vous ne pourriez rendre cet argent.

RABOURDIN. — Mais puisqu'il était mon neveu!... On ne trompe pas les gens comme ça! Tu l'exposais, ton amoureux, à toutes sortes d'histoires. Je lui aurais demandé la pendule, parbleu! *(Il passe à gauche.)*

CHARLOTTE. — Ne nous fâchons pas... Vous allez toujours me donner ma dot.

RABOURDIN, *inquiet.* — Ta dot... Tu veux ta dot?

CHARLOTTE. — Dame! pour me marier.

RABOURDIN. — Pour te marier... Parbleu! j'entends bien... Mon enfant, c'est une chose grave que le mariage. Il faut réfléchir. Tu es trop jeune, vois-tu.

CHARLOTTE. — J'ai vingt ans.

RABOURDIN. — Comme les petites filles grandissent vite! Vingt ans déjà!... D'ailleurs, là, entre nous, ton prétendu ne me plaît pas. Il a l'air d'un mauvais sujet.

CHARLOTTE. — Lui? Vous le trouviez charmant.

RABOURDIN. — Oh! charmant... Je suis faible, tu sais, pour mes neveux. Mais, du moment qu'il s'agit de toi, de ton bonheur... Il a un regard dont je me méfie. Tu serais malheureuse. *(Il va s'asseoir sur le fauteuil, à droite.)*

CHARLOTTE. — Malheureuse avec Dominique! Dites donc, mon parrain, ne vous moquez pas!... Je veux ma dot.

RABOURDIN. — Bien, bien, je te la remettrai... le jour de ton mariage.

CHARLOTTE. — Je veux ma dot tout de suite.

RABOURDIN, *feignant de rire.* — Tout de suite, voyez-vous ça! Eh bien! non, mademoiselle, vous ne l'aurez pas tout de suite.

CHARLOTTE. — Mon parrain...

RABOURDIN, *se levant et passant à droite.* — Tu es ridicule, enfin! Tu fais les choses en coup de vent... Que diable! on ne reprend pas de l'argent d'une façon si brutale... Je ne sais plus où j'en suis, moi... Et si j'en avais disposé, de ton argent?

CHARLOTTE. — Mon parrain...

RABOURDIN, *larmoyant.* — Ils m'ont tout pris, ma pauvre Charlotte, ils m'ont laissé nu comme un ver, mes gredins d'héritiers!

CHARLOTTE, *le secouant.* — Ma dot! ma dot!

RABOURDIN. — Ce sont eux, je te jure.

CHARLOTTE. — Un argent sacré, n'est-ce pas?... Vous auriez préféré, disiez-vous, gratter la terre avec vos ongles.

RABOURDIN. — Oui, oui, gratter la terre... Oh! les gueux! *(Il s'assoit sur le fauteuil, à gauche.)*

CHARLOTTE. — Alors, c'est fini, nous n'avons plus un sou. Les trois cents francs de Dominique, escamotés! Les trois mille francs de ma tante, envolés! Et vous pensez que je vais accepter cela tranquillement! Non, par exemple! Je mettrais plutôt le feu aux quatre coins de Senlis.

RABOURDIN. — Tu aurais bien raison.

CHARLOTTE. — Je ne vous ai pas ruiné, moi; je ne suis pas une de vos nièces, pour que vous vous vengiez en me prenant mes trois mille francs... *(Allant à la porte du fond et appelant.)* Dominique! *(Dominique entre.)* Et nous qui voulions louer le moulin. Cet argent était tout notre rêve.

SCENE II

RABOURDIN, CHARLOTTE, DOMINIQUE.

RABOURDIN, *se levant.* — La, la, mes enfants, ne vous chagrinez pas... L'argent ne donne pas le bonheur... Quel couple de chérubins vous ferez!

CHARLOTTE, *à Dominique.* — Tu l'entends?... Va, j'avais deviné. Plus un sou... *(A Rabourdin.)* Maintenant, mon parrain, je veux tout savoir.

DOMINIQUE. — Parle-lui doucement.

RABOURDIN. — Sans doute, elle me bouscule... Moi, quand on me bouscule, je perds la tête.

CHARLOTTE. — Ne plaisantons pas... A qui avez-vous donné les trois mille francs?

RABOURDIN. — A qui?

CHARLOTTE. — Oui, à quelle nièce, à quel neveu? Dans quelle poche dois-je les reprendre, enfin?

RABOURDIN. — Dame! il faudrait que je pusse me souvenir...

CHARLOTTE. — Le vieux Chapuzot, peut-être?

RABOURDIN. — Oui, peut-être.

CHARLOTTE. — Cette bique de Mme Fiquet?

RABOURDIN. — Ça se pourrait.

CHARLOTTE. — Ou cette chipie de Mme Vaussard?

RABOURDIN. — Eh! eh! je n'en mettrais pas la main au feu. *(Il traverse et remonte la scène.)*

CHARLOTTE[16]. — Mais parlez, dites un oui ou un non bien net!... *(A Dominique.)* Crois-tu que j'aie besoin de patience!

DOMINIQUE. — Tu t'emportes, tu te fais du mal.

RABOURDIN, *redescendant.* — Eh! je ne sais pas, je ne peux pas savoir! Cent sous d'un côté, cent sous de l'autre, parbleu! La caisse s'est vidée, sans que je devinasse par quelle fente! Ils étaient une bande à m'emprunter, à me carotter, à me voler... Ce que je sais, c'est qu'ils ont emporté jusqu'au dernier liard.

CHARLOTTE. — Voilà. Nous sommes remboursés.

RABOURDIN. — Si je les avais, vos trois mille francs, je vous les rendrais tout de suite. Je n'ai jamais rien eu à moi. Vous le retrouverez tôt ou tard, cet argent... *(S'attendrissant.)* On retrouvera tout après ma mort.

CHARLOTTE. — Ah! non, pas cette farce-là avec moi! Je sais ce qu'on retrouvera... Alors, mon argent est allé à toute la clique?

RABOURDIN. — Mes pauvres enfants!

CHARLOTTE. — Eh bien! toute la clique payera... Jour de ma vie! ils rendront gorge ou je ne me nomme pas Charlotte... *(Asseyant violemment Rabourdin sur le fauteuil à gauche.)* Vous d'abord, vous allez vous allonger là dedans et ne plus bouger.

RABOURDIN. — Ne me brutalise pas... Pourquoi ne plus bouger?

CHARLOTTE, *à Dominique.* — Toi, tu vas courir chez les amis, les neveux, les nièces, et me les envoyer tout de suite... Tu leur diras que l'oncle Rabourdin est à l'agonie.

RABOURDIN, *effrayé.* — A l'agonie?

CHARLOTTE. — Oui, à l'agonie!... Ajoute qu'il crache le sang, qu'il râle, qu'il a perdu l'ouïe et la vue.

RABOURDIN. — Mais non, mais non!... Je voudrais savoir...

CHARLOTTE. — Ah! pas d'explication, n'est-ce pas? Vous allez trépasser, c'est convenu... *(A Dominique.)* Tu m'as comprise?

DOMINIQUE. — Oui... Bonne chance. *(Il se dirige vers la porte du fond.)*

CHARLOTTE. — Non, passe par là. *(Elle lui indique la porte de gauche.)* Et n'en oublie pas un, envoie-les-moi tous.

DOMINIQUE. — Ils seront ici avant un quart d'heure. *(Il sort par la porte de droite.)*

SCENE III

RABOURDIN, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *joignant l'action aux paroles.* — A présent, la toilette de la chambre. Il faut un certain désordre... Les draps de lit tirés et traînant à terre... Des vêtements jetés au hasard... Ah! une chaise renversée près de la porte. Cela fait très bien.

RABOURDIN, *qui a regardé ces préparatifs, suppliant.* — Si tu me disais, pourtant...?

CHARLOTTE. — Tout à l'heure... Je vais d'abord allumer du feu. *(Elle apprête et allume du feu.)*

RABOURDIN. — Du feu, en juin! Mais j'ai déjà trop chaud, je vais étouffer. Tu me rendras malade.

CHARLOTTE. — Tant mieux !

RABOURDIN. — Comment! tant mieux!

CHARLOTTE. — Vous auriez une bonne fièvre que cela avancerait fort nos affaires... Là, songeons maintenant à la tisane. *(Elle prend une bouillotte sur la cheminée et la met au feu.)*

RABOURDIN, *se levant.* — Je ne veux pas boire de tisane.

CHARLOTTE. — Laissez donc, vous en boirez... *(Elle va regarder sur la table de nuit.)* Qu'est-ce que c'est que cela?... Du chiendent, à merveille! *(Elle met le paquet de chiendent dans la bouillotte.)*

RABOURDIN. — Non, non, pas de chiendent! C'est absurde, du chiendent, lorsqu'on a bien déjeuné! Ça va me noyer l'estomac... Je n'en boirai pas, d'ailleurs.

CHARLOTTE. — Vous en boirez, vous dis-je!... *(Regardant autour d'elle.)* La mise en scène est encore un peu pauvre. Il faudrait des bouteilles, des potions, des drogues... Attendez, j'ai mis l'ordonnance du médecin dans le tiroir de la table de nuit. *(Elle prend l'ordonnance.)*

RABOURDIN. — Je te défends le d'aller chez pharmacien.

CHARLOTTE. — Certes, je n'ai pas envie d'y aller... Vous avez toujours un tas de saletés dans votre armoire. Les premières drogues venues feront l'affaire. *(Elle passe à gauche. Elle ouvre l'armoire, monte sur une chaise et consulte l'ordonnance.)* Voyons... Une potion. En voici une... Des petits paquets. En voici une douzaine intacte parmi vos foulards... Des pilules. Diable! où mettez-vous vos pilules? Ah! j'en aperçois une boîte sous vos caleçons... *(Elle saute de la chaise.)* Et un bain. C'est fâcheux que nous n'ayons pas un bain... *(Elle vient de poser les remèdes sur le guéridon.)* En attendant, vous allez prendre tout ça.

RABOURDIN, *s'approchant.* — Moi! jamais! Es-tu folle? Rêves-tu de m'empoisonner? Des médecines qui sont lasses de traîner dans l'armoire! *(Il passe à gauche.)*

CHARLOTTE. — Elles n'en sont pas plus mauvaises. Vous les avez entamées, vous pouvez bien les finir, j'imagine!

RABOURDIN. — Non, je me révolte, à la fin, tu abuses de la situation.

CHARLOTTE, *le poussant de nouveau dans le fauteuil.* — Voulez-vous bien vous rasseoir!... A présent, un peu de désordre dans le col de votre chemise. C'est cela!... je vais prendre la couverture de votre lit. *(Elle va chercher la couverture.*

RABOURDIN. — Mais j'étouffe, je te dis que j'étouffe! J'aurai un coup de sang, c'est sûr.

CHARLOTTE, *revenant.* — Tant pis! la couverture est de rigueur... *(Elle l'enveloppe.)* Là, allongez-vous... *(Agenouillée devant lui.)* Vous ne voulez donc plus rentrer dans votre argent, vous faire entretenir par vos héritiers?

RABOURDIN. — Si! si!... Les gueux! je leur prendrai jusqu'à leur dernière chemise.

Charlotte. — Eh bien! je vais commencer par vous faire donner cette pendule dont vous avez une si grande envie.

Rabourdin. — Vrai, j'aurais la pendule?

Charlotte, *se relevant.* — Vous n'avez qu'à agoniser proprement. Je me charge du reste... La pendule, l'argent, je veux tout. J'entends que vos nièces se souviennent longtemps de moi.

Rabourdin. — Hein! ménage mes héritiers. Ne me les égorge pas. Je te les confie.

Charlotte. — N'ayez pas peur!... La tête un peu renversée, les lèvres entr'ouvertes, les yeux fermés, l'air de ne plus entendre et de ne plus voir. Très bien, très bien!... *(Reculant et l'examinant.)* Oh! le beau mourant que vous faites! Vous êtes joliment laid, mon parrain... Attention! *(Allant à la fenêtre.)* C'est le Chapuzot.

Rabourdin. — Le gredin! va-t-il être content!

SCENE IV

RABOURDIN, CHARLOTTE, CHAPUZOT.

Charlotte, *arrêtant Chapuzot et se jetant dans ses bras.* — Ah! mon Dieu! monsieur, c'est fini, hi! hi! hi! *(Elle pleure.)*

Chapuzot. — Du calme, mon enfant... Tu vois que j'ai tout mon calme, moi!

Charlotte, *l'arrêtant de nouveau.* — J'étais seule, j'ai eu une peur affreuse. Il m'a fallu le transporter, l'arranger. Et depuis une demi-heure, il est là, ha! ha! ha! *(Elle pleure.)*

Chapuzot[17], *se débarrassant d'elle et venant regarder Rabourdin.* — Eh! il respire encore!... *(Emmenant Charlotte à droite, baissant la voix.)* Enfin, que s'est-il passé?

Charlotte. — Ça l'a pris tout d'un coup, après le déjeuner.

Chapuzot. — Oui, il a mangé comme un ogre... Des morceaux de pain énormes.

Charlotte. — Alors, il est devenu tout pâle.

Chapuzot. — Bien!

Charlotte. — Il avait les yeux retournés...

Chapuzot. — Bien!

Charlotte. — Les joues glacées, la langue pendante.

Chapuzot. — Bien! bien!

Charlotte. — Et il ressemblait à un vrai noyé, sauf votre respect.

Chapuzot. — Très bien!... Mais est-ce qu'il n'a pas craché le sang?

Charlotte. — Le sang, bon Dieu! J'ai craint qu'il ne se vidât comme une cruche... Il ne serait pas capable maintenant de remuer le petit doigt.

Chapuzot. — Parfait! *(Après un coup d'œil jeté sur Rabourdin.)* Et la voix? comment a-t-il la voix? Très faible, n'est-ce pas?

Charlotte. — Hélas! mon bon monsieur, il n'a plus parlé.

Chapuzot, *ravi, très haut.* — Dis-tu vrai?... *(Baissant le ton.)* J'ai le verbe si haut, que je l'incommode peut-être.

Charlotte. — Non, ne vous gênez pas. Il a perdu l'ouïe et la vue.

Chapuzot, *s'approchant de Rabourdin.* — Il n'entend plus, il ne voit plus! Ah! le digne ami, l'excellent ami!... *(Revenant vers Charlotte.)* Moi qui ai des oreilles d'une finesse, des yeux d'une netteté! Eh! eh! je suis son aîné pourtant.

Charlotte. — Ne vous comparez pas à mon parrain. Vous en enterreriez dix comme lui... Quatre-vingts ans, la belle affaire! C'est à soixante ans que les grosses maladies se déclarent et qu'elles vous emportent... *(Elle traverse et se place entre Rabourdin et Chapuzot.)* Regardez-le donc, dans son fauteuil, et voyez comme vous vous tenez droit, comme vos jambes sont fermes, comme toute votre personne respire la fraîcheur et la santé!

Chapuzot. — Tu as raison, petite, je me porte bien. C'est bon, de se bien porter!... Ce vieux Rabourdin! Est-il bête de se laisser tomber à ce point! *(Baissant la voix.)* Cette fois, d'après les symptômes, j'ai bien peur...

Charlotte. — Dites que c'est une chose certaine,

Chapuzot. N'est-ce pas? Nous pouvons sans crainte nous abandonner à notre douleur.

Charlotte. — Sans aucune crainte, hélas!

CHAPUZOT, *venant examiner Rabourdin.* — Les yeux morts, plus une goutte de sang... *(S'éloignant, le dos tourné, avec un frisson.)* Il est déjà froid.

RABOURDIN, *entre ses dents.* — Gredin de Chapuzot!

CHAPUZOT, *se retournant, effaré.* — Hein! n'a-t-il point parlé?

CHARLOTTE, *le ramenant vivement à l'avant-scène.* — Monsieur, on n'a pas retrouvé cette malheureuse clé; je suis bien embarrassée pour les petites dépenses... Puis, je n'oserais ouvrir la caisse. L'argent est à vous maintenant.

CHAPUZOT, *radieux.* — A moi! C'est vrai, l'argent est à moi!... Chère petite!

CHARLOTTE. — Alors, j'ai pensé qu'au lieu d'enfoncer la caisse...

CHAPUZOT, *violemment.* — Je ne veux pas qu'on touche à ma caisse!... *(D'une voix hésitante, et remontant, pour gagner la porte.)* J'avancerai quelque chose, s'il le faut. Mets les factures de côté. Je payerai, oui, je payerai, plus tard... *(Redescendant et prenant Charlotte à part.)* Crois-tu qu'il ira jusqu'à ce soir?

RABOURDIN, *entre ses dents.* — Infâme Chapuzot!

CHAPUZOT, *se retournant, terrifié.* — Je t'affirme qu'il a remué.

CHARLOTTE. — Eh! non, c'est la couverture qui glisse... *(Remontant la couverture, bas à Rabourdin.)* Tenez-vous donc tranquille!

RABOURDIN, *bas.* — Je lui saute à la gorge, si tu ne le jettes à la porte!

CHAPUZOT. — Que te dit-il?

CHARLOTTE. — Eh! il ne dit rien, mon bon monsieur. Il râle, le pauvre cher homme... *(Revenant.)* Je vous priais donc de m'avancer quelques centaines de francs...

CHAPUZOT, *gagnant la porte.* — Non, non, ne parlons pas d'argent. J'ai trop de chagrin... Je cours chercher le docteur, pour qu'il nous rassure... Plus tard, plus tard. *(Il se sauve, poursuivi par Charlotte.)*

SCENE V

RABOURDIN, CHARLOTTE.

RABOURDIN, *se levant d'un bond et allant ouvrir toute grande la porte que Charlotte vient de refermer.* — Ah! misérable! gueux! scélérat!

CHARLOTTE, *refermant la porte.* — Taisez-vous, il est encore dans la salle à manger.

RABOURDIN. — Laisse-moi me soulager... *(Rouvrant la porte.)* Vaurien! coquin! assassin!

CHARLOTTE, *refermant la porte.* — Eh! vous allez tout gâter... Vous voilà rouge comme une pivoine.

RABOURDIN, *descendant de scène, gravement.* — J'ai du sang sous la peau, bien sûr?

CHARLOTTE. — Certes.

RABOURDIN. — Mes yeux sont vivants?

CHARLOTTE. — Très vivants.

RABOURDIN. — Et ma langue est à sa place.

CHARLOTTE. — Il me semble qu'elle s'acquitte joliment de sa besogne.

RABOURDIN, *montrant le poing à la porte.* — Canaille!... *(A Charlotte.)* Touche-moi un peu, pour voir. Comment me trouves-tu? Suis-je froid?

CHARLOTTE. — Vous êtes d'une bonne chaleur, mon parrain.

RABOURDIN, *soulagé, s'abandonnant.* — Ah! tu me fais du bien! Je renais... Ce brigand de Chapuzot a une façon si convaincue de vous croire mort et enterré! J'agonisais sous la couverture, j'avais mal partout... Il a dit : " Ma caisse ", ce cadavre! Jamais tu ne tireras un sou de cette affreuse carcasse.

CHARLOTTE, *qui regarde par la fenêtre.* — Si, si, ayez quelque patience. *(Elle revient vivement et le fait asseoir dans le fauteuil, à droite.)*

RABOURDIN. — Je ne fais plus le mort, ça m'attriste.

CHARLOTTE. — Bon!... Soupirez un peu, mon parrain... *(Rabourdin soupire agréablement.)* Ce n'est pas ça, c'est un soupir de demoiselle que vous faites là... Tenez, plus fort, dans ce genre. *(Elle jette un soupir douloureux.)* Un râle, un beau râle.

SCENE VI

CHARLOTTE, MADAME FIQUET, LEDOUX, RABOURDIN. EUGENIE.

RABOURDIN, *guettant la porte*. — Ha! mon Dieu! ha! que je souffre!

Mme FIQUET, *descendant rapidement la scène, suivie des deux jeunes gens*. — C'est donc vrai! notre pauvre oncle! Et nous qui allions sortir pour une affaire! *(Elle garde le milieu, après s'être débarrassée de son panier ; Ledoux et Eugénie s'adossent au fauteuil de Rabourdin, l'un à gauche, l'autre à droite.)*

RABOURDIN. — Ha! mon Dieu!

EUGÉNIE. — Où avez-vous mal?

LEDOUX. — Est-ce à la poitrine? est-ce au ventre?

RABOURDIN. — Ha! ha!

CHARLOTTE. — Voilà ce qu'il me répond depuis une demi-heure. Il ne jette qu'un cri... Vous voyez dans quel état est la chambre. Une crise abominable. J'ai cru que j'allais devenir folle... Je suis brisée. *(Elle s'assied sur le fauteuil, à gauche.)*

RABOURDIN. — Ha! ha!

Mme FIQUET. — Mais on ne peut le laisser passer ainsi!... Il faut se remuer... *(A Charlotte.)* N'avez-vous rien fait, des briques chaudes, des cataplasmes, de la tisane?

CHARLOTTE. — Il y a de la tisane devant le feu.

Mme FIQUET. — Vite, alors... Eugénie, donne une tasse de tisane. *(Eugénie prend une tasse sur la cheminée et l'emplit de tisane.)*

RABOURDIN. — Ha! ha!... Non, rien, je souffre trop.

EUGÉNIE, *passant la tasse à sa mère*. — Maman, elle est bouillante.

Mme FIQUET. — Tant mieux!... Ouvrez la bouche, mon oncle.

RABOURDIN, *serrant les lèvres*. — Non, je ne puis pas, j'étouffe.

Mme FIQUET. — Il la boira quand même... *(Elle le fait boire malgré lui.)* C'est vrai, elle était un peu chaude... *(A Rabourdin.)* Hein? ça vous réchauffe?

RABOURDIN. — Ha! ha!

Mme FIQUET. — Eugénie, une autre tasse.

RABOURDIN, *épouvanté.* — Je meurs, plus de tisane, par grâce!

Mme FIQUET. — Les malades disent tous cela... *(S'approchant du guéridon.)* Et sa potion?

CHARLOTTE. — Il y a plus d'une heure qu'il ne l'a prise.

Mme FIQUET. — Bien... *(Elle verse de la potion dans une cuiller.)* Voilà une drogue qui ne sent pas bon.

RABOURDIN. — Ha! ha!

Mme FIQUET, *à Ledoux.* — Monsieur Ledoux, prenez-lui la tête... *(Elle retourne à Rabourdin et lui enfonce la cuiller dans la bouche.)* Là.

CHARLOTTE. — C'est aussi l'heure de ses pilules. Vous pouvez lui en donner trois.

Mme FIQUET, *revenant au guéridon.* — Parfait. *(A Ledoux.)* Ne le lâchez pas. *(Elle fait glisser les pilules dans sa main.)* Il y en a quatre. Ça ne produira que plus d'effet. *(Elle retourne à Rabourdin, auquel elle fait prendre les pilules.)* Il avale ça comme un ange.

RABOURDIN. — Pouah! j'étrangle! *(Il tousse violemment.)*

Mme FIQUET. — La tisane, la tisane! Que fais-tu donc, Eugénie?

EUGÉNIE, *lui donnant une tasse de tisane.* — Voici, maman.

LEDOUX, *qui est allé regarder sur le guéridon.* — Il y a là des petits paquets...

CHARLOTTE. — Les petits paquets sont pour mettre dans la tisane.

Mme FIQUET. — Parfait!... *(Ledoux vide un petit paquet dans la tasse.)* Une drôle de couleur... Ça ne va plus être assez sucré. Regardez donc dans mon panier... Vous ne voyez pas des morceaux de sucre?

LEDOUX, *qui est remonté vers la table de nuit.* — Deux morceaux, madame. *(Il les lui apporte.)*

Mme FIQUET, *avec un sourire aimable.* — C'est le sucre du café que vous nous avez offert dimanche... *(Elle met les morceaux dans la tasse.)* Eugénie, aide M. Ledoux à le tenir.

RABOURDIN, *se débattant.* — Je vais mieux, je vais tout à fait bien, laissez-moi!

Mme FIQUET, *après l'avoir fait boire.* — Eh! il en entrerait encore dix comme cela.

RABOURDIN. — Ha! mon Dieu! ha, ha! je suis mort! *(Il laisse tomber la tête. Puis, il s'endort peu à peu.)*

EUGÉNIE. — Je crois qu'il est évanoui.

LEDOUX. — Il en a assez.

CHARLOTTE, *se levant.* — Oui, il me paraît en avoir assez... Son évanouissement le repose.

Mme FIQUET. — Sans doute. La tisane lui a fait un bien énorme. Vous voyez, il ne souffle plus. C'est là que je voulais en venir... *(A Eugénie et à Ledoux.)* Gardez-le, mes enfants, et s'il se plaignait encore, n'hésitez pas, de la tisane!... *(Les deux amoureux remontent doucement vers le lit, sans s'occuper davantage de Rabourdin. Mme Fiquet emmène Charlotte à gauche[18].)* Quand il s'est vu si près de sa fin, ne vous a-t-il rien confié d'important?

CHARLOTTE. — Non... Seulement, il n'a cessé de parler de cette pendule.

Mme FIQUET. — La pendule Louis XV... Et que disait-il?

CHARLOTTE. — Il en parlait comme d'une amie, comme d'une personne véritable, qu'il aurait vivement désiré voir à son lit de mort... Elle serait là, près de son lit. Cela le distrairait. Il regarderait les aiguilles marcher, il serait moins seul.

Mme FIQUET. — Bon.

CHARLOTTE. — Il radotait ainsi qu'un amoureux, madame... Je vous dis ces choses, parce que vous êtes de la famille... Il est des détails si intimes...

Mme FIQUET. — Continuez, mon enfant. Je comprends toutes les passions.

CHARLOTTE, *très émue.* — Enfin, il voudrait qu'elle sonnât sa dernière heure.

Mme FIQUET. — Sa dernière heure...

CHARLOTTE. — Hélas! madame, sa dernière heure.

Mme FIQUET. — Et il laissera son héritage à la personne qui lui donnera la pendule?

CHARLOTTE. — Evidemment, il laissera son héritage

à la personne qui... Ah! pour le coup, vous êtes plus futée que moi.

Mme Fiquet. — L'habitude des affaires. Un mot me suffit. *(Appelant.)* Monsieur Ledoux!

Ledoux. — Madame...

Mme Fiquet, *le prenant à part, au milieu du théâtre, pendant que Charlotte remonte vers l'armoire, et qu'Eugénie reste devant le lit.* — Cet argent que vous alliez placer, vous l'avez sur vous, n'est-ce pas?... Prêtez-moi douze cents francs.

Ledoux, *inquiet.* — Permettez...

Mme Fiquet. — Une affaire que je vous expliquerai et qui assure votre mariage.

Ledoux, *hésitant, regardant Rabourdin.* — Alors, vous croyez?...

Mme Fiquet, *montrant Rabourdin.* — Eh! mon cher, regardez-le. L'affaire est claire, les pièces sont là... Vous devez comprendre qu'à cette heure ma fille n'est pas embarrassée.

Ledoux. — Voici les douze cents francs. *(Il lui remet l'argent.)*

Mme Fiquet. — Bien... *(A Eugénie et à Ledoux.)* Mes enfants, gardez votre oncle. Je reviens tout de suite.

Charlotte, *l'arrêtant au fond, à demi-voix.* — Vous allez chercher la pendule?

Mme Fiquet. — Pas encore... Je veux savoir, je cours chez le docteur.

SCENE VII

CHARLOTTE, LEDOUX, EUGENIE, RABOURDIN.

Eugénie. — Comme il fait chaud, ici!

Ledoux. — On étouffe, mademoiselle... Si l'on entr'ouvrait la fenêtre.

Eugénie, *traversant, allant à la fenêtre.* — Oui, oui.

Charlotte. — Non, pas de courant d'air.

Ledoux, *s'approchant, à demi-voix.* — Nous pourrions aller au jardin, mademoiselle.

Eugénie, *regardant par la fenêtre.* — Je ne veux pas, je ne veux pas... Enfin, voilà maman dans la rue! Allons au jardin, monsieur Ledoux. *(Ils sortent en se souriant.)*

SCENE VIII

CHARLOTTE, RABOURDIN.

CHARLOTTE. — Des gens commodes, ces amoureux! On n'a pas besoin de les mettre à la porte... *(S'approchant de Rabourdin.)* Hé! mon parrain!... Tiens! il ne bouge plus. Serait-il mort pour tout de bon? *(Reculant.)* Dites, pas de ces farces-là, c'était pour rire. Répondez donc, mon parrain, vous savez bien que j'ai peur des morts. *(Rabourdin laisse échapper un ronflement formidable. Elle s'approche, en riant.)* Ma parole! il s'est endormi. Il ronfle comme un soufflet de forge... Hé! mon parrain!

RABOURDIN, *s'éveillant en sursaut.* — Hein? Quoi? pas de tisane!... Vous m'ennuyez à la fin, je me porte comme le Pont-Neuf! *(Il se lève et passe à gauche.)*

CHARLOTTE, *riant.* — Mon pauvre parrain!

RABOURDIN. — Ah! tu es seule, méchante gale... M'avoir fait avaler toutes ces saletés! Pouah!

CHARLOTTE, *courant à la fenêtre.* — Silence!

RABOURDIN, *revenant à droite.* — C'est que cette sieste m'a ragaillardi. J'aurais volontiers fait un petit tour.

CHARLOTTE. — Silence... *(Elle vient le rasseoir.)* Les voici avec le docteur.

SCENE IX

CHARLOTTE, MADAME FIQUET, MOURGUE, RABOURDIN, MADAME VAUSSARD.

MOURGUE, *accourant auprès de Rabourdin, suivi des deux femmes.* — Quoi donc! mon bon ami, vous souffrez, et je n'étais pas là!

RABOURDIN. — Ah! docteur!

MOURGUE. — Calmez-vous, me voici, que diable! Je suis tout à votre chère santé. *(Il lui prend le pouls.)*

Mme VAUSSARD. — De grâce, docteur, rassurez-nous.

MOURGUE, *galamment.* — Je suis aux ordres de la reine de Senlis.

Mme FIQUET. — Donnez-nous une bonne parole.

MOURGUE. — Tout de suite... *(Après un silence.)* Mais cela va aussi mal que possible, je crois.

Rabourdin. — Plus mal que jamais.

Mourgue. — Oui, tout à fait mal... *(Aux deux femmes.)* Tranquillisez-vous. *(Mme Fiquet, songeuse, s'écarte vers la gauche, pendant que Mme Vaussard reste près de Rabourdin.)*

Charlotte[19], *s'approchant, au docteur.* — Je puis vous dire, monsieur, quels symptômes se sont déclarés.

Mourgue. — Inutile, mon enfant... Il suffit qu'on ait veillé à ce que mon ordonnance de ce matin fût bien exécutée.

Charlotte. — Certes, monsieur, il a tout pris... C'est alors que la crise s'est produite.

Mourgue. — Evidemment. Les remèdes remuent toujours les malades. N'avez-vous pas une plume et une feuille de papier? *(Chartotte prend sur le guéridon une plume et un buvard qu'elle apporte au docteur.)*

Rabourdin. — Encore une ordonnance, docteur?

Mourgue, *écrivant.* — Oh! presque rien: un sirop, des pastilles, une eau minérale, un onguent et des sangsues... Je vous recommande les sangsues... Vingt-cinq, entendez-vous?

Rabourdin, *inquiet.* — Non, non.

Charlotte. — Vingt-cinq sangsues. C'est comme s'il les avait déjà.

Mourgue, *revenant à Rabourdin.* — Là, mon bon ami, je vous trouve déjà mieux. Rien ne ragaillardit un malade comme un petit bout d'ordonnance... A propos, on m'a dit que Chapuzot courait après moi. Je l'ai aperçu, en venant ici, nu-tête au soleil, l'air fou, riant et chantant comme un homme ivre. Son état m'inspire de sérieuses inquiétudes.

Rabourdin. — Ce bon Chapuzot... C'est le chagrin de me voir dans un si triste état.

Mme Vaussard, *à Rabourdin.* — Vous seriez beaucoup mieux dans votre lit, mon oncle.

Charlotte, *bas à Mme Fiquet.* — Madame, je crois que ce neveu, ce Dominique, pour la pendule...

Mme Fiquet, *bas.* — Je l'avais oublié! Et il n'est pas là, c'est vrai!... Je cours. Pas un mot. *(Elle sort par la porte de droite, en évitant d'être vue.)*

Charlotte, *à part.* — A l'autre.

SCENE X

CHARLOTTE, CHAPUZOT, MOURGUE, RABOURDIN, MADAME VAUSSARD.

MOURGUE, *courant à Chapuzot qui entre, l'air hébété, balbutiant, chancelant.* — Eh! que disais-je?... *(A Charlotte.)* Aidez-moi, mon enfant. *(Ils amènent Chapuzot à gauche, sur le fauteuil.)*

CHAPUZOT. — Rien... ce n'est rien... le soleil... Ah! ce cher Rabourdin! Ça m'a fait un effet! Tout dansait. *(Il s'assoit.)*

MOURGUE. — Je vais vous reconduire et vous mettre au lit.

CHAPUZOT. — Moi! allons donc! Jamais je ne me suis senti si gaillard...Laissez, fermez-lui les yeux, ne vous inquiétez pas de moi... Ouf! cette joie, ce grand soleil! *(Il s'évanouit.)*

MOURGUE. — J'attendais ça... Vite, de l'eau, un linge mouillé. *(Il remonte au fond cherchant.)*

RABOURDIN, entre ses dents. S'il pouvait crever devant moi! *(Gémissant.)* Ha! ha!

Mme VAUSSARD, *près de Rabourdin, à droite.* — Mon Dieu! voilà mon oncle qui passe.

MOURGUE, *allant à Rabourdin.* — Il faudrait des sinapismes.

CHARLOTTE, *près de Chapuzot, à gauche.* — Docteur, il ne souffle plus, je crois bien qu'il étouffe.

MOURGUE, *allant à Chapuzot.* — Je vais le saigner.

Mme VAUSSARD. — Mais, docteur, vous ne pouvez le laisser mourir ainsi.

MOURGUE, *allant à Rabourdin.* — Je suis à lui, belle dame.

CHARLOTTE. — Dites-moi au moins ce que je dois faire, docteur.

MOURGUE, *allant à Chapuzot.* — Tout de suite, mon enfant.

Mme VAUSSARD. — Docteur...

CHARLOTTE. — Docteur...

MOURGUE, *s'arrêtant au milieu et s'épongeant le front.* — Grâce! la science est impuissante. Je ne puis en sauver qu'un à la fois.

RABOURDIN, *soupirant.* — Ha! ha! lui si gaillard! s'en s'en aller avant moi! *(Mourgue s'empresse auprès de Rabourdin, M*me *Vaussard remonte devant le lit.)*

CHAPUZOT, *sortant de son évanouissement.* — Hein! il parle!

CHARLOTTE. — Voilà les frissons qui vous prennent... Voulez-vous qu'on vous transporte chez vous? *(Elle remonte, guettant M*me *Vaussard.)*

CHAPUZOT. — Non, je suis très bien sur ce canapé... *(Regardant Rabourdin, à part.)* J'attendrai.

CHARLOTTE[20], *au fond, bas à M*me *Vaussard.* — Madame, je crois que Mme Fiquet, pour la pendule...

Mme VAUSSARD. — Elle n'est plus là, c'est vrai!... Et moi qui m'amuse! *(Elle sort vivement par le fond.)*

CHARLOTTE, *à part.* — Et de deux... Celle qui rentrera les mains vides, rendra la dot. *(Elle remonte et range du linge dans l'armoire.)*

SCENE XI

CHAPUZOT, CHARLOTTE, MOURGUE, RABOURDIN, puis MADAME FIQUET, puis ISAAC.

MOURGUE, *allant de Chapuzot à Rabourdin.* — Moi, j'ai mes malades... Chapuzot mon ami, vous êtes menacé, je vous le dis une fois encore... Voulez-vous qu'on vous couvre davantage, Rabourdin?... Vous ne sauriez croire combien je suis heureux d'être ainsi entre deux de mes plus chers clients!

RABOURDIN. — Le pauvre Chapuzot.

CHAPUZOT. — Le pauvre Rabourdin.

Mme FIQUET[21], parlant à la cantonade. — N'entrez pas tout de suite. Je vous appellerai... *(A Rabourdin.)* Mon oncle, serez-vous raisonnable, bien sage?

RABOURDIN. — Je suis doux comme un mouton, ma bonne nièce.

Mme FIQUET. — M'aurez-vous de la reconnaissance, vous souviendrez-vous à toute heure de votre Lisbeth?

RABOURDIN, — Certes.

Mme FIQUET. — Une chose heureuse, que je crains de

vous annoncer tout d'un coup... *(A Mourgue.)* Docteur, mon oncle peut-il supporter une grande émotion?

Mourgue. — Une grande émotion... Je serais curieux d'étudier sur lui l'effet d'une grande émotion. *(Il lui prend le pouls.)* Allez, madame.

Charlotte[22], *allant se mettre près de Chapuzot.* — Attendez, je vais me placer à côté de M. Chapuzot, par prudence, dans le cas où l'émotion le gagnerait.

Mme Fiquet, *au fond, sur le seuil de la porte.* — Bien... Je puis agir maintenant, n'est-ce pas?... *(A la cantonade.)* Monsieur Isaac, veuillez entrer. *(Entrée d'Isaac, qui porte la pendule. Il s'arrête au milieu de la scène.)*

Rabourdin[23]. — Ah, la pendule, la chère pendule! *(Il la regarde d'un air ravi.)*

Chapuzot, *entre ses dents.* — Ça va lui porter le coup.

Charlotte, *à Chapuzot.* — Ménagez-vous, tournez la tête...

Rabourdin, *les yeux toujours fixés sur la pendule.* — Et elle est à moi, elle couchera dans ma chambre!... Monsieur Isaac, je vous en prie, ne bougez pas..

Isaac. — C'est qu'elle me casse les bras.

Rabourdin. — Quelle finesse de ciselure!

Mme Fiquet, *derrière le fauteuil, bas.* — Eh! bien docteur?

Mourgue, *très grave, tenant toujours le pouls.* — Le pouls est plus vif, la chaleur revient.

Rabourdin. — Quelle pureté dans les moindres détails!

Mourgue. — Parfait, les muscles reprennent leur jeu, la vie déborde.

Mme Fiquet, *à part.* — Hein, il irait mieux!... *(Haut.)* Posez la pendule sur la cheminée, monsieur Isaac. *(Isaac passe devant Rabourdin, qui suit la pendule des yeux.)*

Chapuzot, *entre ses dents.* — Il est rose comme une fille... La peste!

Rabourdin[24], *après qu'Isaac a posé la pendule sur la cheminée.* — De près, oh! de près elle est plus désirable encore.

Mourgue, *tenant toujours le pouls de Rabourdin.* — Plus de fièvre, rien qu'un doux frisson, un cœur de quinze ans battant pour la première fois.

Rabourdin, *se tournant vers Mme Fiquet.* — Merci, Lisbeth.

Mme Fiquet. — Attendez... *(D'une voix navrée.)* Elle sonne, mon oncle, elle sonne.

Isaac, *qui règle la pendule.* — Oui, la sonnerie est en bon état.

Mme Fiquet. — Hélas! mon pauvre oncle!... *(La pendule sonne.)* Un son bien triste, mon Dieu!

Rabourdin. — Une voix d'oiseau... *(La pendule sonne de nouveau.)* Une musique de printemps. Elle sonne la vie... Attendez, je vais la régler moi-même. *(Il s'oublie et court à la cheminée.)*

Mme Fiquet, *stupéfaite.* — Le voilà debout maintenant!

Chapuzot, *ahuri.* — Debout! *(Il a une crise, Charlotte lui tape dans les mains.)*

Mourgue. — Très bien... Ce sont les pilules qui agissent.

Rabourdin, *très embarrassé, feignant de chanceler.* — Pardon... la joie... j'ai cru que je pourrais... Menez-moi à mon lit. Cet effort m'a brisé. *(Mme Fiquet et Mourgue le conduisent à son lit et restent auprès de lui.)*

SCENE XII

LES MEMES, MADAME VAUSSARD.

Mme Vaussard, *sur le seuil de la porte, à part.* — C'est cela, la pendule est sur la cheminée... Quelle gueuse! *(Arrêtant Isaac sur le bord de la scène[25].)* Je pense que, devant la profonde affliction qui me menace, vous ne faites plus aucune difficulté pour le renouvellement des billets.

Isaac. — Aucune, en effet, madame... Nous ajouterons les petits intérêts d'usage.

Mme Vaussard. — Et vous me prêterez trois nouveaux mille francs.

Isaac. — Oui, je pense pouvoir les prêter... J'irai voir votre mari.

Mme Vaussard. — Inutile, il travaille, vous le dérangeriez... Revenez ici dans une heure. J'aurai les papiers

nécessaires. *(Elle remonte et l'accompagne jusqu'à la porte. Isaac sort.)*

CHARLOTTE, *qui a entendu, tout en feignant de s'occuper de Chapuzot.* — Trois mille francs, juste ma dot!

MOURGUE, *toujours devant le lit.* — Oui, mon ami, tournez-vous du côté de la ruelle, tâchez de dormir. *(Il descend. Mme Vaussard s'approche.)*

Mme FIQUET, *descendant la scène, bas à Mourgue.* — Un faux espoir, n'est-ce pas? la dernière lueur de la lampe près de s'éteindre?

MOURGUE. — Sans doute. Je reviendrai dans la soirée, s'il le faut... *(Il monte au fond prendre son chapeau et redescend vers Chapuzot. Charlotte est devant le lit. Mme Vaussard et Mme Fiquet sont à droite, à l'avant-scène, où elles échangent des regards terribles.)* Chapuzot, vous devriez aller vous coucher.

CHAPUZOT. — Eh! non, fichtre! on ne m'éloignera pas... Je consens à prendre l'air au jardin, mais c'est tout.

MOURGUE. — Eh bien! venez au jardin. *(Il veut lui donner le bras.)*

CHAPUZOT, *se débattant.* — Laissez donc, je vous porterais, si je voulais. *(Il est pris d'une crise et manque de tomber. Mourgue l'emporte.)*

SCENE XIII

MADAME VAUSSARD, MADAME FIQUET, CHARLOTTE, devant le lit, RABOURDIN, couché.

Mme VAUSSARD, *furieuse, très haut.* — Nous ne devions pas lui faire un tel cadeau. C'est vous qui aviez proposé de jurer...

CHARLOTTE, *venant se mettre entre elles.* — Eh! doucement, mesdames, mon parrain s'assoupit. *(Elle remonte près du lit dont elle ferme les rideaux.)*

Mme VAUSSARD, *continuant à voix basse.* — Un simple guet-apens, n'est-ce pas?

Mme FIQUET, *à voix basse.* — J'ai été plus alerte que les autres, voilà tout.

Mme VAUSSARD. — Dites moins délicate.

Mme FIQUET. — Eh! vous étiez sur mes talons!...

Chacun pour soi... Tant pis si vos falbalas vous ont empêchée de courir!

Mme VAUSSARD, *haussant la voix peu à peu.* — Mes falbalas! Ah! des injures maintenant. Je ne vous suivrai pas sur ce terrain... Je trouverai un autre cadeau pour mon oncle.

Mme FIQUET, *haussant la voix peu à peu.* — C'est cela.

Mme VAUSSARD. — Un cadeau plus beau que le vôtre, moins sot, de meilleur goût.

Mme FIQUET. — Comme vous voudrez... Je lui en apporterai un plus cher.

Mme VAUSSARD. — Moi, un plus cher.

Mme FIQUET. — Et moi, un plus cher encore.

Mme VAUSSARD, *très haut.* — Madame!

Mme FIQUET, *très haut.* — Madame!

CHARLOTTE, *venant de nouveau se mettre entre elles.* — Eh! de grâce, allez au jardin... Il dort.

Mme FIQUET, *prenant Charlotte à part.* — C'est cette hypocrite!... Je ne m'en vais pas, si elle reste... *(Bas.)* Décidez votre parrain en ma faveur, et votre fortune est faite. *(Elle remonte.)*

Mme VAUSSARD, *prenant Chartotte à part.* — L'insolente!... Je ne consens à me retirer que derrière elle... *(Bas.)* Mon enfant, je compte sur vous, je vous récompenserai.

Mme FIQUET, *devant la porte.* — Passez la première, madame.

Mme VAUSSARD, *même jeu.* — Madame, passez la première.

CHARLOTTE, *les poussant toutes les deux.* — Eh! sortez ensemble.

SCENE XIV

CHARLOTTE, RABOURDIN, puis DOMINIQUE.

CHARLOTTE. — Impossible de respirer avec de pareilles commères sur les bras!

RABOURDIN, *passant la tête prudemment entre les rideaux.* — Personne... Eh! Charlotte!

CHARLOTTE. — Quoi, mon parrain?

RABOURDIN. — Plus une nièce, tu es sûre? Hein? derrière les fauteuils, sous les meubles?

CHARLOTTE. — Non, non, ils sont tous dans le jardin.

RABOURDIN. — Alors... *(Il saute du lit.)* Attends, le verrou, pour plus de précaution. *(Il va pousser le verrou et revient en battant des entrechats.)* Houp! houp! ça fait du bien... Houp là! j'ai les jambes rouillées, ma parole!

CHARLOTTE. — Prenez garde, ils vont vous entendre.

RABOURDIN. — Tant pis! j'ai la pendule... *(Il la prend par la taille et la force à valser avec lui, en chantonnant.)* J'ai la pendule, j'ai la pendule...

CHARLOTTE. — Finissez donc... Je n'ai pas ma dot, moi! Il faut que le Chapuzot et la Vaussard s'exécutent. *(Elle entend frapper à la porte de droite.)* Voici Dominique. *(Elle va ouvrir la porte. Dominique entre.)*

RABOURDIN, *qui est allé regarder la pendule.* — Ravissante!... Il est vrai que je l'ai bien gagnée depuis ce matin.

DOMINIQUE [26], *tranquillement.* — Elle n'est pas encore à vous.

RABOURDIN, *se retournant, très inquiet.* — Hein? que dit mon neveu?

DOMINIQUE. — Je dis que je connais le marché conclu entre votre nièce Fiquet et le sieur Isaac.

RABOURDIN. — Eh bien!... elle a acheté la pendule douze cents francs?

DOMINIQUE. — Non, elle l'a louée, jusqu'à ce soir, pour dix francs... Vous comprenez, mon oncle... ce soir, vous serez mort.

RABOURDIN, *ahuri.* — Ce soir, je serai mort... *(Comprenant.)* Ah! la gredine! je la reconnais bien là.

CHARLOTTE, *riant.* — Mon pauvre parrain!

RABOURDIN, *exaspéré.* — Je suis volé, je suis assassiné... *(Traversant et allant s'asseoir à droite [27].)* Ecoute, Charlotte, torture-les, ruine-les, donne-leur quelque bonne maladie qui les emporte de rage... Je te fais cadeau de la pendule, si tu la leur arraches.

CHARLOTTE. — C'est dit... Mais il faut contenter d'abord ces excellents parents.

RABOURDIN. — Les contenter!... Pas de mauvaise plaisanterie, n'est-ce pas? *(La pendule sonne.)*

CHARLOTTE, *la main tendue vers la pendule*. — Elle sonne votre dernière heure, mon parrain. *(Rabourdin se lève brusquement d'un air d'épouvante. Puis, tous trois sont pris d'un fou rire.)*

Rideau

Acte Troisième

Le même décor qu'à l'acte premier.

Au lever du rideau, Mme Fiquet et Mme Vaussard sont assises aux deux côtés de la table ronde, l'une à gauche, l'autre à droite ; la première classe des papiers qu'elle tire de son panier posé à côté d'elle ; la seconde écrit. Chapuzot adossé contre la caisse, à gauche, cause avec Dominique. Ledoux et Eugénie, côte à côte sur le canapé, à droite, parlent à voix basse en se souriant.

SCENE PREMIERE

CHAPUZOT, DOMINIQUE, MADAME FIQUET, MADAME VAUSSARD, LEDOUX, EUGENIE.

(Toute cette scène se dit à demi-voix.)

Mme FIQUET, *s'arrêtant dans son travail pour prêter l'oreille.* — Il me semble que j'ai entendu un gros soupir.

TOUS, *regardant la porte de la chambre, qui est grande ouverte.* — Un gros soupir...

Mme FIQUET. — Oui, c'est comme un souffle qui m'a passé dans le dos... Attendez. *(Elle se lève et va à la porte ; elle appelle doucement.)* Charlotte !

CHARLOTTE, *paraissant sur le seuil de la porte.* — Chut !

Mme FIQUET. — Rien de nouveau?

CHARLOTTE, *d'une voix très basse.* — Ah! Seigneur! c'est la fin... N'entrez pas, le moindre bruit l'exaspère.

Mme FIQUET. — Et le docteur est toujours là?

CHARLOTTE. — Oui, oui... Chut! *(Tous les héritiers haussent les épaules et tournent le dos à la porte.)*

Mme VAUSSARD, *aigrement, à Mme Fiquet, qui vient se rasseoir.* — Voici la quatrième fois que vous nous émotionnez pour rien. *(Elles se remettent toutes deux à la besogne.)*

CHAPUZOT. — Ça vous porte un coup, c'est bête.

DOMINIQUE. — Si nous nous asseyions.

CHAPUZOT. — Non, l'air m'a remis, je suis très bien, appuyé de cette façon... *(Il caresse la caisse de la main, en parlant.)* Je vous disais donc que la maison... *(Dominique lui fait signe de parler plus bas.)* Oui, oui... la maison... *(Il continue à voix basse)*.

LEDOUX, *tendrement.* — Cette journée, mademoiselle, est la plus belle de mon existence.

EUGÉNIE, *minaudant.* — Ah! monsieur Ledoux, ah! vraiment...

LEDOUX. — Je l'ai passée tout entière avec vous, et vous avez bien voulu me laisser entendre que vous m'aimiez.

EUGÉNIE. — Maman m'a permis cet aveu.

Mme FIQUET, *sans relever la tête.* — Tiens! elle lui donne à boire... Je viens d'entendre le bruit de la cuiller dans la tasse.

CHAPUZOT, *sans regarder la porte.* — C'est quelque chose de sucré... Elle a pris le sucrier sur la table de nuit.

Mme VAUSSARD, *sans cesser d'écrire.* — Non, dans l'armoire... L'armoire à crié.

EUGÉNIE, *continuant à Ledoux.* — Maman m'a autorisée à vous abandonner ma main, depuis que mon pauvre oncle...

LEDOUX. — Vous êtes un ange. *(Il baise la main.)*

EUGÉNIE. — Maman assure qu'à nous deux nous réunirons près de vingt mille francs de rentes. J'ai des projets, oh! des projets. Je veux un salon plus beau que celui de ma tante Vaussard; je veux une femme de chambre; je veux six toilettes par an, une petite voiture, un petit cheval, un petit château...

LEDOUX. — Certes, tout ce qu'il vous plaira, adorable Eugénie... les bijoux, les dentelles...

EUGÉNIE, *très joyeuse.* — Oui, oui, des bijoux, des dentelles... *(Changeant de voix.)* Maman a dit que vous pouviez m'embrasser sur le front.

Mme VAUSSARD, *levant brusquement la tête.* — Cette fois...

TOUS, *se tournant vers la porte.* — Hein?

Mme FIQUET, *écoutant.* — Eh! non, c'est la petite qui souffle le feu.

CHARLOTTE, *entrant d'un bond, traversant la scène, au fond.* — Des serviettes chaudes! des serviettes chaudes!.. J'ai laissé le feu s'éteindre. Le pauvre homme est glacé! *(Elle entre dans la cuisine.)*

Mme VAUSSARD, *après hésitation.* — Je n'ai plus que quelques lignes à écrire. *(Elle se remet à son travail.)*

Mme FIQUET, *même jeu..* — J'aurais pourtant bien voulu mettre un peu d'ordre dans ce panier.

LEDOUX, *à Eugénie.* — Votre front est pur comme une matinée de printemps. *(Il l'embrasse de nouveau.)*

EUGÉNIE. — Doucement... Embrassez-moi doucement pour que nous ne dérangions personne. *(Ils continuent leur causerie à voix basse.)*

CHAPUZOT, *haussant légèrement la voix et descendant à l'avant-scène avec Dominique.* — Mais non, c'est très laid, des bordures de fonte...je préfère le buis... Je mets du buis partout, je fais sabler les allées qui en ont besoin, je donne quelques coups de serpe dans les massifs de lilas... De la sorte j'ai un joli jardin.

DOMINIQUE. — Un jardin charmant, en effet.

CHAPUZOT. — Rabourdin n'a jamais eu de goût... *(Ils remontent.)* Tenez, vous voyez d'ici, à droite, au bout de de la tonnelle, ce grand orme, à l'ombre duquel rien ne pousse. Eh bien! je le coupe, moi. Dès demain, il ne sera plus là. Je veux pouvoir jouir de mon jardin au soleil... *(Ils redescendent.)* C'est comme derrière la maison, je vais planter un grand verger. Dans dix ans, je mangerai les plus beaux fruits de Senlis.

CHARLOTTE, *traversant la scène et entrant dans la chambre, une serviette pliée sur les mains.* — Elle me brûle... Faites chauffer des serviettes. J'ai allumé trois fourneaux.

Mme Vaussard, *d'une voix fâchée.* — Eh! petite, quand vous aurez fini d'aller et de venir!... Vous faites un vent avec vos jupes!

Mme Fiquet. — On ferme les portes, au moins... *(Elle se lève et va fermer la porte de la cuisine.)* Nous sommes entre deux airs, nous allons nous enrhumer. *(Elle vient se rasseoir.)*

Eugénie, *souriant, la main dans celle de Ledoux.* — Je rêve une chambre de satin bleu avec des appliques de dentelles... Des fleurs partout...

Ledoux. — Oui, tout ce qu'il vous plaira, adorable Eugénie.

Mme Fiquet, *continuant l'inventaire de son panier, entre ses dents.* — Je n'aurai jamais fini... Nous disons le dossier de cette petite dame, le billet échu de ce jeune homme, la requête du monsieur qui a trouvé sa femme...

Chapuzot, *à Dominique avec lequel il remonte la scène.* — Vous voyez, les murs sont bons, les boiseries ont un peu souffert... *(Ils disparaissent dans le jardin, aussitôt qu'Isaac est entré.)*

SCENE II

MADAME FIQUET, ISAAC, MADAME VAUSSARD, LEDOUX, EUGENIE, et CHAPUZOT et DOMINIQUE, qu'on voit par instants dans le jardin.

Isaac, *s'approchant de Mme Vaussard, qui écrit toujours.* — Madame...

Mme Vaussard. — Une seconde, monsieur Isaac... Je termine notre petite affaire. *(Elle continue à écrire.)*

Mme Fiquet, *remettant pêle-mêle dans son panier les papiers qu'elle a tirés.* — Tant pis! je tâcherai d'y voir clair un autre jour... *(Prenant Isaac à part, à gauche* [28]*.)* Venez reprendre la pendule ce soir.

Isaac. — Très bien, madame.

Mme Fiquet. — Si vous voulez même attendre... Vous savez que je marie ma fille. La chère enfant!... *(Elle regarde Eugénie, juste au moment où Ledoux l'embrasse.)* Les mains et le front seulement, Eugénie...

Charlotte, *dans ta coulisse.* — Quelqu'un!

Tous, *regardant la porte de la chambre à coucher.* — Hein quoi!

Charlotte, *entrant en scène.* — Quelqu'un! vite, chez le pharmacien, pour une potion!

Mme Fiquet. — Vous nous avez fait une peur!... *(Les héritiers ont un geste d'ennui. Chapuzot et Dominique retournent dans le jardin. Ledoux, qui s'est levé, reste appuyé au dossier du canapé. Mme Fiquet continue en baissant la voix.)* Eh! ne dérangez personne... Au point où en est notre oncle. *(Prenant la fiole et allant l'emplir d'eau, à l'aide d'une carafe qu'elle trouve sur le buffet.)* A quoi bon dépenser de l'argent, n'est-ce pas? Ça fera absolument le même effet.

Charlotte. — Donnez... *(Elle reprend la fiole et rentre dans la chambre.)*

Mme Fiquet. — Si l'on écoutait les malades, ils avaleraient une pharmacie. *(Elle remonte au fond et cause avec Chapuzot et Dominique.)*

Mme Vaussard [29], *se levant, amenant Isaac à l'avant-scène.* — Voici... Mon mari était occupé. Je lui ai fait signer les billets en blanc, et je les ai remplis.

Isaac. — C'est que je ne suis pas encore bien décidé...

Mme Vaussard. — Comment! J'ai votre parole!

Isaac. — Sons doute, j'ai promis... *(Regardant la porte de la chambre.)* Mais il y a tant de risques à courir. *(Il passe à droite.)*

Mme Vaussard. — Oh! gardez, je ne suis pas embarrassée maintenant. Je trouverai un autre prêteur. Les intérêts sont assez beaux.

Mourgue, *sur le seuil de la chambre.* — Plus rien à faire, mon enfant. Attendre simplement le résultat.

Isaac, *retenant Mme Vaussard.* — Madame... Voici les trois mille francs. *(Il lui remet les billets et sort. Chapuzot, Dominique et Mme Fiquet descendent la scène avec Mourgue.*

SCENE III

CHAPUZOT, MADAME FIQUET, MOURGUE, MADAME VAUSSARD, LEDOUX, EUGENIE, et DOMINIQUE, dans le fond, à gauche, se cachant pour rire.

TOUS. — Eh bien?

MOURGUE. — Un cas des plus curieux, un mal incompréhensible.

CHAPUZOT. — Vraiment.

MOURGUE. — Un mal sournois montant de tous les membres à la fois, sans que je puisse le flairer au passage.

Mme VAUSSARD. — Mon Dieu!

MOURGUE. — Un mal extraordinaire qui m'échappe, à moi, vieux praticien... C'est très grave, très grave, très grave!

CHAPUZOT, *s'approchant du docteur.* — La vieillesse, docteur. Je me suis laissé dire qu'à l'âge de Rabourdin, les os grossissent et vous étouffent.

MOURGUE. — Très grave, très grave, très grave. *(Chapuzot remonte.)*

Mme FIQUET. — Alors, docteur...

MOURGUE. — Je m'y perds, la science a des profondeurs... *(Regardant sa montre.)* Bigre! six heures, je vais dîner... Mesdames et la compagnie, tous mes compliments *(Il sort en saluant et en baisant la main de Mme Vaussard.)*

SCENE IV

CHAPUZOT, DOMINIQUE, MADAME FIQUET, MADAME VAUSSARD, EUGENIE, LEDOUX.

DOMINIQUE. — Vous n'allez pas dîner, monsieur Chapuzot?

CHAPUZOT. — Non, j'aurai du courage jusqu'au bout.. *(Il revient s'adosser à la caisse.)* Je vous avoue cependant que mon estomac commence...

Mme FIQUET, *reprenant sa place auprès de la table, à gauche, tandis que Mme Vaussard reprend la sienne, à droite.* — Sans doute, il est l'heure de manger. Est-ce que tu as faim, Minette?

EUGÉNIE. — Un peu, maman. Je goûterais volontiers... On aurait seulement des gâteaux,,...

CHARLOTTE, *dans la coulisse.* — Ah! mon Dieu! mon Dieu!

TOUS, *se levant.* — Hein!

CHARLOTTE, *dans la coulisse.* — Il est mort!

TOUS, *droits, sans bouger, comme figés.* — Mort! *(Un silence.)*

Mme VAUSSARD, *poussant trois sanglots qu'elle étouffe dans son mouchoir.* — Ha! ha! ha!

Mme FIQUET. — Je ne puis pas pleurer.

CHAPUZOT. — C'est comme moi.

Mme FIQUET. — Je garde tout en dedans.

CHAPUZOT. — Comme moi... On souffre bien davantage.

Mme FIQUET, *se dirigeant vers Eugénie.* — Pleure, pleure, Minette, ça te soulagera.

EUGÉNIE, *pleurant.* — Hi! hi! hi!

Mme FIQUET. — Que tu es heureuse de pouvoir pleurer! *(A Ledoux.)* Menez-la au jardin, monsieur Ledoux, tâchez de la distraire... *(Mme Vaussard est passée à droite. Mme Fiquet rappelle Eugénie[30].)* Eugénie! malheureuse enfant, tu n'as plus d'oncle... *(Plus bas.)* Tu peux te faire embrasser sur les joues. *(Ledoux et Eugénie sortent.)*

DOMINIQUE, *enlevant la chaise qui se trouve près de la table.* — Il y a des formalités à remplir.

Mme VAUSSARD. — Un homme si bon!

Mme FIQUET, *descendant[31].* — Une tête si bien organisée pour les affaires!

CHAPUZOT. — Un ami de quarante ans!

DOMINIQUE. — Il faudrait aller à la mairie.

CHAPUZOT. — Et vous vous souvenez comme il était gai, avant qus sa maladie l'eût rendu insupportable!

Mme FIQUET. — Il avait des manies attendrissantes. Il me semble encore l'entendre parler de sa fin prochaine.

Mme VAUSSARD. — Et il s'est éteint comme il le disait, ce grand, ce généreux, cet excellent cœur.

DOMINIQUE, *emportant la table qu'il met derrière le canapé.* — Nous devrions songer aussi aux lettres de faire part.

Mme FIQUET, *grimaçant.* — Ah! les larmes, voici les

larmes... *(Tous trois pleurent bruyamment, étalant leurs mouchoirs.)*

DOMINIQUE[31], *descendant.* — Eh! calmez-vous. Il est mort, c'est fini... Soyons sérieux.

Mme FIQUET, *s'essuyant les yeux, d'une voix délibérée.* — Vous avez raison, soyons sérieux. *(Tous trois remettent leurs mouchoirs dans leurs poches.)*

CHAPUZOT. — Nous ne sommes pas des enfants.

Mme VAUSSARD. — Nos larmes ne le rendrons pas.

CHAPUZOT. — Ah! non, non!... Je me charge des lettres de faire part. *(Il remonte et s'arrête près du buffet.)*

Mme FIQUET, *à Dominique.* — Vous, jeune homme, allez faire la déclaration à la mairie.

DOMINIQUE. — Bien, madame. *(Il sort par le fond.)*

Mme VAUSSARD. — Ma robe de deuil est toute prête, et je cours... *(Elle sort par le fond.)*

Mme FIQUET. — Moi, je vais voir à la cuisine... Il faudra du vin chaud pour la veillée. *(Elle entre dans la cuisine.)*

SCENE V

CHAPUZOT, puis CHARLOTTE.

CHAPUZOT, *près du buffet.* — Voudraient-elles m'éloigner?... Elles sont capables de mettre la maison dans leurs poches, ces commères là!... *(Prenant un couvert sur le buffet.)*Tiens, le couvert d'argent que j'ai donné à Rabourdin... je ne sais pas pourquoi je le laisserais traîner *(Il glisse le couvert dans sa poche, puis il descend en scène.)* Il faudra que je surveille le panier de la Fiquet; elle déménagerait les meubles dedans... *(Regardant de nouveau autour de lui.)* Et la canne à pomme d'or, je ne la vois pas? Ah! la voici. *(Il va la chercher près de la caisse et revient à petits pas.)*Elle m'a bien coûté soixante francs. *(Charlotte entre en riant, pendant qu'il cherche à la cacher sous son paletot.)* Diable! le bout dépasse... Je vais toujours dévisser la pomme. *(Au moment où il s'efforce à dévisser la pomme, Charlotte le touche à l'épaule. Il a un sursaut de peur et se retourne, grelottant.)* Hein! Rabourdin!... Ah! c'est toi la petite. Que veux-tu? *(Il s'ingénie vainement à dissimuler la canne.)*

Charlotte. — Maintenant que tout vous appartient, monsieur, j'ai pensé que vous me donneriez cet argent dont je vous ai parlé, au lieu d'enfoncer la caisse...

Chapuzot. — Bien, bien... Aurais-tu assez de cinquante francs?

Charlotte. — Oh! non, il y a toutes sortes de dépenses... Donnez-moi trois cents francs.

Chapuzot. — Bon Dieu! trois cents francs... C'est qu'il me faudrait aller chez moi.

Charlotte. — Eh bien?

Chapuzot. — Dame! si je m'absentais d'ici, on n'aurait qu'à me voler.

Charlotte. — Ne suis-je pas là? Je vous promets de faire bonne garde.

Chapuzot. — Tu ne quitteras pas la caisse?... *(Il la pousse contre la caisse.)* Tu resteras là?

Charlotte. — Je le jure.

Chapuzot, *caressant la caisse.* — Hein! comme elle est tendre, comme elle est tiède!... Je cours et je reviens. Je cours et je reviens. *(Il veut se hâter et trébuche.)*

Charlotte. — Doucement, revenez entier. *(Charlotte se laisse tomber sur une chaise, à gauche, prise d'un fou rire.)* Ha! ha! ha!

SCENE VI

CHARLOTTE, MADAME FIQUET.

Mme Fiquet. — Quoi donc! J'ai entendu des rires...

Charlotte, *pleurant.* — Hi! hi! hi!

Mme Fiquet. — C'étais vous qui pleuriez?... Les larmes ont de loin un singulier son... La cuisine est dans un désordre! Il faudrait du bouillon, du café, quelque chose de chaud, enfin!... *(Elle fouille dans le buffet et en sort une bouteille.)* Qu'est-ce que c'est que ça?

Charlotte. — Du rhum, madame.

Mme Fiquet. — Ma foi, je vais en prendre un petit verre... J'ai l'estomac d'un délabré! *(Elle se verse et boit un petit verre, puis elle se dirige vers la chambre.)* Et maintenant, il faut songer...

Charlotte, *se levant et passant à droite.* — Entrez,

madame. Vous lui devez bien ces derniers soins... Il vous a tout laissé.

Mme Fiquet, *sur le seuil de la chambre.* — Vrai? *(Elle revient vers Charlotte.)*

Charlotte. — Aussi vrai que le cher homme n'est plus là... Il a fait son testament tantôt, pendant que vous étiez au jardin. C'est moi qui trempais la plume dans l'encrier.

Mme Fiquet. — Et j'ai tout, le mobilier, la maison, l'argent?

Charlotte. — Tout, madame... j'ai parlé en votre faveur. Vous m'avez promis de ne pas être ingrate.

Mme Fiquet. — Voilà les demandes d'argent qui commencent, n'est-ce pas? Parce qu'on sait que j'ai de la fortune, en veut mettre la main dans mes poches? *(Elle passe à droite.)* Non, par exemple. Vous pensiez peut-être que j'allais vous entretenir votre vie durant. Ecoutez, si vous continuez à me servir, je vous donnerais six belles chemises de toile. Ça, c'est sérieux.

Charlotte. — Merci, madame.

Mme Fiquet, *traversant et se dirigeant de nouveau vers la chambre.* — Et, maintenant, vous allez m'aider à enlever la pendule.

Charlotte, *la suivant.* — La pendule... Pourquoi l'enlever? Vous ne l'avez donc pas achetée?

Mme Fiquet, *dédaigneuse.* — Certes!

Charlotte, *se dirigeant à son tour vers la chambre.* — Oh! moi je veux bien. Ça vous regarde... Allons chercher la pendule.

Mme Fiquet. — Vous dites cela d'un ton singulier.

Charlotte, *revenant à droite.* — Non! non!... Vous payez trop mal les services qu'on vous rend.

Mme Fiquet. — Voyons, je suis ronde en affaires. je mettrai la douzaine... Qu'y a-t-il? dites-moi tout.

Charlotte. — Non! mille fois non!... Ça m'est bien égal que vous jetiez votre héritage à la rivière!

Mme Fiquet. — Hein?

Charlotte. — Qu'est-ce que ça peut me faire si le testament est cassé?

Mme Fiquet. — Comment, cassé!

CHARLOTTE. — La clause est formelle, l'héritage est à la personne qui a acheté la pendule.

Mme FIQUET, — Mais cette clause est stupide! Mon oncle a toujours eu le cerveau fêlé; tout Senlis en témoignera, s'il est nécessaire... Je plaiderai! oui, je plaiderai!... Ce Rabourdin était un être malicieux.

CHARLOTTE. — Dame! il avait de drôles de moments.

Mme FIQUET. — Méchant, entêté, hypocrite... Que faire?

CHARLOTTE. — Eh! c'est fini. Vous n'aurez plus un sou.

Mme FIQUET, *furieuse.* — Taisez-vous, sotte! Quand on est rompue aux affaires... *(Réfléchissant.)* Pardi! voilà le remède... Attendez-moi. Aurez-vous, au moins, l'intelligence de m'attendre?... *(En s'en allant.)* Mon Dieu! que cette fille est bête!

SCENE VII

CHARLOTTE, MADAME VAUSSARD.

Mme VAUSSARD, *en robe noire, très riche, suivant des yeux Mme Fiquet.* — Où ma cousine court-elle donc si vite?

CHARLOTTE, *la regardant, feignant d'être très émue.* — — Pardonnez-moi... l'émotion, en vous voyant avec ces vêtements noirs... *(Changeant de voix.)* Mon Dieu, que le noir vous va bien!

Mme VAUSSARD, *se pavanant.* — N'est-ce pas?

CHARLOTTE. — Et quelle robe délicieuse!.. Les petits volants sont d'un goût! *(Elle tourne autour d'elle.)*

Mme VAUSSARD, *passant à droite.* — J'ai voulu de la soie; la laine est trop triste... Et les dentelles? Vous ne trouvez pas qu'il y ait trop de dentelles? *(Elle revient à gauche.)*

CHARLOTTE. — Non, certes. On ne prend pas le deuil pour s'enlaidir.

Mme VAUSSARD, *tristement.* — Hélas! le vrai deuil se porte dans le cœur. *(Changeant de voix.)* Depuis quinze jours, je m'enfermais avec ma couturière.

CHARLOTTE, *tapant dans ses mains.* — Adorable!

adorable! Voilà une toilette qui fera sensation au convoi... *(Larmoyant.)* Au convoi, madame, au convoi, mon Dieu!

Mme VAUSSARD, *tirant un magnifique mouchoir brodé pour s'essuyer les yeux.* — Au convoi, ma pauvre enfant!.. *(Changeant de voix.)* Où courait donc ma cousine? Elle avait l'air très émue.

CHARLOTTE. — Dame! elle a lieu d'être fort inquiète.

Mme VAUSSARD. — Alors notre bon oncle?...

CHARLOTTE, *confidentiellement.* — J'ai promis de vous servir... Il a déclaré dans son testament laisser toute sa fortune à celui de ses héritiers qui aurait la pensée généreuse de l'enterrer avec toute la magnificence possible... Avez-vous cette pensée généreuse, madame?

Mme VAUSSARD. — Sans doute, depuis des années... *(A demi voix.)* Ça va coûter bien cher.

CHARLOTTE. — Oh! par exemple, tout ce qu'il y a de mieux, tout ce qu'on peut voir de plus réussi... La messe au grand autel, trois cent francs de cire...

Mme VAUSSARD, *passant à droite.* — Trois cents francs, grand Dieu... Cent francs suffiront.

CHARLOTTE. — Cinq cents francs pour les pauvres.

Mme VAUSSARD. — C'est une folie!... Il me ruine.

CHARLOTTE. — L'embaumement...

Mme VAUSSARD, *passant à gauche.* — Le faire embaumer!... Jamais!

CHARLOTTE. — L'embaumement... En tout, trois mille francs. Le testament dit trois mille francs.

Mme VAUSSARD, *abasourdie.* — Trois mille francs!... J'aime mieux ne pas hériter.

CHARLOTTE. — Alors, madame, je pense que vous serez satisfaite... Ce jeune homme, ce neveu tombé du ciel...

Mme VAUSSARD. — Il a dit qu'il allait à l'état civil, le petit misérable!... *(Désespéré.)* Mais, alors, je suis dépouillée... On pourrait peut-être, en courant... *(Tirant un petit portefeuille de sa poche.)* Rendez-moi ce service, je vous en prie.

CHARLOTTE. — Il suffit de commander.

Mme VAUSSARD. — Non, je veux payer tout de suite Le neveu n'aurait qu'à me devancer... C'est épouvantable, tant d'argent pour un mort!

Charlotte, *guettant les billets que Mme Vaussard tient à la main.* — Et Senlis, madame, Senlis qui parlera encore dans dix ans de votre générosité. Jamais Senlis n'aura vu un enterrement pareil. Vous allez être saluée, respectée, célébrée.

Mme Vaussard, *avec satisfaction, passant à droite.* — — En effet, je mériterai quelque égard, je serai accablée de visites... Pour le coup, la femme du notaire et les deux filles de l'adjoint crèvent de dépit... *(Charlotte lui arrache les billets.)* Prenez garde de perdre les trois mille francs.

Charlotte, *glissant les billets dans son corsage.* — — N'ayez pas peur, ils resteront là. *(Elle va pour partir lorsque Mme Fiquet entre et la prend à part.)*

SCENE VIII

MADAME FIQUET, CHARLOTTE, MADAME VAUSSARD.

Mme Fiquet, *menant Charlotte à droite, à demi-voix.* — J'ai acheté la pendule. C'était d'une simplicité!... Ce qui est plus ingénieux, c'est ceci... *(Elle remet un papier.)* Prenez donc. Vous glisserez adroitement ceci dans les papiers de mon oncle.

Charlotte, *le papier à la main.* — Ceci?

Mme Fiquet. — Mon mieu! que vous êtes bornée!... La facture, comprenez-vous? une facture antidatée, au nom de Rabourdin.

Charlotte. — Oh! madame, cela est fort, plus fort que vous ne le pensez vous-même... N'ayez pas peur, la facture est bien là. *(Elle met la facture dans son corsage.)*

Mme Fiquet. — Bon!... *(Regardant Mme Vaussard.)* Et ma cousine que dit-elle?

Charlotte. — Elle est radieuse. Elle croit hériter. *(Elle se dirige vers la porte du fond.)*

Mme Vaussard, *l'arrêtant et baissant la voix.* — Que vous disait donc ma cousine?

Charlotte. — Elle s'imagine hériter. La chère dame est dans une joie!... *(Elle se dirige de nouveau vers la porte ; puis elle redescend et se place entre les deux femmes.)* Je vous engage, mesdames, à ne pas quitter cette pièce.

Mme Vaussard. — Ah!... Pourquoi?

CHARLOTTE. — Jurez-moi d'être discrètes... Le testament est ici.

Mme FIQUET. — Ici!... Où donc?

CHARLOTTE. — Dans la caisse.

Mme VAUSSARD. — Mais la clé était perdue?

CHARLOTTE. — La clé est retrouvée... Mon Dieu! je vous dis tout cela par amitié, je sais que vous n'en ferez pas un mauvais usage... La clé est encore sous l'oreiller de mon pauvre parrain.

Mme FIQUET. — Sous la tête du...

Mme VAUSSARD, *faisant écho*. — Sous la tête du...

CHARLOTTE. — Oui, silence et respect! *(Elle remonte. Les deux femmes se retournent pour la suivre des yeux; et, lorsqu'elle est sur le seuil de la porte, avant de disparaître, elle lève la main, dans un geste d'autorité bouffonne.)*

SCENE IX

MADAME VAUSSARD, MADAME FIQUET.

Mme FIQUET, *à droite, à part*. — Cette buse d'Olympe qui compte sur l'héritage!

Mme VAUSSARD, *à gauche, à part*. — Cette pie-grièche de Lisbeth qui se vante d'hériter!

Mme FIQUET, *s'avançant, haut, avec ironie*. — Ma cousine, recevez mes félicitations.

Mme VAUSSARD, *s'avançant, même jeu*. — Ma cousine, je vous présente les miennes.

Mme FIQUET. — Vous me voyez ravie. Notre oncle a donc su récompenser vos rares qualités.

Mme VAUSSARD. — Je suis enchantée qu'il se soit décidé à reconnaître votre long dévoûment.

Mme FIQUET. — Eh! non, ma cousine, c'est vous qui héritez.

Mme VAUSSARD. — Non, ma cousine, vous héritez, n'en doutez point.

Mme FIQUET, passant *à droite, à part*. — Elle m'agace.

Mme VAUSSARD, *à gauche, à part*. — Elle est énervante.

Mme FIQUET, *revenant, se fâchant peu à peu*. — J'admets un instant que je sois héritière...

Mme VAUSSARD, *revenant, même jeu*. — Vous êtes

modeste... Mais je veux admettre comme vous que le testament soit en ma faveur.

Mme Fiquet. — Je trouverais peut-être en moi des mérites suffisants pour expliquer le choix de notre oncle.

Mme Vaussard. — Je découvrirais sans trop de peine les bonnes qualités qui me vaudraient cette distinction flatteuse.

Mme Fiquet, *furieuse*. — J'hérite! Entendez-vous, ma cousine.

Mme Vaussard, *passant à droite*, *furieuse*, — Vous entendez mieux que moi, ma cousine, j'hérite!

Mme Fiquet. — Vous? laissez donc! on m'a récité le testament mot pour mot

Mme Vaussard. — Vous? la belle histoire! je le sais par cœur!...

Mme Fiquet, *montant vers la porte de la chambre*. — Voulez-vous des preuves?

Mme Vaussard, *la suivant*. — J'allais vous en offrir. *(Mme Fiquet entre vivement dans la chambre, tandis que Mme Vaussard s'arrête à la porte. La première ressort presque aussitôt, terrifiée, tenant la clé.)* Eh bien?

Mme Fiquet, *adossée à la porte*. — Rien, l'émotion... *(Se remettant.)* Un enfantillage... *(S'approchant de la caisse.)* Je connais le système.

Mme Vaussard, *s'effaçant derrière elle*, — Il y a souvent des pistolets chargés dans les coffres-forts.

Mme Fiquet. — Si vous avez peur, allez-vous en... *(Elle travaille la serrure.)* Ah! voilà. *(Elle repousse Mme Vaussard, qui allonge les mains.)* Doucement. Nous jurons de ne pas déranger un écu, quelle que soit la teneur du testament?

Mme Vaussard, *avec fièvre*. — Oui, oui, c'est juré... tout ce que vous voudrez... *(Religieusement.)* Quel éblouissement attend nos yeux! Quelle splendeur de tabernacle!

Mme Fiquet, *avec passion*, *tenant la caisse entre ses bras*. — Mon Dieu, mon bien, mon tout! *(Elle fait rouler doucement la porte de la caisse. Toutes deux restent un instant muettes, dans une attitude de dévotion profonde. Puis, peu à peu, elles s'effarent.)*

Mme Vaussard. — Hein?

Mme FIQUET. — Qu'est-ce donc?
Mme VAUSSARD. — Suis-je aveugle?
Mme FIQUET. — Je ne vois rien!
Mme VAUSSARD. — Pas un rayon, un trou de ténèbres!
Mme FIQUET. — Un trou noir comme un four!
Mme VAUSSARD, *fouillant dans la caisse.* — Mais la caisse est vide!
Mme FIQUET, *même jeu.* — Vide!... la caisse est vide!
Mme VAUSSARD, *même jeu.* — Rien sur les planches!
Mme FIQUET, *même jeu.* — Rien dans les coins!
Mme VAUSSARD, *traversant la scène, passant à droite.* — Dépouillée!
Mme FIQUET. — Volée! *(Elle fouille de nouveau et pousse un cri en trouvant le registre.)* Ah! *(Elle se sauve au fond.)*
Mme VAUSSARD, *remontant, l'arrêtant.* — Faites voir!... Ne mettez rien dans vos poches ou je crie à l'assassin! *(Elle l'amène à l'avant-scène.)*
Mme FIQUET. — Laissez donc, je n'ai pas envie de me voler moi-même... Ça doit être tout en billets.
Mme VAUSSARD. — En billets et en titres... Faites voir!
Mme FIQUET. — Ne me bousculez donc pas... Là, nous allons regarder ça tranquillement. *(Mme Fiquet ouvre le registre. Mme Vaussard se hausse derrière elle pour mieux voir.)*
Mme VAUSSARD. — Il y a quelque chose d'écrit sur la première page.
Mme FIQUET, *lisant.* — " Ceci est mon testament... "
Mme VAUSSARD, *répétant* — " Mon testament... "
Mme FIQUET, *continuant.* — " Je meurs profondé-"ment touché des soins dévoués que m'ont prodigués des "mains amies... " *(S'interrompant.)* Ceci est pour moi... Ce bon oncle!... Hein! ma cousine, êtes-vous convaincue? J'hérite!
Mme VAUSSARD, *lui arrachant le registre, lisant à son tour.* — " Je ne saurais trop avoir de reconnaissance pour " le parfum de bonne compagnie qu'une société aimable " a mis autour de mon lit de mort... " *(S'interrompant.)* Ce digne oncle! Voilà qui est à mon adresse, je pense... Ma cousine, que vous disais-je? J'hérite!

Mme Fiquet, *s'emparant du registre, que Mme Vaussard continue à tenir par un coin.* — " ...Et comme j'entends ne léser en rien mes héritiers, j'ai dressé ici la liste " exacte de leurs cadeaux... " Se moque-t-il?

Mme Vaussard, *tirant à elle le registre dont Mme Fiquet continue à tenir un coin.* — " ...Afin d'établir la " balance entre ce qu'ils m'ont pris et ce que j'ai su me " faire rendre... " Ah! mon Dieu!

Toutes deux, *tenant le registre chacune par un côté, lisant ensemble.* — " ... Je suis ruiné, et leur lègue ce " qu'ils me doivent encore. "

Mme Vaussard. — Jouée comme un enfant!... *(Remontant vers la porte de la chambre.)* Oncle sans foi! *(Elle redescend et reprend le registre à Mme Fiquet.)*

Mme Fiquet [32]. — Dupée! moi dupée!... *(Remontant vers la porte de la chambre.)* Ce misérable oncle! *(Elle redescend.)*

Mme Vaussard [33], *feuilletant le registre.* — Que de richesses! Que de regrets! Mon nom partout!

Mme Fiquet, *jetant un coup d'œil sur le registre.* — Mon nom à toutes les pages!... *(Remontant vers la porte de la chambre, tandis que Mme Vaussard va jeter le registre sur le canapé.)* Et il a attendu d'être mort pour parler, le lâche!... Ah! si je le tenais! *(Un violent éternûment part de la chambre. Les deux femmes très effrayées se serrent l'une contre l'autre.)* Hein? Qu'est-ce que c'est que ça?

Mme Vaussard. — Un bruit singulier... On a éternué. *(Autre éternûment plus violent encore.)*

Mme Fiquet. — Mais il n'est seulement pas mort!... Entrons. *(Elle se précipite dans la chambre, suivie de Mme Vaussard. Toutes deux reparaissent tenant chacune par une main Rabourdin, vêtu simplement d'un pantalon à pieds et coiffé d'un foulard.)*

SCENE X

MADAME VAUSSARD, RABOURDIN, MADAME FIQUET.

Mme Fiquet, *le tirant à elle.* — Ah! c'est tout ce qu'on devait retrouver après votre mort!

Rabourdin, *ahuri, suppliant.* — Ma bonne Lisbeth...

Mme Vaussard, *le tirant à elle.* — Ah! la caisse était vide, et vous vous moquiez de nous!

Rabourdin. — Ma chère Olympe...

Mme Fiquet, *même jeu.* — Vous vous faites dorloter depuis dix ans!

Rabourdin. — Ecoutez...

Mme Vaussard, *même jeu.* — On vous comble de cadeaux!

Rabourdin. — Laissez-moi vous dire...

Mme Fiquet. — Comment voulez-vous que je marie ma fille, maintenant?

Mme Vaussard. — Comment voulez-vous que je paye mes dettes?

Rabourdin. — Par grâce... Lisbeth! Olympe!

Mme Fiquet. — Non, non... Ah! il vous faut des pendules Louis XV! Et moi je paye comme une bête!

Mme Baussard. — Ah! il vous faut un bel enterrement, trois cents francs de cire, cinq cents francs pour les pauvres!

Rabourdin. — Eh! nullement... Si vous saviez...

Mme Fiquet. — Vous vouliez que la pendule sonnât votre dernière heure

Mme Vaussard. — Vous vous êtes fait embaumer à mes frais!

Rabourdin, *se fâchant.* — Mais pas du tout. Que diable! un mot...

Mme Fiquet, *lui lâchant le poignet et le repoussant.* — Taisez-vous!... Vous nous avez promis trop longtemps de mourir. Vous êtes mort!

Mme Vaussard, *le repoussant également.* — Notre oncle est mort, nous n'avons plus d'oncle!

Rabourdin, *les implorant tour à tour.* — Voyons, la paix, mes bonnes nièces... Les petits cadeaux...

Mme Fiquet. — Plus de cadeaux, entendez-vous!

Rabourdin. — Les petits cadeaux...

Mme Vaussard. — Jamais, jamais!

Mme Fiquet. — Et moi, j'emporte ce qui m'appartient... *(Elle traverse et monte au fond, à gauche.)* Attendez, tout ce que je retrouverai...

Mme Vaussard. — Moi aussi. *(Elle traverse et monte au fond, à droite.)*

Mme Fiquet. — D'abord le tire-bouchons et la boîte de petites cuillers. *(Elle les prend sur le guéridon et les met dans sa poche.)*

Rabourdin, *courant derrière elle.* — Lisbeth! Ah! non! par exemple!

Mme Vaussard, *devant le buffet.* — Le rond de serviette... la timbale... *(Elle les met dans sa poche.)*

Rabourdin, *lâchant Mme Fiquet pour courir à Mme Vaussard.* — Olympe, veux-tu bien laisser ça?... Des cadeaux, c'est sacré. *(Elle passe à droite.)*

Mme Fiquet, *qui est descendue à l'avant-scène et qui passe à gauche, se dirigeant vers le canapé.* — Le coussin sous mon bras... *(Elle remonte au buffet.)* La cave à liqueur sous mon autre bras.

Rabourdin, *lâchant Mme Vaussard pour courir à Mme Fiquet.* — Finis donc, Lisbeth! Je ne vous laisserai pas sortir d'ici. *(Il barre la porte de son corps.)*

Mme Vaussard, *à gauche, se chargeant des objets.* — Le plateau... la chaise... et la jardinière.

Rabourdin, *la poursuivant.* — Pas de mauvaises farces, Olympe! Tu vas casser quelque chose.

Mme Fiquet, *à droite.* — Voyons, j'ai encore une main libre. *(Regardant autour d'elle et apercevant le baromètre accroché au mur.)* Ah! le baromètre! *(Elle le décroche.)*

Rabourdin, *la poursuivant.* — Mon baromètre!

Mme Vaussard, *s'échappant.* — Adieu, mon oncle! *(Rabourdin tourne sur lui-même sans pouvoir la saisir.)*

Mme Fiquet, *s'échappant.* — Adieu, mon oncle! *(Même jeu de Rabourdin.)*

Rabourdin, *sur le seuil de la porte.* — Voleuses! voleuses!... Au secours! arrêtez-les!... *(Il revient en chancelant.)* Ah! misère, on me ruine!... Je suis ruiné, ruiné, ruiné! Je n'ai plus d'héritiers! *(Il se laisse tomber sur la chaise, à droite, en se lamentant. Charlotte, qui a assisté à la fin de la scène, de la porte de la cuisine, entre en riant aux éclats.)*

SCENE XI

RABOURDIN, CHARLOTTE.

Rabourdin. — Ruiné!... C'est toi, petite gueuse, qui m'as ruiné!

Charlotte, *se laissant tomber sur une chaise, près du canapé, prise d'un fou rire.* — Laissez-moi rire... Le rire est si bon!

Rabourdin. — Plus de cadeaux, plus de douceurs, plus rien... Eh! je ne t'avais pas permis de les maltraiter ainsi! Tu me rends mes héritiers en morceaux.

Charlotte. — Riez donc, mon parrain.

Rabourdin. — J'ai tout perdu. Ils ne reviendront jamais.

Charlotte, *se levant.* — Eux! la bonne histoire!... Je vais vous les ramener humbles, repentants, caressants.

Rabourdin, *se levant.* — Toi?

Charlotte. — Eh! oui, tout de suite, si vous voulez... Bon Dieu! que seraient-ils donc, vos héritiers, s'ils n'étaient plus les héritiers Rabourdin? Senlis entier les montrerait au doigt; plus un coup de chapeau, plus la moindre estime, plus le moindre crédit. Comprenez donc que leur seule position sociale est d'attendre votre bien! Que diable, ils ne peuvent se mettre eux-mêmes sur le pavé!

Rabourdin. — Ma nièce Vaussard était bien furieuse.

Charlotte. — Bast! Elle ne saurait que dire à ses créanciers... Vous êtes sa garantie.

Rabourdin. — Jamais je n'ai vu ma nièce Fiquet dans une telle colère.

Charlotte. — Et sa fille, comment la marierait-elle? Vous êtes sa dot, à cette enfant... *(Allant au fond.)* Elles ne savent comment revenir... Je vais vous les ramener, vous dis-je. *(Elle les appelle de la main.)* Les voici!

Rabourdin. — Ah! j'ai bien besoin d'être un peu gâté. *(Il passe sa robe de chambre, qui se trouve jetée sur la caisse, et s'assoit à droite.)*

SCENE XII

LES PRECEDENTS, MADAME FIQUET, MADAME VAUSSARD, puis EUGENIE, LEDOUX et ISAAC.

Charlotte, *bas à Mme Vaussard, qui rentre gênée, défiante, et qu'elle débarrasse des objets dont elle est chargée.* — Vous avez eu tort, madame. Monsieur Isaac est là. Prenez garde... Je jurerais que votre cousine va manger votre oncle de caresses avant cinq minutes.

Mm Vaussard. — Je ne suis pas plus sotte qu'elle, peut-être. *(Elle va chercher un coussin sur le canapé.)*

Charlotte, *bas à Mme Fiquet, qui rentre et qu'elle débarrasse à son tour des objets qu'elle rapporte.* — Ah! madame, une femme de votre génie! N'ébruitez rien. Songez à votre demoiselle. Monsieur Ledoux est là. *(Montrant Mme Vaussard qui s'approche de Rabourdin un coussin à la main.)* Eh! regardez votre cousine. La voici déjà aux petits soins.

Mme Fiquet, *gardant le coussin dont Charlotte veut la débarrasser.* — Bien, bien... Je n'ai pas cessé d'aimer notre bon oncle. *(Elle se précipite vers Rabourdin et arrive juste à temps pour placer derrière son dos le coussin qu'elle a rapporté. Mme Vaussard cherche un instant ce qu'elle peut faire de celui qu'elle tient à la main, et finit par le mettre sous les pieds de son oncle.)*

Isaac, *entrant.* — Comment! Il est levé!... *(Mme Vaussard, inquiète, l'amène à droite.)* Serez-vous au moins en règle aux échéances?

Mme Vaussard, *bas.* — Chut!... Fi! parler de cela, quand vous me voyez encore tout en larmes... Plus tard.

Ledoux, *entrant avec Eugénie.* — Déjà en convalescence!... *(Mme Fiquet, effrayée, le retient à gauche, au fond.)* Et le mariage, et mes douze cents francs?

Mme Fiquet, *bas.* — Chut!... C'est honteux, lorsqu'un miracle nous rend un parent si tendrement aimé...Plus tard. *(Mme Vaussard revient près de Rabourdin, derrière lequel se tiennent également Mme Fiquet et Eugénie. Ledoux et Isaac sont au fond, l'un à gauche, l'autre à droite. Charlotte, appuyée au canapé, sourit en regardant la scène.)*

Rabourdin, *balbutiant.* — Je suis touché, bien touché, mes enfants...

SCENE XIII

LES PRECEDENTS, MOURGUE, DOMINIQUE, CHAPUZOT.

MOURGUE, *tenant un cure-dents dont il se sert à chaque membre de phrase.* — Tiens! tiens! tiens! Ce farceur de Rabourdin... La nature est un fameux médecin. Elle a des profondeurs... J'ai dîné comme un dieu, moi, ce soir. *(Il s'approche de Rabourdin.)*

DOMINIQUE, *à Charlotte, bas.* — Voici le Chapuzot.

CHARLOTTE, *allant à la rencontre de Chapuzot, qui s'avance péniblement sur deux cannes, et l'amenant à droite, en l'empêchant de voir Rabourdin.* — Que vous est-il donc arrivé, mon bon monsieur?

CHAPUZOT. — Rien, rien... Un faux pas. Je suis tombé. On m'a porté chez moi... Je serais plutôt revenu sur les genoux... Voici les trois cents francs. Cachez-les.

CHARLOTTE, *prenant les billets qu'elle met dans son corsage.* — Ils sont en sûreté.

CHAPUZOT, *apercevant Rabourdin.* — Que vois-je? Il ressuscite!... *(Il poursuit Charlotte.)* Mes trois cents francs.

CHARLOTTE, *bas.* — Chut!... Vous êtes inconvenant... Plus tard.

MOURGUE, *tenant le pouls de Rabourdin.* — Parfait! les émollients ne valaient rien, nous allons soigner ça par les purgatifs.

CHAPUZOT, *assis sur le canapé, à part.* — J'attendrai. *(Haut.)* Quand le coffre ne vaut rien, docteur, il serait préférable de s'en aller tout de suite... N'est-ce pas, Rabourdin? *(Il se lève et va se joindre au groupe formé autour de Rabourdin.)*

RABOURDIN, *se levant, descendant à l'avant-scène, suivi des héritiers.* — Oui, mon ami, oui... Je ne demande qu'à m'en aller par un beau soir, entouré de vous tous, au milieu de ma famille.

CHARLOTTE, *montrant l'argent à Dominique, à droite, où ils font tous deux un couple séparé.* — Et, maintenant, quand le curé voudra!

FIN

Notes

(1) Chapuzot, Mme Fiquet, Mme Vaussard, Mourgue.
(2) Chapuzot, Ledoux, Mme Fiquet, Eugénie, Mme Vaussard, Mourgue.
(3) Mme Fiquet, Chapuzot, Mme Vaussard, Mourgue.
(4) Mme Vaussard, Chapuzot, Mourgue.
(5) Chapuzot, Mme Vaussard, Mourgue.
(6) Charlotte, Mme Vaussard, Ledoux, Rabourdin, Eugénie, Mme Fiquet, Chapuzot.
(7) Mme Vaussard, Rabourdin, Mme Fiquet, Charlotte, Chapuzot.
(8) Mme Vaussard, Rabourdin, Mme Fiquet, Chapuzot.
(9) Mme Vaussard, Rabourdin, Mme Fiquet, Charlotte, Chapuzot.
(10) Charlotte, Mme Vaussard, Rabourdin, Mme Fiquet, Dominique, Chapuzot.
(11) Mme Vaussard, Mme Fiquet, Rabourdin, Chapuzot, Dominique.
(12) Mme Vaussard, Rabourdin, Isaac, Mme Fiquet, Chapuzot, Dominique.
(13) Mme Vaussard, Mme Fiquet, Rabourdin, Dominique, Isaac, Chapuzot.
(14) Chapuzot, Mme Vaussard, Isaac, Rabourdin, Mme Fiquet, Dominique.
(15) Chapuzot, Mme Vaussard, Mme Fiquet, Dominique.
(16) Charlotte, Rabourdin, Dominique.
(17) Rabourdin, Chapuzot, Charlotte.
(18) Charlotte, Mme Fiquet, Ledoux, Eugénie, Rabourdin.

(19) Mme Fiquet, Charlotte, Mourgue, Rabourdin, Mme Vaussard.
(20) Chapuzot, Charlotte, Mme Vaussard, Mourgue, Rabourdin.
(21) Chapuzot, Charlotte, Mme Fiquet, Rabourdin, Mourgue.
(22) Charlotte, Chapuzot, Mme Fiquet, Rabourdin, Mourgue.
(23) Charlotte, Chapuzot, Isaac, Mme Fiquet, Rabourdin, Mourgue.
(24) Charlotte, Chapuzot, Mme Fiquet, Rabourdin, Mourgue, Isaac.
(25) Chapuzot, Charlotte, Mme Vaussard, Isaac; et, dans le fond, Mme Fiquet et Mourgue, devant le lit où Rabourdin est couché.
(26) Charlotte, Dominique, Rabourdin.
(27) Rabourdin, Charlotte, Dominique.
(28) Isaac, Mme Fiquet, Mme Vaussard, Ledoux, Eugénie; et, dans le jardin, Chapuzot et Dominique.
(29) Isaac, Mme Vaussard, Ledoux, Eugénie; et, au fond, faisant groupe, Dominique, Chapuzot et Mme Fiquet.
(30) Chapuzot, Dominique, Ledoux, Eugénie, Mme Fiquet, Mme Naussard.
(31) Chapuzot, Mme Fiquet, Mme Vaussard, à l'avant-scène, Dominique, dans le fond.
(32) Chapuzot, Mme Fiquet, Dominique, Mme Vaussard.
(33) Mme Vaussard, Mme Fiquet.
(34) Mme Fiquet, Mme Vaussard.

Le Bouton de Rose

Comédie en 3 actes

Préface

Sera-t-il permis à un auteur dramatique sifflé, hué, conspué, de parler tranquillement de son aventure, en brave homme, sans rancune ni tristesse?

En lisant les Contes drôlatiques *de Balzac, ces chefs-d'œuvre d'une invention si comique et d'un style si adorablement ouvragé, j'avais été souvent frappé par le conte intitulé :* Le Frère d'armes. *Il me semblait qu'il y avait là le sujet d'une amusante farce, toute une situation dramatique originale.*

Voici le conte. Le cadet de Maillé et le sieur de Lavallière étaient frères d'armes. Le premier avait épousé Marie d'Annebault, " laquelle estoyt une gracieuse fille, riche de mine et bien fournie de tout. " Mais le brave Maillé dut partir pour le Piémont, et il eut alors l'idée de confier sa femme à son ami. " Veux-tu avoir la charge de ma femme, la défendre contre tous, estre son guide, la tenir en lesse, et me respondre de l'intégrité de ma teste? " Lavallière accepta, après quelques hésitations, car il sentait le péril de sa tâche. Quant à Marie d'Annebault, elle avait écouté. " Elle avoyt presté l'aureille aux discours des deux amys, et s'estoyt grandement offensée des doubtes de son mary... Il y avoyt, en son soubrire, ung malicieux esperit, et, pour aller rondement, l'intention de mettre son ieune garde-chouse entre l'honneur et le plaisir, de si bien le requerir d'amour, le tant testonner de bons soings, le pourchasser de resguards si chauds, qu'il feust infidelle à l'amitié au prouffict de la guallantise. "

Voilà donc la situation posée. Et, dès lors, il faut voir comme Marie tourmente ce pauvre Lavallière ! " Tousiours la ruzée venoyt vestue à la légière, monstrant des eschantillons de sa beaulté à faire hennir ung

patriarche aussy ruyné par le temps que doboyt l'estre le sieur de Mathusalem à cent soixante ans. " Je ne puis, à mon grand regret, continuer les citations, et il me faut indiquer avec le plus de discrétion possible la péripétie et le dénouement de l'histoire. Marie en arrive à désirer follement Lavallière. Celui-ci, à bout d'inventions, s'accuse " du mal de Naples ". Lorsque Maillé revient, grâce au mensonge héroïque de son ami, il retrouve sa femme " intacte de corps, sinon de cueur ".

Que les lecteurs curieux se reportent au conte de Balzac, d'une saveur si gauloise. Voilà de la farce, et de la farce épique, avec une largeur de fantaisie superbe de belle humeur ! Et même, au fond du récit, il y a je ne sais quel attendrissement profond. Ce pauvre Lavallière est un héros dont la continence balance pour moi les grandes actions des conquérants. Malheureusement, notre époque pudibonde ne tolérerait pas au théâtre un pareil sujet. Il s'agissait de rendre la donnée possible, de trouver une pièce originale tout en partant du même point que Balzac.

Depuis quelques années, cette idée s'éveillait parfois dans un coin de ma cervelle. Je voyais bien Maillé confiant la vertu de sa femme à Lavallière; mais qu'allait-il se passer ensuite entre Lavallière et Marie, puisque je ne pouvais conserver la péripétie de Balzac? Enfin, un jour, je songeais que Lavallière pourrait être amené à voler lui-même le trésor que son ami l'avait chargé de garder. Et, tout de suite, les trois actes s'indiquèrent : premier acte, le mari confie sa femme à son ami ; second acte, l'ami est poussé à abuser de ce dépôt sacré ; troisième acte, le mari revient et demande des comptes à l'ami coupable.

C'est ainsi qu'est né Le Bouton de Rose. *Il est aisé de suivre dès lors la construction de la pièce. J'ai cru, pour rendre le sujet plus net, qu'il était bon de prendre ma Valentine au soir même de ses noces, avant que son mari, l'hôtelier Brochard, eût pénétré dans la chambre nuptiale. J'ai cru encore que Valentine devait jouer une simple comédie, passer souriante et fine au milieu de l'intrigue, sans y laisser un seul fil de sa robe blanche. Elle veut uniquement donner une leçon à son mari et à son gardien, en leur faisant une belle peur. La farce achevée, ils sauront qu'on ne garde pas les femmes, que les femmes se gardent toutes seules. C'était moral.*

Pourtant, je n'avais pas tout. Mon Ribalier, l'associé de Brochard, le gardien de Valentine, devait croire qu'il avait abusé du fameux dépôt, si je voulais le montrer, au troisième acte, plein de remords et de terreur devant le mari. Là était la difficulté. C'est alors que j'ai inventé le couple Chamorin, une femme de vertu légère, un mari trompé qui tâche de surprendre sa femme en flagrant délit, qui lui fournit même des occasions, pour plaider et obtenir une séparation de corps. Tous deux logent à l'hôtel du Grand-Cerf, dont Ribalier et Brochard sont les propriétaires. Ribalier a trouvé Mme Chamorin très tendre, puis il a rompu avec elle. Et c'est Mme Chamorin qui prendra la place de Valentine, la nuit, dans une chambre noire ; c'est Chamorin qui viendra pour pincer sa femme, et devant lequel Ribalier fuira, en croyant reconnaître Brochard. Dès lors, j'avais mon troisième acte tout prêt : la terreur de Ribalier, l'ahurissement de Brochard ne comprenant rien à ce qu'on lui dit, les malices impitoyables de Valentine allant jusqu'au bout, enfin, comme explication finale, une poignée de main silencieuse de Chamorin à Ribalier, à l'homme qu'il veut remercier de son dévoûment.

Restait à savoir comment j'arriverais à compromettre Valentine aux yeux de Ribalier. C'est ce que j'ai cherché et décidé en dernier lieu. Il fallait que Ribalier, après avoir résisté aux provocations ingénues de Valentine, pût croire tout d'un coup qu'il venait d'être joué par une rouée. L'innocente devait se changer en une dessalée qui avait jeté son bonnet par-dessus tous les moulins du pays. Et je voulais en arriver à ce cri de Ribalier : " Comment! tout le monde? mais moi aussi alors! Tant pis pour Brochard ! " La scène de séduction se retournait, et c'était lui qui attaquait.

L'idée d'une caserne me vint aussitôt. Il me fallait une assemblée d'hommes. J'aurais pu choisir un couvent ; mais je crois que la censure se serait fâchée. J'ai donc imaginé que Valentine, fille d'un militaire, élevée par une tante qui tient une pension d'officiers, s'entend avec des officiers qui l'ont connue enfant et qu'elle retrouve, pour faire croire à son gardien que tout un régiment l'a courtisée. Ribalier, stupéfait d'abord, se fâche ensuite, puis finit, sous le coup de quelques verres de champagne, par vouloir prendre sa part. Je croyais curieuse cette succession rapide de sentiments.

Telle est l'histoire du Bouton de Rose. *J'ai pensé qu'il était bon de raconter comment j'ai été amené à faire cette pièce, et de quelle façon les idées sur lesquelles elle repose se sont présentées à moi. Cela peut intéresser les jeunes gens qui veulent écrire pour le théâtre. D'autre part, je suis bien aise de me prouver à moi-même que je ne suis pas encore complètement imbécile et dévergondé, comme la critique le déclare. Il y aurait une autre histoire extrêmement instructive à raconter, la réception de la pièce au Palais-Royal, les hésitations successives des directeurs et de l'auteur, puis la griserie finale des répétitions, la confiance absolue au succès de l'œuvre. Je ne voulais pas signer* Le Bouton de Rose, *c'était là une chose convenue, le pseudonyme était même choisi ; et si j'ai fait jeter mon nom aux sifflets, c'est qu'il m'aurait semblé lâche de me cacher dans la défaite. Qu'importe au public la cuisine des coulisses? Qu'une comédie réussise, qu'une comédie tombe, l'auteur seul est responsable. Et j'accepte hautement toutes les responsabilités.*

Il s'est passé en moi un singulier phénomène, au sujet du Bouton de Rose. *Je n'avais pas pour la pièce une affection paternelle désordonnée. J'estimais qu'elle était bien faite, que certaines situations avaient de la drôlerie et de l'originalité. Mon espoir était que le public de la première représentation comprendrait qu'une pareille farce avait été, pour moi, une simple récréation, prise entre deux travaux d'importance. Et il arrive que* Le Bouton de Rose *m'est devenu cher aujourd'hui, tant on s'est montré pour lui d'une brutalité odieuse. Les foules sont féroces. Méritait-il ce déchaînement de fureur? Comment veut-on que j'en aperçoive les défauts, si on me le met en miettes? Voilà la pièce élargie et grandie. J'entends à présent que le procès-verbal de la soirée du 6 mai accompagne la pièce et dure autant qu'elle dans mes œuvres. Plus tard, il y aura appel. Les procès littéraires sont toujours susceptibles de cassation.*

Comme je suis très curieux des grands mouvements qui se produisent dans les foules, j'ai éprouvé, le lendemain de l'aventure, l'impérieux besoin d'analyser le public de la première représentation.

Avant tout, ce public a eu une déconvenue. Il s'attendait certainement

à autre chose. Il voulait un manifeste littéraire, un exemple de comédie naturaliste appuyant la campagne que je faisais depuis deux ans dans le Bien Public. *J'aurais donné une pièce à la Comédie-Française, qu'il ne se serait pas montré plus exigeant. Il oubliait qu'il était au Palais-Royal, que le choix fait par moi de cette scène indiquait de ma part un simple amusement d'esprit. Enfin, il demandait à l'auteur des* Rougon-Macquart *une comédie extraordinaire et tout à fait hors ligne. Cela était certainement très flatteur, mais bien dangereux.*

D'autre part, je me suis rendu compte de l'étonnement des spectateurs, à la saveur particulière du Bouton de Rose. *La gaîté n'est pas la même à toutes les époques. Aujourd'hui, il y a au théâtre une gaîté de mots, un entortillement d'esprit, une sorte de fleur parisienne poussée sur le trottoir des boulevards. C'est un esprit fouetté en neige, relevé d'une pointe de musc, un vrai déjeuner de soleil qui plaît dans sa nouveauté et qui, cinq ans plus tard, devient inintelligible. Dès lors, on comprend la grossièreté d'un homme tout franc, arrivant avec un style direct, appelant les choses par leurs noms, cherchant le rire dans les situations et dans les types.*

Puis, le sens de nos anciens contes français est perdu, à ce que je vois. La verdeur en est trouvée répugnante. Ces mirifiques histoires d'hôtelleries, où l'on se trompe de chambres et de femmes, paraissent d'une ordure sans excuse. La pointe de fantaisie qu'elles tolèrent : le départ d'un mari le soir de ses noces pour le marché du Mans, les ruses hardies et salées d'une ingénue, semble monstrueuse, indigne d'un esprit distingué. Ma Valentine, par exemple, a stupéfié, et l'on m'a dit que j'aurais dû expliquer cette innocente, comme si les fines commères, les petites filles rieuses où la femme perce avec ses diableries, avaient besoin d'une étiquette dans le dos pour être comprises. On m'aurait encore pardonné si j'avais eu de l'esprit, si j'avais fait des " mots ". Hélas ! je n'ai point cet esprit-là, je suis allé carrément mon chemin. Cette franchise des situations et du style a révolté. Ma vérité a été sifflée, et l'on a hué ma fantaisie.

Donc le public était dans l'attente de quelque chose de prodigieux. Je ne prononcerai pas le gros mot de cabale, parce que je ne crois pas à une entente préalable entre douze cents spectateurs. On m'a pourtant conté une histoire curieuse, un dîner qui aurait eu lieu avant le lever du rideau, et où l'on aurait juré au dessert de siffler ma pièce. Je ne veux voir là qu'une anecdote. Mais s'il n'y pas eu cabale dans le sens précis du mot, il faut admettre qu'une bonne moitié de la salle faisait des vœux ardents pour que Le Bouton de Rose *tombât. On était venu là comme on va dans la baraque d'un dompteur, avec la sourde envie de me voir dévorer.*

Je me suis fait, paraît-il, beaucoup d'ennemis, avec mes feuilletons du Bien Public, *où la sincérité est ma seule force. On ne juge point impunément les pièces des autres pendant deux ans, en toute justice, disant hautement ce qu'on pense des grands et des petits. Le jour où soi-même on soumet une œuvre aux confrères et au public, on s'expose à des représailles. Le mot n'est pas de moi, il a été prononcé dans les couloirs et je l'ai déjà retrouvé dans quelques articles. Je comprends parfaitement que les vaudevillistes vexés et les dramaturges exaspérés se soient dit : " Enfin, nous allons le juger à l'œuvre, ce terrible homme !" Et le public devait même partager cette attente. Je ne récrimine pas, je*

constate que ma position d'auteur dramatique était certainement plus délicate que celle d'un autre. Un jeune monsieur, à l'orchestre, montrait une clé à ses voisins, disant : " Il faut que Le Bouton de Rose *soit un chef-d'œuvre, ou sinon... " Cela est typique.*

*Ce n'est pas tout, le romancier lui-même était en cause. Les succès se payent. Je devais expier, le 6 mai, les quarante-deux éditions de l'*Assommoir *et les vingt éditions d'*Une page d'Amour*. Un romancier faire du théâtre, un romancier dont les œuvres se vendent à de tels nombres! Cela menaçait de devenir l'abomination de la désolation. J'allais prendre toute la place, j'étais vraiment encombrant. Il s'agissait de mettre ordre à cela. Pour peu que l'œuvre prêtât le flanc, on la bousculerait et on se régalerait de voir l'heureux romancier se casser les reins comme auteur dramatique.*

Voilà donc de quels éléments la salle était composée : des amis qui exigeaient beaucoup de moi, qui n'admettaient pas que je pusse écrire une œuvre ordinaire ; des ennemis pleins de rancune, désireux de se venger du critique et de rabattre le triomphe du romancier ; enfin un public dont le goût n'est pas au théâtre tel que je l'entends. Les uns me reprochaient d'aller contre mes théories sur la vérité, les autres de manquer de fantaisie. C'était une confusion incroyable. Et la note comique était donnée par ces étranges justiciers qui, pour m'enseigner la douceur, commençaient par m'étrangler. Il est par terre, tombons sur lui. Cela le rendra moins sévère pour les autres. A l'avenir, lorsqu'il trouvera une pièce mauvaise, il n'osera plus le dire aussi carrément. Nous voulons qu'il mente, écrasons-le !

Mais je n'ai point encore parlé des spectateurs patriotiques. Il paraît que j'ai voulu ridiculiser l'uniforme de l'armée française sur la scène du Palais-Royal. Les sifflets ont commencé, lorsque les officiers ont paru, au second acte. Voilà une indignation qui part d'un bon sentiment. Elle m'a stupéfié. Des messieurs, à l'orchestre, qui avaient très bien dîné, m'a-t-on dit, ont cru devoir prendre particulièrement la défense de l'armée. Eh ! bon Dieu ! qui songeait à attaquer l'armée? Je la respecte fort, ce qui ne m'empêchera pourtant pas de l'étudier en toute vérité dans un de mes prochains romans.

En somme, on a écouté le premier acte, on a sifflé le second, et on s'est refusé absolument à entendre le troisième. Le tapage était tel, que les malheureux critiques, ne pouvant saisir les noms des personnages au milieu du bruit et ne comprenant plus rien à l'intrigue, ont fait les comptes rendus les plus fantaisistes du monde. Les uns ont loué le talent de M. Lhéritier qui ne jouait pas dans Le Bouton de Rose, *les autres ont confondu Chamorin avec Ribalier ; aucun n'a raconté fidèlement la pièce. Je suis certain que pas un des spectateurs ne connaît le dénoûment exact. Excellentes conditions pour juger une œuvre.*

Remarquez que le troisième acte était jugé le meilleur. Au théâtre, on comptait beaucoup sur cet acte. Mais la salle en était arrivée à une exaspération comique. Brochard entre furieux et crie à une servante : " Grande cruche ! " Toute la salle entend : " Grande grue ! " Et l'on siffle. Que faire à cela? Il y a des moments où la foule entend ce qui fouette sa passion. Dès lors, toutes les intentions de la comédie se faussaient ; ce qui aurait dû faire rire faisait sursauter les gens les moins prévenus. Les quelques mots d'argot dits par Valentine, si innocents et d'intention si drôle, je

persiste à le croire, ont éclaté comme des bombes. La salle menaçait de crouler.

Je suis aujourd'hui, je le répète, sans rancune ni tristesse. Pourtant, j'ai eu, le lendemain, un sentiment de colère bien légitime. Je croyais que, le deuxième jour, la pièce n'irait pas au delà du second acte. Le public payant me semble devoir achever le désastre. J'allai tard au théâtre, et en montant je questionnai un artiste : " Eh bien? ils se fâchent, là-haut? " L'artiste me répondit en souriant: " Mais non, monsieur, tous les mots portent, la salle est superbe et rit à se tordre. " Et c'était vrai; pas une protestation, un effet énorme. Je suis resté pendant tout un acte, écoutant les rires, étouffant, sentant des larmes monter à mes yeux. Je songeais à la salle de la veille, je me demandais pourquoi une si inconcevable brutalité, puisque le vrai public ne se fâchait plus. Les faits sont là.

Voici les chiffres des quatre premières recettes faites par Le Bouton de Rose: *la première,* 2.300 *fr.; la seconde,* 2.500 *fr.; la troisième,* 1.100 *fr.; la quatrième,* 800 *fr. Qu'on étudie ces chiffres. La recette la plus élevée est celle de la seconde représentation. La presse n'avait pas encore parlé, le public venait et riait de confiance. Mais, dès le troisième jour, la critique commence son œuvre d'étranglement. Une bordée d'articles furibonds atteint la pièce en plein cœur. Le public dès lors hésite et s'écarte d'une œuvre que pas une voix ne défend et que les plus tolérants jettent au ruisseau. Les rares spectateurs qui osent se risquer paraissent bien s'amuser franchement; les effets grandissent à chaque représentation; les artistes, délivrés d'inquiétude, jouent avec un ensemble merveilleux. N'importe, l'étranglement est sûr, le public de la première a commencé l'assassinat et la critique portera le dernier coup.*

Il me reste à remercier les artistes, qui se sont montrés si vaillants au milieu de la tempête du 6 mai. Mlle Lemercier, dans ce rôle si mal pris de Valentine, a été adorable de grâce et de finesse. Mme Faivre et Mlle Raymonde ont lutté, elles aussi, de talent et de courage. Quant à M. Geoffroy, il portait toute la pièce sur ses larges épaules, avec l'aisance et la bonhomie d'un grand artiste; et je lui suis particulièrement reconnaissant de la fermeté qu'il a mise à lancer mon nom, au milieu des fureurs de la salle. M. Pellerin, M. Hyacinthe, M. Luguet, M. Bourgeotte, tous ont gagné la partie, lorsque je la perdais; je me sens plein de gratitude pour eux. Et merci enfin aux directeurs du Palais-Royal qui ont cru au Bouton de Rose *avec une foi plus ardente que la mienne.*

Un dernier mot. Le directeur d'une de nos grandes scènes subventionnées parcourait les couloirs en disant d'un air rayonnant: " Eh bien! fera-t-il encore de la critique dramatique? " Certainement, monsieur, j'en ferai encore. Je vous gêne donc bien? L'article où j'ai condamné l'usage que vous faites de votre subvention pèse donc bien lourd sur votre cœur? En quoi un échec, qui m'est tout personnel, modifie-t-il les idées que je défends? Je suis par terre, mais l'art est debout. Ce n'est pas parce qu'un soldat est blessé que la bataille est perdue. Au travail, et recommençons!

12 mai 1878.

Distribution

Ribalier	MM. Geoffroy
Brochard	Pellerin
Chamorin	Hyacinthe
Putois	Luguet
Jules	Bourgeotte
Un capitaine	Belly
Un lieutenant	Gilly
Un sergent	Petit
Valentine	Mmes Lemercier
Hortense	Faivre
Françoise	Raymonde


Acte Premier

La chambre à coucher de Ribalier. Au fond, au milieu, un lit avec une table de nuit. Dans des pans coupés : à gauche, la fenêtre ; à droite, la cheminée. Quand la fenêtre est ouverte, on aperçoit au dehors, fixée dans le mur, l'enseigne de l'hôtel, une tête de cerf très cornue, avec ces mots : AU GRAND CERF. — *Au second plan : à gauche, la porte du cabinet de toilette ; à droite, la porte d'entrée de la chambre. — Au premier plan : à gauche, la porte de l'appartement de Brochard ; à droite, la porte de la chambre de Jules. — Une table à gauche, près de laquelle est un fauteuil ; un canapé à droite. Sièges. Deux bougies allumées sont posées sur la cheminée.*

SCENE PREMIERE

PUTOIS, FRANÇOISE.

Au lever du rideau, Putois allume une bouillotte à esprit-de-vin, sur la table. Françoise est penchée à la fenêtre grande ouverte.

FRANÇOISE. — En voilà une vraie noce! Ah! bien, ils s'en donnent!... Dis-donc, Putois, tu les entends? *(Des cris et des applaudissements éclatent au dehors.)* Je parie que c'est M. Ribalier qui danse!

PUTOIS, *regardant la pendule.* — Trois heures moins vingt... On ne se couchera pas cette nuit. J'ai les jambes qui me rentrent dans le corps... Vois-tu, ma femme, j'en crèverais, si les bourgeois se mariaient tous les jours.

FRANÇOISE, *descendant.* — Oh! ça n'arrive qu'une fois... Tiens! Ils ont raison de se goberger! Il serait beau que les maîtres du Grand-Cerf, le meilleur hôtel de Tours, ne fissent pas sauter les casseroles et danser les violons pour leur mariage. *(Elle s'approche de Putois.)* Dis donc, Putois, c'est le tour de M. Ribalier. Maintenant que son associé, M. Brochard, a une femme, il va peut-être se décider, lui aussi.

PUTOIS. — Il est bien malin... Et un homme qui tient à sa tranquillité! *(Il est allé prendre un bol sur la cheminée.)*

FRANÇOISE. — Qu'est-ce que tu fais là?

PUTOIS. — Le lait de poule de M. Ribalier, pardi! Avec ça que M. Ribalier se passerait de son lait de poule! Il en avale un chaque soir depuis dix ans pour se tenir le teint frais.

FRANÇOISE, *devant la cheminée.* — Et tous ces petits pots?

PUTOIS. — Veux-tu bien ne pas toucher! Ce sont les pommades de M. Ribalier... Ah! il ne vieillit pas. Un si bel homme!... Ecoute, tu devrais filer, Françoise, parce que tu vas me faire arriver des histoires. Il n'aime pas que les femmes viennent fouiller dans sa chambre, il n'a confiance qu'en moi. *(Nouvelles rumeurs au dehors.)*

FRANÇOISE, *se précipitant à la fenêtre.* — Qu'est-ce que c'est? *(On entend des rires accompagnant le refrain :* Allons-nous-en, gens de la noce, allons-nous-en chacun chez nous.) C'est la famille Coquet et la famille Pingat qui s'en vont.

PUTOIS. — Bon voyage! Ce n'est pas trop tôt.

FRANÇOISE. — Ah! voilà M. Ribalier!

PUTOIS. — Va-t'en, n'est-ce pas? *(Françoise ferme la fenêtre et s'esquive derrière le dos de Ribalier.)*

SCENE II

PUTOIS, RIBALIER.

RIBALIER. — Ouf! Je me suis échappé... Quelle corvée, bon Dieu! La mairie, l'église, un repas de quatre

heures, dix quadrilles, cinq valses et sept polkas dans les jambes! Et il faut rire, encore! Autrement, on vous prend pour un vieux bonhomme.

PUTOIS. — Hein? monsieur en a sa claque?

RIBALIER. — Oui, mon ami, je suis fatigué. Je te l'avoue, à toi!... Tiens! ôte-moi mon habit... Gredin d'habit! Vois-tu, c'est là-dessous qu'il me pince... Il y a vingt ans que tu me sers. Tu es mon meilleur ami.

PUTOIS, *très ému, lâchant la manche qu'il vient de retirer.* — Monsieur, ne dites pas de ces choses-là, ça m'attendrit, ça m'enlève toutes mes forces.

RIBALIER. — Eh bien, non, remets-toi. Tu es très sensible, je le sais... Donne-moi mon veston. *(Putois a emporté l'habit; il revient avec le veston dont il l'aide à passer la première manche.)* Mais, mon pauvre Putois, tu dors debout, toi aussi! Ah! digne et excellent serviteur!

PUTOIS, *très ému, lâchant la seconde manche.* — Monsieur, je vous en prie, ne dites pas de ces choses-là!

RIBALIER. — Non, non... Enfin! je respire! Dire qu'ils rient encore, en bas! Je leur souhaite de l'agrément. Je vais passer une bonne nuit, par exemple! Sacredié! quel dodo! oh! à poings fermés!... Toi aussi, tu vas bien dormir, n'est-ce pas, Putois?

PUTOIS. — Monsieur est trop bon. Je dors comme une souche.

RIBALIER. — Voyons, il n'est rien venu, aujourd'hui?

PUTOIS. — Si, une lettre pour monsieur Brochard, que j'ai mise dans son ancienne chambre, sa chambre de garçon.

RIBALIER. — Bien. Il la trouvera... Hein, crois-tu qu'il la lira, cette nuit?

PUTOIS, *riant.* — Ho! ho! ho!

RIBALIER. — Veux-tu te taire, farceur!... Tu as tout préparé dans mon cabinet, n'est-ce pas? *(Il se dirige vers le cabinet.)* Et dépêchons! J'ai hâte d'être couché. *(Au moment où il va sortir, Jules paraît à droite.)*

SCENE III

PUTOIS, RIBALIER, JULES.

Pendant la scène, Putois fait la couverture.

JULES. — Bonsoir, mon oncle... Oh! je vous laisse, vous devez être joliment las!

RIBALIER. — Moi, mon garçon, mais pas du tout! Jamais je n'ai été si gaillard.

JULES. — Toujours vingt ans, ce cher oncle! Et pas un cheveu blanc et terrible pour les dames!

RIBALIER, *avec fatuité.* — Oui, oui.

JULES. — Depuis que je passe mes vacances ici, toute la ville de Tours me parle de vous. Monsieur Ribalier, du Grand-Cerf, eh, eh! il en a fait des victimes et il en fait encore!

RIBALIER. — Oui, oui. On exagère... Quand je me suis associé avec Brochard, nous avons dû nous partager la besogne. Lui, ancien sergent major, homme de poigne, s'est chargé du personnel de l'hôtel et des fournisseurs. Moi, élevé dans le commerce, je me suis réservé les rapports avec les clients. J'ai été toujours pour le monde... Alors, tu comprends, je me montre aimable, j'accueille les voyageurs d'un sourire...

JULES. — Et vous poussez les choses plus loin à l'égard des voyageuses... Ne dites pas non. Je vous ai surpris avec la dame du 17.

RIBALIER. — Ah! la dame du 17! *(Il étouffe un bâillement.)*

JULES. — Allons, bonsoir, je rentre dans ma chambre... Vous êtes trop fatigué, vous dormez les yeux ouverts.

RIBALIER. — Mais non! mais non! je passerais la nuit... N'est-ce pas ? Putois, je disais tout à l'heure que je passerais la nuit volontiers..

PUTOIS. — C'est vrai, monsieur. *(Il bâille à son tour.)* Nous passerions la nuit.

JULES. — En ce cas, j'allume un cigare. Vous permettez? *(Il monte et allume son cigare à l'une des bougies posées sur la cheminée.)*

RIBALIER, *résigné.* — C'est ça, allume un cigare.

JULES. — J'ai quitté le bal derrière vous. Le monde

s'en allait. Alors, ma foi! je me suis dit : Je vais monter fumer un cigare chez mon oncle.

RIBALIER. — Tu es bien gentil... A propos, Jules, tu as dû rencontrer la mariée, à Brétigny? Valentine demeurait là chez une tante qui tenait une pension d'officiers. Elle est fille d'un ancien capitaine et a encore, je crois, deux oncles dans l'armée.

JULES. — Oui, nous nous sommes reconnus ce matin. Ça date de deux ans déjà. C'était avant mon entrée à Saint-Cyr, pendant les vacances.

RIBALIER. — Cette Valentine, elle est adorable! Brochard ne mérite guère un amour de femme pareil. Il y a vingt ans que je suis l'ami de Brochard, eh bien! je n'ai pu encore m'habituer à ses violences. Il blesse tous mes sentiments d'homme bien élevé... Dis donc, tu n'as pas fait deux doigts de cour à Valentine, dans le temps?

JULES. — Non, mon oncle.

RIBALIER. — Comment? pas un petit baiser innocent?

JULES. — Mais non.

RIBALIER. — Vrai?... Tant pis! Je suis l'ami de Brochard, mais je ne le plaindrais pas du tout. Ce serait bien fait. *(On entend le craquement d'une porte.)*

JULES. — Qu'est-ce que c'est que ça?

RIBALIER. — C'est la porte de Brochard, là, à côté.

PUTOIS. — La sacrée porte! J'ai pourtant mis de l'huile. *(Il entre dans le cabinet de toilette.)*

RIBALIER. — On amène la mariée dans la chambre. Pauvre petite chérie, va!

JULES. — Eh bien! c'est agréable! Mais on ne peut seulement pas remuer dans cette chambre, si les boiseries craquent!

SCENE IV

RIBALIER, FRANÇOISE, JULES.

FRANÇOISE, *à Ribalier*. — C'est un monsieur qui veut vous parler.

RIBALIER. — A une pareille heure! Dis que je suis couché... Quel est cet original? Tu le connais?

FRANÇOISE. — Oh! bien sûr! Je ne puis faire sa

chambre, sans qu'il cherche à rire. Il me tient des discours joliment drôles... C'est le monsieur du 17, monsieur Chamorin.

RIBALIER, *à part.* — Lui! Se douterait-il?

CHAMORIN, *entr'ouvrant la porte.* — Pardon, je me permets d'entrer...

JULES. — Je vous laisse, mon oncle.

RIBALIER, *inquiet, bas à Jules.* — Non, reste, mon garçon. *(Françoise sort, pendant que Chamorin la suit avec des yeux tendres.)*

SCENE V

RIBALIER, CHAMORIN, JULES.

CHAMORIN. — Pardon, monsieur, c'est pour vous demander un service. J'étais au bal, ainsi que tous les voyageurs. Alors, j'ai pensé que vous ne dormiez sans doute pas.

RIBALIER. — Parlez, monsieur Chamorin. Je suis toujours à la disposition des personnes qui veulent bien honorer ma maison de leur présence.

CHAMORIN. — Je n'attendais pas moins de votre courtoisie. Depuis un mois que nous sommes chez vous, vous nous gâtez. Oui, c'est le mot, vous nous gâtez.

RIBALIER, *bas, à Jules.* — Il ne sait rien. Tu peux t'en aller.

JULES. — Adieu, mon oncle. *(Il entre dans sa chambre, à droite.)*

SCENE VI

RIBALIER, CHAMORIN.

RIBALIER. — Veuillez vous asseoir, et dites vite, car je vous avouerai que je suis un peu pressé.

CHAMORIN, *après un silence.* — Monsieur, ma femme me trompe.

RIBALIER. — Croyez, monsieur, que je sympathise...

CHAMORIN. — Elle me trompe depuis cinq ans.

RIBALIER, *lui donnant une poignée de main.* — Ah!

monsieur!... On s'illusionne si souvent dans la vie! Votre malheur n'est peut-être pas certain?

CHAMORIN. — Certain, oh! bien certain!

RIBALIER. — Pauvre monsieur! *(Il lui serre la main de nouveau.)*

CHAMORIN. — Mais non, mais non! Elle me trompe, je le sais, je ne suis pas à plaindre... Vous suivez le raisonnement?

RIBALIER. — De toutes mes oreilles.

CHAMORIN. — Quand j'épousai Hortense...

RIBALIER, *désespéré.* — Soyez bref, je vous en prie.

CHAMORIN. — J'étais très tendre, j'avais le cœur débordant d'une tendresse que les années, aujourd'hui, n'ont pu encore épuiser.

RIBALIER. — Soyez bref... Vous êtes ce qu'on appelle un homme inflammable.

CHAMORIN. — C'est cela... Eh bien! Hortense ne m'a pas compris. Elle est pratique, elle s'est plu à fouler aux pieds toutes les fleurs que j'avais dans l'âme. Au bout de la première semaine, j'ai vu que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Elle comprimait tous mes élans.

RIBALIER. — Allons au fait... Elle vous a trompé.

CHAMORIN. — Après trois mois de mariage... Lorsque j'ai su sa trahison, ah! j'avoue que je me suis demandé ce que j'allais faire. Heureusement, j'ai beaucoup de calme.

RIBALIER. — Vous avez éclaté?

CHAMORIN. — Non, j'ai dissimulé... La trahison d'Hortense a été pour moi un trait de lumière. J'ai vu là le doigt de la Providence, monsieur. Elle me trompait, je n'avais qu'à la surprendre, à plaider, à obtenir une séparation... C'était parfait, parfait, comprenez-vous?

RIBALIER. — Très bien... Vous étiez content?

CHAMORIN. — Oh! content, dites, ravi!... Alors, j'ai dissimulé, j'ai employé toutes mes heures disponibles à guetter ma femme. Il faut vous dire, monsieur, qu'Hortense est une personne très fine. Je suis juste : elle ne vaut pas grand'chose, mais elle est très fine... Je l'ai donc guettée nuit et jour...

RIBALIER. — Et vous ne l'avez pas surprise?

CHAMORIN. — Non, monsieur, je ne l'ai pas surprise...

Pourtant, elle persévérait. Moi aussi, je me suis entêté... *(Baissant la voix.)* J'ai fini, monsieur, par lui fournir des occasions.

RIBALIER. — Elle en a profité?

CHAMORIN. — Parfaitement.

RIBALIER. — Et vous ne l'avez pas surprise?

CHAMORIN. — Non, monsieur, je ne l'ai pas surprise.

RIBALIER. — Jamais?

CHAMORIN. — Jamais! *(Ils se lèvent.)*

RIBALIER[1]. — Une femme très fine.

CHAMORIN. — Oh! très fine, j'ai eu l'honneur de vous le dire... Tenez, je veux vous en donner un exemple. Un soir...

RIBALIER. — Je vous crois sur parole, c'est inutile.

CHAMORIN. — Rien qu'un exemple. Vous me désobligeriez... Un soir, je pars en voyage. Vous savez, l'éternel piège dont le succès est certain, le mari qui part en voyage et qui revient au milieu de la nuit... Il pleuvait, monsieur. Je passe deux heures sous une porte, en face de chez moi. Enfin, je vois entrer mon homme, un de mes meilleurs amis. Je reste encore une heure sous la porte, puis je monte. J'avais la clé, j'ouvre doucement. Une chambre toute noire, monsieur, pas un bruit; rien qu'un petit souffle dans le silence. J'étais stupide. J'allume avec précaution une bougie et je vois le chignon de ma femme qui dort le nez dans l'oreiller. Personne, absolument personne. J'étais stupide. Je me glisse auprès d'Hortense sans la réveiller, et je m'endors.

RIBALIER. — Eh bien?

CHAMORIN. — Ecoutez! Le matin, j'étais réveillé par une volée de coups de bâton. Ma femme me surprenait avec la cuisinière... Oui, monsieur, c'était la cuisinière.

RIBALIER. — Ah! charmant!... Vous perdiez la partie.

CHAMORIN. — Le mot est juste, je perdais la partie... Un autre soir...

RIBALIER, *à bout de patience.* — Non, de grâce! je saisis parfaitement. Quel service puis-je vous rendre?

CHAMORIN, *continuant tranquillement.* — Un autre soir, je laisse Hortense avec le meilleur de mes amis. Je raconte que je dois passer la nuit dehors. Mais, au lieu de sortir, je file dans la chambre à coucher, et je me cache au

fond d'un cabinet. Je n'étais pas mal là dedans. J'ai la faiblesse de m'endormir. Il était très tard déjà, lorsqu'un bruit m'éveille. Quelle est mon émotion! J'endends ma femme en conversation criminelle, tout près de moi. Je prends mon temps, je veux pousser la porte du cabinet. Impossible, monsieur, j'étais enfermé!

RIBALIER. — Charmant, charmant...

CHAMORIN. — Et j'ai passé la nuit là, monsieur, ne voulant point me donner le ridicule, devant mon meilleur ami, de taper à la porte du cabinet. Le pis est que je n'ai pu me rendormir. C'est la femme de chambre qui m'a délivré le matin.

RIBALIER. — C'était encore une partie perdue.

CHAMORIN. — Oui, monsieur, c'était encore une partie perdue... Le duel dure depuis cinq ans.

RIBALIER. — Et vous avez été toujours battu?

CHAMORIN. — Toujours, monsieur!... Un autre soir...

RIBALIER, *s'emportant*. — Ah, non, c'est assez!... Qu'est-ce que vous me voulez à la fin? Pourquoi me racontez-vous tout ça?

CHAMORIN, *toujours très tranquille*. — J'avais amassé une jolie aisance dans la parfumerie. Alors, j'ai voyagé. J'ai promené Hortense, habitant les villes cinq ou six semaines, comptant sur les aventures des hôtels. Oh! je ne suis pas découragé, monsieur, je la pincerai, je la pincerai.

RIBALIER. — Mais, encore un coup, tout ça ne me regarde pas! J'ai sommeil, finissons-en. Que puis-je faire pour vous?

CHAMORIN. — Mon Dieu! monsieur, c'est bien simple... D'abord votre figure me plaît. Oui, vous êtes d'une politesse et d'une distinction qui m'ont gagné tout de suite.

RIBALIER. — Je vous en supplie...

CHAMORIN. — Ma femme aussi est séduite... *(Solennel.)* Je ne vous demande pas un dévoûment. Non, non, il y a des services qu'on ne peut pas demander... Mais j'ai compté sur vous si j'avais besoin d'un témoin. Vous trouverais-je à toute heure?

RIBALIER. — Eh bien! oui, comme vous voudrez... Nous en recauserons. Bonsoir. *(Il le reconduit.)*

Chamorin. — Je vous ai tout raconté. Vous êtes mon ami, maintenant.

Ribalier. — Sans doute, je vous plains beaucoup. Adieu!

Chamorin. — Permettez! ma femme me trompe, je le sais, je ne suis pas à plaindre... Vous saisissez la nuance?

Ribalier. — Oui, oui, adieu!

SCENE VII

RIBALIER seul, puis HORTENSE.

Ribalier. — Enfin il est parti! Quel homme!... N'importe, me voilà prévenu. Il cherche à surprendre sa femme, et je profiterai de l'avertissement. *(On entend un craquement.)* Qu'est-ce que c'est? Ah! oui, Brochard entre dans la chambre nuptiale. Pauvre petite chérie, va!... *(Cherchant.)* Où est donc mon foulard? Où diable Putois a-t-il mis mon foulard *(Il disparaît dans le cabinet de toilette. Dès que la scène est vide, on frappe discrètement à la porte d'entrée. Silence. La porte s'ouvre. Hortense entre avec précaution. Elle est en robe de bal.)*

Hortense. — Monsieur Ribalier! Monsieur Ribalier! Camille! Personne, la chambre est vide. Ah! il est dans son cabinet de toilette, je l'entends. Mon Dieu! mon cœur bat... Mon mari sortait du corridor pour rentrer chez lui. Il me croit enfermée dans ma chambre. J'ai dû me faire toute petite contre le mur... Ce bal m'a donné la fièvre. Camille a dansé trois fois avec moi. Quelle bonne grâce! quel usage du monde! lui seul était distingué!... Il ne m'attend pas, il va être heureux, si heureux.

SCENE VIII

RIBALIER, HORTENSE, puis PUTOIS.

Ribalier, *reparaissant en toilette de nuit, un foulard sur la tête.* — Saperlotte! je vais donc pouvoir...*(Il aperçoit Hortense.)* Hortense! Eh bien! c'est le comble! Je ne me coucherai pas cette nuit. *(Haut.)* Comment, madame, vous ici, à pareille heure?

HORTENSE. — Oui, mon mari me croit enfermée chez moi. J'ai profité du tumulte de cette noce... Ah! croyez que j'ai hésité, beaucoup hésité...

RIBALIER *à part*. — Pas assez, fichtre!

HORTENSE, *très tendre*. — Ah! mon ami...

RIBALIER, *désespéré*. — Madame! madame!

HORTENSE. — Non, appelez-moi Hortense... Mon ami, notre erreur d'un jour ne doit pas avoir de lendemain, vous le savez, nous l'avons juré.

RIBALIER. — Et nous tiendrons notre serment.

HORTENSE. — Alors, j'ai pensé que vous n'abuseriez pas de ma faiblesse, et je suis venue.

RIBALIER. — Je vous jure que je n'abuserai pas... Mais quelle imprudence!

HORTENSE. — J'ai voulu vous revoir, j'avais le besoin de vous revoir.

RIBALIER. — Eh bien! vous voyez, j'allais me coucher.

HORTENSE. — J'ai voulu entendre une fois encore le son de votre voix.

RIBALIER. — Oui, je comprends... C'est très gentil.

HORTENSE. — J'ai voulu, — ne vous moquez pas, — j'ai voulu appuyer ma tête à votre épaule. Oh! une petite seconde, rien qu'une seconde... Vous permettez?

RIBALIER. — Oui.

HORTENSE, *après avoir posé la tête sur son épaule*. — On est si bien... Je dormirais là.

RIBALIER. — Oui, oui... *(A part.)* C'est moi qui dormirais!

HORTENSE. — Et j'ai voulu m'assurer que vous ne me méprisiez pas... Ah! dites-le moi, Camille, dites que vous ne me méprisez pas! *(Elle se relève, éclate en sanglots et va s'asseoir près de la table.)*

RIBALIER[2], *à part*. — Allons, bon! des larmes! l'éternelle scène! Jamais je n'en sortirai. La femme après le mari!... *(Haut.)* Je vous estime, Hortense. Calmez-vous... Il faut vite remonter dans votre chambre.

HORTENSE. — Comment! c'est vous qui me parlez ainsi, vous qui, hier encore, vous traîniez à mes genoux!

RIBALIER. — Hier, sans doute.

HORTENSE. — Comme vous êtes brutal! Laissez-moi passer la nuit sur ce fauteuil, je vous regarderai dormir.

Ribalier. — Ne plaisantons pas. Soyez raisonnable, Hortense... Songez donc, si votre mari descendait!

Hortense. — Mon mari! il ne compte pas, mon cher. *(Elle se lève, en oubliant son mouchoir qu'elle a posé sur la table.)*

Ribalier, *se fâchant.* — Eh bien! puisqu'il vous faut des explications, je viens de le voir, votre mari, et il m'a tout raconté, et je n'ai pas envie de figurer dans un procès.

Hortense. — Ah! il vous a raconté... Alors, je reste. Vous n'avez aucune crainte, n'est-ce pas?

Ribalier, *suppliant.* — Ecoutez, ma chère Hortense, si vous m'aimez, laissez-moi. Il faut que je passe la nuit, des comptes à régler. On n'est pas toujours libre dans le commerce, vous le savez bien. *(Putois sort du cabinet de toilette.)*

Hortense. — Vous m'abusez, Camille.

Ribalier, *la poussant vers la porte.*—Je ne mens jamais, mon adorée. Là, filez vite. Vous êtes si gentille d'habitude.

Putois, *qui a pris sur la table le mouchoir oublié par Hortense.* — Le mouchoir de cette dame, monsieur.

Ribalier, *remettant le mouchoir à Hortense.* — Ah! fichtre! votre mouchoir!... Adieu, mon amour.

Hortense. — Vous ne m'aimez plus, Camille, vous ne m'aimez plus.

SCENE IX

PUTOIS, RIBALIER.

Ribalier, *fermant la porte violemment* — Si jamais on me repince avec toi, par exemple!

Putois. — En voilà une d'expédiée! *(Il prépare le lait de poule.)*

Ribalier. — Personne ne viendra plus, j'espère. Trois heures et quart, mon Dieu! et je suis encore là à piétiner... Mon lait de poule, Putois?

Putois. — Je vais le faire, monsieur.

Ribalier, *se fâchant.* — Comment, tu vas le faire, animal! Mais il devrait être fait! Tu veux donc aussi m'assassiner?

Putois. — Oh! monsieur, ne dites pas ça! *(Il remet le bol et la cuiller sur la table.)*

RIBALIER. — Oui, tu veux m'assassiner.

PUTOIS. — Ne dites pas ça, retirez ce mot... Vous savez que ça m'ôte toutes mes forces. *(Il tombe dans le fauteuil.)*

RIBALIER. — Eh bien! eh bien! le voilà qui s'en va! Je n'ai pas assez ménagé sa sensibilité... Voyons, Putois, un peu de virilité, que diable! J'ai eu tort, je retire le mot. *(Il passe derrière le fauteuil et se trouve de l'autre côté de la table.)*

PUTOIS, *balbutiant.* — Oh! monsieur! oh! monsieur!

RIBALIER, *qui a versé un verre d'eau.* — Tiens! bois, mon garçon... Hein, ça va mieux?... *(Il prépare le lait de poule avec l'eau de la bouillotte.)* Ah! ces anciens serviteurs! des cœurs d'or! On n'en fait plus de pareils, la race en est perdue. *(A Putois.)* Te remets-tu? *(Il tourne le lait de poule avec la cuiller.)* C'est de la vieille roche. C'est solide. Ça fait tout dans une maison. *(Il porte le lait de poule sur la table de nuit.)*

PUTOIS, *se levant.* — Je demande pardon à monsieur... Monsieur a-t-il encore besoin de quelque chose?

RIBALIER. — Oui, j'ai besoin de dormir... Vois-tu, Putois, je ne donnerais pas ma place pour cent écus. Se coucher quand on a sommeil, il n'y a point de plus grosse réjouissance. On s'étend, on se roule, on est chez soi, enfin.

PUTOIS. — Je partage l'opinion de monsieur. *(Il va à la cheminée, souffle l'une des bougies et prend l'autre.)*

RIBALIER. — Mon Dieu! je ne dis pas, il y a des cas... sans doute... c'est très agréable... Mais, la main sur la conscience, Putois, je ne changerais point ma place contre celle de Brochard. Moi, je vais ronfler à mon aise, tandis que lui... Crois-tu qu'il pourra dormir?

PUTOIS, *riant.* — Ho! ho! ho!

RIBALIER. — Veux-tu te taire, farceur!... *(Putois va poser la bougie sur la table de nuit.)* Ah! qu'on est sage de rester garçon! Tu as vu comme j'ai congédié cette dame? Si j'avais été marié, jamais je n'aurais pu flanquer ma femme dehors. Comprends-tu? Les femmes, c'est gentil, mais c'est encombrant.

PUTOIS. — Je le sais, monsieur, je le sais. *(Il s'approche de la table et souffle la lampe à esprit-de-vin, sous la bouillotte.)*

RIBALIER. — Dieu me préserve de m'en mettre jamais une sur les bras! Et il faut les surveiller, et elles vous fichent dedans! Va, j'ai entendu de belles histoires, tout à l'heure. J'aimerais mieux faire un an de bagne que d'avoir une femme à garder.

PUTOIS. — Je crois bien. *(Il va écouter à la porte de Brochard.)*

RIBALIER, *s'apprêtant à monter sur le lit.* — Françoise te donne du souci, mon pauvre garçon. Console-toi, elles sont toutes les mêmes. *(L'apercevant à la porte.)* Qu'est-ce que tu fais là?

PUTOIS. — J'écoute, monsieur.

RIBALIER. — Comment, tu écoutes?

PUTOIS. — J'écoute si monsieur Brochard n'a besoin de rien.

RIBALIER, *allant le prendre par l'oreille.* — Veux-tu bien t'en aller, polisson! Ça ne se fait pas... Bonsoir, Putois. Ne m'éveille pas avant onze heures.

PUTOIS. — Bonsoir, monsieur.

SCENE X

RIBALIER, puis BROCHARD.

RIBALIER. — Enfin, je vais donc m'en donner!... *(Il ôte sa robe de chambre.)* La maison dort, je n'entends plus rien. On ne tousse seulement pas chez Brochard. Ils ont dû éteindre. Pauvre petite chérie, va! *(Il boit son lait de poule, souffle la bougie et se couche.)* Mon Dieu! que je suis bien! *(Il s'endort en balbutiant.)* Me marier! Ah! non, par exemple!... Pas d'embarras, pas de femme... Pas de femme à garder... *(Un silence. On entend Ribalier qui commence à ronfler. La porte d'entrée s'ouvre. Brochard paraît en habit, un bouton de rose à la boutonnière. Il tient un bougeoir. La scène s'éclaire.)*

BROCHARD. — Il dort déjà, cet égoïste... *(Il pose son bougeoir sur la cheminée et hausse la voix.)* Eh! Ribalier! *(Il s'approche et le secoue.)* Eh! Ribalier!

RIBALIER, *endormi.* — Fiche-moi la paix!

BROCHARD. — Ribalier!

RIBALIER. — Non, non, j'ai sommeil.

Brochard. — Tonnerre! veux-tu me répondre?

Ribalier, *se débattant.* — Hein? qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce que c'est? *(Il reconnaît Brochard et s'assied sur son séant.)* Brochard!

Brochard. — Ah! enfin!

Ribalier, *stupéfait.* — Brochard! Qu'est-ce que tu fais là?

Brochard. — Je te réveille, parbleu!

Ribalier. — Comment! tu es là? Ça ne se passe donc pas bien?

Brochard. — Quoi?

Ribalier. — Ta femme t'a mis à la porte?

Brochard. — Mais non! Je ne suis pas encore entré dans ma chambre.

Ribalier. — Je croyais avoir entendu...

Brochard. — Je viens de ma chambre de garçon... Toute une grosse affaire! Je pars pour le Mans.

Ribalier. — Pour le Mans!... C'est une drôle d'idée, le soir de tes noces!

Brochard. — Voyons, réveille-toi et tâche de comprendre.

Ribalier *se levant et remettant sa robe de chambre.* — Je dormais si bien! Ah! que c'est dur de se relever, lorsqu'on a fait son trou pour la nuit!... Si je comptais sur toi, par exemple! On m'aurait dit : " Brochard va venir ", j'aurais dit: " Brochard, allons donc! pas possible! " Enfin, c'est clair... Voyons, qu'y a-t-il?

Brochard. — Tu sais que la grande foire de la Saint-Jean d'été commence après-demain?

Ribalier. — Oui. Mais je ne vois pas...

Brochard. — La foire de la Saint-Jean qui, chaque année, nous rapporte un joli magot.

Ribalier. — Parbleu! notre fortune est là... Nous nous approvisionnons depuis huit jours.

Brochard. — Et tu sais quelle est la pièce indispensable de tout repas, la pièce sans laquelle le plus petit vigneron refuserait de se mettre à table?

Ribalier. — Le chapon, pardi! L'année dernière, on en a mangé, chez nous, trois cent soixante-dix-sept. Cette année, nous doublerons ce chiffre.

Brochard. — Eh bien, mon ami, Gaillardin nous manque de parole.

Ribalier. — Pas de chapons! alors nous sommes perdus, ruinés, déshonorés.

Brochard. — C'est pourquoi je pars! J'ai trouvé dans mon ancienne chambre une lettre...

Ribalier. — Oui, je sais. J'avais parié que tu ne la lirais pas.

Brochard. — Je l'ai lue. C'est Péquinot qui m'écrit qu'il y aura ce matin, dimanche, au marché du Mans, une vente de volailles exceptionnelle.

Ribalier. — Tiens! tiens!

Brochard. — Et il m'avertit que Bourguignon, de la Cloche d'Or, notre rival, doit aller là-bas faire une rafle sur le marché... Alors, je n'ai pas hésité, j'ai juré que nous aurions les chapons. Il nous les faut, Ribalier. pour notre honneur. La Cloche d'Or ne peut pas battre le Grand Cerf.

Ribalier. — Evidemment.

Brochard. — Je file par l'express de quatre heures... Bourguignon arrivera trois heures trop tard.

Ribalier. — Superbe! Tu es un homme, Brochard,

Brochard. — Oui, un homme d'action.

Ribalier. — Moi, dans ta position, je n'irais pas au Mans... Non, je n'aurais jamais cette force-là. Il pourrait être question de tous les chapons du monde, je ne lâcherais pas ma femme.

Brochard. — Les affaires avant tout!

Ribalier. — Et ta femme, que va-t-elle dire?

Brochard. — Valentine est raisonnable. Elle comprendra.

Ribalier. — Allons, tant mieux! Pars pour le Mans, mon ami! *(Il remonte et fait le geste de retirer sa robe de chambre.)* Moi, je me recouche et je dors. Tu permets?

Brochard, *le ramenant.* — Je n'ai pas fini... *(Un silence.)* Je te confie ma femme, Ribalier.

Ribalier. — A moi?

Brochard. — Oui, à toi.

Ribalier, *riant.* — A moi? Tu plaisantes? On ne confie pas des poules à un vieux renard de mon espèce. J'en ai

trop croqué pour qu'on m'en amène en pension. J'aurais l'air d'une bête.

BBOCHARD. — Ribalier!

RIBALIER. — Que diable! tout le monde me connaît bien, à Tours. Je serais ridicule. Jamais de la vie! La ville entière rirait de nous deux!

BROCHARD. — Je couperai les oreilles de ceux qui riront.

RIBALIER. — Si tu te fâches...

BROCHARD, *criant très fort.* — Je te confie ma femme, Ribalier!

RIBALIER. — Voilà les violences qui commencent. Ça me retourne.

BROCHARD. — Je te confie ma femme. Tu la garderas, tu la surveilleras et tu me la rendras intacte, telle que je la remets entre tes mains.

RIBALIER. — Bon Dieu! me voilà avec une femme sur les bras!

BROCHARD. — N'es-tu pas mon ami? Douterais-je de toi?

RIBALIER. — Non, certes.

BROCHARD. — J'ai épousé une orpheline pour ne pas avoir de belle-mère. Entre quelles mains veux-tu que je la laisse, si ce n'est entre les tiennes?

RIABLIER. — Sans doute, mais...

BROCHARD, *recommençant à crier.* — Si tu refusais, je romprais.

RIBALIER. — Ne crie pas si fort, ça me rend malade.

BROCHARD. — Oui, je romprais avec toi. Nous vendrions, nous liquiderions... Tu acceptes? et de bon cœur?

RIBALIER, *anéanti.* — J'accepte.

BROCHERD. — Et de bon cœur?

RIBALIER. — Et de bon cœur... *(Timidement.)* Dis donc, Brochard, si j'allais au Mans acheter les chapons?

BROCHARD, *dédaigneux.* — Toi, tu achèterais les chapons?

RIBALIER. — C'est vrai, je n'ai jamais su acheter... J'en mourrais! Juste au moment où je m'applaudissais d'être garçon

BROCHARD, *se dirigeant vers sa chambre.* — Je vais appeler Valentine.

Ribalier, *le ramenant*. — Attends. Je perds la tête, je ne sais plus où j'en suis. Il me faut des explications, des instructions C'est une mission si délicate! Tâchons de procéder avec ordre. D'abord, es-tu certain...?

Brochard. — De quoi?

Ribalier. — Tu me donnes ta caisse à garder, n'est-ce pas? et tu me dis : Il y a vingt francs dedans.

Brochard. — Eh bien?

Ribalier. — Tu es sûr que les vingt francs y sont?

Brochard. — Que veux-tu dire?

Ribalier. — Dame! si les vingt francs n'y étaient pas, il ne faudrait point me les réclamer.

Brochard. — Ribalier, ta vie dissipée a desséché en toi toutes les croyances... Valentine est une fleur.

Ribalier. — Tu en es sûr? Ces choses-là, tu sais...

Brochard. — A la fin, tu m'ennuies!

Ribalier. — Bon! Je n'insiste pas... Tu comprends, c'est ma garantie... Maintenant, sais-tu si on n'a jamais fait la cour à ta femme?

Brochard, *se fâchant*. — Ah! ça, as-tu fini?

Ribalier — Mais il faut bien que je sache!... Comment veux-tu que je la protège, si j'ignore les dangers qu'elle peut courir?

Brochard. — On a dû la marier à un militaire, un capitaine, un lieutenant, je ne sais plus... Elle a grandi au milieu des militaires.

Ribalier. — Tu vois!

Brochard. — Défie-toi des militaires.

Ribalier. — Et le Grand-Cerf qui en est plein! Nous avons tous les officiers du 207e! *(La porte de gauche s'entr'ouvre et l'on aperçoit la tête de Valentine. Elle écoute en marquant sa surprise.)*

Brochard. — Défie-toi des militaires. *(Il s'anime.)* Et assez causé. Je pars, je te laisse un dépôt sacré. Tu surveilleras ma femme, nuit et jour, et tu me la rendras...

Ribalier, *ahuri*. — Je te la rendrai...

Brochard. — Intacte, ou je romps avec toi. Nous vendrons. nous liquiderons... *(Il lui donne une rude poignée de main.)* C'est dit.

Ribalier, *allant s'asseoir à droite*. — Quel homme! quel

homme! *(Brochard va à la porte de gauche, l'ouvre et se trouve nez à nez avec Valentine.)*

SCENE XI

VALENTINE, BROCHARD, RIBALIER.

BROCHARD. — Vous étiez là?

VALENTINE, *baissant les yeux et faisant la niaise pendant toute la scène.* — J'arrivais, mon ami...Tout ce bruit m'inquiétait...

BROCHARD. — Vous avez entendu ce que nous disions?

VALENTINE. — Non, mon ami.

BROCHARD. — Eh bien! je suis obligé de partir. Oh! une absence d'un jour, je serai de retour demain lundi... Pendant ce temps mon associé Ribalier vous tiendra lieu de père.

VALENTINE. — Bien, mon ami.

RIBALIER, *à part.* — Me voilà dans les rôles de père, à présent.

BROCHARD. — Vous serez raisonnable?

VALENTINE. — Oui, mon ami.

BROCHARD. — Vous ne vous ennuierez pas trop?

VALENTINE. — Non, mon ami.

BROCHARD. — Vous écouterez tout ce que Ribalier vous dira?

VALENTINE. — Oui, mon ami.

BROCHARD, *à Ribalier, à demi-voix.* — Hein? comme c'est chaste! comme c'est élevé!... " Oui, mon ami. " — " Non, mon ami "... Un vrai mouton.

RIBALIER. — Elles sont toutes des moutons.

BROCHARD. — Approchez, Valentine.

VALENTINE. — Me voici, mon ami.

BROCHARD. — Avant de partir, je veux vous laisser un gage... *(Il prend le bouton de rose à sa boutonnière.)* J'ai pris en souvenir ce bouton de rose, qui surmontait le gâteau de Savoie. Je vous demande de le garder là, précieusement, par tendresse pour votre époux. *(Il le lui met au corsage, et le montre du geste à Ribalier.)*

VALENTINE. — Je le garderai, mon ami.

BROCHARD. — Maintenant, Valentine, je dépose un baiser sur votre front. *(Il continue à lui parler à voix basse, en l'accompagnant jusqu'à la porte de sa chambre. Valentine sort. On frappe à la porte d'entrée.)*

RIBALIER, *se levant.* — Qu'est-ce que c'est? Tout ce monde ne va donc pas débarrasser ma chambre! Je tombe de sommeil. *(Il ouvre, Chamorin paraît en toilette de nuit.)* Comment! c'est encore vous? *(Brochard passe au fond et descend à droite.)*

SCENE XII

BROCHARD, RIBALIER, CHAMORIN.

CHAMORIN. — Parlez plus bas! J'ai vu de la lumière sous la porte, et j'ai frappé.

RIBALIER. — Mais que voulez-vous?

CHAMORIN. — Plus bas! J'étais couché. J'ai entendu ma femme qui marchait dans le corridor... Alors, j'ai pensé à venir vous chercher comme témoin.

RIBALIER. — Comme témoin?

CHAMORIN. — Oui... Nous allons battre l'hôtel ensemble, et si nous trouvons ma femme...

RIBALIER, *hors de lui.* — Ah! ça! vous vous moquez de moi! J'en ai assez, je vous en avertis!... C'est incroyable qu'on envahisse ainsi ma chambre. *(Il se jette dans le fauteuil, près de la table.)* Je ne bouge plus, je dors là.

CHAMORIN[8], *s'excusant.* — Une autre nuit, monsieur, une autre nuit, si cela vous dérange trop en ce moment!... *(Allant à Brochard.)* Monsieur, ma femme me trompe.

BROCHARD. — Permettez!... Je suis marié d'aujourd'hui, monsieur.

CHAMORIN. — Elle me trompe, je le sais, je ne suis pas à plaindre.

BROCHARD, *se fâchant.* — Vous êtes un mauvais plaisant, monsieur. *(Ribalier, dérangé par le bruit, quitte le fauteuil et va se recoucher.)*

CHAMORIN. — Mais je ne plaisante pas, je vous assure... Un soir, je pars en voyage. Vous savez, l'éternel piège dont le succès est certain, le mari qui part en

voyage et qui revient au milieu de la nuit... Il pleuvait, monsieur. Je passe deux heures sous une porte...

BROCHARD, *furieux*. — Et moi, je vous coupe les oreilles si vous continuez. On ne raconte pas des histoires pareilles à un homme, le jour de ses noces.

CHAMORIN, *s'excusant*. — Monsieur...

BROCHARD. — Vous manquez de tact, taisez-vous! *(Au bruit de la querelle, la porte de Jules s'ouvre, et le jeune homme paraît.)*

SCENE XIII

LES PRECEDENTS, JULES.

JULES. — Qu'y a-t-il? J'ai cru qu'on étranglait mon oncle?

BROCHARD. — Ah! c'est vous, jeune homme... Adieu! Je pars pour le Mans.

JULES, *étonné*. — Pour le Mans?

BROCHARD, *regardant la pendule*. — Bigre! quatre heures moins un quart. *(A Chamorin.)* Allons, sortez, monsieur.

CHAMORIN. — Je sors, je sors... *(A Jules.)* Monsieur, ma femme me trompe...

BROCHARD. — Mais sortez donc, monsieur!... *(Se retournant.)* Et veille sur elle, Ribalier!

RIBALIER, *endormi, balbutiant*. — Je veille, je veille. N'aie pas peur... *(Jules les accompagne jusqu'à la porte. Au moment où il va rentrer chez lui, Valentine paraît à la porte de gauche.)*

SCENE XIV

VALENTINE, RIBALIER endormi, JULES.

VALENTINE, *appelant*. — Monsieur Jules!

JULES, *se retournant*. — Mademoiselle Valentine!

VALENTINE, *souriante*. — Chut! *(Elle va ouvrir la fenêtre toute grande; on aperçoit l'enseigne, la tête de cerf très cornue. Elle se penche et regarde.)* Il est parti! *(Tous deux se rapprochent.)*

Jules. — Comment, votre mari vous laisse? *(Ribalier ronfle. Effrayés, ils se séparent.)*

Valentine. — Chut! *(Ribalier ronfle de nouveau.)* C'est mon gardien. Il me surveille... Ah! ils se mettent deux contre moi, ils me gardent, comme si je ne pouvais pas me garder moi-même. Je me vengerai... Voulez-vous m'aider, monsieur Jules?

Jules. — Oh! de tout mon cœur! Je ne vous ai pas oubliée, je vous aime toujours. *(Au moment où il va lui prendre la main, Ribalier ronfle plus fort, et ils se séparent.)*

Valentine. — Chut! chut! A demain! *(Ils se dirigent tous deux vers leurs chambres.)*

Rideau

Acte Deuxième

Le bureau du Grand-Cerf. — Au fond, par une large baie occupant le centre d'une cloison vitrée, on aperçoit une salle de café. — Au second plan, à droite, la porte d'entrée de la rue ; à gauche, une porte donnant dans l'intérieur de l'hôtel. — Au premier plan : à droite, un bureau avec un fauteuil ; à gauche, une grande armoire à linge. — Un canapé à gauche. — Au fond, également à gauche, des bougeoirs sur une planchette, des clés accrochées à des files de clous numérotés. — Une lampe allumée est posée sur le bureau. — Le café est éclairé par des becs de gaz.

SCENE PREMIERE

FRANÇOISE, RIBALIER.

Françoise. — Alors, monsieur, quand j'ai vu madame enfiler si vite le corridor, je l'ai suivie tout doucement... Depuis ce matin, comme vous me l'avez recommandé, je ne quitte pas ses talons.

Ribalier. — Très bien!... Alors?

Françoise. — Alors, monsieur, elle était entrée dans la chambre de ce militaire.

RIBALIER. — Dans la chambre, saperlotte!... Alors?

FRANÇOISE. — Alors, monsieur, ils riaient là-dedans... Oh! ils se faisaient du bon sang, bien sûr! *(Elle rit.)*

RIBALIER. — Ils riaient, ils riaient... Tu trouves ça drôle, toi? Sois convenable, entends-tu!... Alors?

FRANÇOISE. — Alors, monsieur... Dame! je n'en sais pas plus long, je n'y ai pas mis le nez!

RIBALIER. — Comment! tu n'as pas pénétré dans la chambre?

FRANÇOISE. — Ah! ça, non!

RIBALIER. — Et tu les as laissés ensemble?

FRANÇOISE. — Mais oui... Je suis descendue vous dire ce qui se passait.

RIBALIER. — Veux-tu bien vite remonter! Plante-toi à la porte, entre sous un prétexte quelconque et dis-moi tout?

FRANÇOISE. — Je cours, monsieur, je cours! *(Elle sort vivement par la gauche.)*

RIBALIER. — Quelle journée! Pas un quart d'heure de repos! Toujours dans des transes, toujours en observation! Une femme parle à tant de monde dans une maison comme la nôtre!... Ah! je donnerai beaucoup pour être à demain et voir revenir Brochard. Car je les ai assez pratiquées, je sais que les plus innocentes sont souvent les plus terribles... Et dire que c'est moi, Ribalier, moi, chargé de si doux larcins, qui, aujourd'hui, ai la mission de garder... Non, si on s'en doutait, ce seraient des gorges chaudes dans toute la ville!

SCENE II

RIBALIER, PUTOIS, puis FRANÇOISE.

PUTOIS, *arrivant par le fond mystérieusement.* — Monsieur!

RIBALIER. — Hein?

PUTOIS. — Vous m'avez dit de vous répéter tout ce que j'entendrais par rapport à madame!

RIBALIER. — Eh bien?

PUTOIS, *baissant la voix.* — Il y en a un, là, dans le

café, qui vient de dire à un autre: “ La petite boulotte m'irait comme un gant. ”

RIBALIER. — Après?

PUTOIS. — L'autre a répondu : “ Faut se méfier... Elle donne dans la cavalerie. ”

RIBALIER. — Mais ce n'est pas de madame dont ils parlaient.

PUTOIS. — Peut-être, je ne sais pas.

RIBALIER. — Alors, imbécile, pourquoi me faîs-tu peur?

PUTOIS. — Dame! vous m'avez dit d'écouter, j'écoute!... Lorsque j'entends causer d'une femme, je pense que c'est de la mienne ou de celle d'un autre.

RIBALIER. — Il a raison... Oh! ma pauvre tête! Trompez donc les femmes pendant trente années, pour qu'une gamine vous tienne un jour sur les dents!

FRANÇOISE, *accourant.* — Monsieur, j'ai rencontré madame qui sortait du corridor... Voici madame.

RIBALIER. — C'est bien... Allez à votre besogne. *(Putois et Françoise sortent.)*

SCENE III

VALENTINE, RIBALIER.

RIBALIER, *à part.* — Interrogeons-la prudemment.

VALENTINE, *gaîment.* — Vous ne savez pas? Je viens de retrouver un ancien bon ami.

RIBALIER. — Ah!

VALENTINE. — Il appelait Françoise, il avait un bouton à recoudre... Alors, j'ai vite couru chercher du fil, je suis revenue dans sa chambre...

RIBALIER. — Comment! c'est vous qui avez recousu le bouton?

VALENTINE, *ingénument.* — Mais oui... Est-ce que j'ai mal fait?

RIBALIER. — Non, non.

VALENTINE. — On doit être aimable, n'est-ce pas? dans le commerce. Puis, avec un ancien bon ami, vous comprenez? *(Gaîment.)* Nous avons ri!... Il m'a embrassée pour la peine.

Ribalier, *terrifié*. — Il vous a embrassée!... Vous vous êtes laissé embrasser!

Valentine. — Sans doute... Est-ce que j'ai mal fait?

Ribalier. — Fichtre!

Valentine. — C'était pour me remercier. Un si vieil ami!... Le capitaine a quarante ans. Il m'a fait sauter sur ses genoux, chez ma tante!

Ribalier, *soulagé*. — Ah! il a quarante ans?

Valentine. — Mon Dieu! monsieur Ribalier, si j'ai mal agi, ne me le cachez pas... J'ai promis de vous écouter et de vous obéir.

Ribalier. — Je plaisantais, mon enfant... *(Il la fait asseoir devant le bureau.)* Tenez, jetez un coup d'œil sur nos livres, il faut vous mettre au courant... Reposez-vous, ne bougez plus de là.

Valentine, *feuilletant les livres*. — Comme vous voudrez, monsieur Ribalier.

Ribalier, *revenant, à part*. — Il a quarante ans... Qu'est-ce que ça prouve? J'en ai bien quarante-deux!... Elle se moque peut-être de moi. On ne sait jamais, avec ces ingénues... Le capitaine doit être le militaire que Brochard m'a signalé. L'instant est venu, je crois, de ne plus la quitter des yeux.

SCENE IV

LES PRECEDENTS, CHAMORIN.

Chamorin [4], *entrant par la gauche, et accrochant la clé de sa chambre*. — Tiens! ma femme n'est pas encore descendue... *(Il s'approche et salue Ribalier.)* Monsieur... votre santé est bonne, ce soir?... On vient de m'apprendre que notre couvert est mis dans le petit cabinet. Nous sommes donc chassés de la grande salle?

Ribalier, *très poliment*. — Je vous prie d'agréer toutes mes excuses, monsieur... Oui, nous avons un repas de corps. Les officiers du 207ᵉ offrent un dîner d'adieu aux officiers du 178ᵉ. Et la maison est un peu en l'air.

Chamorin. — Oh! les officiers, quels charmants compagnons! Nous les adorons, monsieur.

RIBALIER. — Nous allons en avoir soixante-dix à table.

CHAMORIN. — Soixante-dix! Ma femme et moi, nous les adorons!... *(Valentine s'échappe tout doucement par le fond, en voyant que Ribalier ne fait plus attention à elle.)* A propos, je suis ravi. Ma femme, vous savez?

RIBALIER. — Votre femme?

CHAMORIN. — Je suis une piste, oh! une piste... Cette fois, je n'ai qu'à allonger la main. Je laisse mûrir... Je la pincerai quand il me plaira.

RIBALIER. — Tant mieux! tant mieux!... *(Il s'aperçoit que Valentine n'est plus là.)* Eh bien, elle est partie! Encore une fugue!

CHAMORIN, *le retenant.* — Il faut que je vous raconte ça!

RIBALIER, *se dégageant.* — Je suis occupé. Lâchez-moi donc! C'est insupportable! *(Il sort par la gauche.)*

CHAMORIN. — Je la pincerai! je la pincerai!

SCENE V

CHAMORIN, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, *arrivant par le fond.* — Tiens! monsieur Ribalier n'est plus là?

CHAMORIN. — Non, belle Françoise. Il n'y a que moi, qui vous aime... Petite, petite, approchez.

FRANÇOISE. — Fichez-moi la paix! Je n'ai pas le temps de jouer.

CHAMORIN. — Petite... petite...

FRANÇOISE. — Vrai, je n'ai pas le temps... Une autre fois.

CHAMORIN, *allant la prendre par le bras et l'amenant.* — Rien qu'une risette... Fais une risette.

FRANÇOISE, *riant.* — Vous me chatouillez, monsieur... Est-il possible? Avoir l'air si comme il faut et dire tant de bêtises!... Ah! vous trompez joliment votre monde!...

CHAMORIN. — Appelle-moi mon gros bébé.

FRANÇOISE, *riant.* — Non, non, je ne saurai pas.

CHAMORIN. — Donne-moi des tapes sur la joue et

dis-moi : “ Petit garçon, vous n’avez pas été sage, vous n’aurez pas de dessert! ”

FRANÇOISE. — Je ne saurais pas, bien sûr!... *(Elle lui donne des tapes sur la joue.)* Petit garçon, vous n’avez pas été sage...

CHAMORIN. — Vous n’aurez pas de dessert...

FRANÇOISE, *répétant.* — Vous n’aurez pas de dessert.

CHAMORIN, *enthousiasmé.* — Voilà le bonheur!... Des petits soins, des mots gentils, des caresses enfantines... Ah! belle Françoise, si tu voulais!

FRANÇOISE. — Votre femme ne sait donc pas dire ça?

CHAMORIN. — Ma femme?... Mais elle me comprime! mais elle empêche tous mes élans! Elle ne sent pas le côté maternel de l’amour... *(Hortense et Jules arrivent par la porte de gauche et restent dans le fond.)* Répète un peu : “ Mon gros bébé ”.

FRANÇOISE, *riant.* — Mon gros bébé.

CHAMORIN, *se jetant à ses genoux.* — Oh! Françoise! tu es la première femme qui m’ait compris. Nous fuirons ensemble. Tu vas quitter ton mari...

FRANÇOISE. — Mais votre femme, monsieur, votre femme?

CHAMORIN. — Elle ne compte pas. Je la pincerai...

SCENE VI

LES PRECEDENTS, JULES, HORTENSE.

HORTENSE, *s’avançant.* — Eh bien! monsieur, à votre aise! *(Françoise se sauve en riant.)*

CHAMORIN, *toujours à genoux.* — Pincé!

HORTENSE. — A genoux devant une servante! Mais, si je demandais une séparation, je l’obtiendrais, monsieur.

CHAMORIN. — Pincé!

HORTENSE. — Je ne demanderai pas une séparation, j’ajouterai simplement ce nouveau grief à votre dossier... Relevez-vous. N’étalez pas davantage votre mauvaise conduite. *(Chamorin se relève.)*

JULES, *bas, à Chamorin.* — C’est encore une partie perdue.

CHAMORIN. — Oui, jeune homme, c'est encore une partie perdue.

HORTENSE. — Nous compterons ensemble... Allez vous mettre à table. Obéissez.

CHAMORIN. — Oui, ma bonne.

HORTENSE. — Ne me regardez pas en face. Passez devant moi.

CHAMORIN. — Oui, ma bonne. *(Il sort par le fond, très penaud.)*

SCENE VII

HORTENSE, JULES.

JULES. — Vous êtes sévère, madame.

HORTENSE, *allant accrocher sa clé.* — Il faut bien tenir les hommes... Ah! monsieur Jules, quand on ne tient pas les hommes, ils vous tiennent.

JULES. — C'est pour mon oncle que vous dites cela?

HORTENSE. — Oui... Je suis la plus malheureuse des femmes. Il m'évite, tout est fini.

JULES, *se rapprochant et baissant la voix.* — Si je vous fournissais une occasion...

HORTENSE. — Vous?

JULES. — Seulement, il faudrait être prudente, m'écouter en tout... Chut! Ne remontez pas dans votre chambre avant de m'avoir vu. *(Ribalier et Valentine entrent par la gauche. Hortense sort par le fond.)*

SCENE VIII

RIBALIER, VALENTINE, JULES, puis PUTOIS.

RIBALIER, *à Valentine.* — Mais vous serez beaucoup mieux. On étouffe dans la salle... Est-ce que vous n'êtes pas bien ici? *(Il la fait asseoir devant le bureau.)*

VALENTINE. — Très bien.

RIBALIER[5], *apercevant Jules.* — Tiens! tu es là?... Tu as donc laissé à table ces messieurs du 207e?

JULES. — Oui, je respire un instant.

PUTOIS, *entrant.* — Monsieur, il n'y a plus de serviettes, il vient d'arriver encore cinq capitaines.

Ribalier. — Prends du linge dans l'armoire.

Putois. — Mais je ne pourrai pas tout seul.

Ribalier. — Ah! ces anciens serviteurs, on n'en fait plus comme ça! *(Il ouvre l'armoire dans laquelle il prend des serviettes qu'il passe à Putois.)*

Valentine[6], *bas, à Jules.* — Avez-vous fait tout ce dont nous sommes convenu ce matin?

Jules, *bas.* — C'est fait.

Valentine. — Vous avez vu tous nos amis?

Jules. — Oui.

Valentine. — Ceux que j'ai connus à Brétigny, chez ma tante, le capitaine Plumet, le lieutenant Raymond...

Jules. — Et le sergent Robert.

Valentine, *à Jules.* — Vous leur avez bien expliqué ce que j'attendais d'eux?

Jules. — Dans les moindres détails... Ils savent leur rôle et la comédie peut commencer.

Ribalier, *à Putois.* — Tu as ton affaire, va... *(Putois sort par le fond. Bas, à Jules.)* Tu sais ce que je t'ai dit : veille toujours et préviens-moi si tu voyais rôder quelqu'un.

Jules. — Comptez sur ma vigilance... Je vais rejoindre ces messieurs. *(Il sort par le fond.)*

SCENE IX

RIBALIER, VALENTINE.

Valentine, *assise devant le bureau, en train de feuilleter les registres.* — Monsieur Ribalier?

Ribalier. — Ma chère enfant?

Valentine, *souriant.* — On m'a raconté de belles histoires sur votre compte.

Ribalier. — Quelles histoires?

Valentine. — Oui, des dames compromises, des maris furieux; toute la ville de Tours mise en l'air par les ravages que vous faites dans les cœurs.

Ribalier, *très flatté.* — On exagère, on exagère... *(A part.)* Elle est charmante.

Valentine. — J'ai des détails... La femme du notaire Prégasson, et la veuve du conservateur des hypothèques,

et les deux demoiselles Sauvageot, qui tiennent un bureau de tabac.

RIBALIER. — Ah! on vous a dit! De mauvaises langues! On me fait une réputation!... *(A part.)* Elle est délicieuse, cette petite!

VALENTINE, *se levant et venant à lui.* — Dame! un beau cavalier, un homme bien élevé...

RIBALIER, *s'inclinant.* — Vraiment...

VALENTINE. — Rempli d'instruction, d'une élégance native...

RIBALIER. — Vraiment, vraiment...

VALENTINE, *soupirant.* — Toutes les femmes raffolent de vous, monsieur Ribalier.

RIBALIER, *modeste.* — Non! pas toutes, je vous assure, pas toutes. *(A part.)* Ces ingénues sont parfois gênantes.

VALENTINE. — Je serais jalouse, si j'étais votre femme. Mais je suis bien tranquille avec mon mari. *(Tristement.)* M. Brochard n'est pas beau.

RIBALIER. — Brochard? Eh! il n'est pas mal!

VALENTINE. — Ne cherchez pas à me faire plaisir... Il est très laid.

RIBALIER. — Mon Dieu! très laid... C'est selon les goûts.

VALENTINE, *s'appuyant à son épaule.* — Il est votre ami. Vous le connaissez bien.

RIBALIER. — Il est mon ami. Et je le connais, je le connais trop!... Un brutal, un homme sans éducation.

VALENTINE. — Oui, oui... Hélas!

RIBALIER. — Il vous massacrera... *(Il lui prend une main avec laquelle il joue.)* Une pauvre chérie comme vous. Car vous êtes charmante, Valentine, vous avez une bouche, une taille, un pied!... On ne vous a jamais dit cela, mon enfant?

VALENTINE. — Jamais, monsieur Ribalier.

RIBALIER, *s'allumant de plus en plus.* — Je suis le premier, voyez-vous! La belle petite chatte! elle est aussi innocente que fraîche! Une vraie fleur!... Et cette main, oh! cette main, est-elle assez mignonne!

VALENTINE. — Elle vous plaît?

RIBALIER. — On la mangerait de baisers.

VALENTINE. — C'est permis?

RIBALIER. — Comment! si c'est permis!

VALENTINE. — Alors, baisez-la!

RIBALIER, *reculant brusquement*. — Hein?... Pardon!

VALENTINE [7]. — Qu'avez-vous?

RIBALIER. — Rien... Il fait un peu chaud ici... *(A part.)* L'habitude, mon Dieu! Scélérat!

VALENTINE, *assise sur le canapé*. — Monsieur Ribalier?

RIBALIER. — Mon enfant?

VALENTINE. — J'ai des conseils à vous demander. Vous êtes plein d'expérience, et vous me paraissez si gentil... Venez vous asseoir là.

RIBALIER. — Merci... J'aime mieux marcher un peu. Il fait très chaud.

VALENTINE. — Venez donc... Vous n'avez pas peur de moi? Une petite fille!

RIBALIER, *allant s'asseoir, à part*. — Suis-je assez ridicule!... Si Tours me voyait!

VALENTINE. — Eh bien! mon mari m'intimide beaucoup. J'éprouve en sa présence un effroi qui me paralyse.

RIBALIER, *sévèrement*. — Vous avez tort. Brochard est le meilleur homme du monde, très doux, d'un caractère aimable et facile...

VALENTINE. — Il me paralyse.

RIBALIER, *continuant*. — Brochard mérite toute votre affection. Surtout, soyez-lui fidèle. La fidélité, chez la femme, est la première des vertus Quand une femme manque à ses devoirs, elle commet l'action la plus monstrueuse... *(S'embrouillant)* car la fidélité est une parure... et, sans devoir, il n'y a pas de société possible.

VALENTINE, *se rapprochant*. — Justement, je veux vous obéir... Mais mon mari m'effraye. Tandis que vous, je ne sais pas, vous me mettez tout à mon aise... Alors si vous étiez assez bon, vous m'apprendriez de quelle façon je dois m'y prendre.

RIBALIER, *inquiet*. — De quelle façon vous devez vous y prendre?

VALENTINE. — Oui, tenez! est-ce bien ainsi?... *(Elle s'adresse tendrement à lui.)* " Mon ami, je meurs d'impatience loin de vous. "

RIBALIER. — Pas trop mal... La voix un peu plus chaude seulement.

VALENTINE, *même jeu.* — " Mon ami, vous êtes toute ma félicité. "

RIBALIER. — Très bien! *(Jules paraît au fond.)*

VALENTINE. — Puis, n'est-ce pas? il faudra que je l'entoure de mon bras... *(Elle veut le saisir.)*

RIBALIER, *reculant.* — Non, non. *(A part.)* Elle est terrible, cette ingénue... Oh! le danger de l'innocence!

VALENTINE. — Comment? non?... Il faudra que je l'entoure... *(Elle lui passe le bras autour du cou.)* Et je lui dirai: " Je vous aime, mon ami. "

RIBALIER, *à part.* — Je suis à bout de force. Si Tours me voyait! *(Jules entre en toussant.)*

RIBALIER, *se dégageant vivement.* — C'est toi?... Tu arrives à propos. Nous causions. Mon Dieu! qu'il fait chaud!... *(A Valentine.)* Ecoutez, mon enfant. Brochard mérite toute votre affection. Surtout, soyez-lui fidèle. La fidélité, chez la femme, est une parure... *(A Jules.)* Tu vois, je lui donnais des conseils. *(A part.)* Sauvé, mon Dieu! *(Valentine se lève et va se rasseoir au bureau.)*

SCENE X

RIBALIER, JULES, VALENTINE, puis PUTOIS.

JULES. — Nous sommes au champagne. *(Prenant Ribalier à part.)* Dites donc, mon oncle, elle avait son bras à votre cou.

RIBALIER. — Tu crois?... Je n'ai pas remarqué. Une preuve d'amitié, peut-être.

JULES. — Elle est ravissante.

RIBALIER, *avec feu.* — Oh! ravissante?... Un bijou! On ferait des folies!

JULES. — Diable! mon oncle, est-ce que je vous ai dérangé?

RIBALIER. — Moi?... Tu me prends donc pour un gredin?... Comment! mon meilleur ami m'aurait confié sa femme, et j'irais...! Mais ce serait très mal!

JULES. — Très mal... Seulement, ça se fait tous les jours.

RIBALIER. — Un dépôt sacré! Une pauvre petite qui

n'a pas de vice pour deux liards! Jamais, jamais, entends-tu! Brochard peut compter sur moi.

Putois, *entrant.* — Monsieur, ils ont tout bu, ils en veulent encore... Quels trous, ces militaires!

Ribalier. — Viens, mon garçon! *(Ils sortent ensemble par la gauche.)*

SCENE XI

JULES, VALENTINE, puis un CAPITAINE, puis RIBALIER

Pendant la scène, le café, au fond, se garnit de consommateurs, tous militaires.

Valentine, *regardant Ribalier s'éloigner, à Jules.* — Eh bien, allez donc!

Jules. — Attendez... *(Il va dans le fond, échange un salut avec un capitaine qui entre.)*

Valentine, *assise au bureau.* — Ah! M. Brochard, ah! M. Ribalier, vous gardez les femmes!

Le Capitaine, *qui s'est approché souriant.* — Mademoiselle...

Valentine, *souriant, d'une voix rapide.* — Ne vous excusez pas, monsieur, je vous en prie. Vite, à votre rôle! Attention! *(Ribalier rentre, poussant devant lui Putois, chargé de bouteilles de champagne. Putois disparaît immédiatement dans le café.)*

Ribalier[8], *dans le fond, à part.* — Le capitaine!... Mais il n'a pas trente ans! Ah! la menteuse!

Le Capitaine. — Chère Valentine...

Ribalier, *à part,* — Il a dit: Chère Valentine...

Le Capitaine, *continuant.* — Vous êtes coiffée à ravir, ce soir. Si nous étions seuls, je vous demanderais une faveur.

Valentine, *minaudant.* — Laquelle, Ferdinand?

Ribalier, *à part.* — Ferdinand!

Le Capitaine. — Vous me l'avez déjà accordée une fois... Un baiser sur vos cheveux.

Ribalier. — Ah! mon Dieu!... Il faut que je sache le nom de ce militaire. Où est Jules? Où est Jules? *(Il sort par la gauche. Valentine et le capitaine le regardent s'éloigner en riant.)*

LE CAPITAINE, *s'inclinant.* — Mademoiselle...
VALENTINE. — Merci, monsieur. *(Le capitaine sort, un lieutenant entre et s'approche de Valentine qui s'est levée.)*

SCENE XII

JULES, RIBALIER, UN LIEUTENANT, VALENTINE, puis PUTOIS.

RIBALIER, *amenant Jules par la gauche.* — Dis-moi le nom de ce capitaine.
JULES. — Quel capitaine?
RIBALIER. — Le capitaine qui cause là, avec Valentine.
JULES. — Le lieutenant... Je ne le connais pas.
RIBALIER. — Non, le capitaine... *(Regardant, stupéfait.)* Ce n'est plus le même, elle en a deux!
JULES. — Ecoutez.
LE LIEUTENANT, *à Valentine.* — Vous vous souvenez, Titine...
RIBALIER. — Titine! *(Jules le fait taire.)*
LE LIEUTENANT. — C'était l'hiver dernier...
VALENTINE. — J'avais peur, il faisait si noir!
LE LIEUTENANT. — Notre baiser me brûle encore les lèvres. *(Il continue à lui parler et remonte avec elle vers le fond.)*
RIBALIER. — Les lèvres!... Eh bien! de mieux en mieux! L'autre, ce n'était que les cheveux, au moins! Mais elle connaît donc toute l'armée?
JULES. — Comment! vous vous fâchez? Vous êtes jaloux?
RIBALIER. — Moi, jaloux! Pourquoi? Elle n'est pas ma femme, Dieu merci!... Seulement, c'est vexant d'être trompé.
PUTOIS, *entrant.* — Monsieur, ils en veulent encore!
RIBALIER, *à Jules.* — Attends-moi. Ne la perds pas des yeux. Je reviens. *(Dès qu'il est sorti, Jules va à la porte de droite et introduit un sergent.)*
JULES, *au sergent.* — Vous avez compris? C'est une farce à un bourgeois. *(Le sergent cligne de l'œil et s'approche de Valentine qui est redescendue à l'avant-scène, à droite. Jules sort. Ribalier paraît, poussant devant lui*

Putois chargé de bouteilles de champagne. Putois traverse et s'en va par le fond.)

SCENE XIII

VALENTINE, UN SERGENT, RIBALIER.

RIBALIER, *anéanti.* — Avec un sergent, maintenant! La garnison y passera.

LE SERGENT. — Ecoute, ma poule...

RIBALIER, *scandalisé.* — Oh!

LE SERGENT. — C'est pour s'entendre... Faut convenir de ses mouvements. Tu racontes que ton mari n'est pas à la cambuse?

VALENTINE. — Il ne reviendra que demain.

LE SERGENT. — Alors, je siffle à minuit sous ta fenêtre et tu descends m'ouvrir comme nous faisions là-bas... C'est dit. *(Ils remontent tous les deux.)*

RIBALIER. — Voilà qui est complet!... Des baïsers l'hiver dernier, des hommes qui sifflent sous sa fenêtre, des rendez-vous hier, des rendez-vous cette nuit! Et Brochard qui va revenir!

LE SERGENT, *à Valentine.* — A tout à l'heure. *(Le sergent sort. Des rumeurs s'élèvent dans le café.)*

SCENE XIV

VALENTINE, RIBALIER, JULES, LE CAPITAINE, LE LIEUTENANT, LES OFFICIERS, PUTOIS, FRANÇOISE.

LES OFFICIERS. — Du champagne! du champagne!

PUTOIS, *se précipitant en scène.* — Monsieur, ils en demandent encore!

RIBALIER, *perdant la tête.* — Monte la cave et qu'ils nous laissent tranquilles! Mon Dieu! au moment où j'aurais besoin de toute ma tête, un état-major sur les bras! Ah! les tyrannies du commerce! *(Putois est sorti par la droite. Les officiers riant et causant, le verre en main, se montrent au fond.)*

JULES, *ironique.* — Mon oncle, voyez donc! Veillez sur Valentine.

RIBALIER. — Comment! ils se permettent d'envahir le bureau!... *(Allant à la rencontre des officiers.)* Messieurs, dans une seconde, on vous sert... Veuillez attendre. *(Pendant qu'il arrête un groupe d'officiers, un autre groupe descend à droite et entoure Valentine.)*

LE CAPITAINE. — Bien, bien, nous attendrons ici, nous sommes parfaitement... Nous aimons votre société, monsieur Ribalier, nous venons vous offrir un verre de champagne.

RIBALIER. — Merci, capitaine. Je ne bois pas de champagne.

LE CAPITAINE. — Vous refusez, vous si courtois! Jamais Bourguignon, de la Cloche-d'Or, ne nous a refusé un verre de champagne.

RIBALIER, *tâchant de repousser les officiers.* — Eh bien! oui, mais dans le café, messieurs. On vous sert.

JULES, *bas.* — Mon oncle, regardez donc! *(Il lui montre le groupe qui entoure Valentine.)*

LE LIEUTENANT, *à Valentine.* — Charmante...

UN AUTRE. — Délicieuse...

UN AUTRE. — Adorable...

RIBALIER, *se précipitant.* — Messieurs, messieurs, dans le café! Ce n'est point ici l'endroit... *(Entraînant Valentine.)* Je vous défends d'être aimable. Vous n'êtes pas honteuse?

VALENTINE, *ingénument.* — Moi, monsieur Ribalier? Pourquoi serais-je honteuse? Il faut bien être aimable dans le commerce. Cela pousse à la consommation.

RIBALIER. — Ah! vous appelez ça la consommation! Elle est jolie, votre consommation!... *(La menant à droite, derrière le bureau.)* Je vous défends de bouger de là. Que ce meuble soit le rempart de votre vertu! Et la parole que j'ai donnée, malheureuse! Vous voulez donc me déshonorer?

LE LIEUTENANT, *qui s'est approché de nouveau.* — Délicieuse, adorable... *(Il lui sourit, la complimente.)*

RIBALIER, *à part.* — Encore! Mais il est donc enragé celui-là!... *(L'écartant.)* Pardon, lieutenant... *(A Valentine.)* Je vais vous faire monter dans votre chambre.

Le Capitaine. — Oh! monsieur Ribalier, vous n'auriez pas le cœur de priver notre fête de son plus bel ornement... *(A Valentine.)* Un verre de champagne, versé par votre main si blanche...

Ribalier, *à part.* — L'autre, à présent! Qu'ont-ils donc mangé?... *(Haut.)* Capitaine, permettez...

Le Capitaine. — La belle madame Bourguignon, de la Cloche-d'Or, daigne nous verser parfois le champagne.

Valentine, *bas à Ribalier.* — Laissez donc, vous compromettez le Grand-Cerf. Je dirai à M. Brochard que vous perdez le Grand-Cerf. *(Elle remonte, des officiers l'entourent de nouveau.)*

Ribalier, *luttant.* — Messieurs, messieurs, ce n'est pas ma femme, c'est la femme d'un ami... Si c'était ma femme... *(Voyant ses efforts inutiles, cédant au nombre.)* Je suis débordé, ils l'emportent... Jamais Brochard ne voudra me croire.

Jules. — Eh! riez donc, mon oncle! Elle est charmante.

Ribalier, *à voix basse.* — Ravissante! Elle a des yeux..

Tous. — Du champagne! du champagne!

Putois, *arrivant chargé de bouteilles.* — Voilà! messieurs le champagne demandé! *(On verse le champagne, aidé de Françoise. Rires et rumeurs.)*

Le Capitaine, *offrant un verre de champagne à Ribalier.* — Monsieur Ribalier, vous avez accepté. Nous nous fâcherions.

Ribalier, *prenant le verre.* — Capitaine, c'est pour ne pas vous désobliger. Ça me fait du mal... Vous me premettez de le boire à petits coups?

Des Voix. — Une chanson! une chanson!

D'Autres voix. — C'est cela! bravo! une chanson!

Le Capitaine. — Une ronde militaire... *Le Petit Tonneau!*

Tous. — Oui, oui, le *Petit Tonneau!*

Le Capitaine. — Allons, lieutenant, le *Petit Tonneau!*

Le Lieutenant. — Ma foi! capitaine, vous m'excuserez, je ne sais bien que le refrain.

Le Capitaine. — Puis, il faut une dame pour chanter ça. Si madame était assez bonne...

Valentine, *se faisant prier.* — Oh! capitaine...

RIBALIER, *à part*. — Mais je ne veux pas, mais je vais l'empêcher!

LE CAPITAINE, *à Ribalier*. — Madame nous l'a chantée un soir, à Brétigny, chez sa tante, qui était si gaie... Tous les officiers de la pension la fredonnaient.

RIBALIER, *à Valentine*. — Est-ce convenable, au moins, ce *Petit Tonneau?*

VALENTINE. — C'est très gentil. Vous allez voir.

RIBALIER, *à part*. — Elle sait des chansons bachiques!.. Ah! Brochard! Brochard!

LES OFFICIERS. — Chut! silence!

VALENTINE [9]. — Messieurs, le verre en main! *(Les officiers se rangent autour d'elle, tenant leur verre de champagne.)*

Son joli p'tit tonneau mignon
Etait plein d'une liqueur fine.
Elle a grisé tout l'bataillon
Sur la grand'rout' de Constantine,
Pichu, qu'était un homm' subtil.
Aimant ça, mais n'ayant pas d'braise,
L'épousa pour trinquer à l'aise
Et pour s'en coller dans l'fusil.

Au refrain, messieurs!

LES OFFICIERS

Y as-tu bu?
Oui, j'y ai bu!
Au tonneau d'la cantinière
Y as-tu bu?
Oui, j'y ai bu!
Au tonneau de la mèr' Pichu!

RIBALIER, *scandalisé*. — Oh! oh! ce *Petit Tonneau!*

VALENTINE. — Hein? c'est gentil?

RIBALIER. — Trop gentil!... Vous allez remonter dans votre chambre.

LE CAPITAINE. — Par exemple! Il y a encore deux couplets... Monsieur Ribalier, vous n'avez pas bu?

RIBALIER. — A petits coups, capitaine... *(Il vide son verre d'un trait et ajoute à demi-voix.)* Dites donc, capitaine, je croyais toutes les savoir, mais je ne la connais-

sais pas, celle-là. Elle est très drôle... *(Putois lui a versé un autre verre de champagne.)*

Le Capitaine. — Monsieur Ribalier, vous n'avez pas bu?

Ribalier. — Je vous demande pardon... *(Regardant son verre plein.)* Tiens, c'est vrai. J'aurais juré...

Jules. — Videz donc votre verre, mon oncle.

Ribalier, *après avoir bu.* — Messieurs, c'est pour vous faire plaisir... Excellent champagne. On le fabrique exprès pour notre maison. Je vous le recommande, messieurs. Il est gai; oui, c'est un vin gai... *(Il commence à se griser. Putois remplit son verre. Bas à Jules.)* Très drôle, ce *Petit Tonneau!*

Jules. — Buvez donc! *(Ribalier boit.)*

Les officiers. — Le second couplet! le second couplet!

Valentine. — Voici, messieurs... Seulement il faut que les verres soient pleins. *(Putois et Françoise remplissent les verres, Ribalier tend le sien.)* Attention!

Le régiment n'en souffrit pas.
N'y a qu'un'femme pour êt'si chouette!
Matin et soir, tous les soldats
Sifflaient leur goutte à sa buvette.
Ell'tapait dans l'œil au plus chic,
Caporal, sergent, capitaine.
L'tonneau montait d'un grad'par s'maine.
L'colonel raffola d' son cric!

Les officiers.

Y as-tu bu?
Oui, j'y ai bu!
Au tonneau d' la cantinière!
Y as-tu bu?
Oui, j'y ai bu!
Au tonneau de la mèr' Pichu!

Ribalier, *lancé, répétant les trois derniers vers du refrain.*

Y as-tu bu?
Oui, j'y ai bu!
Au tonneau de la mèr'Pichu!

Ah! elle est bonne! Je ne la connaissais pas du tout. *(Il boit.)*

VALENTINE, *qui a pris une bouteille de champagne.* — Capitaine, voulez-vous me permettre, puisque je suis cantinière?...

LE CAPITAINE. — Comment donc! Enchanté! *(Elle emplit son verre.)*

RIBALIER, *se retournant.* — Comment! vous versez à ces soldats?

VALENTINE, *souriant.* — Puisque je suis cantinière.

RIBALIER. — Mais je ne puis permettre... *(Bas à Jules.)* A-t-elle des yeux! non, on n'a pas des yeux comme ça!

VALENTINE. — Votre verre, monsieur Ribalier?

RIBALIER. — Merci, j'en ai ma suffisance.

VALENTINE, *souriant.* — Allons, votre verre?

RIBALIER. — Je vous assure... *(A part.)* Ah! les polissons de grands yeux! *(Il tend son verre comme fasciné.)*

VALENTINE. — Là, vous êtes obéissant... *(Elle verse.)* Buvez. *(Il boit.)* Donnez encore votre verre. Je le veux. *(Elle verse.)* Buvez. *(Il boit et tend de lui-même son verre pour qu'elle le remplisse de nouveau.)*

DES VOIX D'OFFICIERS. — La cantinière! Hé! par ici!

D'AUTRES VOIX. — On meurt de soif... La cantinière! la cantinière!

RIBALIER, *qui se grise de plus en plus.* — C'est une orgie, une vraie orgie... Tu sais, quand elle a chanté tout à l'heure:

N'y a qu'un' femm' pour êt' si chouette.

Ça m'a pris là, dans le dos. Je connais ça. Je suis pincé... Ecoute un peu, est-ce que tu sais le *Petit Tonneau* par cœur?

JULES. — Oui, mon oncle.

RIBALIER. — C'est extraordinaire comme cette chanson m'intéresse... Jules, écoute un peu.

JULES. — Quoi?

RIBALIER. — Tu me la copieras, je veux l'apprendre.

VALENTINE, *redescendue à l'avant-scène.* — Le dernier couplet.

RIBALIER, *complètement gris.* — Oui, c'est ça, le dernier couplet... Et en chœur, le refrain! Vous, n'allez pas là-bas, dans ce coin. Enlevez ça, enlevez ça!

VALENTINE.

Si bien qu'un jour le général
Voulut goûter de ce liquide.
Il en but à se fair' du mal.
Mais un général, c'est solide!
C'était un vieux très rigolo.
Ecoutez, l'histoire est bien bonne,
Pichu mort, il la fit baronne,
Pour avoir son petit tonneau.

RIBALIER, *violemment.* — En chœur! en chœur! *(Lui-même chante, en battant la mesure et en tapant des pieds.)*

TOUS.

Y as-tu bu?
Oui, j'y ai bu!
Au tonneau d'la cantinière!
Y as-tu bu?
Oui, j'y ai bu!
Au tonneau de la mèr' Pichu!

VOIX D'OFFICIERS. — Bravo! bravo!

AUTRES VOIX. — A la reine du Grand-Cerf!

LE CAPITAINE. — Nous buvons à notre cantinière!

RIBALIER, *s'oubliant.* — Oui, à notre cantinière! *(Il boit.)* C'est un amour!... Elle est épatante! Il faut que je lui dise qu'elle est épatante!

JULES, *le retenant.* — Mon oncle...

RIBALIER. — Je te dis qu'elle est complète.

PUTOIS, *dans le fond.* — Messieurs, le punch est servi.

LE CAPITAINE. — Et notre cantinière ne nous refusera pas d'en boire un verre avec nous.

VALENTINE. — Non, certes! *(Elle se dirige vers le*

fond avec les officiers. On voit le punch flamber dans le café.)

RIBALIER. — C'est cela, du punch, à présent... Elle chante le *Petit Tonneau*, elle boit du punch. Je te dis qu'elle est complète!... Il ne lui manque plus que de danser...

VALENTINE. — Messieurs, au punch!

LES OFFICIERS. — Au punch! *(L'orchestre reprend l'air du refrain, Valentine sort en dansant avec le capitaine.)*

RIBALIER. — Il ne lui manque plus rien... Et allez donc! *(Lui-même dessine quelques pas sur place.)*

JULES. — Vous ne venez pas?

RIBALIER. — Oh! à présent, je n'ai plus besoin de la surveiller.

SCENE XV

RIBALIER, puis VALENTINE.

(Pendant cette scène, le café se vide lentement. Putois éteint les becs de gaz.)

RIBALIER. — Voyons, c'est trop drôle. Récapitulons... Le capitaine, le lieutenant, le sergent. Puis les autres. Tout le régiment... Mais moi aussi, alors! Je veux en être... Tant pis pour Brochard!

VALENTINE, *rentrant par le fond*. — Je monte me coucher, monsieur Ribalier.

RIBALIER, *la regardant, à part*. — Elle est adorable, plus adorable encore... *(Il l'amène par la main.)* Venez un peu... Et votre menotte, montrez-la?... *(Il la couvre de baisers.)* Elle est pleine de fossettes.

VALENTINE. — Tiens! vous la baisez maintenant!... C'est permis? Vous êtes sûr?

RIBALIER. — Si c'est permis! Non, ma parole! on vous croquerait! C'est que vous avez un petit air!... Hein? vous avez dû joliment vous moquer de moi?

VALENTINE. — Me moquer de vous?... Pourquoi donc? Vous m'avez donné les meilleurs conseils, et je les suivrai... Mon mari mérite toute mon affection. Je lui serai fidèle, car la fidélité est une parure...

RIBALIER, *l'interrompant*. — Non! non! c'est de la

blague!... Je vous disais ça, parce que ça se dit d'habitude; mais je me fiche de Brochard... Hein? nous nous fichons de lui. Un joli magot!

VALENTINE. — Comment! un homme si doux! d'un caractère aimable et facile! *(Jules paraît à la porte du fond.)*

RIBALIER. — Lui!... Le personnage le plus désagréable qu'on puisse rencontrer! Je vous assure, ne nous gênons pas. Dites, vous avez peur quand il fait noir?

VALENTINE. — Oui, je vois des ombres.

RIBALIER. — Elle voit des ombres! Est-elle drôle!... Eh bien, il faut laisser la porte de communication ouverte, cette nuit... *(Il lui reprend la main si vivement, qu'elle recule, effrayée, en poussant un léger cri. Jules entre et emmène Ribalier à part. Valentine va allumer un bougeoir.)*

SCENE XVI

VALENTINE, RIBALIER, JULES.

JULES. — Quoi donc, mon oncle? Vous lui dévorez la main.

RIBALIER. — Laisse-moi, mon garçon... Je suis ivre.

JULES. — Un dépôt sacré... C'est très mal.

RIBALIER. — Oui, très mal, mais ça se fait tous les jours.

JULES. — Vous disiez vous-même qu'un gredin seul...

RIBALIER, *l'interrompant.* — Ah! pardon! la question n'est plus la même... Un de plus, un de moins, Brochard ne s'en plaindra pas davantage... Tu ne sais donc pas qu'elle connaît tout un régiment!... Je suis ivre, je suis ivre!

SCENE XVII

LES MEMES, CHAMORIN, HORTENSE.

HORTENSE. — Allons, monsieur, passez devant moi!

CHAMORIN. — Oui, ma bonne.

HORTENSE. — Allumez mon bougeoir.

CHAMORIN. — Oui, ma bonne. *(Il allume son bougeoir et celui d'Hortense.)*

JULES, *bas, à Hortense.* — Cette occasion dont je vous ai parlé, je suis prêt à vous la fournir.

HORTENSE. — Merci!... Venez me donner vos instructions. *(Elle prend son bougeoir.)*

JULES, *bas, à Chamorin.* — Voulez-vous pincer votre femme?

CHAMORIN. — Si je veux pincer ma femme! Mais c'est mon rêve!

JULES. — Ne vous couchez pas. Attendez-moi. *(A ce moment chaque personnage tient son bougeoir à la main.)*

RIBALIER, *bas, à Valentine.* — C'est entendu, nous n'aurons pas peur?

HORTENSE. — Bonne nuit!

VALENTINE. — Bonne nuit!

TOUS. — Bonne nuit!

Rideau

Acte Troisième

La chambre à coucher de Ribalier. Même décor qu'au Ier acte. — Au lever du rideau, la chambre se trouve plongée dans l'obscurité. Ribalier est allongé sur le lit, tout habillé.

SCENE PREMIERE

PUTOIS, RIBALIER.

PUTOIS, *entrant par le cabinet de toilette.* — Comment, monsieur, vous dormez encore!

RIBALIER. — Non, Putois, je réfléchis.

PUTOIS. — Mais il est dix heures! Et un beau soleil! Monsieur veut-il que j'ouvre?

RIBALIER. — Ouvre, mon garçon, ouvre... J'ai besoin d'air.

PUTOIS, *écartant les rideaux.* — Monsieur a mal dormi?

RIBALIER. — Je n'ai pas dormi du tout.

PUTOIS, *passant et allant se planter au pied du lit.* — Bon Dieu! que monsieur a mauvaise mine ce matin! Encore quelque fredaine... *(Sévèrement.)* Ce n'est pas une conduite, ça!

RIBALIER[10]. — Va, gronde moi. *(Il se lève, tous les deux descendent.)*

Putois. — Bien sûr, je vous gronde! Je vous sers depuis vingt ans, j'ai le droit de dire que vous menez une vie de polichinelle.

Ribalier, *à demi-voix.* — Oh! ces vieux serviteurs, francs comme l'or!... On n'en fait plus de pareils.

Putois. — Avec ça, vous êtes fini.

Ribalier. — Putois!

Putois. — Je vous sers depuis vingt ans, j'ai le droit de dire que vous êtes fini.

Ribalier. — C'est bien, assez. Je me corrigerai. Tu es un honnête homme, toi.

Putois, *pris d'un attendrissement subit.* — Monsieur, monsieur...

Ribalier. — Ah! non, pas cette chanson-là, maintenant. Reste en colère, mon garçon. J'aime autant ça... Et sers-moi à déjeuner ici.

Putois. — Oui, monsieur. *(Il prend la table et la met au milieu.)*

Ribalier, *hésitant, anxieux.* — Tu n'as pas vu Brochard?... Il est revenu cette nuit, n'est-ce pas?

Putois. — Je l'ignore... J'ai veillé une de mes tantes qui a la jaunisse.

Ribalier. — C'est bon, sers-moi à déjeuner.

SCENE II

RIBALIER, JULES, PUTOIS.

Jules, *sortant de sa chambre.* — Bonjour, mon oncle. Il fait donc jour enfin, chez vous?

Ribalier. — Ah! c'est toi?... J'ai à te parler, à te consulter... *(A Putois.)* Mets deux couverts. Mon neveu déjeunera avec moi. *(Putois sort.)*

SCENE III

RIBALIER, JULES.

Jules. — Eh bien? et cette nuit?

Ribalier. — Oh! mon ami, mon ami, une histoire!

Jules. — Vraiment!

RIBALIER. — Tu ne t'imagines pas.

JULES. — Tiens! tiens!

RIBALIER. — D'abord, une femme adorable... J'en ai connu, n'est-ce pas? et des blondes, et des brunes, des petites, des grandes, enfin toutes les variétés de l'espèce... Mais jamais je n'en ai rencontré une aussi adorable...

JULES. — Jamais?

RIBALIER. — Jamais, jamais!

JULES. — Mme Chamorin?

RIBALIER. — Hortense!... Ah! mon garçon, ne me parle pas d'elle! La nuit et le jour avec l'autre.

JULES. — Voyez-vous ça!

RIBALIER. — J'arrive, la pauvre petite avait soufflé sa bougie. Je devine qu'elle est là toute tremblante. Je respecte son émoi... Et pas un mot, mon ami, pas un mot.

JULES. — Pas un mot?

RIBALIER. — Non... Je hasarde quelques phrases tendres. Aucune réponse. De la timidité, tu comprends. J'adore la timidité. Alors, je ne cause pas davantage... Tout à coup, éclate un bruit affreux...

JULES. — Diable!

RIBALIER. — On piétine dans l'escalier, on ébranle la porte, on l'ouvre violemment... C'était le mari.

JULES. — Brochard?

RIBALIER. — Brochard!

JULES. — Vous l'avez vu?

RIBALIER. — Pas précisément. Je l'ai senti... Un mari seul peut faire une entrée aussi inconvenante.

JULES. — Et il vous a vu?

RIBALIER. — Je le crois... J'ai filé par la porte de communication, et j'étais si troublé, que je me suis jeté sur mon lit, en ayant l'air de ronfler très fort, pour détourner les soupçons... La pauvre chérie a dû avoir une explication terrible. Peut-être a-t-elle réussi à le dépister... Je suis dans les transes.

JULES. — C'est grave.

RIBALIER. — Le pis est que j'ai dû laisser ma bague dans la chambre... Tu sais, la bague que je porte au petit doigt.

JULES. — Une preuve.

RIBALIER. — Justement, une preuve... Si Brochard l'a trouvé, je suis perdu. Depuis ce matin, je l'attends. Il ne paraît pas. Il doit manigancer quelque chose... Que lui répondre, grand Dieu!

JULES. — C'est grave, très grave... Brochard est une des plus fines lames que je connaisse.

RIBALIER. — Ne dis pas cela!... Je suis un gredin. Abuser moi-même du dépôt qu'un vieil ami m'avait confié!

JULES. — Bah! vous en serez quitte pour un coup d'épée.

RIBALIER. — Je t'en prie, ne dis pas cela!... Non, non, il faut réfléchir, trouver un moyen. Je vais d'abord m'habiller, pour avoir une tenue plus digne. Puis, nous chercherons en déjeunant.

FRANÇOISE, *entrant avec du linge et une pile d'assiettes.* — Monsieur, j'aide Putois à mettre la table, ça ira plus vite.

RIBALIER. — C'est bon. Dépêchez-vous... *(A Jules.)* Réfléchis, mon garçon, réfléchis. *(Il entre dans le cabinet de toilette.)*

SCENE IV

FRANÇOISE, JULES.

FRANÇOISE, *mettant la table au milieu.* — Qu'a-t-il donc, ce matin? Il a l'air tout retourné.

JULES, *cherchant, à part.* — Où donc est son chapeau?

FRANÇOISE, *étalant la nappe.* — Voyez-vous, monsieur Jules, votre oncle a tort de ne pas se marier.

JULES, *apercevant le chapeau sur une chaise.* — Ah! le voici. *(Il prend le chapeau et passe au ruban le bouton de rose du Ier acte, qu'il a tiré de sa poche.)*

FRANÇOISE, *continuant à mettre le couvert.* — On a beau dire, une femme, ça occupe.

JULES, *replaçant le chapeau de façon à ce que le bouton de rose soit caché.* — C'est fait. *(Il rentre doucement dans sa chambre, sans que Françoise s'en aperçoive.)*

FRANÇOISE, *continuant.* — Tenez! mon mari, Putois, s'ennuyait beaucoup. *(Chamorin ouvre la porte de droite, aperçoit Françoise qui lui tourne le dos et s'approche d'elle*

sur la pointe des pieds, en riant silencieusement.) Eh bien! il ne s'ennuie plus du tout, depuis qu'il m'a épousée. Il rêvait une femme jeune, il en a une, et ça le distrait, ce cher homme... Oh! il se fait joliment du mauvais sang! Il rage! il rage! Imaginez-vous, monsieur Jules, que la nuit il veut que je lui donne la main pour dormir. Comme ça, il croit être sûr... *(Chamorin, qui est derrière elle, lui met les doigts sur les yeux.)* Ah! vous m'avez fait peur!

SCENE V

FRANÇOISE, CHAMORIN.

CHAMORIN, *changeant sa voix, les doigts toujours sur les yeux de Françoise.* — Qui est-ce?

FRANÇOISE, *riant.* — Pardi! C'est vous, monsieur Jules.

CHAMORIN. — Qui est-ce?

FRANÇOISE. — Ce n'est guère malin... C'est vous, bien sûr.

CHAMORIN, *la baisant sur le cou.* — Qui est-ce?

FRANÇOISE, *ravie.* — Tiens! vous m'embrassez... *(Chamorin lui prend coup sur coup plusieurs baisers.)* Ah! je n'aurais pas cru cela de vous. Quand je passais, vous ne me pinciez seulement pas.

CHAMORIN, *de sa voix naturelle.* — Appelle-moi ton gros bébé?

FRANÇOISE, *se dégageant et se retournant.* — Comment! c'est encore vous? Par où êtes-vous entré? Qu'est-ce que vous fichez là?... Allez-vous en bien vite!

CHAMORIN. — Ecoute, un mot seulement.

FRANÇOISE. — Ah! vous en faites de belles, monsieur! Vouloir s'introduire, dans ma chambre, pendant que mon mari est en train de soigner sa tante qui a la jaunisse! Et votre femme qui arrive, qui vous pince... Elle vous pince toujours, votre femme.

CHAMORIN. — Justement, je voulais te rassurer... J'ai arrangé l'affaire avec ma femme.

FRANÇOISE. — Vous! Mon pauvre monsieur, vous me faites de la peine. Voulez-vous parier que votre femme va vous pincer encore?

CHAMORIN, *très inquiet.* — Hein? pas de plaisanterie!... Elle est là, tu crois?

FRANÇOISE, *riant.* — Elle va vous pincer.

CHAMORIN, *perdant la tête.* — Mais je me sauve, mais je vais me fourrer quelque part!... Moi qui lui ai promis de ne plus te regarder en face! Ah! mon Dieu, la voilà! *(Au moment où il va se cacher derrière le lit, Putois entre par la droite, portant un pain et des bouteilles.)*

SCENE VI

CHAMORIN, PUTOIS, FRANÇOISE.

PUTOIS, *méfiant, allant regarder Chamorin derrière le lit.* — Qu'est-ce que vous avez donc à jouer à cache-cache?

CHAMORIN. — Je ne joue pas, je rattache les cordons de mes souliers.

PUTOIS. — C'est pour ça que vous êtes entré ici? *(Il se débarrasse de son pain et de ses bouteilles.)*

CHAMORIN. — Non, pas précisément.

FRANÇOISE. — Monsieur me demandait des nouvelles de ta tante.

CHAMORIN, *amenant Putois à gauche, pendant que Françoise achève de mettre la table.* — Ecoutez, mon ami, voici dix francs. Ils sont à vous, si vous voulez bien faire de ma part une commission auprès de M. Ribalier... Vous direz à M. Ribalier...

PUTOIS, *tenant la pièce de dix francs.* — Je suis un vieux serviteur, ne cherchez pas à me corrompre.

CHAMORIN, *voulant reprendre la pièec.* — Pardonnez-moi, si je vous ai blessé.

PUTOIS. — Je suis franc comme l'or, et je ne connais que les intérêts de mon maître. Vous ne trouveriez pas mon pareil, l'espèce est perdue... *(Il met la pièce dans sa poche.)* Allons, contez votre petite affaire.

CHAMORIN. — Voici... Vous direz à M. Ribalier : " J'ai vu M. Chamorin qui m'a chargé de vous présenter ses remercîments. "

PUTOIS. — C'est tout... Pourquoi ne l'attendez-vous pas pour lui dire ça vous-même?

Chamorin. — Lui dire ça moi-même!... Non, non, ce ne serait guère convenable.

Putois. — Guère convenable?...

Chamorin. — Il y a des services dont on ne remercie pas les gens d'ordinaire... Des services délicats, vous comprenez, mon ami, des services qu'on doit paraître ignorer, pour continuer à échanger des poignées de main.

Putois. — Ah!

Chamorin. — Tous les jours, des maris se trouvent dans ce cas-là.

Françoise. — Voilà M. Ribalier qui remue dans son cabinet.

Chamorin. — Je me sauve, je ne veux pas le rencontrer, ça nous gênerait... *(Il se dirige vers la porte. A Putois.)* " J'ai vu M. Chamorin qui m'a chargé de vous présenter ses remercîments. " Et vous pouvez même ajouter " ses sincères remercîments. " Entendez-vous? " sincères... sincères... " *(Il sort par la droite.)*

SCENE VII

FRANÇOISE, PUTOIS, puis BROCHARD.

Putois. — Il est toqué... *(Regardant la table.)* Hein? tout y est... *(A Françoise.)* Eh bien! qu'est-ce que tu fais là, le nez en l'air, avec tes yeux qui flambent?... Ah! les bourgeois te perdront, tu aimes trop les bourgeois.

Françoise. — Moi, pas exemple! je songeais que tu as oublié le sel.

Putois, *grognant.* — Bon, bon, méfie-toi, je te surveille... *(On entend du bruit à la porte de droite.)* Est-ce que c'est encore ce vieux singe? *(Brochard entre en costume de voyage, un sac de nuit à la main.)*

Françoise, *joyeusement.* — Monsieur Brochard! Ah! que M. Ribalier va être content! *(Se tournant vers le cabinet et appelant.)* Monsieur Ribalier! Monsieur Ribalier!

Brochard, *furieux.* — As-tu fini de brailler, grande cruche!... Allons, décampe, ne me casse pas les oreilles.

Putois, *à Françoise.* — Il n'a pas l'air de bonne humeur. Filons.

FRANÇOISE. — N'importe. M. Ribalier va être joliment content!

SCENE VIII

RIBALIER, BROCHARD, puis FRANÇOISE.

RIBALIER, *sortant du cabinet de toilette.* — Quoi donc? Françoise, le feu est à la maison? Tu me fais toujours des peurs, ma fille! Je nouais ma cravate... *(Il se tourne, aperçoit Brochard et reste saisi, la voix étranglée.)* Ah! c'est toi!

BROCHARD. — Oui, c'est moi... Ça t'étonne?

RIBALIER, *balbutiant de plus en plus.* — Pas du tout... Je t'attendais.

BROCHARD. — Alors, pourquoi prends-tu ton air bête?

RIBALIER. — Je ne prends pas mon air bête... *(A part.)* Mon Dieu! et pas de plan arrêté! *(Après un silence.)* Tu arrives?

BROCHARD. — Par le train de dix heures et demie.

RIBALIER. — Tu descends de wagon.

BROCHARD. — Parbleu! je ne descends pas de ballon... *(Il s'arrête brusquement devant lui.)* Ah! ça, tu es stupide, qu'est-ce que tu as, ce matin?

RIBALIER. — Je n'ai rien... J'ai que je suis bien content... *(A part.)* Il dissimule... *(Après un silence.)* Alors, tu as fait un bon voyage? Pas d'accident?

BROCHARD, *se plantant devant lui.* — Et ma femme?

RIBALIER. — Ta femme... Mais elle va bien, elle a même beaucoup mangé, hier soir.

BROCHARD. — Intacte?

RIBALIER. — A moins d'une indisposition, cette nuit... Elle est d'une forte constitution.

BROCHARD, *haussant la voix.* — Je te demande, Ribalier, si tu me la rends intacte, telle que je te l'ai confiée?

RIBALIER. — Ah! oui, fichtre! Je le crois bien!

BROCHARD. — Tu en es sûr?... Allons, tant mieux!

RIBALIER, *à part.* — Je m'enferre, je suis perdu... Il dissimule.

BROCHARD. — Tant mieux! tant mieux! parce que, vois-tu, Ribalier, je ne suis pas d'humeur à ce qu'on se moque de moi, aujourd'hui.

RIBALIER, *timidement.* — Ça n'a donc pas bien marché, au Mans?

BROCHARD. — Non.

RIBALIER. — Alors, les chapons?

BROCHARD. — Je n'ai pas les chapons... *(Tapant du pied.)* Tonnerre!

RIBALIER, *sautant en arrière, à part.* — Me voilà propre!

BROCHARD[11]. — J'arrive à six heures. Péquignot m'attendait à la gare. Je lui dit: " Allons tout de suite voir ces volailles. " Il me dit: " Rien ne presse, viens prendre le vin blanc... " *(A Ribalier.)* Tu écoutes?

RIBALIER. — Oui, oui, vous prenez le vin blanc.

BROCHARD. — A sept heures, je lui dis: " Il serait temps d'aller voir ces volailles. " Il me dit: " Tu dois avoir faim, mangeons quelque chose. " Nous mangeons une omelette, des rognons sautés, des côtelettes aux cornichons...

RIBALIER. — Vous mangez, c'est parfait.

BROCHARD. — A neuf heures, lorsque nous arrivons au marché, j'aperçois Bourguignon, de la Cloche-d'Or, qui emballait les volailles dans un panier... Alors, je me tourne vers Péquignot, un ami de trente ans qui me joue un tour pareil, et je lui dis: " Si c'est pour me faire voir ça que tu m'as appelé au Mans. tu aurais mieux fait de rester couché. " Là-dessus, il me dit: " Je reste couché quand je veux, je n'ai d'ordre à recevoir de personne... " Nous étions un peu excités tous les deux.

RIBALIER. — Le déjeuner.

BROCHARD. — Je m'avance, je le pousse... *(A mesure qu'il parle, il reproduit la scène avec Ribalier.)*

RIBALIER. — Non, c'est inutile, je comprends très bien.

BROCHARD. — Je le colle contre un mur, je l'empoigne au collet.

RIBALIER. — Je comprends, lâche-moi donc!

BROCHARD. — Et je lui dis dans la figure: " Tu t'es entendu avec cette canaille de Bourguignon. Tu n'es qu'un pas grand chose. Tu as trahi l'amitié. " Puis, v'li! v'lan! une paire de claques soignées. *(Il pousse Ribalier et le fait tomber dans le fauteuil, à droite.)*

RIBALIER, *assis, à part.* — Ouf ! j'ai compris... Tout ceci s'adresse à moi.

BROCHARD. — Péquignot a servi dans le 212e. Nous nous sommes battus.

RIBALIER, *terrifié.* — Et tu l'as tué?

BROCHARD. — A peu près... La Cloche-d'Or a les chapons, mais l'honneur du Grand-Cerf est sauf.

RIBALIER, *à part, se levant.* — C'est cela, il me propose un duel, il ne veut pas de scandale.

BROCHARD, *recommençant à se promener d'un air furibond.* — Tonnerre! Tonnerre! Si quelqu'un me marchait sur le pied! *(A Françoise qui entre.)* Qu'est-ce que tu veux encore toi? Tu ne vas pas crier?

FRANÇOISE. — J'apporte le sel, monsieur. *(Elle pose une salière sur la table.)*

BROCHARD, *apercevant la table.* — Ah! on déjeune ici. Ajoute deux couverts. Va chercher madame. *(Françoise sort par la porte de gauche.)*

RIBALIER, *à part.* — Il déjeune, maintenant!... Quelle vengeance abominable machine-t-il?

BROCHARD, *se plantant encore devant Ribalier.* — Et rien du tout, pas une risette, pas une œillade?

RIBALIER. — Tu le sais bien.

BROCHARD. — Pas un souffle... Parce qu'un souffle, entends-tu, ce serait déjà trop. Je ne souffrirais pas un souffle.

RIBALIER. — Non, personne, personne... *(A part.)* A la fin, sait-il, ne sait-il pas?

SCENE IX

VALENTINE, BROCHARD, RIBALIER, puis JULES.

(Pendant cette scène, Putois et Françoise entrent et sortent pour le service.)

VALENTINE. — Ah! vous voilà, mon ami? *(Elle lui tend son front.)*

BROCHARD, *l'embrassant.* — Oui, c'est moi, j'arrive... Ne nous attendrissons pas... Avez-vous été sage?

VALENTINE. — Très sage, mon ami.

BROCHARD. — Tant mieux, madame! Car je ne suis pas en train de rire... Nous déjeunons ici.

VALENTINE. — Bien, mon ami.

BROCHARD. — Ne nous attendrissons pas... Je vais ôter mes bottes... *(Il sort par la gauche et laisse la porte ouverte.)*

RIBALIER, *s'approchant de Valentine.* — Eh bien?

VALENTINE. — Il sait tout.

RIBALIER. — Ah!

BROCHARD, *de la chambre voisine.* — Sacrebleu! où est le tire-bottes? où a-t-on caché le tire-bottes?... Je les massacrerai tous. *(On entend le bruit d'un objet qu'il casse.)*

VALENTINE. — Mon Dieu! que va-t-il faire de nous!

RIBALIER. — Etes-vous sûre qu'il sache tout?... Il vient d'arriver par le train de dix heures et demie.

VALENTINE. — Une comédie, un retour simulé... Ah! que le ciel nous protège!

RIBALIER, *très mal à l'aise, entre ses dents.* — Diable! diable!

BROCHARD, *de sa chambre.* — Ribalier, mettez-vous à table, ne m'attendez pas... Je me fâche, si vous m'attendez!

RIBALIER, *haussant la voix.* — Nous n'attendons pas, nous sommes à table... *(A Jules qui entre par la droite.)* Mon ami, il sait tout, il ne faut pas le contrarier, assieds-toi vite... *(Il fait placer vivement Valentine et Jules.)* Placez-vous, placez-vous... Il est inutile de l'irriter davantage.

BROCHARD, *de la chambre.* — Mangez!

RIBALIER. — Nous mangeons, nous mangeons, ne te fais pas de mauvais sang... *(Coupant de gros morceaux de pain et les donnant à Valentine et à Jules.)* Mangez donc, vous allez l'exaspérer.

JULES. — J'attends les œufs.

RIBALIER. — Avale du pain en attendant, tu peux bien faire cela pour moi! *(Il mange du pain.)* C'est gentil, quand ça tourne bien; mais quand ça tourne mal, dame! ça manque d'agrément. *(Putois entre avec les œufs.)* Ah! voici les œufs. Allons vite, vite! *(Chacun se sert.)*

PUTOIS. — Comme vous les aimez un peu cuits, monsieur, je les ai laissés trente secondes de plus.

RIBALIER. — Fichtre! Et Brochard qui les aime mollets!

BROCHARD, *entrant.* — On ne trouve rien, il y a un dé-

sordre ici! Je ne peux pas m'absenter... *(Debout devant la table, avec amertume.)* Ah! vous êtes à table, vous ne m'avez pas attendu... Vous bâfrez!

RIBALIER. — Mais, c'est toi, mon ami, qui as voulu...

BROCHARD. — Oui, oui, je sais, pas le moindre égard... Dès que j'ai le dos tourné, on se jette sur la nourriture.

VALENTINE. — M. Ribalier avait très faim.

JULES. — Il nous a fait asseoir de force.

RIBALIER, *se débattant.* — Comment! comment!

BROCHARD[12], *violemment.* — Silence! Cela finira... *(Il s'assoit.)* Encore des œufs! On voit bien qu'il y a ici quelqu'un qui les adore. Voyons cet œuf... *(Il casse la coquille)* Mais il est dur! Je n'en veux pas, on se moque de moi!

PUTOIS. — C'est M. Ribalier qui les aime un peu cuits.

RIBALIER, *vivement à Brochard.* — Tiens, prends le mien, il est beaucoup mieux... Je vais te couper des mouillettes... Jules, verse donc à boire à Brochard.

JULES. — Et vous, mon oncle, vous nous regardez?

RIBALIER. — Tout à l'heure, tout à l'heure. *(Il lui fait signe que les morceaux ne peuvent pas passer.)*

BROCHARD, *après un silence.* — Qui est-ce qui remue sous la table?

VALENTINE. — C'est M. Ribalier qui vient de marcher sur ma bottine.

RIBALIER. — Moi, par exemple!

JULES. — Oui, vous allongez les jambes.

RIBALIER. — Mais j'ai les pieds sous ma chaise... *(A part.)* Ils vont me faire massacrer. *(Il fait des signes à Valentine.)*

VALENTINE, *ingénument.* — Vous voulez quelque chose, monsieur Ribalier?

RIBALIER. — Non, rien du tout.

VALENTINE. — Alors, pourquoi me faites-vous des signes?

RIBALIER. — Je ne fais pas de signes... Vous voyez bien que je mange.

BROCHARD. — Tu as cligné l'œil, je t'ai vu... N'est-ce pas, jeune homme?

JULES. — Je crois qu'il a cligné l'œil.

RIBALIER. — C'est possible, ça doit être un mouve-

ment nerveux... *(A part.)* Mais ils sont idiots de ne pas comprendre!

FRANÇOISE, *entrant*. — Voici les côtelettes. *(Elle et Putois enlèvent les assiettes et servent les côtelettes.)*

BROCHARD. — Des œufs, des côtelettes, tout ce que je déteste... Et je parie qu'elles ne sont pas assez cuites!... *(Il coupe sa côtelette.)* Là, qu'est-ce que je disais! ce n'est pas mangeable... Il n'y a que Ribalier pour aimer les œufs durs et les côtelettes crues.

RIBALIER. — Voyons, mon ami.

BROCHARD. — Des goûts de cannibale!

FRANÇOISE. — Si monsieur veut qu'on la remette deux minutes sur le gril?

BROCHARD. — Tais-toi! grande serine! Je veux qu'on me laisse tranquille... *(Pris d'un brusque accès de fureur.)* Et plus un mot, ou je jette la table par la fenêtre!... *(Un silence. Il attaque sa côtelette avec rage.)* Je la mangerai comme ça pour me faire du mal. *(Un silence. Tous mangent avec embarras.)*

RIBALIER, *à Putois, très bas*. — Du pain.

PUTOIS, *de même*. — Voilà, monsieur! *(Un silence.)*

JULES, *à Françoise, très bas*. — De l'eau.

FRANÇOISE, *dc même*. — Voilà, monsieur. *(Un silence.)*

BROCHARD, *à Ribalier*. — Mon Dieu! que tu es agaçant avec ta fourchette!

RIBALIER. — Ma fourchette...

BROCHARD. — Tu es là, à la faire grincer.

JULES. — Ça, c'est vrai, mon oncle, vous faites un bruit!

VALENTINE. — Oh! un bruit à ne pas s'entendre manger. *(Un silence.)*

FRANÇOISE, *à Brochard*. — Voulez-vous un peu de fromage?

BROCHARD. — Sans doute, ce n'est pas parce qu'il incommode Ribalier... *(Il prend le fromage.)* Enfin, je vais donc commencer à déjeuner... *(Un silence.)* Eh bien! vous ne dites rien? Causez donc!

RIBALIER. — C'est toi qui ne veux pas qu'on parle.

BROCHARD. — Moi!... Ah! vous me faites un bel accueil! Vous êtes là, le nez dans vos assiettes, avec des figures retournées... Sacrebleu! remuez-vous donc!... Qu'avez-

vous fait pendant mon absence, Valentine? Vous vous êtes ennuyée?

VALENTINE, *modestement.* — Oh! mon ami, comme une croûte de pain derrière une malle.

BROCHARD, *entre ses dents.* — Une croûte de pain... Drôle de comparaison! Le fait est qu'une croûte de pain ne doit pas s'amuser... Ma chère, je comprends que mon absence vous ait paru longue.

VALENTINE, *même jeu.* — Dame! ça n'avait rien de rigolo, bien sûr... J'avais un piton!

BROCHARD, *étonné, à part.* — Piton... Rigolo... Où a-t-elle pris rigolo et piton?

RIBALIER, *très inquiet, à part.* — La malheureuse! Elle nous perd avec son langage de caserne... *(Haut, vivement.)* Jules, verse donc à boire à Brochard... Ah! ce cher Brochard, que je suis donc content de son retour! Nous allons trinquer.

BROCHARD. — Non, laisse-moi. je veux savoir...

RIBALIER, *levant son verre.* — A ton bonheur!

BROCHARD. — Non, plus tard... Continuez, Valentine. La journée, n'est-ce pas? vous a paru interminable?

VALENTINE, *s'animant.* — Oh! je le crois, et sans messieurs les militaires auxquels j'ai tapé dans l'œil...

BROCHARD, *stupéfait.* — Tapé dans l'œil!

JULES, *riant.* — Ha! ha! c'est drôle!

RIBALIER, *bas,* — Ne ris donc pas! Pourvu qu'elle ne chante pas *le Petit Tonneau*, mon Dieu! *(Haut, d'un air dégagé.)* Tiens! tapé dans l'œil, ça me rappelle que j'ai rencontré, l'autre jour, M. le Maire et sa dame. Ils m'ont parlé du lutteur qui a une baraque à la foire... Madame m'a dit: " Cet homme m'a tapé dans l'œil... "

BROCHARD. — La femme du maire t'a dit ça?

RIBALIER. — Parfaitement... C'est nouveau, ça vient de Paris.

VALENTINE, *à Brochard, très lancée.* — Est-ce que vous êtes fâché? Est-ce que vous doutez de mon chagrin?... Oh! j'aurais été bien triste, sans un capitaine qui toute la journée, pour me voir, s'est collé des petits verres dans le fusil.

BROCHARD, *hors de lui.* — Dans le fusil!

Ribalier, *vivement, voulant trinquer.* — A ta santé Brochard! à ton bonheur!

Brochard. — Dans le fusil! dans le fusil!... Mais où avez-vous appris une telle langue, madame?

Valentine. — Aimez-vous mieux dans le coco, mon ami ?

Brochard, *furieux.* — Dans le coco!... Tonnerre!... Ribalier, qu'est-ce que cela signifie?

Ribalier, *perdant la tête.* — Et zut! après tout!... Madame parle très bien. Tout le monde parle comme ça, maintenant. C'est la mode... Tu n'es pas à la hauteur, mon fiston. N'est-ce pas? Jules, il peut se fouiller.

Jules. — Mon Dieu! quand madame se serait cocardée un peu avec les bons zigs du 207e, cela arrive dans les meilleures sociétés.

Brochard. — Tous à présent, ils parlent tous cette langue!... *(A Ribalier.)* Dans quels bas-fonds avez-vous donc traîné ma femme?

Ribalier, *se levant.* — C'est assez, monsieur! Finissons cette comédie!

Brochard. — Quelle comédie?

Ribalier. — Je n'attendrai pas plus longtemps votre bon plaisir. J'aime mieux terminer tout de suite.

Brochard. — Ah! ça, que dit-il.

Ribalier. — Je prends mon courage quand il vient, monsieur! Je n'ai pas été sergent-major, moi... Allons, cessez de dissimuler.

Brochard. — Je dissimule!

Ribalier. — Jouons cartes sur table... Seulement, monsieur, j'ai à vous dire qu'il est mal de mettre un ami dans l'embarras, comme vous l'avez fait... On ne lui donne pas à garder une chose qui n'existe point.

Brochard. — Qu'est-ce qui n'existe point?

Ribalier. — Je vous ai prévenu... Puisque les vingt francs n'y étaient pas, vous n'avez pas à me les réclamer. *(Valentine et Jules quittent la table.)*

Brochard. — Les vingt francs... *(Comprenant.)* Ah! sacrebleu, les vingt francs!... *(A Valentine.)* Venez ici, madame, tournez-vous... Eh bien, et votre gage, et le bouton de rose? Qu'avez-vous fait du bouton de rose?

Valentine[13]. — Mon ami...

Brochard, *furieux*. — Vous l'avez perdu!

Ribalier. — Je ne parle ni du capitaine, ni du lieutenant, ni du sergent...

Brochard. — Trois! ils sont trois!

Ribalier. — Quant à moi, je ne nie plus. Mais si j'ai abusé du dépôt...

Brochard, *se jetant sur lui*. — Toi, Ribalier? Toi aussi?

Valentine. — Monsieur Brochard! monsieur Ribalier!

Jules, *voulant les séparer*. — Messieurs, je vous en prie!

Ribalier. — Cessez de dissimuler... Vous savez tout, puisque vous m'avez surpris.

Brochard. — Moi, je t'ai surpris?

Ribalier. — Cette nuit, dans votre chambre.

Brochard. — Dans ma chambre!

Ribalier. — Et vous avez sans doute trouvé ma bague... Rendez-la moi.

Brochard. — Quelle bague? Mais c'est à devenir fou!

Ribalier. — Enfin, toutes ces explications sont inutiles, puisque j'étais avec madame.

Brochard, *se jetant sur lui*. — Ne dis pas ça, ou je t'étrangle.

Valentine. — Messieurs...

Ribalier. — Et je suis à vos ordres. Marchons, je n'ai jamais touché une épée, mais un homme en vaut un autre... *(Il met son chapeau, où le bouton de rose est planté en guise de pompon.)* Allons, marchons!

Valentine, *à Jules, bas*. — Les choses vont trop loin.

Jules, *bas*. — Laissez, soyez sans crainte.

Brochard, *apercevant le bouton de rose*. — Le bouton de rose!... C'est là qu'il l'a mis! c'est là qu'il le porte!... Ah! tonnerre et sang! je le tuerai!... *(Poussant Valentine vers la porte de gauche.)* Rentrez chez vous, madame. Je réglerai votre compte ensuite... *(Se retournant vers Ribalier.)* Attends-moi, gredin! Je reviens avec des armes. *(Il sort derrière Valentine.)*

SCENE X

JULES, RIBALIER.

RIBALIER, *ôtant le bouton de rose de son chapeau et le jetant sur la table.* — Quelle affaire!

JULES. — Est-ce que vraiment, mon oncle, vous n'avez jamais touché une épée?

RIBALIER. — Jamais.

JULES. — Mais il va vous embrocher!

RIBALIER. — Eh bien! il m'embrochera, que veux-tu que je fasse?

JULES. — Aussi vous mettez les boutons de rose à un drôle d'endroit!

RIBALIER. — Ce satané bouton! Je ne sais pas comment il était là.

JULES. — Soyez calme, je vais arranger les choses gentiment.

RIBALIER. — Oui, n'est-ce pas? Tâche d'arranger ça. C'est trop bête!

JULES[14]. — Je cours vous chercher un second témoin.

RIBALIER. — Hein? un témoin...

JULES. — Sans doute, pour le duel.

RIBALIER. — Oui, j'entends, pour le duel.

JULES. — Oh! un témoin solide, un vieux troupier qui ne badine pas... N'ayez pas peur. Morbleu! si Brochard reculait, nous le forcerions bien à marcher.

SCENE XI

RIBALIER, puis BROCHARD.

RIBALIER. — Lui aussi! Mais ils sont tous enragés! J'ai envie de filer, ma parole d'honneur! Allons, il n'est plus temps, voilà l'autre.

BROCHARD, *entrant par la droite, avec deux épées sous le bras.* — Monsieur, avant de nous battre, nous avons des affaires d'intérêt à régler. Il faut assurer la propriété du Grand-Cerf.

RIBALIER. — Je le veux bien, monsieur.

BROCHARD. — Dès maintenant, je me considère comme le seul propriétaire, attendu que je vais vous tuer.

Ribalier, *exaspéré.* — Fichez-moi la paix.

Brochard. — Je vous propose donc de faire chacun une donation au dernier vivant.

Ribalier. — Fichez-moi la paix, entendez-vous! Si c'est une plaisanterie, je demande qu'elle finisse.

SCENE XII

LES PRECEDENTS, HORTENSE, CHAMORIN.

Hortense, *entrant la première.* — Pardon, messieurs...

Ribalier, *bas, à Brochard.* — Du monde, plus tard.

Hortense. — Nous venons vous faire nos adieux... *(A Chamorin resté dans le corridor.)* Entrez, monsieur, je vous le permets.

Chamorin, *entrant.* — Oui, nous partons. L'omnibus est en bas... Nous allons à Bourges. *(Il va serrer la main de Brochard et cause avec lui.)*

Hortense, *bas, à Ribalier*[15]. — Adieu, Camille... *(Elle lui montre la bague qu'elle a à son doigt.)* Je la porterai en souvenir de vous.

Ribalier. — Comment! vous avez ma bague?... Qui vous l'a donnée?

Hortense. — Vous, ingrat! *(Elle remonte au fond. Ribalier l'accompagne.)*

Brochard, *haut, continuant sa conversation avec Chamorin.* — Alors, c'est madame votre épouse?...

Chamorin. — Comme j'ai l'honneur de vous le dire.

Ribalier, *redescendant, à part.* — Voyons, je n'ai pas rêvé!

Chamorin, *à Brochard.* — Hélas! j'étais au comble de mes vœux, j'allais plaider, si je n'avais pas fourni une arme à ma femme.

Hortense. — Monsieur Chamorin!

Chamorin. — J'y vais... *(A Brochard.)* N'importe, les convenances ne me défendent pas de donner une poignée de main silencieuse à l'homme qui s'est dévoué. *(Il s'approche et serre longuement la main à Ribalier stupéfait; puis, il remonte près d'Hortense.)* Voilà! On ne dira pas que Chamorin est un ingrat.

Ribalier. — Quelle est encore cette farce?

Brochard, *souriant.* — Ah! ça, on s'est donc moqué de moi?

SCENE XIII

LES PRECEDENTS,
VALENTINE, JULES, puis PUTOIS et FRANÇOISE.

Valentine, *entrant gaîment.* — Eh! mon ami, on ne donne pas les femmes à garder. Les femmes se gardent toutes seules.

Brochard. — Ah! j'aime mieux ça, j'aime mieux ça... M. et Mme Chamorin vont prendre le café avec nous, avant de monter en voiture.

Hortense. — Volontiers, monsieur.

Chamorin, *bas, à Brochard.* — J'ai mon plan, je la pincerai à Bourges. *(Tout le monde s'empresse autour de la table, pendant que Putois et Françoise entrent pour servir le café.)*

Ribalier, *bas, à Jules.* — En voilà une farce, et ce pauvre Brochard qui gobe ça!... On a donné la bague à Hortense... Merci de l'invention, mon petit!

Jules. — Mais pas du tout, mon oncle! Je n'ai rien inventé.

Ribalier. — Allons donc! Tu ne diras pas qu'Hortense... Je la connais, parbleu!

Jules. — Dame! si ça peut vous faire plaisir, croyez ce que vous voudrez.

Ribalier, *triomphant.* — Eh! je sais ce que je sais... Pauvre Brochard!

Brochard. — Valentine!

Valentine. — Mon ami?...

Brochard, *lui attachant au corsage le bouton de rose.* — Je vous le rends. *(Des voix, des rires éclatent au dehors. Françoise ouvre la fenêtre toute grande, et l'on aperçoit l'enseigne, la tête de cerf très cornue.)*

Ribalier. — Quel est ce bruit? Qu'y a-t-il?

Françoise, *à la fenêtre.* — C'est M. Gaillardin qui a fait son envoi.

Brochard, *avec éclat.* — Les chapons!

Putois, *ouvrant la porte.* — Les voilà! *(Entrée comique*

de six marmitons chargés de mannes couvertes de chapons. Tous les personnages se groupent autour des mannes.)

TOUS. — Les voilà! les voilà!

RIBALIER, *se jetant dans les bras de Brochard.* — Ah! mon ami, les chapons sont arrivés!

BROCHARD. — Oublions tout.

RIBALIER. — Honneur et prospérité au Grand-Cerf !

FIN

Notes

La préface de cette Comédie est la reproduction d'un feuilleton du *Bien public*, où Emile Zola était chargé de la revue dramatique, et où il faisait depuis deux ans une campagne en faveur du naturalisme au théâtre.

(1) Chamorin, Ribalier.
(2) Hortense, Ribalier.
(3) Ribalier, Chamorin, Brochard.
(4) Chamorin, Ribalier, Valentine.
(5) Jules, Ribalier, Valentine.
(6) Ribalier, Putois, Jules, Valentine.
(7) Valentine, Ribalier.
(8) Ribalier, le capitaine, Valentine.
(9) Jules, Ribalier, Valentine, le lieutenant, le capitaine, et, derrière les officiers, Putois et Françoise.
(10) Ribalier, Putois.
(11) Brochard, Ribalier.
(12) Brochard, Valentine, Jules, Ribalier.
(13) Valentine, Brochard, Jules, Ribalier.
(14) Ribalier, Jules.
(15) Brochard, Chamorin, Mme Chamorin, Ribalier.

Table

Achevé

de typographier

d'imprimer et de brocher

le vingt-neuvième jour d'octobre

mil-neuf-cent-vingt-sept

dans les nouveaux ateliers de

FRANÇOIS BERNOUARD

10, rue Lebel, 10

Vincennes